LiRE magazine littéraire

BORIS CYRULNIK

« J'avais un compte à régler »

SPÉCIAL VACANCES

70 LIVRES DE POCHE POUR VOTRE ÉTÉ

Dossier : les îles littéraires d'Homère à Houellebecq

ET AUSSI

Les extraits de la rentrée
L'univers de Frédéric Mitterrand
Chantal Thomas,
Ilaria Gaspari...

N° 509-510 / Juillet-Août 2022
Numéro double / www.lire.fr

RTL

L 19817 - 509 - F: 8,90 € - RD

FRANCE MÉTRO : 8.90 € - DOM : 9.90 € - BELUX : 9.50 € - CH : 12.50 FS - CAN : 15.99 $ca - D : 9.90 € - ITA/GR/ESP/PORT CONT : 9.90 € - MAR : 100 DH - TOM : 1200 XPF - TUN : 14.90 TND - Numéro 509-510 - Juillet-Août 2022 LIRE magazine La passion des livres et des écrivains

ELU PRODUIT DE L'ANNÉE 2022

PRODUIT BIO

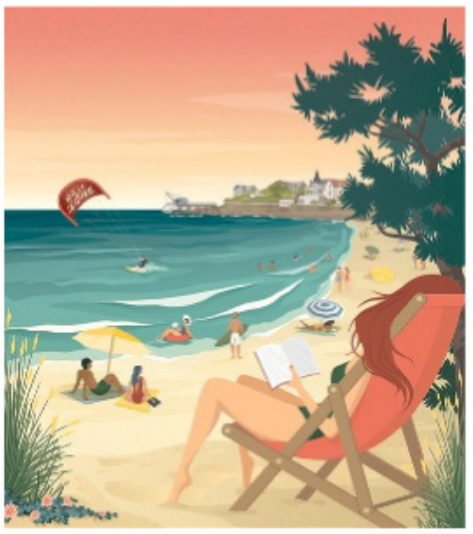
DÉCOUVREZ L'OR BIO, UN PUR PLAISIR

L'OR SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE

JACOBS DOUWE EGBERTS FR SAS L 30 BIS, RUE DE PARADIS, 75010 PARIS, FRANCE L 810 029 413 RCS PARIS L SAS AU CAPITAL DE 16 594 157,70 EUROS.

N° 509-510 JUILLET-AOÛT
LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE



36
LE DOSSIER
DES ÎLES ET DES LIVRES

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6

L'ACTUALITÉ 13
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 32
Frédéric Mitterrand

LE DOSSIER 36
Des îles et des livres

LE PORTRAIT 50
Ilaria Gaspari

LE CAHIER CRITIQUE SPÉCIAL POCHES 55
- Littérature française 56
- Fantastique 61
- Littérature étrangère 62
- Polars 68
- BD/Jeunesse 70
- Classiques/Études littéraires/Poésie 72
- Essais/Documents 74

LA VIE DES IDÉES 80

RENTRÉE LITTÉRAIRE 86
LES EXTRAITS 87

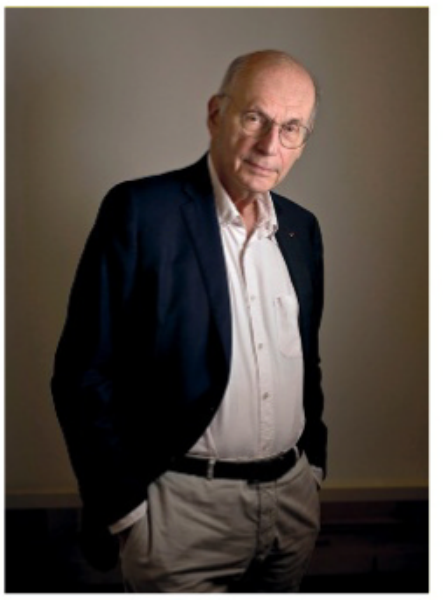
LA LANGUE FRANÇAISE 107

LES LIVRES DE MA VIE 114
Wilfrid Lupano

LA CHRONIQUE DE
Gérard Oberlé Livres méconnus ou oubliés 35
Bernard Quiriny Le cabinet de curiosités 54
Marylin Maeso Philosophie 79
Pascal Ory Mot de tête 85
Éric-Emmanuel Schmitt L'atelier d'écriture 106
Cécile Ladjali Hommage à Linda Lê 112

Crédits couvertures :
© Anouk Moncet
© Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*
© Samuel Rimbault

Ce numéro double comporte deux cahiers : 1er cahier « Les livres de l'été », 2nd cahier « Spécial jeux ».
Il compte également un encart Lire et faire Lire diffusé sur une sélection d'abonnés et deux encarts *Lire Magazine littéraire* présents sur l'ensemble des abonnés France.



6
LE GRAND ENTRETIEN
BORIS CYRULNIK

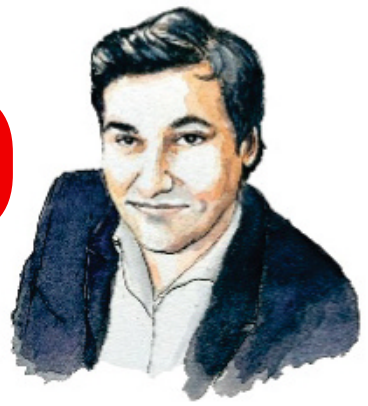
50
LE PORTRAIT
ILARIA GASPARI

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER



Pour saisir les mécanismes du monde et ce qu'on appelle notre « nature humaine », on peut se concentrer sur un seul petit banc de terre indépendant, entouré de mer, et observer, croquer nos agissements, à la manière d'un entomologiste. C'est ce qu'ont bien compris, dès l'Antiquité, nombre de penseurs et d'écrivains – pas toujours citoyens des lieux –, voyant dans l'île (ou dans l'archipel) un concentré d'une entité bien plus large. Pour cette édition estivale, *Lire Magazine littéraire* s'attarde donc sur quelques grandes figures insulaires, de l'*Utopie* de Thomas More à *L'Île au trésor* de Stevenson en passant par les tribulations de Robinson Crusoë ou des gamins de *Sa Majesté des mouches*. Rayon curiosités, on recommandera aussi de jeter un œil sur l'étonnant *Projet de constitution pour la Corse,* imaginé par Jean-Jacques Rousseau en 1768…

Par ailleurs, des auteurs – dont la puissance littéraire de l'œuvre ne les résume pas à ce seul statut – ont su devenir de très grandes voix et des emblèmes de leurs îles natales, tels Derek Walcott pour Sainte-Lucie, Jamaica Kincaid en Jamaïque ou, pour rester en France, Maryse Condé avec la Guadeloupe, Patrick Chamoiseau pour la Martinique, etc. Mais regarde-t-on de la même manière les écrivains lorsqu'ils viennent, par exemple, d'Angleterre, d'Australie ou du Japon ? Le seul verdict de la force du texte ne doit-il pas suffire (surtout quand on ne connaît pas l'origine de celui qui l'a écrit) ? L'universalité ne passe-t-elle pas par là ?

Au-delà des lieux, ce numéro d'été joue également la carte de la psychologie, à travers un grand entretien avec Boris Cyrulnik, maestro du concept de résilience, et avec le portrait de l'Italienne Ilaria Gaspari, qui nous montre comment assumer ses émotions. Enfin, en attendant de découvrir la prochaine rentrée littéraire (dont vous aurez un avant-goût avec une petite sélection d'extraits), nous vous proposons ici un choix de livres de poche récemment parus – un format idéal pour apporter davantage d'ouvrages dans votre valise si vous partez, tiens, pourquoi pas, sur une île déserte !

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi
75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/
Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par
AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
15 rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Paris
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt

Chroniqueurs
Cécile Ladjali, Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Anna Cabana, Olivier Cariguel, Louis Chevaillier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Virginie Girod, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Audrey Sovignet, Camille Thomine

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Maëlle Ferry Gaillard : 01 47 00 11 77

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43 avenue du 11-Novembre, 94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

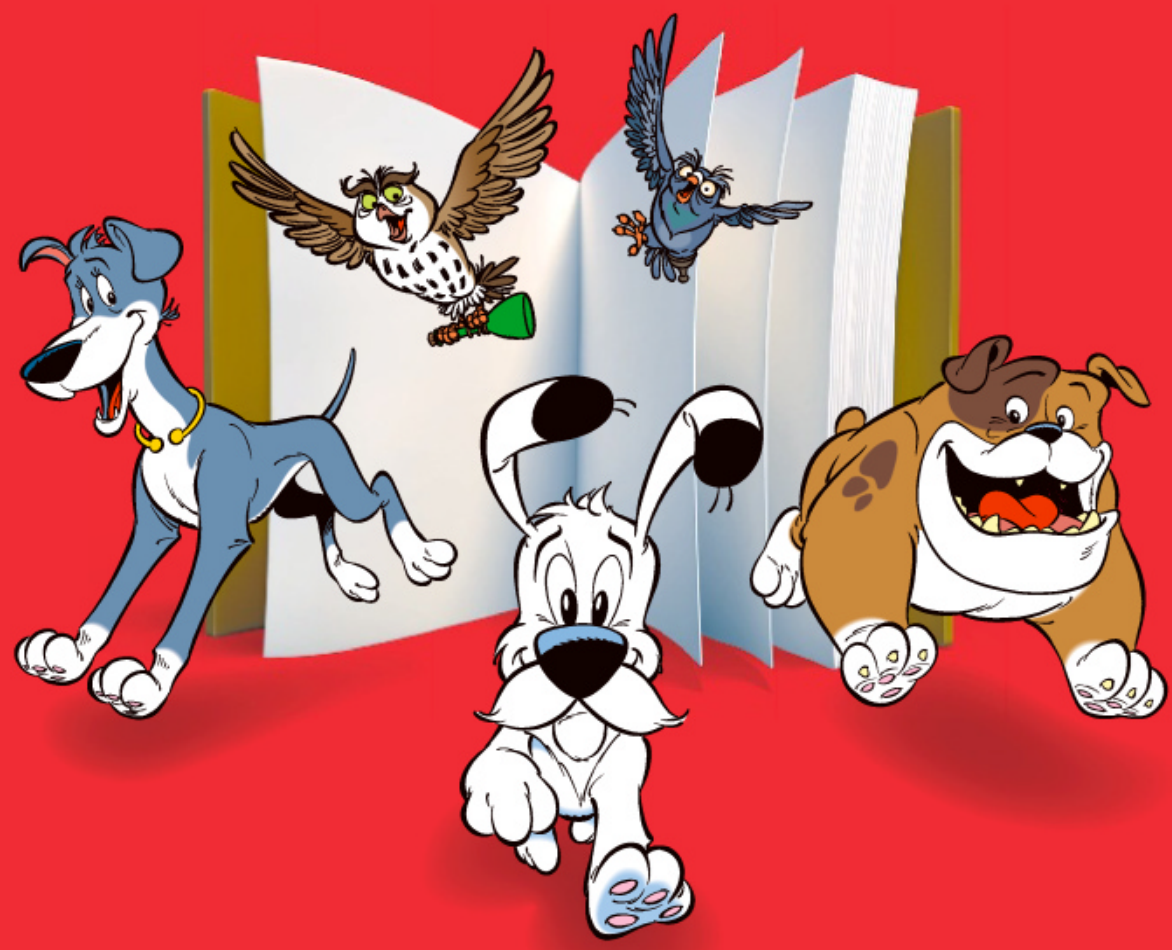
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET

PARTIR EN LIVRE

22 juin - 24 juillet 2022



ET VIVE L'AMITIÉ !

WWW.PARTIR-EN-LIVRE.FR

© 2022 LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ / GOSCINNY-UDERZO
IDEFIX®

conception iceberg.fr

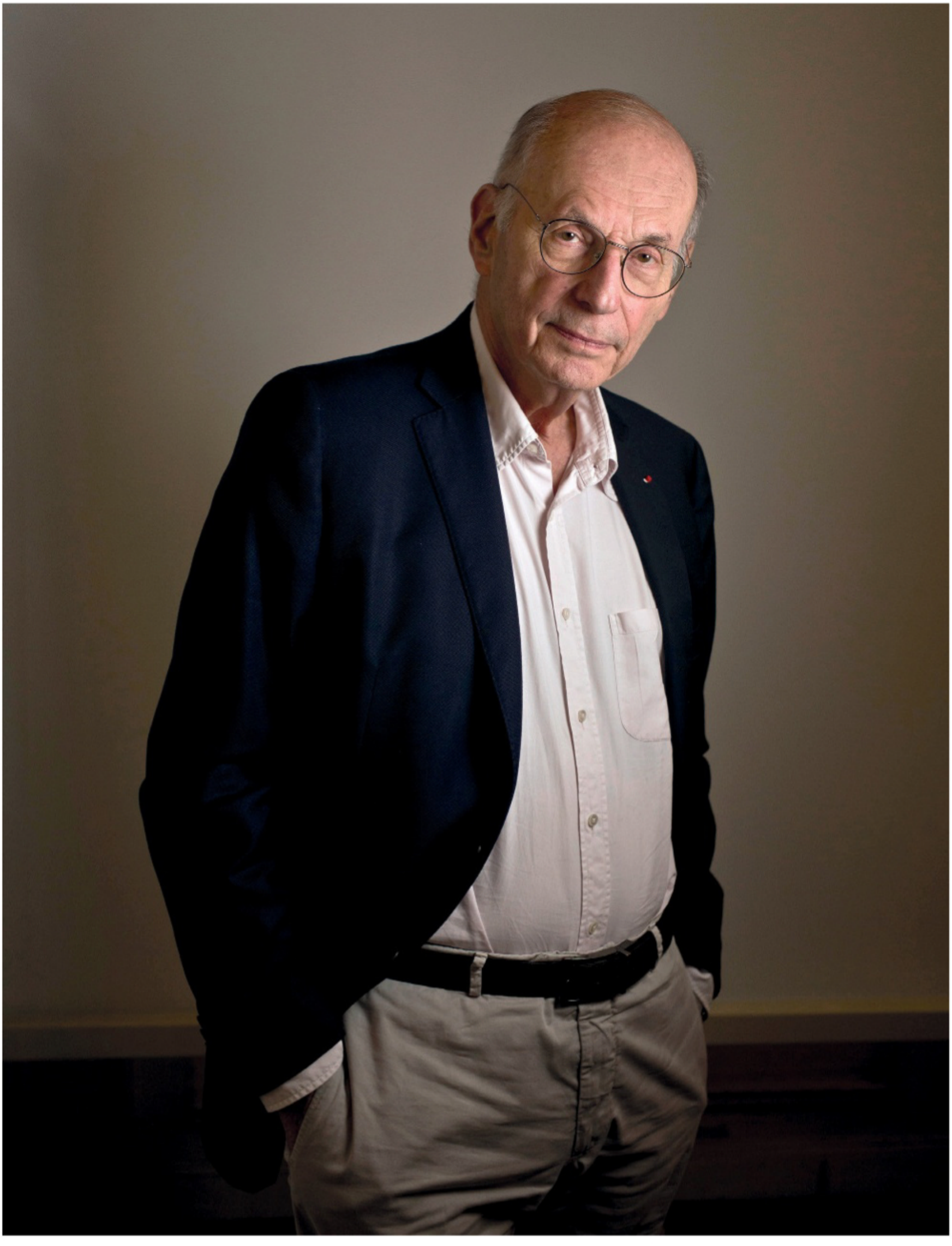
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Partir en livre – LA GRANDE FÊTE DU LIVRE POUR LA JEUNESSE

pass Culture

Le grand entretien par Aurélie Marcireau



JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTRAIRE

BORIS CYRULNIK

« ON M'A DIT QUE JE MÉRITAIS DE MOURIR, JE ME SUIS DONC APPLIQUÉ À VIVRE »

Est-ce parce qu'il a été longtemps *« clivé »* – comme il le dit – qu'il est aujourd'hui si lumineux ? Boris Cyrulnik fait partie de ces visages familiers, dont nous connaissons l'histoire. Et elles sont rares, les personnalités qui font corps avec ce qu'elles veulent transmettre et l'incarnent autant. Il fait partie de celles-là. Boris Cyrulnik promeut la résilience, il EST la résilience. C'est dans *Un merveilleux malheur* qu'il développe cette théorie sur la capacité humaine à se remettre, à se tenir debout malgré traumatismes et violences psychiques, à vivre avec. Le développement s'arrête, mais il peut reprendre. Rien d'humain n'est jamais perdu : une leçon d'optimisme mais aussi de volonté. Enfant, pourchassé par les nazis, il a réussi à survivre. Il n'avait pas le choix, il devait savoir. L'éthologie, la neuropsychiatrie se sont imposées à lui pour comprendre comment certains deviennent des bourreaux et d'autres des justes. Une vie, donc, à répondre à la question du Boris enfant. Neurologue, psychiatre, éthologue et psychanalyste : la psyché humaine est le terrain de jeu de l'enfant de 6 ans qui s'échappe d'une rafle en janvier 1944 en se cachant sous le corps sanguinolent d'une femme mourante. Longtemps, il tait son histoire. On lui impose ce silence qui le *« coupe en deux »* pendant quarante ans : l'homme souriant, à la vie « normale », et l'autre, qui se raconte son histoire intérieurement, sans cesse, comme pour la garder intacte. Arrivent le procès Papon et l'émission de télévision où des témoins et descendants de témoins de son évasion lui permettent de se réapproprier son propre récit. La question brûle les lèvres : comment concevoir restrospectivement ce silence ? Comment peut-on accepter d'avoir dû se taire pendant si longtemps ? Impensable, mais il faut sauver les bébés, les enfants et les adultes… L'auteur de best-sellers explique sans relâche l'impact du bien-être maternel sur l'enfant à naître, l'importance des récits pour les enfants.

UNE LEÇON D'OPTIMISME MAIS AUSSI DE VOLONTÉ

Son dernier livre, *Le Laboureur et les Mangeurs de vent,* est à la croisée de tous ses chemins : l'enfant, le médecin et le citoyen. Il alerte sur la nécessité de lutter toujours pour préserver sa liberté intérieure et met en garde contre les discours prémâchés, les jougs qui rassurent. *« On ne peut acquérir un degré de liberté intérieure que si, auparavant, notre appareil à voir le monde et à le penser a été bien construit. L'appartenance est nécessaire au développement de l'enfant, mais quand elle amène à la dépendance, l'enfant n'accède pas à la liberté intérieure »,* écrit-il. C'est une des leçons de l'éthologie – l'observation des êtres vivants dans le milieu naturel : *« Le goût pour l'asservissement est une caractéristique du monde vivant. »* Toutes les espèces ont donc besoin d'une force supplémentaire pour être libres. Mais paradoxalement : *« Si vous isolez un oiseau, il meurt. Si vous isolez un mammifère, il meurt. »* Nous avons un besoin vital des autres, mais nous ne devons pas céder à la pression des groupes et nous laisser « griser » par les fanatismes, simplificateurs par définition, qui transforment en *« mangeurs de vent ».* Tentons d'être *« laboureur »,* comme Hannah Arendt, et *« méfions-nous de ce qui tranquillise trop, ça engourdit la pensée ».* Il faut de la force. Boris Cyrulnik en donne.

LE LABOUREUR ET LES MANGEURS DE VENT. LIBERTÉ INTÉRIEURE ET CONFORTABLE SERVITUDE
BORIS CYRULNIK
272 P., ODILE JACOB, 22,90 €

***Le Laboureur et les Mangeurs de vent* est une ode à la liberté intérieure, mais c'est aussi une mise en garde contre l'air un peu mauvais de l'époque. Quelle est la genèse de cet ouvrage ?**

Boris Cyrulnik. Ce livre a deux racines. La première est ma propre enfance, la seconde mon travail depuis des années. Nous savons aujourd'hui que c'est durant les années préverbales que l'on apprend à voir le monde. Pendant la grossesse, le cerveau commence à se développer et, si la mère est stressée, il est sculpté par ce stress. C'est ce qu'on constate en neuro-imagerie, ce n'est pas une métaphore ou une formule. Quand on naît avec un cerveau déjà sculpté par la douleur maternelle, on voit le monde différemment. Il existe un déterminisme, mais on peut agir. Dès que la mère est sécurisée, quarante-huit heures après, le bouillonnement des synapses est tel que la résilience neuronale se déclenche en une nuit ou deux. Le déterminisme n'est pas inexorable sauf si on ne fait rien. Je travaille sur ce sujet depuis 1978.

L'enfant et sa sécurisation

sont au centre de vos réflexions depuis longtemps, et il en ressort que la construction des récits par les parents fait qu'on devient « mangeur de vent » ou « laboureur ». Comment définiriez-vous la différence entre l'un et l'autre ?

B.C. Les mots et les récits sont deux choses différentes. Les bébés comprennent les mots à partir du dixième mois, mais ils ne maîtrisent leur langage qu'à partir du vingtième ou du trentième mois. Se produit alors une explosion : on apprend la langue maternelle (3 000 à 4 000 mots) incroyablement vite, en dix mois, ainsi que l'accent, que l'on gardera toute notre vie. C'est seulement vers l'âge de 6-8 ans qu'on accède à la représentation du temps et que les récits deviennent importants. *« Dans notre famille, on est paysans depuis… »*, par exemple. J'ai même entendu quelqu'un me dire : *« Je remonte à Saint Louis » [rires]*. Je lui ai répondu : *« Je remonte à Cro-Magnon. »* Ce qui ne l'a pas fait rire ! Pour résumer, dans l'utérus, le développement du bébé dépend du bien-être de sa mère. Ensuite, ce sont les mots. Ils désignent des choses proches : « Papa va rentrer », etc. Après 6-8 ans, c'est la filiation : « Je suis chrétien », « je suis musulman », « on est paysans », « on remonte à Saint Louis ». Voilà comment on raisonne scientifiquement. Après, il y a mon expérience personnelle, mon enfance, qui m'a sensibilisé à un type de monde. Comment se fait-il que, dans ce monde, il y ait des gens qui veulent la mort des autres et que, dans ce même monde, il y ait des justes qui, au contraire, veulent aider les autres ? J'en parle beaucoup. Je n'en ai pas parlé pendant quarante ans mais depuis le procès Papon, je ne peux plus ne pas en parler.

« LA FANATISATION REND EUPHORIQUE COMME UN MAUVAIS ALCOOL. ON PERD SA "LIBERTÉ INTÉRIEURE", ON PERD TOUT JUGEMENT »

Dans votre livre, on parvient à comprendre l'incompréhensible : notamment comment des enfants en arrivent à persécuter leurs parents, à la manière des petits Gardes rouges sous Mao en Chine. Vous expliquez que le manque de récit permet ce genre de comportement, surtout quand il rencontre une volonté politique de manipuler les plus jeunes esprits…

B.C. Quand une personne ou un groupe est désorganisé socialement, il cherche quelqu'un qui va l'éclairer. Quand tout se passe bien, c'est la maman, le papa, la grande sœur, le professeur… Dans un pays en paix, il y a 70 % des enfants qui suivent ce chemin mais aussi 30 % des enfants qui ne correspondent pas à ce développement, la plupart du temps parce qu'il y a une désorganisation affective ou sociale. Ces 30 % peuvent devenir des proies pour des gourous qui vont les escroquer en leur disant : *« Moi, je sais où est la vérité. »* Dans un pays en guerre, comme au Congo, 60 % des enfants n'ont pas un attachement sécurisant. Le développement biologique et affectif dépend de l'organisation sociale, on le voit bien. Quand on est désespéré, on s'accroche à tout ce qui flotte. Dans le livre, je prends l'exemple d'une jeune fille de bonne famille cultivée, riche, de Bordeaux, qui, parce qu'elle était en difficulté, s'est retrouvée subjuguée par le gourou Thierry Tilly *[condamné à dix ans de prison en 2013]*. Ce gourou, homme de ménage dans l'école de la jeune fille, était à la fois paranoïaque et mythomane. Quand quelqu'un est paranoïaque, on se méfie. Quand quelqu'un est mythomane, on comprend vite qu'il exagère, mais quand quelqu'un est à la fois paranoïaque et mythomane, vous votez pour lui *[rires]* ! Elle et une partie de sa famille se sont laissés prendre par Tilly parce qu'il les sécurisait. On peut faire un parallèle avec

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1999

Dans *Un merveilleux malheur*, Boris Cyrulnik expose et développe le concept de la résilience. Une théorie qui découle de celle de l'attachement, de John Bowlby. Un succès : le livre est vendu à 410 000 exemplaires.

2012

Avec *Sauve-toi, la vie t'appelle*, écoulé à 280 000 exemplaires, le neuropsychiatre raconte son histoire avec l'émotion du survivant, et sa propre résilience après des décennies de silence.

2022

Déjà plus de 130 000 copies vendues pour *Le Laboureur et les Mangeurs de vent* sorti il y a peu. Le livre est un point de rencontre des autres ouvrages : Boris Cyrulnik y parle de son travail, de son enfance et de notre époque.

DELIL SOULEIMAN/AFP

Plus de 200 enfants français sont encore retenus dans des camps en Syrie. Boris Cyrulnik plaide pour leur retour en France.

ces dictateurs totalement ignorants mais qui sont adorés par la population et suivis. Un peuple en déroute peut facilement voter pour un dictateur. Regardez le nombre de dictateurs, élus, réélus démocratiquement.

On parle beaucoup, en ce moment, du sort des enfants de terroristes français en Syrie. Quel est votre avis sur ce sujet en tant que médecin ? Quels récits ont-ils entendus ?

B.C. J'ai clairement pris position pour qu'on aille les chercher avec leur mère. Même si la mère les a entraînés. La seule relation humaine que ces 200 enfants ont dans les camps, c'est le Hezbollah, qui leur donne de l'argent, des cours et qui les fanatise pendant ces cours. Si on les laisse là-bas, ces 200 enfants donneront naissance à 150 bombes qui vont se faire sauter dans le pays désigné par le Hezbollah. Si on les ramène en France, si on les entoure, 10 ou 20 se radicaliseront peut-être, mais nous récupérerons les autres. On a vu la même chose pour les jeunesses hitlériennes ou les Iraniens : les enfants ont été fanatisés, certains ont dénoncé leurs parents. J'ai une amie qui a été élevée dans les jeunesses hitlériennes, elle disait que c'était un moment de bonheur extraordinaire. Après la guerre, elle employait ce mot : *« on a dégrisé »,* car la fanatisation rend euphorique comme un mauvais alcool. On perd sa « liberté intérieure », on perd tout jugement, comme dit Arendt. Le fanatisme euphorise et désigne le coupable. Dans l'Histoire, ce furent les juifs et, comme dit Michelet, *« quand tous les juifs ont été brûlés, on a brûlé quelques femmes sorcières »*. La vulnérabilité peut être développementale ou conjoncturelle. On se met alors volontairement sous le joug d'un dictateur qui dit savoir d'où vient le mal.

On peut lire dans ce livre : *« Un homme normal peut tuer sans frein ni culpabilité quand une désorganisation sociale le vulnérabilise et le rend dépendant de l'autorité d'un autre. »*

B.C. J'ai rencontré Christopher Browning, historien à Cambridge, à l'Institut d'études avancées. Il a trouvé des archives sur le 101e bataillon de l'armée allemande et notamment les documents concernant l'incorporation de ces hommes dont la mission était de tuer, notamment les enfants, au revolver. Ils entraient dans les écoles et tuaient. La plupart de ces hommes étaient cultivés, avaient un doctorat de psycho, de médecine, de sciences humaines. Browning a retrouvé le contrat qui stipulait que le travail allait être très difficile et qu'ils pouvaient demander leur mutation s'ils n'avaient pas la force de le faire. 10 % seulement ont refusé ! Ces hommes cultivés et intelligents sont rentrés dans les écoles et ont tué les enfants. Des dizaines de milliers de personnes une par une.

C'est la *« banalité du mal »* d'Hannah Arendt…

B.C. Oui, une expression qu'on lui a d'ailleurs reprochée. Quand elle demande à aller à Jérusalem pour assister au procès d'Eichmann, tous ses amis juifs lui disent : *« Eichmann a tué avec un stylo des centaines de milliers de juifs donc c'est un monstre. »* Hannah Arendt arrive à Jérusalem et dit : *« Cet homme a tué avec un stylo et ce n'est pas un monstre, c'est un petit monsieur. »* J'ai lu le compte rendu du procès de Nuremberg et tous disent, comme Eichmann : *« J'ai obéi aux ordres donc je ne suis pas coupable. J'ai tué des enfants d'une balle dans la tête, mais on m'avait demandé de le faire. »* Ils n'avaient aucune culpabilité parce que, selon eux, ils n'avaient fait qu'exécuter les ordres.

Vous expliquez aussi qu'Hannah Arendt a payé cher le fait de ne pas souhaiter avoir une vision simplificatrice.

B.C. Elle a perdu tous ses amis, c'est pour cela que j'ai mis dans le titre du livre « le laboureur » : parce qu'on est tout seul. Si on pense par soi-même, on perd ses amis. Hannah Arendt a été très violemment agressée par les gens qu'elle aimait. Elle a gardé sa liberté intérieure, mais elle l'a payé cher alors que, si l'on suit la doxa comme tout le monde, on est aimé.

Dans votre livre précédent, *Des âmes et des saisons,* vous mettiez en garde contre le recours à un sauveur tout en analysant le sentiment de persécution dans notre pays, où l'on a pourtant le droit d'exprimer notre désaccord. Qu'est-ce que ce constat dit de notre société ?

B.C. Se dire persécuté dans notre culture légitime notre propre violence. Nous avons le droit de dire qu'on n'est pas d'accord, de manifester, mais si on se dit persécuté alors, à ce moment-là, on est en légitime défense. Tous les peuples qui veulent déclarer la guerre se disent persécutés. Notre société organise des carrières de victimes : si vous avez été blessé, vous avez le droit de ne pas travailler, mais vous devez vous taire en échange. La théorie de la résilience cherche plutôt à sortir de la victimisation.

Vous écrivez aussi : *« Avec l'âge, on découvre que deux ou trois mots suffisent pour thématiser une existence. »* Quels mots thématisent votre existence ?
B.C. Pour moi, le premier serait « mort » puis « juif ». Je ne savais pas ce qu'il voulait dire. C'est la mort qui donne sens à la vie. Et puis suit la question « comment s'en sortir ? ». Ce thème de la résilience revient chez tous les patients.

Dans l'enfance, on pose les problèmes fondamentaux sur lesquels on fait sa vie. Pour vous, ce serait la phrase « Je mérite de vivre » ?
B.C. Plutôt : « On dit que je ne mérite pas de vivre. » On me dit que je n'ai pas de famille, que je ne pourrai pas faire d'études. Eh bien, je ferai des études. Et puisqu'on m'a dit que les juifs méritent de mourir, je vais m'appliquer à vivre.

Si *« toute vision du monde est un aveu autobiographique »*, auriez-vous pu faire – au vu de votre histoire – un autre métier que celui que vous avez choisi ou qui vous a choisi ?
B.C. Je n'aurais pas fait de neuropsychiatrie si j'avais eu une enfance équilibrée. La neuropsychiatrie, c'est passionnant mais difficile. J'aurais choisi un métier avec plus de plaisir de vivre au quotidien. Tandis que là, j'avais un compte à régler, il fallait que je fasse des études, il fallait que je comprenne. Voilà, l'autre thème de mon existence, le mot clé, c'est « comprendre ». J'ai failli l'oublier.

Ce qui est étonnant, c'est le silence qu'on a imposé à un enfant de 7 ans, que l'on ne croyait pas. Comment vit-on avec le fait de ne pas avoir pu parler pendant quarante ans ?
B.C. Pendant la guerre, il ne fallait pas que je parle. Les gens me disaient : *« Si tu dis ton nom, tu mourras et les gens que tu aimes mourront à cause de toi. »* Ce sont des phrases lourdes à porter. Après la guerre, j'ai commencé à en parler comme un enfant et les gens éclataient de rire. Cela m'a été infligé très longtemps. Pendant quarante ans, je n'ai pas pu parler. À 10 ans, j'avais raconté mon évasion à un copain. Il l'avait relatée à ses parents qui ne le croyaient pas. Alors, mon copain me conduit à son père pour que je lui raconte. Il était bijoutier. J'arrive à la boutique rue Rochechouart et là, trois ou quatre adultes

« J'AVAIS UN COMPTE À RÉGLER, IL FALLAIT QUE JE FASSE DES ÉTUDES, IL FALLAIT QUE JE COMPRENNE »

m'écoutent. Après mon récit, son père me dit : *« Tu racontes de belles histoires, va t'acheter des bonbons. »* Il ne m'a pas cru et m'a imposé ce silence. Il n'y a pas longtemps, je rappelais à ma femme un dîner où chacun de mes amis racontait ses souvenirs d'enfance : leurs sorties en bateaux, leurs bêtises d'enfant et moi, me croyant libéré, j'ai raconté mon enfance. Silence gêné autour de la table… En vous disant cela, je pense à Primo Levi. À Auschwitz, il rêve qu'il va survivre et témoigner. Lors de son retour, il raconte son histoire à un repas de famille. Il écrit : *« La glace est tombée sur la table. »* En effet, sa sœur se lève et va faire quelque chose ailleurs parce qu'elle ne supporte pas d'entendre cela. Je l'ai vécu aussi. Même à l'âge adulte. Ce que je viens de décrire là, c'est le déni qui protège les gens qui ne veulent pas entendre ce genre d'histoires. Maintenant que, grâce à FR3 Aquitaine *[rires]*, j'ai pu retrouver Mme Blanchet et tous les témoins de mon évasion, j'ai du mal à ne pas en parler. Depuis que j'en parle, il s'atténue, se banalise. Quand on me faisait taire, c'était hyper présent et constituait un début de syndrome psychotraumatique. Je n'arrêtais pas de me raconter l'histoire que les gens ne voulaient pas entendre. Je n'étais pas de plus en plus mal, j'étais coupé en deux, clivé, comme disent les psychanalystes, avec une partie de ma personnalité qui rigolait et paraissait normale et l'autre qui se taisait parce qu'on me faisait taire. Georges Perec a connu exactement la même situation et s'en est sorti en devenant écrivain. Dans *La Disparition,* la voyelle *e* désigne *eux,* ses parents disparus : comme il ne pouvait pas en parler, il a fait disparaître la voyelle du livre.

Nous sommes fabriqués par notre environnement… Aujourd'hui, avec le numérique, le virtuel nous sommes en groupe mais sans être avec les autres. Qu'est-ce que cela vous inspire ?
B.C. Le numérique est une magie de communication, mais une catastrophe pour les relations. L'observation éthologique des enfants face aux écrans montre qu'ils n'apprennent pas à décoder les mimiques

faciales, ils sont passifs, médusés par les images. Ils ne développent donc pas d'empathie, ce qui peut entraîner des comportements pervers. Les écrans altèrent le développement des enfants et troublent leur socialisation. Autre constat éthologique : il y a un pic de dépression périnatale parce que les femmes – qui n'ont jamais été aussi actives qu'aujourd'hui – sont toutes seules au moment où elles mettent au monde leur premier bébé, et la solitude est une immense agression neurologique. L'altérité est un stimulus neurologique donc, si nous sommes privés d'altérité, on constate une atrophie cérébrale comme ce fut le cas en Roumanie avec les enfants abandonnés. L'éthologie est le point de départ d'un grand nombre d'observations actuelles en psychologie.

C'est l'équilibre entre besoin des autres et lutte contre l'oppression du groupe qu'il faut chercher sans cesse ?

B.C. Tout à fait. Jean-Paul Sartre disait que l'enfer, c'est les autres ; mais sans les autres, c'est la mort. Vous avez donc le choix entre l'enfer et la mort : débrouillez-vous *[rires]*.

Au regard de vos débuts, quelle a été la plus grande révolution dans votre travail ? La neuro-imagerie ?

B.C. Ce qui m'a orienté, c'est l'éthologie. C'est une autre manière de poser les questions qui est confirmée par les neurosciences et parfois par la psychanalyse, mais l'enjeu de la neuroscience n'est pas de confirmer la psychanalyse. Il se trouve parfois que cela explique la psychanalyse. Par exemple, quand Françoise Dolto disait qu'il fallait parler aux bébés, elle n'était pas scientifique et ne disposait pas de la méthode ni des capteurs de neuro-imagerie dont on dispose aujourd'hui. Alors, on ne la croyait pas. Certains ont éclaté de rire. À l'époque, on pensait qu'un bébé ne comprenait et ne ressentait rien. On sait désormais que lorsqu'on parle autour d'un bébé on stimule la zone des sons. Mais lorsqu'on s'adresse directement à lui, c'est pour lui une émotion qui stimule son planum temporale gauche. Cela confirme que, lorsqu'une mère s'adresse à son bébé, elle sculpte son cerveau et transforme la zone des sons en zone de langage. Françoise Dolto avait compris quelque chose que les neurosciences prouvent aujourd'hui.

Vous connaissez probablement le succès de la série *En thérapie.* Qu'est-ce que vous inspire cette société qui ne pense qu'à s'allonger sur le divan d'un psy ?

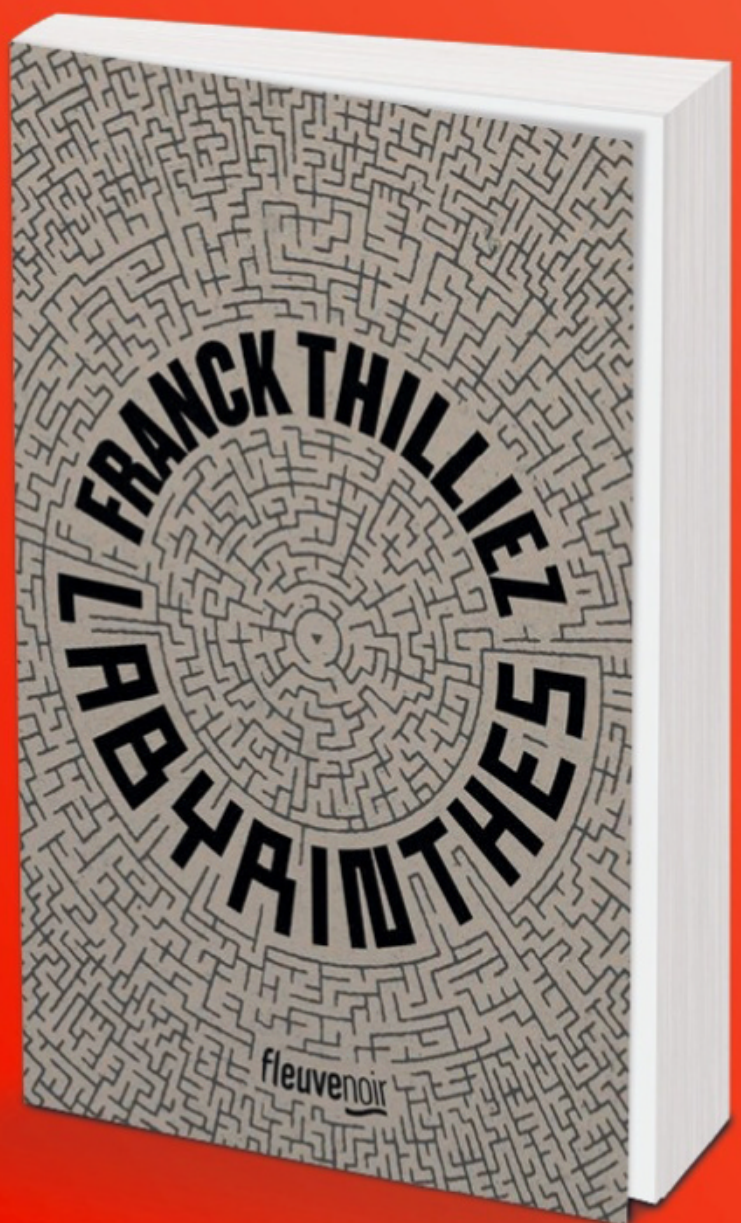
B.C. La société pense à s'allonger sur le divan… devant la télé, mais quand elle arrive à quitter la télé, la société ne pense qu'à son bien-être. On vit dans une culture du bien-être. Le développement personnel devient la valeur suprême alors qu'avant c'était le sacrifice : sacrifice des femmes pour le mari et les enfants, sacrifice des hommes pour la guerre et le travail au fond des mines. La société était structurée par le sacrifice, or, actuellement, les sociétés sont structurées par l'épanouissement personnel, donc la thérapie, le vélo, les massages…

Vous ne pouvez pas mettre la thérapie au même niveau que le vélo !

B.C. Si, si ! Le vélo déclenche une sécrétion d'endorphines. Mais si vous ne voulez pas voir un psychanalyste, lisez un roman et vous verrez qu'il y a plus de choses à y apprendre que dans une cure de psychanalyse.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*



Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
LABYRINTHES
de FRANCK THILLIEZ

Le thriller de votre été !

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

1 AN 49€ SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***LABYRINTHES*** pour 49€ seulement au lieu de ~~100,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

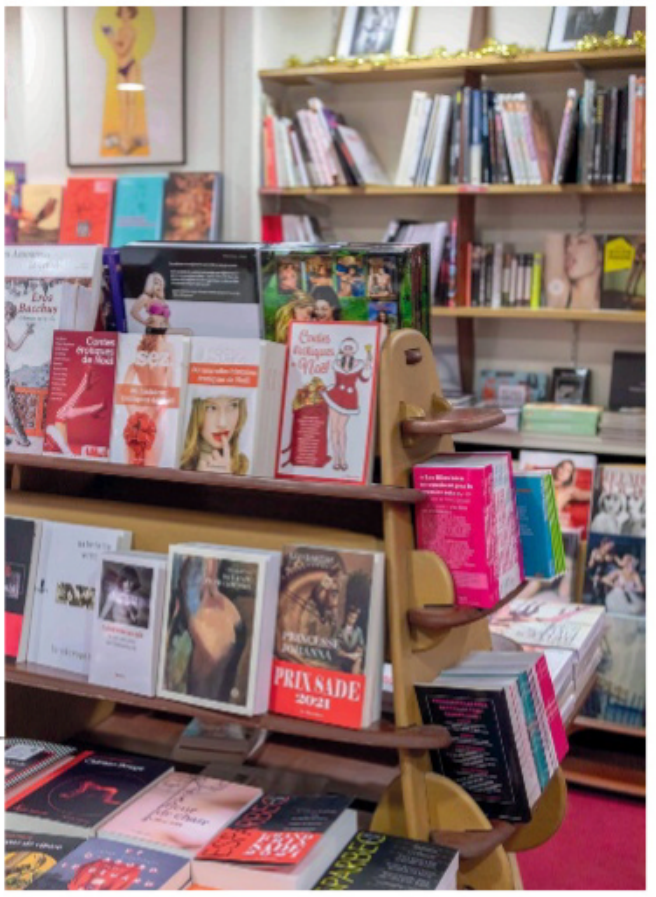
OMLML509

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/10/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

14

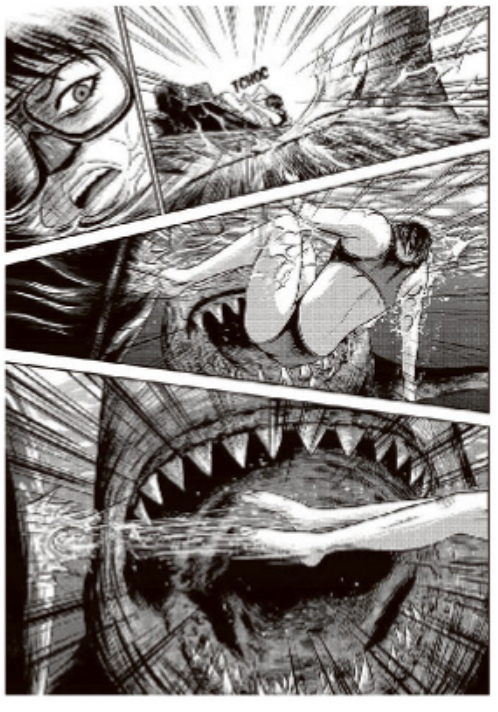
DE LA PAGE
À LA NAGE



18

LA MUSARDINE,
LIBRAIRIE COQUINE

L'ACTUALITÉ



20

DOMINIK MOLL
« DANS UN SCÉNARIO ORIGINAL, ON SE REMET DAVANTAGE EN QUESTION »

24

ALERTE
AUX REQUINS !

PHILIPPE MATSAS/SEUIL - AUDREY WNENT - F. DE GOUVILLE/HAUT ET COURT - TSUKASA SAIMURA/OMAKÉ MANGA

LA NAGE EN PARTAGE

Nouvelle élue sous la Coupole, l'écrivaine Chantal Thomas évoque dans son *Journal* sa passion immodérée pour la nage, et entraîne dans son sillage une flopée d'écrivains, que l'on a parfois du mal à imaginer en maillot de bain.

Byron, Kafka, Pouchkine, Flaubert, Gide, London, mais aussi Mishima, Walt Whitman et Zelda Fitzgerald, autant de noms qu'unissent, outre leur statut d'écrivain, la passion du crawl et de la brasse, et cet amour immodéré pour l'*« étonnante douceur de l'eau »,* son *« effet de velours sur la peau »,* voluptueusement cités dans le récent *Journal de nage* de Chantal Thomas (Seuil/Fiction & Cie) qui, après ses *Souvenirs de la marée basse,* hommage à la figure maternelle, nageuse inconditionnelle, exprime dans ce livre cette forme de liberté reçue en héritage. Plus souvent perçus comme des rats de bibliothèque que comme des tritons, nombre d'écrivains honorent pourtant l'adage *« mens sana in corpore sano »* en épousant l'onde qui, parfois, saura leur inspirer un livre. Que l'on songe

au *Murène* de Valentine Goby, racontant la renaissance d'un homme depuis l'accident qui le prive de l'usage de ses bras jusqu'aux Jeux paralympiques de Tokyo en 1964, à *La Tendresse du crawl* de Colombe Schneck, au *Nageur de rivière* de Jim Harrison, à *La Fille de la piscine* de Léa Tourret ou à *Elle nage* de Marianne Apostolides, une tendance de fond semble tracer son sillon en librairies, accompagnée des déclarations d'écrivains qui, à l'instar de Constance Debré ou de Nathalie Azoulai, vantent les bénéfices des disciplines aquatiques.

Si les deux pratiques semblent avoir intuitivement peu en commun, l'écriture et la nage se mêlent pourtant depuis l'Antiquité. Dans *Héros et Nageurs*, somme érudite explorant la relation de différentes cultures à la baignade, Charles Sprawson rappelle l'importance de l'eau dans les sociétés

PEXELS/PIXABAY – PHILIPPE MATSAS/SEUIL

grecque et latine. Comme l'homme d'État et législateur athénien Solon, qui indiquait que *« les garçons doivent avant toute chose apprendre à nager et à lire »,* les Anciens s'accordent sur l'importance de la nage, Platon ayant coutume d'écrire qu'*« un homme qui ne sait pas lire, écrire et nager est mal éduqué »*. Mal éduqué donc l'empereur Caligula, au sujet duquel le Romain Suétone s'exclame, dans ses *Vies des douze Césars* : *« Cet homme, qui apprenait si aisément tant de choses, ne savait pas nager ! »* Le christianisme, associant la nage à la luxure, condamne ensuite cette pratique, délaissée jusqu'au début du XIXe siècle où elle fait un retour en grâce dans les usages – et sous la plume de ses adeptes.

UN ÉTAT SECOND PROCHE DE L'ÉCRITURE

« J'ai pris, le lendemain de mon arrivée, un bain de mer dans la mer Rouge. Ça a été un des plaisirs les plus voluptueux de ma vie, je me suis roulé dans les flots comme sur mille tétons liquides qui m'auraient parcouru tout le corps », s'enthousiasme Flaubert dans une lettre du 2 juin 1850, citée par Chantal Thomas. Pour Paul Valéry, comme pour Shelley, Swinburne et Flaubert, nager s'assimile à *« une fornication avec l'onde »,* s'amuse Sprawson qui, né en 1941 à Karachi, apprit à nager dans les caves inondées du palais d'un maharaja. Source d'érotisme ou désir de s'abandonner au bon vouloir de Poséidon, la pratique confine parfois au dépassement de soi, que l'on songe à l'exploit vénitien de Byron qui, en trois heures et quarante-cinq minutes, remonte le grand canal entre le Lido et Venise, ou traverse le périlleux détroit de Hellespont en 1810. *« Je me targue de cette réussite plus que je ne pourrais le faire de tout autre guerre de gloire, politique, poétique ou rhétorique »,* avoue-t-il, de pair avec Jack London, qui affirmait préférer gagner une course dans une piscine qu'écrire un grand roman américain. Même Edgar Allan Poe, dont l'éthylisme s'accorde mal avec la baignade, remontera sur près de six miles le courant de la James River en Virginie.

« Je nage dans la voie du détachement. Tout ce qui n'est pas immergé avec moi, à l'instant, s'irréalise », témoigne Chantal Thomas à propos d'un état second que l'on peut rapprocher de l'écriture, lorsque le quotidien s'efface au profit de l'imaginaire. De même perçoit-on un écho entre le vertige de la page blanche et la difficulté de laisser le corps s'abandonner à la fraîcheur de l'eau, quand l'écrivaine évoque *« cette fraction de seconde, où, de froide et rébarbative, l'eau, quand vous avez commencé à nager, vous accueille et vous murmure, à sa manière insinuante, enveloppante, "Continue" »*. Entrer dans l'eau comme on entre dans *« un autre mode d'être »,* voici peut-être la clé de cette énigme unissant la nage à l'écriture, et rapprochant nos plumitifs du poisson scribe ou « serran écriture », espèce solitaire à la robe bigarrée de brun et de rouge, comme un manuscrit qu'une main aurait raturé.

Laëtitia Favro

Photos sonores

En septembre prochain, la photographe française Vanessa Buhrig lance sur le marché le premier livre photos sonore. De quoi faire entendre vos souvenirs aussi facilement que vous les montrez ou les racontez.

C'est un peu comme un album photo qui parle. Ou comme l'un de ces « livres de vie », de ces biographies individuelles écrites par des « écrivains publics » pour ses descendants, où l'on entendrait la voix de celui qui raconte son histoire. C'est d'ailleurs en écrivant l'une de ces biographies pour anonymes que Vanessa Buhrig a eu l'idée d'enrichir l'objet et de lui adjoindre du son. À 36 ans, cette bourlingueuse, photographe, autrice et éditrice de guides de voyages pour Le Petit Futé, fascinée par les pays du Nord et du froid, a créé les éditions Akasha, écrin pour un seul joyau : le premier livre sonore papier. *« Ça n'existait jusque-là que pour les enfants, et l'on peut y entendre la vache dire "meuh"… »* L'idée lui trottait en tête depuis sept ou huit ans ; la sédentarité obligée liée à la Covid lui a permis de pousser sa reflexion. Son idée est de permettre au lecteur de créer lui-même un objet dans lequel, aux contenus classiques (texte, photo…) pourra venir s'ajouter du son. Le livre sonore vous donnera la possibilité de réentendre la voix de vos défunts après leur mort ou de feuilleter un album avec les sons importants de votre vie : échographie, premiers mots, vœux de mariage…. *« La voix est la musique de l'âme »,* chantait Barbara. Akasha lui offre une partition.

À chacun de composer le volume qu'il souhaite. Akasha propose un coffret dans lequel l'acheteur trouvera le livre lui-même, élégant objet blanc en plastique recyclé, et les accessoires nécessaires à son utilisation : haut-parleur intégré, écouteurs, prise jack et un guide création expliquant comment enregistrer les sons, les mettre en ligne sur le site des éditions Akasha et recevoir ensuite l'objet fini. Il pourra y intégrer trente-trois heures d'écoute. L'acheteur y mettra ce qu'il voudra : souvenirs de voyage, premiers mots d'enfants, récit à voix nue, musiques… L'un des paris techniques les plus importants a été d'assurer la meilleure qualité sonore possible et une longue durabilité. Coût du coffret : 199 euros en période de lancement, 299 euros ensuite. Le site ouvrira en septembre 2022, les premiers livres seront livrés en novembre. Pour que l'entreprise soit viable, il faudrait en vendre quinze à vingt par mois. *« L'idée est aussi de s'adresser à tous ceux qui créent du son. »*

À côté de cette édition classique, il y aura aussi des éditions de luxe, des livres où tout sera fabriqué par la maison d'édition. Le travail sera alors facturé après devis. Vanessa Buhrig est en train d'en élaborer un avec Christian Kempf, fondateur de l'agence Grands Espaces. Il racontera sa vie polaire, l'illustrant avec le cri des phoques sur la banquise ou le craquement des icebergs s'effondrant.

Hubert Prolongeau

akasha-editions.com

FEUX « ORANGE » POUR LAURINE ROUX

L'autrice de *L'Autre Moitié du monde* reçoit le 14e prix Orange du livre.

Et de 14 ! Depuis 2009, le prix Orange du livre distingue un ouvrage paru entre le 1er janvier et le 31 mars de l'année en cours et compte, dans son palmarès, des auteurs aussi prestigieux que Maylis de Kerangal, Louis-Philippe Dalembert, Fabrice Humbert ou Fanny Chiarello. Présidé par Jean-Christophe Rufin, un jury – mêlant auteurs, libraires et lecteurs – avait retenu cinq titres soumis au vote du public sur le site lecteurs.com. Laurine Roux, pour *L'Autre moitié du monde* (Le Sonneur) et son évocation de l'Espagne des années 1930 à travers le portrait d'une adolescente, a donc été sacrée pour cette édition 2022, succédant ainsi à *Over the Rainbow* de Constance Joly. On signalera par ailleurs l'attribution du troisième prix BD Lecteurs.com – en association avec le CNL – à *Lettres perdues* de Jim Bishop (Glénat).

lecteurs.com

AKASHA – DR/LE SONNEUR

Madame sans-gêne

Avec humour et causticité, la satiriste Fran Lebowitz livre sa vision de la vie quotidienne. Le génie comique à l'œuvre.

Fran Lebowitz est-elle la femme la plus méchamment drôle du monde ? C'est probable, si l'on en juge par ce recueil de textes écrits dans les années 1970 et 1980, mais qui n'ont pas pris une ride. Avec un titre explicite : *Pensez avant de parler. Lisez avant de penser.* On y découvre la quintessence de l'humour juif new-yorkais, arrosé d'une énorme rasade de snobisme et d'autodérision. Fran Lebowitz, cette icône branchouille à qui Scorsese a consacré une série, qui n'a jamais exercé de profession identifiée (chroniqueuse à *Mademoiselle* ou *Interview* n'est pas un métier) et qui ne se lève jamais avant trois heures de l'après-midi, persifle sur tout et tout le monde avec une sorte de génie comique, à la fois cynique, intello et hautain, coupant comme une lame de rasoir. Ses cibles ? Ceux dont on évite de se moquer d'habitude, comme les enfants : *« Les enfants sont les adversaires rêvés au Scrabble, car il est très facile de les battre et très amusant de tricher à leurs dépens. »* Ou les pauvres : *« En général, le pauvre passe l'été à l'endroit où il passe l'hiver. »* En plus, les pauvres n'ont aucun goût ; certains portent carrément des joggings en polyester ! Il n'y a rien de plus répugnant sur Terre, à part peut-être les plantes vertes. Autre cible, les romantiques suicidaires. Fran leur donne ce conseil : *« N'oubliez pas que l'action est plus éloquente que le verbe. »* De toute façon, ils n'ont rien à perdre, la vie n'en vaut pas la peine : ce n'est *« rien d'autre qu'un moyen de passer le temps quand on n'arrive pas à dormir »*. Fran est odieuse, intenable, grinçante, et on en redemande.

Elle surjoue à plaisir son personnage de diva snob, citadine et cassante, mais derrière ses sarcasmes percent une tendresse pudique et une sorte de générosité. Ne lui répétez surtout pas ce que je viens d'écrire, elle le prendrait comme une insulte.

Jean Hurtin

PENSEZ AVANT DE PARLER. LISEZ AVANT DE PENSER (THE FRAN LEBOWITZ READER)
FRAN LEBOWITZ
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE DEMARTY
352 P., PAUVERT, 23 €

BRIGITTE LACOMBE/PAUVERT

LiRE magazine littéraire RTL

LECTURES POUR VOTRE ÉTÉ

Que serait la saison estivale sans le plaisir de dévorer un certain nombre de livres mis de côté toute l'année, découverts en furetant dans les librairies ou repérés d'une manière ou d'une autre. Ainsi, tout au long de cette période, la célèbre station et votre mensuel s'associent pour vous donner envie de vous plonger dans bien des ouvrages, de tous les genres.

SUR LES ONDES DE RTL

Du lundi au vendredi à 9 h 15 jusqu'au 22 juillet, puis à 8 h 45 jusqu'au 26 août, Bernard Lehut vous donne rendez-vous pour les meilleurs moments de *Laissez-vous tenter*. Avec, en bonus, chaque dimanche estival, à 7 h 45, la masterclasse de Joël Dicker. Et, autre rendez-vous dominical incontournable, vous pourrez suivre à partir de 12 h 50 les *Chemins d'écrivain*s avec, pour guides, Marc Levy à New York, Hélène Gestern à Nancy, Annie Ernaux à Cergy-Pontoise, Bernard Minier à Salamanque ou Olivia Ruiz à Marseillette.

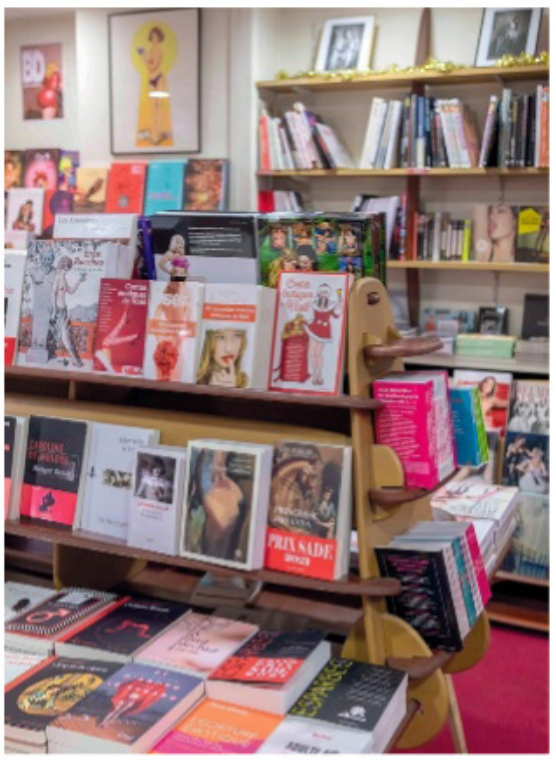
LES 15 LIVRES DE L'ÉTÉ

Aussi, les rédactions de *Lire Magazine littéraire* et RTL ont établi une petite liste, très subjective, de titres grand public pour égayer cette saison. La voici :

Les Florio (t. 2). *Le Triomphe des lions*, Stefania Auci (Albin Michel) ; *Guerre*, Louis-Ferdinand Céline (Gallimard) ; *Indépendance*, Javier Cercas (Actes Sud) ; *Le Laboureur et les Mangeurs de vent*, Boris Cyrulnik (Odile Jacob) ; *L'Affaire Alaska Sanders*, Joël Dicker (Rosie & Wolfe) ; *Panique générale*, James Ellroy (Rivages) ; *Guacamole Vaudou*, Fabcaro et Éric Judor (Seuil) ; *Petit manuel philosophique à l'intention des grands émotifs*, Ilaria Gaspari (PUF) ; *Les Abeilles grises*, Andreï Kourkov (Liana Levi) ; *Le Grand Monde*, Pierre Lemaitre (Calmann-Lévy) ; *Adieu triste amour*, Mirion Malle (La Ville brûle) ; *Connemara*, Nicolas Mathieu (Actes Sud) ; *Utopia Avenue*, David Mitchell (L'Olivier) ; *Le Pays des autres* (t. 2). *Regardez-nous danser*, Leïla Slimani (Gallimard) ; *Journal de nage*, Chantal Thomas (Seuil). Sans oublier, en petit « plus », le Grand Prix RTL-*Lire Magazine littéraire* 2022, *555*, Hélène Gestern (Arléa).

Sex in the City

Unique en son genre, la librairie érotique parisienne La Musardine* fêtera bientôt ses 30 ans. Et l'on y trouve de quoi rassasier tous les fantasmes.



« *Attention, ce n'est pas un sex-shop ici, on ne propose que des livres.* » En nous accueillant à La Musardine, Maxime Spira nous a mis au parfum : pour l'achat d'un martinet, on repassera. Ouverte en 1995, la célèbre librairie 100 % érotique, par ailleurs maison d'édition, n'a pas d'équivalent en France, ni dans les pays francophones – Nuit de Chine à Bruxelles ne vend que de l'occasion quand Humus, à Lausanne, vise un public de collectionneurs avertis. Malgré sa spécialisation, La Musardine s'adresse à tout le monde, et les tables sont présentées comme dans une librairie traditionnelle, ainsi que nous l'explique Maxime Spira : *« On ne classe pas les livres par sous-catégories de fantasmes et de pratiques ! Mais par genres, comme partout ailleurs. »*

Dès l'entrée sont exposés les livres aux couvertures très reconnaissables de la collection « Osez… » à laquelle, rappelons-le, avait collaboré l'ex-ministre Marlène Schiappa, auteure d'*Osez l'amour des rondes*. On trouve ensuite des revues (de *Marquis* à *Edwarda*), puis la littérature générale avec les classiques d'Esparbec et Léo Barthe (Jacques Abeille sous pseudo), et des titres plus récents tel l'intrigant *Il est 14 h, j'enlève ma culotte* de Zoé Vintimille, qui marche bien en ce moment. La table suivante est consacrée aux livres de poche de la collection « Lectures amoureuses », créée jadis par Jean-Jacques Pauvert. Puis on a les livres de sexologie, une partie LGBT, un charmant coin bondage, les romans de gare à l'ancienne… Avec son label « Dynamite », qui va d'Erich von Götha à Axel, La Musardine occupe depuis longtemps le terrain de la bande dessinée. Suivant l'évolution des modes et des courants artistiques, la maison s'est aussi mise au manga. Inévitable, selon Maxime Spira : *« L'érotisme a toujours su s'adapter aux nouveaux modes d'expression, à chaque nouveauté technologique. Dès l'invention de la photographie et du cinéma, il y a eu des photos et des films érotiques. L'érotisme est un moteur de l'humanité, c'est universel et intemporel. »* On termine par les beaux livres et un bac à vieilleries où un livre, *La Comtesse au fouet*, nous émoustille pour des raisons personnelles – chacun trouvera ici du grain à moudre, et on conseille aux chrétiens coquins de se pencher sur *Comment draguer la catholique sur les chemins de Compostelle*.

Ici s'achève notre pèlerinage érotique. On s'interroge : la concurrence d'Internet ne fait-elle pas perdre à La Musardine une partie de la clientèle (les timides) ? Réponse de Maxime Spira : *« J'ai des gens très à l'aise, notamment dans la jeune génération. Et des gens plus introvertis. Je crée une ambiance pour que les clients soient détendus, je ne me jette pas sur eux. »* Pour parfaire notre éducation, il nous offre *Histoire de la bergère* de Léo Barthe et *La Fabuleuse Histoire de la levrette* de Didier Dillen. Des lectures qui nous changeront de la rentrée littéraire à venir, où l'esprit de sérieux l'emportera, hélas, sur la polissonnerie.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Quelques chiffres…

1995 Date d'ouverture de la librairie, qui n'a jamais changé d'adresse depuis.

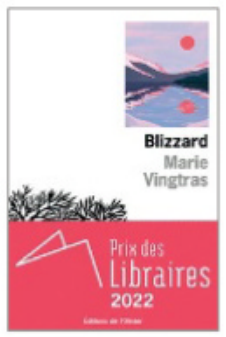
45m² La superficie de La Musardine.

2 600 Le nombre de références proposées, entre revues, littérature générale, bande dessinée et beaux livres.

80 000 Comme le nombre d'exemplaires vendus de *Osez le Kama Sutra*, le plus gros succès de La Musardine (la maison d'édition). Parmi les autres réussites, citons *La Pharmacienne* d'Esparbec (50 000 exemplaires) ou *Sex in the Kitchen* d'Octavie Delvaux (40 000 exemplaires).

MARIE VINGTRAS, PRIX DES LIBRAIRES 2022

Les quelque 2 000 professionnels ont tranché : le (très bon) premier roman de Marie Vingtras, *Blizzard* (L'Olivier) remporte ainsi le prix des Libraires 2022, succédant au palmarès à *Héritage* de Miguel Bonnefoy. C'est au Café livres, non loin de l'hôtel de ville de Paris, que le verdict a été révélé, le 18 mai dernier, offrant une nouvelle visibilité à cet ouvrage qui, déjà, avait su séduire un large public dès sa parution en août dernier. Depuis 1955, le prix des Libraires met ainsi en lumière des écrivains n'ayant pas encore été couronnés par les grands prix automnaux et qui ont, pour nombre d'entre eux, confirmé les attentes – parmi les lauréats, citons René Barjavel, Fred Vargas, Patrick Modiano, Laurent Gaudé, Muriel Barbery ou Delphine de Vigan. Raison de plus de découvrir l'envoûtante atmosphère de ce vrai-faux thriller, surprenant de bout en bout. Rien de tel qu'un petit coup de *Blizzard* face à la chaleur estivale !



prix-des-libraires.fr

AUDREY WNENT

Les Mots en or relaient les Dicos d'or Campus

Le célèbre concours d'orthographe change de nom. Tout en gardant le même esprit de défense de la langue française.

À l'heure où l'on évoque la chute du niveau d'orthographe des jeunes Français, une manifestation comme les Dicos d'or Campus s'avère plus que jamais salutaire. Sous l'égide de la Fondation Voltaire avec la participation du ministère de la Culture, ce célèbre concours connaît un incroyable engouement avec, cette année, la participation de plus de 18000 élèves des cinq continents, de la sixième à la seconde. Si les résultats de cette troisième édition ont été révélés en mai dernier, le prochain cru est déjà lancé avec, un changement notable : l'opération s'appelle désormais Les Mots en or. Le thème de cette nouvelle session, qui débutera le 1er septembre, sera celui de la musique. Toutefois, l'esprit francophone des Dicos d'or reste le même, à l'image de sa devise : « Libère le pouvoir des mots qui est en toi. »

dicosdor-campus.fr

HORS-SÉRIE

LiRE magazine littéraire

« Le plaisir »

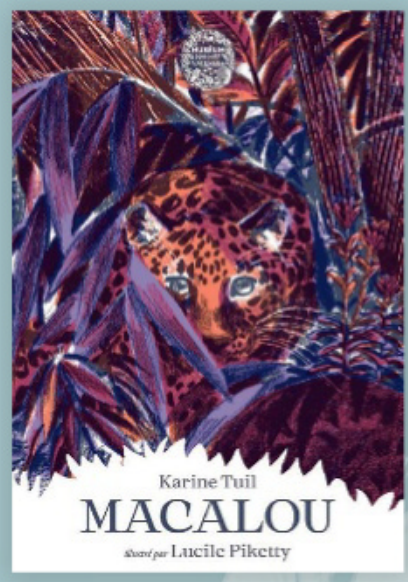
Cet été, explorons le plaisir dans tous ses sens ! Dans ce nouveau hors-série, la philosophie, la littérature, l'histoire, les sciences ou la psychanalyse sont rassemblées, à son service. Des hormones qui se mobilisent pour le désir à la pensée d'Épicure, des dernières avancées dans la connaissance de la jouissance aux grands héros et héroïnes du plaisir, ces pages stimulent tous les sens. On y découvre même que certains morceaux de musique classique peuvent provoquer des « orgasmes de la peau » et on relit de la science-fiction pour essayer de se projeter dans l'amour et la sexualité qui nous attendent dans le futur. Et si la vie de Casanova, les écrits de Colette, les théories freudiennes et les *Essais* de Montaigne s'y côtoient, on peut aussi retrouver le dessinateur de BD érotiques Manara, Lauren Bastide, Catherine Robbe-Grillet ou encore Michel Onfray. Un hors-série pour tous les goûts afin de donner ou redonner envie.

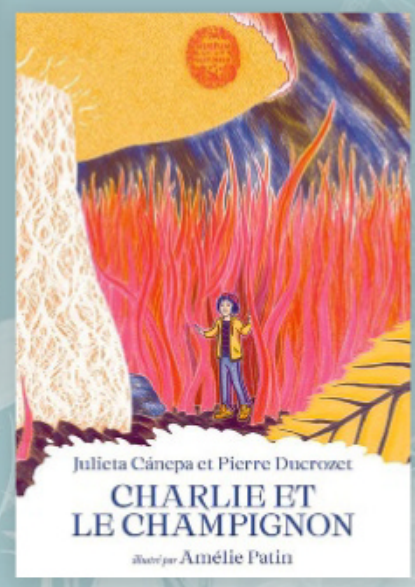
Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

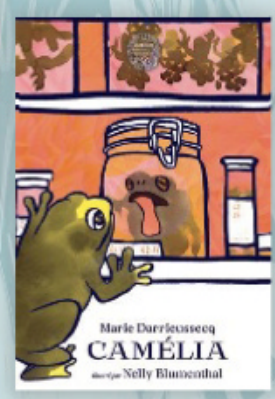
MUSÉUM NAL HIST NATURELLE

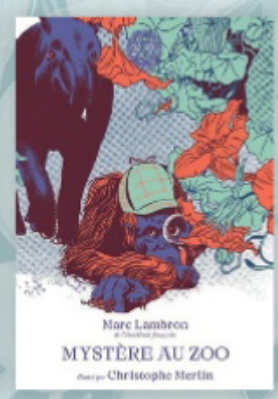
les contes du muséum

Découvrez une collection de littérature jeunesse pleine de fantaisie qui invite à explorer le vivant à travers des lieux et des collections uniques.









RETROUVEZ LES ÉDITIONS DU MUSÉUM DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

« L'univers policier, banalisé par les séries télé, est difficile à réinventer »

La Nuit du 12 plonge dans le quotidien du travail de terrain des enquêteurs. Un formidable film policier, inspiré par le livre de Pauline Guéna, à la fois tendu, prenant et très humain. Explications de son réalisateur, Dominik Moll.

La Nuit du 12 est adapté de _18.3. Une année à la PJ_, un ouvrage en forme d'enquête-reportage de Pauline Guéna. Pourquoi vous y êtes-vous intéressé ?

Dominik Moll. Le romancier américain George Pelecanos avait conseillé à Pauline Guéna de plonger intégralement dans un milieu pour maîtriser son sujet. Elle a donc passé un an en immersion à la police judiciaire de Versailles, qui embrasse quasiment toute l'Île-de-France, et a fréquenté différents services, la Crim', les Stups… Elle raconte le quotidien des flics, mais il y a dans le texte un potentiel fictionnel très fort. J'ai découvert ce livre en en lisant un extrait dans une newsletter de Gallimard, celui où il est dit qu'à la PJ chaque enquêteur est hanté par un crime. Le récit m'a attrapé immédiatement. Mais j'avais des réticences à envisager un film car cet univers policier est aujourd'hui totalement balisé par les séries télé, et donc difficile à réinventer. À la fin du livre, il y a une enquête conduite par un policier qui en devient totalement obsédé et je me suis dit qu'il y avait peut-être, là, quelque chose. J'en ai parlé à mon coscénariste, Gilles Marchand, qui a eu très vite l'intuition que le fil rouge de ce polar était les rapports hommes/femmes : le meurtre est un féminicide alors que la Crim' est un milieu essentiellement masculin. D'où la question : comment ce meurtre touche-t-il à leur masculinité ? Ce n'est pas présent dans le livre, mais nous en avons fait le sujet du film.

FANNY DE GOUVILLE/HAUT ET COURT

Pourquoi avoir transposé le récit à Grenoble ?
D.M. D'abord par respect, pour nous éloigner des vrais protagonistes, notamment la famille de la victime. Également parce que, ayant toujours considéré ce fait divers comme une fiction, le lieu devenait moins important. Tous les événements qui semblent inventés dans le film sont réels, même s'ils sont difficiles à imaginer. On a juste ajouté des détails de la vie quotidienne comme l'avait fait Tavernier dans *L627* ou Maïwenn dans *Polisse*. Il se trouve, enfin, que j'aime beaucoup la montagne, lieu très cinégénique. Grenoble aussi est une ville cinématographique. Le crime est situé à Saint-Jean-de-Maurienne où la nature est magnifique, mais c'est une vallée très industrialisée. Cette confrontation entre la beauté des paysages et la dureté des lieux me plaisait. Il n'y a rien de pittoresque. Ces montagnes sont oppressantes.

Avant même les premières images, vous prévenez que ce crime n'est pas résolu…
D.M. L'idée est venue pendant le travail d'écriture. Dans les premières versions du scénario, il n'y avait pas cette information : les lecteurs accrochaient au récit, mais ils étaient frustrés de ne pas connaître l'assassin. Puisque c'était aussi l'intérêt du film, on a assumé clairement en l'indiquant dès le début. Ce n'est pas l'enjeu principal de l'intrigue, on regarde ailleurs. Une fois les gens prévenus, personne ne s'est plus plaint.

Vous avez adapté beaucoup de romans : *Le Moine* de Matthew Gregory Lewis, *Seules les bêtes* de Colin Niel… Quelle est la particularité de ce livre-là ?
D.M. Le défi était d'injecter la thématique hommes/femmes sans qu'elle se transforme en discours théorique ou en film à message. Il fallait aussi « faire du cinéma » pour traiter toutes ces scènes déjà vues à la télé. Voyez la séquence du crime, par exemple, avec la police scientifique : on écrivait les dialogues et, à chaque fois, on avait l'impression de les avoir déjà entendus mille fois. On a donc décidé d'épurer au maximum ces scènes, presque sans dialogues. Comme le faisait Jean-Pierre Melville dans ses polars, *Le Cercle rouge* ou *Le Samouraï*.

FANNY DE GROUVILLE/HAUT ET COURT

Formidablement adapté par le réalisateur Dominik Moll d'après le livre de Pauline Guéna, *18.3. Une année à la PJ*, *La Nuit du 12* réunit, entre autres, les acteurs Bastien Bouillon et Bouli Lanners.

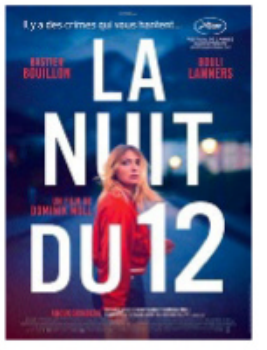
En quoi le travail d'adaptation est-il particulier ?
D.M. On s'appuie sur une trame qui a déclenché une envie. Quand on doute, ce qui arrive toujours pendant l'écriture, on peut toujours revenir au livre. Mais il faut aussi pouvoir se réapproprier le texte pour faire du film une œuvre personnelle. Dans un scénario original, on se remet davantage en question.

Avez-vous écrit différentes versions du scénario ?
D.M. Non, elles n'étaient jamais très différentes les unes des autres. Ce qu'il fallait trouver, c'était le dosage entre l'enquête et ce fil rouge des rapports hommes/femmes. Et aussi respecter le récit et faire parler à bon escient les personnages féminins, qui prennent ce sujet à leur charge. On ne voulait pas non plus que le film soit glauque, même s'il est dur. Ce n'est pas parce que les policiers ne trouvent pas le coupable qu'il y a échec ou aigreur. Les femmes font comprendre à Yohann, le « héros », que l'important, c'est de continuer à bosser et de sortir de son système de pensée en mettant de côté tous ses préjugés.

Propos recueillis par Éric Libiot

LE JOUR ET LA NUIT

Le film policier sait prendre tous les chemins sans jamais oublier de s'aventurer sur les pentes ombreuses de la nature humaine. Avant même la première image de *La Nuit du 12*, un carton annonce la couleur : voilà l'histoire d'un crime non résolu. Frustrant ? Pas du tout. Sans délaisser l'enquête, Dominik Moll s'attache au quotidien des policiers, aux fantômes qui les hantent, à la routine et la lassitude qui les guettent. Partant du récit de Pauline Guéna, le cinéaste donne un poids romanesque à ces policiers de Grenoble qui enquêtent sur le meurtre d'une jeune fille. Surtout, il pointe le masculin et le féminin dans le vaste corpus police-meurtrier-victime sans jamais verser dans un quelconque militantisme. Au contraire. Parce que *La Nuit du 12* est un film de genre assumé, il embrasse son quota de péripéties (interrogatoires, suspects, affrontements…) tout en éclairant les mouvements de la société actuelle. Les dialogues sont remarquables. Les acteurs – Bastien Bouillon et Bouli Lanners notamment – aussi. **E.L.**



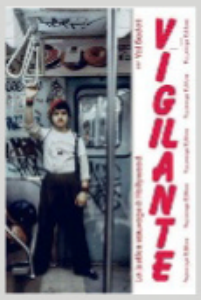
La Nuit du 12 de Dominik Moll, avec Bastien Bouillon, Bouli Lanners, Théo Cholbi… En salles le 13 juillet.

DVD

KING
de David Moreau
(ESC/Pathé)
Pourquoi évoquer ce joli petit film destiné au jeune public, autour d'un jeune lionceau ayant échappé au trafic d'animaux, que sa famille d'accueil souhaite rapatrier en Afrique ? Tout simplement parce que le scénario est cosigné de deux écrivains dont on a beaucoup parlé l'an passé, Jean-Baptiste Andrea et Maria Pourchet **B.L.**

SEULS SONT LES INDOMPTÉS
de David Miller
(Sidonis)
On oublie souvent que ce classique du western avec Kirk Douglas, sorti en 1962, n'est autre que l'adaptation d'un roman d'Edward Abbey publié quelques années plus tôt. Celle-ci est d'ailleurs signée du grand scénariste Dalton Trumbo, auquel on doit aussi, en tant que réalisateur, le tétanisant *Johnny s'en va-t-en guerre.* À redécouvrir. **B.L.**

LIVRE



VIGILANTE. LA JUSTICE SAUVAGE À HOLLYWOOD
de Yal Sadat
(Façonnage)
Sous-genre cinématographique incompris voire méprisé par une frange de la critique, le *vigilante* (film de vengeance) se devait d'être réhabilité. C'est désormais chose faite avec *Vigilante. La justice sauvage à Hollywood*, ouvrage passionnant qui décortique le film de vengeance sous toutes ses coutures et le replace dans son contexte social et politique. Une mine d'informations bourrée d'anecdotes où l'on apprendra notamment que l'une des versions du scénario de *L'Inspecteur Harry* avait été écrite par… Terrence Malick ! De quoi se réconcilier avec ce sous-genre beaucoup plus subversif et riche qu'il n'en a l'air. **I.F.**

Patience est raison

S'emparant avec brio du conte oriental d'A. S. Byatt, *Trois mille ans à t'attendre* de George Miller nous interroge sur l'invention et la narration.

La carrière de George Miller est décidément étonnante. Connu grâce à la saga post-apocalyptique *Mad Max*, l'ex-étudiant en médecine australien a toujours cherché, dans ses films, à sans cesse se renouveler, de la fable fantastique (*Les Sorcières d'Eastwick*) au mélo (*Lorenzo*), en passant par le film animalier (Babe 2, *Le Cochon dans la ville*) ou la comédie musicale animée (*Happy Feet*) – jusqu'à réinventer les codes du film d'action avec *Mad Max. Fury Road*. Il s'empare aujourd'hui d'un conte d'A. S. Byatt *(Le Djinn dans l'œil-de-rossignol)* pour proposer l'histoire d'une universitaire britannique, spécialiste de narratologie (Tilda Swinton) qui, à Istanbul, se trouve face à un djinn (Idris Elba) lui offrant la possibilité d'exaucer trois vœux. Et qui va, auparavant, lui raconter son histoire… Derrière la naïveté assumée de *Trois mille ans à t'attendre*, Miller s'interroge sur la fonction de raconter des histoires et le pouvoir de l'imagination, jusque dans l'intimité de nos vies. S'il faut accepter l'ésotérisme de l'ensemble et quelques scènes ratées, on ne peut que saluer la générosité du cinéaste et son esprit qui fourmille d'idées, pour notre plus grand plaisir. **Baptiste Liger**
(En salles le 24 août)

Derrière les barbelés

Le 10 avril 1944, Alfred Wetzler et Walter Rosenberg s'évadent d'Auschwitz et rencontrent la Résistance pour les informer de ce qui se passe dans le camps de concentration. Mais les Alliés ont peine à les croire. *Le Rapport Auschwitz,* de Peter Bebjak, d'après le (vrai) récit d'Alfred Wetzler, est construit en trois temps : le camp et l'évasion, le trajet vers la Slovaquie, la rencontre avec la Résistance. Bien sûr, l'aspect historique offre son lot de connaissances, mais il est toujours étrange qu'un sujet, ici passionnant et sidérant, soit évacué en fin de film. Il fallait sûrement le traiter pleinement et entièrement. D'autant plus dommage que Peter Bebjak maîtrise parfaitement la mise en scène et sait créer un climat tendu. **Éric Libiot**
(En salles le 27 juillet)

Et aussi

Quatrième aventure de l'élève Ducobu d'après la BD de Godi et Zidrou. Dans *Ducobu Président !*, l'école Sainte-Potache s'anime pour l'élection du président des élèves à laquelle Ducobu se présente… et triche (13 juillet). Bernard Le Coq remplace Roland Giraud dans *Les Vieux Fourneaux 2. Bons pour l'asile…* Jeu de mots subtil, puisque le trio de vieux accueille à la campagne des migrants. D'après les personnages de la BD créée par Lupano et Cauuet (17 août – lire page 114). À 10 ans, Kya, abandonnée par sa famille, survit dans les marais en Caroline du Nord quand la mort d'un homme vient bouleverser sa vie. Adaptation du best-seller de Delia Owens, *Là où chantent les écrevisses,* produit par Reese Witherspoon (17 août).

2022 METRO-GOLDWYN-MAYER PICTURES INC./FILMNATION ENTERTAINMENT. ALL RIGHTS RESERVED.

So british !

L'espion Harry Palmer revient dans une série volontairement kitsch.

À l'heure où la reine d'Angleterre vient tout juste de célébrer ses 70 ans de règne lors de son jubilé de platine, penchons-nous sur ce que nos amis britanniques nous concoctent en termes de séries télé. Autrefois incarné au cinéma par Michael Caine, Harry Palmer, l'espion aux épaisses lunettes noires créé par le romancier Len Deighton, revient avec pertes et fracas. Il est cette fois interprété par Joe Cole, jeune acteur britannique vu au cinéma dans l'excellent *Une prière avant l'aube* ainsi que dans les séries *Gangs of London* et *Peaky Blinders*. Sobrement intitulée *Harry Palmer. The Ipcress File*, cette nouvelle version reprend la trame du roman éponyme et nous plonge en pleine guerre froide. Nous y retrouvons un jeune Harry Palmer, espion malgré lui obligé de faire la lumière sur la disparition d'un scientifique nucléaire. Agents doubles, rebondissements en tout genre et scènes d'action volontairement désuètes sont au programme de cette mini-série en six épisodes qui reprend toute l'imagerie pop et kitsch des années 1960, de son générique d'ouverture très coloré et punchy à sa direction artistique bluffante d'authenticité.

Si ce n'était l'usage du numérique, *Harry Palmer. The Ipcress File* donnerait presque l'impression d'être tout droit sorti des archives de la BBC ! Une sorte de cousin de la série française *Au service de la France*, l'humour en moins, le flegme britannique en plus ! Un joyeux retour vers le passé, donc, qui aurait toutefois gagné à davantage assumer l'ironie qui le traverse, voire à jouer totalement la carte du second degré tant ses enjeux nous paraissent aujourd'hui flirter avec une parodie de film d'espionnage. Un manque de distanciation qui se retrouve jusque dans le personnage principal, lequel – c'est un comble – manque singulièrement de charisme, le jeune Joe Cole peinant à dissimuler son manque de conviction, comme totalement effrayé à l'idée de succéder à Michael Caine. Restent un superbe travail de reconstitution, une intrigue menée tambour battant et surtout un charme suranné qui ne manquera pas d'interpeller les amateurs du genre.

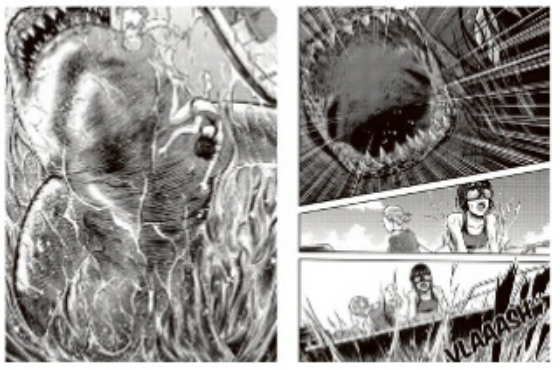
Ilan Ferry

(Sur Prime Video depuis le 1er juin 2022)

© PRIME VIDEO

Baignades sous tension

L'été s'annonce mordant avec plusieurs titres – dont un étonnant manga – laissant la part belle à un terrible prédateur.



Six amis, partis en balade en mer, font rapidement face à un requin à l'appétit féroce. Voilà pour le pitch ô combien efficace de *Shark Panic*. Reprenant à la lettre tous les codes du film de requin, sous-genre popularisé par Steven Spielberg en 1975 avec *Les Dents de la mer*, ce manga écrit et dessiné par Tsukasa Saimura (*Tokyo Undead*) ne manque pas de mordant ! Du culot, il en fallait pour s'attaquer à un genre usé jusqu'à la corde-tout en ne lassant pas le lecteur, avec suffisamment d'originalité. Et si l'originalité n'est pas vraiment de mise, force est de reconnaître que Saimura parvient sans mal à nous accrocher au fil de cases suffisamment travaillées pour nous tenir en haleine. Très graphique et ne lésinant pas sur les détails gore, ce réjouissant jeu de massacre se distingue par son premier degré glaçant, ses personnages pathétiques et attachants, et par un goût prononcé pour les scènes choc dont un affrontement final absolument renversant.Mais c'est surtout grâce à son requin que *Shark Panic* vaut le détour. Véritable machine à tuer aux dents aussi acérées que son appétit, il donne à ce titre singulier à plus d'un titre une véritable dimension cinématographique, qui n'est pas sans rappeler l'excellent *Instinct de survie* de Jaume Collet-Serra dans lequel Blake Lively subissait tous les outrages face à ce dangereux prédateur. À la fois survival maritime et allégorie sur la condition humaine, *Shark Panic* est d'une efficacité redoutable, une parfaite mise en bouche pour appréhender au mieux cet été caniculaire. Et comme un requin averti en vaut deux, les amateurs de squales pourront également se faire les dents sur *Au nom des requins* de François Sarano (Actes Sud, 2022) ou encore *L'Année du requin*, le nouveau film de Ludovic et Zoran Boukherma, en salles le 3 août.

Ilan Ferry

SHARK PANIC
TSUKASA SAIMURA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR THOMAS BLUMBERG
186 P., OMAKÉ MANGA, 7,50 €

· Les classiques de Boll

LE FANTÔME DE L'OPÉRA

BOLL - TSUKASA SAIMURA/OMAKÉ MANGA

Violette toujours en fleurs

Quand les réseaux sociaux partent à la rescousse de l'une des librairies les plus emblématiques de Paris.

Grâce à une mobilisation sans précédent sur les réseaux sociaux, Violette and Co, la *« librairie des filles et des garçons manqués » [voir la rubrique Le coin des libraires de novembre 2021]*, l'une des librairies parisiennes les plus emblématiques, porte-étendard de la culture féministe et LGBTQ +, va renaître de ses cendres à la rentrée prochaine. Pendant dix-huit ans, portées par l'amour des mots et un engagement sans faille, Catherine Florian et Christine Lemoine avaient su faire vibrer ce lieu unique du 11e arrondissement grâce à des livres rares et puissants et des rencontres mémorables avec des figures de ce combat ô combien d'actualité. La philosophe Judith Butler, la journaliste Benoîte Groult, l'avocate Gisèle Halimi ou encore la romancière Virginie Despentes, toutes ces femmes puissantes étaient venues prêcher la bonne parole entre leurs murs et rencontrer un public fasciné. Mais en février dernier, usées par le poids des années, Catherine Florian et Christine Lemoine avaient décidé de passer la main sans réussir à trouver un repreneur susceptible de donner une nouvelle vie à leur établissement.

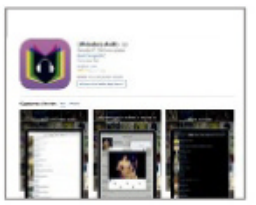
Ému par cette nouvelle, un collectif de six femmes, six clientes chevronnées, a alors monté en quelques semaines un projet pour reprendre la librairie sans pour autant disposer de tous les fonds nécessaires. Elles passent alors par le financement participatif et en appellent à la mobilisation des internautes. Pour un résultat tonitruant. Achevée le 4 juin dernier avec un total de 172 000 euros récoltés, leur aventure a pris une tournure magnifique. Dans un autre lieu mais avec le même fonds littéraire et un esprit originel sauvegardé, Violette and Co va rouvrir ses portes. Une seconde vie inespérée et un nouvel élan prometteur à l'heure où, plus que jamais, les littératures féministes ont le vent en poupe. **Léonard Desbrières**

LE PODCAST

Trois petits points

Alix Laine, journaliste et romancière, offre à tous les passionnés de lecture un entretien intime et informel avec les romanciers et les romancières qui font l'actualité Line Papin, Vanessa Schneider ou encore Saphia Azzeddine : de nombreuses plumes prometteuses ou confirmées défilent à son micro.

L'APPLICATION



Littérature audio

Grands classiques, fresques historiques, biographies, nouvelles et même poèmes : l'application présente dans son catalogue plus de 50 000 livres audio gratuits. Une mine d'or pour les amoureux de la littérature qui s'écoute et qui se vit.

LE COMPTE INSTAGRAM

@livraisondemots

Avec près de 37 millions d'abonnés sur Instagram, le Liégeois François Coune est l'un des influenceurs francophones les plus suivis du moment. Recommandations, critiques, mises en scène, il multiplie les formats pour convertir le plus jeune public à la lecture. **L.D.**

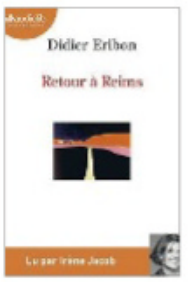
• Livres audio

L'ANOMALIE
d'Hervé Le Tellier
lu par Robin Renucci
(Écoutez Lire/Gallimard)

■ **Prix Goncourt relativement hors norme, *L'Anomalie* a tout de l'ovni littéraire. Pour incarner ce roman d'essence oulipienne, il fallait un acteur susceptible de se prêter au jeu et de se frayer un chemin dans sa forêt de personnages. Le comédien, metteur en scène et scénariste Robin Renucci relève le défi avec brio, et son interprétation minutieuse est un pur régal *[lire aussi page 56].***

DRACULA
de l'Orchestre national de jazz
(ONJ Records)

■ **Fruit de la collaboration d'un collectif d'auteurs et superbement illustré par Adèle Maury, ce beau livre-CD dépoussière le mythique comte des Carpates. Récompensé par le grand prix du livre audio dans la catégorie « jeunesse », il offre une palette musicale inattendue – quelque part entre Jacques Demy et Nina Hagen – et éclaire le château du Prince des ténèbres d'une lumière enchanteresse.**



RETOUR À REIMS
de Didier Eribon
lu par Irène Jacob
(Audiolib)

■ ***Retour à Reims* est désormais un classique. À la fois essai sociologique et livre autobiographique, cette réflexion implacable sur le déterminisme social avait déjà fait l'objet d'une mise en scène engagée de Thomas Ostermeier avec Irène Jacob. Alors qu'elle enregistrait la voix off d'un documentaire sur les planches, sa lecture sensible restitue finement ce témoignage inclassable. Christophe Rioux**

HUBERT ARTUS

Les Ateliers LIRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS DE JUILLET-AOÛT

NOUVEAU

→ « Cet été, lancez-vous dans le polar ! » avec **Frédérique Anne**
À travers des exercices, en prenant appui sur les textes d'auteurs connus, vous aborderez les grandes lignes de l'écriture du polar : le lieu du crime, le point de vue, la construction du personnage, le suspense, les fausses pistes, les personnages secondaires…
. Lundi 4 juillet à 18 heures
. Mardi 23 août à 18 heures

ET TOUJOURS…

→ Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur
avec **Baptiste Liger**
. Vendredi 1er juillet à 18 heures
. Samedi 2 juillet à 15 heures

→ Écrire une nouvelle
avec **Lola Sorrenti**
. Samedi 2 juillet à 15 heures

→ Comment débloquer son écriture ? avec **Clara Le Corre**
. Dimanche 17 juillet à 15 heures

→ Écrire pour se faire du bien
avec **Clara le Corre**
. Dimanche 24 juillet à 15 heures

→ Écrire une histoire personnelle
avec **Lola Sorrenti**
. Mardi 23 août à 18 heures

→ Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit
avec **Lola Sorrenti**
. Jeudi 25 août à 18 heures

« Nous écrivons nos romans… deux fois »

À l'occasion de la parution de *669*, cinquième tome de la saga du « Soleil noir », Jacques Ravenne et Éric Giacometti livrent quelques-uns de leurs secrets de fabrication.

Comment est née votre aventure littéraire commune ?
Jacques Ravenne. Notre héros principal, le commissaire Marcas, a pour particularité d'être franc-maçon. L'idée de créer ce personnage singulier résulte d'une discussion que nous avons eue alors qu'Éric avait fait un reportage sur les dérives affairistes de certains frères sur la Côte d'Azur et que je venais d'être initié franc-maçon… De cette confrontation est né le désir de s'intéresser à la franc-maçonnerie, très peu présente dans l'univers du roman. C'est ainsi qu'est apparu Antoine Marcas.

De quelle manière vous répartissez-vous le travail d'écriture ?
J.R. Nous installons toujours deux lignes narratives que nous nous distribuons, puis nous faisons un plan très détaillé chapitre par chapitre, qui nous prend plusieurs semaines. Il nous faut absolument connaître dès le départ et le meurtrier et la révélation finale. Puis, à l'aide de graphiques, nous équilibrons la présence des personnages et l'alternance entre scènes d'action et de révélation. Enfin, nous nous mettons à écrire !

Doit-on forcément accorder son style d'écriture à celui de son binôme ?
J.R. C'est un travail nécessaire et exigeant. Tous les trois chapitres, nous échangeons nos textes pour lisser l'écriture afin que le lecteur ait une même impression d'unité de style. Ainsi, nous écrivons nos romans… deux fois.

Pourquoi les duos littéraires sont-ils si rares ?
Éric Giacometti. On a en tête les célèbres Boileau et Narcejac ou Lapierre et Collins. C'est peu. De nos jours vous avez les excellents Jérôme Camut et Nathalie Hug dans le polar. Et, pour la non-fiction, Fabrice Lhomme et Gérard Davet. Pour écrire à quatre mains, il faut dépasser les problèmes d'ego et surtout partager les mêmes centres d'intérêt. Fusionner les cerveaux, voilà la clé du succès. Curieusement, notre singularité passe sous les radars de pas mal de critiques littéraires, même dans le monde du polar. Nous n'avons jamais fait prendre à nos lecteurs des vessies ésotériques pour des lanternes spirituelles. Pour nous, le créateur du genre n'est autre qu'Alexandre Dumas avec *Joseph Balsamo,* formidable récit historico-ésotérique. Heureusement que nos lecteurs font preuve de plus de curiosité intellectuelle…

Comment vous est venue l'intrigue de *669* ?
E.G. La saga du « Soleil noir » se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette fois, nous voulions surprendre avec une intrigue policière. En revanche, l'ambiance de *669* reste identique avec des satanistes, des sorcières et des paganistes nazis. L'occasion également, pour notre héros, Tristan, de croiser des personnages bien réels, le docteur Petiot ou encore Geneviève Zaepffel, médium collabo qui remplissait la salle Pleyel avec ses prophéties à la gloire d'Hitler.

Propos recueillis par Simon Bentolila

669
ÉRIC GIACOMETTI, JACQUES RAVENNE
432 P., JC LATTÈS, 22 €

DR – PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

fabcaro sur la colline*

12 juillet 2022
5 mars 2023

exposition

musée
de la bande dessinée
quai de la charente
angoulême

* ZAÏ ZAÏ ZAÏ ZAÏ

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Région Nouvelle-Aquitaine
CHARENTE LE DÉPARTEMENT
Angoulême
Grand Angoulême
EMMAÜS FRANCE
Society
Télérama
LIRE
les inrockuptibles
france culture

PRÊTS À PARTIR EN LIVRE ?

La littérature jeunesse est à l'honneur, dans toute la France, du 22 juin au 24 juillet.

Clap de début ! Partir en livre : huitième. Du 22 juin au 24 juillet, près de 4 000 événements autour de la littérature jeunesse s'organisent dans toute la France. Pour cette manifestation portée par le Centre national du livre (CNL), membres d'associations, bibliothécaires, équipes de salons et de fêtes du livre créent des rencontres autour des ouvrages et de la lecture : rallyes, lectures à voix haute, heures du conte, ateliers d'écriture, chasses au trésor, rencontres avec des auteurs et des illustrateurs, ateliers pochoirs, initiations au dessin manga, cadavres exquis géants… La diversité est de mise avec comme seul objectif un solide partage autour du livre. Pour le public adolescent, le Livrodrome est un autre volet de cette manifestation. Ce festival littéraire itinérant va poser sa roulotte dans dix villes, de Liévain à Marseille. L'équipe n'a pas peur de faire lire des extraits de romans à des ados avec un casque et du son dans les oreilles, et de leur proposer dans la foulée de passer une heure et demie d'atelier avec Timothée de Fombelle, Jo Witek, ou encore Sylvain Pattieu… Par ailleurs, Partir en livre permet aussi à une cinquantaine d'auteurs d'être en résidence dans des colonies de vacances et centres de loisirs. *« Ce que j'aime particulièrement dans cette expression, c'est "partir". En lisant, on part hors de soi, de son quotidien. Mais c'est aussi le livre qui part, qui va à la rencontre des lecteurs, qui sort des murs, qui voyage et part à la rencontre des mains »*, commente joliment la marraine de cette édition, Christelle Dabos (*La Passe-miroir*, publié chez Gallimard Jeunesse).

Raphaële Botte

partir-en-livre.fr

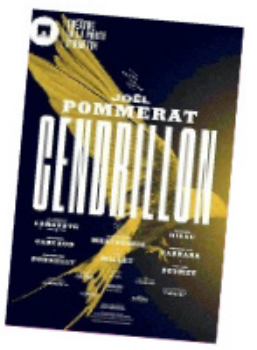
Noémie Carcaud et Caroline Donnelly (les deux sœurs de Cendrillon) et Catherine Mestoussis (la belle-mère), dans l'adaptation du conte de Perrault par Joël Pommerat.

Ma vie de princesse

Ne ratez pas la reprise, largement acclamée, de la désormais fameuse adaptation de *Cendrillon* de Perrault par Joël Pommerat. Tout sauf pantouflarde !

À cause de la crise du Covid, qui a rendu la vie difficile aux théâtres, mis à part la Comédie-Française, qui donne en alternance jusqu'à la fin du mois deux mises en scène d'anthologie (non le mot n'est pas trop fort !) du *Bourgeois gentilhomme* et de *L'Avare*, avec respectivement dans les rôles-titres les éblouissants Christian Hecq et Laurent Stocker, excepté aussi le Poche-Montparnasse qui affiche jusqu'au 18 juillet une enthousiasmante adaptation des *Essais* de Montaigne par un Hervé Briaux magistral (on en sort régénéré car l'auteur nous dit que *« vivre, c'est combattre »*), rares sont les salles parisiennes qui prolongent leur programmation en ce mois de juillet.

Une belle occasion pour courir (re) découvrir l'histoire de *Cendrillon* selon Joël Pommerat. Nouvelle adaptation du conte de Perrault, cette version, créée en 2011 et reprise pour la seconde fois, est une pure merveille. Inutile de venir ici pour retrouver les mièvreries du film de Walt Disney. La magie de ce spectacle est ailleurs : dans le réalisme de sa féerie, et paradoxalement, dans la noirceur, si émotionnelle, qu'il dégage. Chez Pommerat, Cendrillon, appelée Sandra, est une adolescente naïve qui, pour se punir de la disparition de sa mère, qu'elle croit maintenir en vie en pensant sans arrêt à elle, supplie sa marâtre de la faire crouler sous les tâches ménagères. Ce n'est donc plus l'histoire d'amour d'une jeune souillon avec un prince (ici, petit et grassouillet !), qui est au cœur de cette adaptation, mais celle du chagrin d'une jeune orpheline. Rassurez-vous, la profonde gravité du spectacle n'empêche ni l'humour, ni l'amour, ni l'intervention des bonnes fées, ni les surprises de se faufiler sur le plateau. D'ailleurs, petits (à partir de 10 ans) et grands ovationnent les représentations de ce conte génialement modernisé, joué par une troupe virtuose dans un sublime décor de verre et d'images projetées signé Éric Soyer.



Dominique Poncet

Cendrillon de Joël Pommerat. Théâtre de la Porte-Saint-Martin, Paris 10e. Jusqu'au 19 juillet.

CICI OLSSON/THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

« Fabcaro a radicalement dépoussiéré la discipline »

À partir du 12 juillet, le musée de la BD d'Angoulême déroule le tapis rouge à Fabcaro à l'occasion d'une rétrospective inédite. Entretien avec son commissaire, Mathieu Charrier.

Réjouissant de constater que le musée d'Angoulême accueille en majesté des auteurs contemporains…

Mathieu Charrier. La bande dessinée de patrimoine est l'ADN du lieu, avec un fonds de planches originales de tous les plus grands, d'Hergé à Uderzo. À côté, on a décidé de faire un coup de projecteur sur de jeunes artistes à l'occasion de nos deux expositions temporaires annuelles. Fabcaro n'a jamais eu sa propre monographie. Il a été révélé en 2015 par *Zaï zaï zaï zaï,* mais il exerce son métier depuis vingt ans. Il a radicalement dépoussiéré la discipline avec ce qui est devenu sa marque de fabrique : des cases fixes où il reproduit les mêmes motifs, seuls les dialogues changent dans les bulles.

Pourquoi Fabcaro plaît-il autant ?

M.C. Ses débuts sont autobiographiques, puis il tire vers la satire avec de l'humour absurde. *Zaï zaï zaï zaï* brasse des thèmes comme la société de consommation ou encore les sans-papiers. C'est rare quand on trouve des BD écrites avec une telle justesse, où on rit quasiment à chaque case. Juste avant, il avait publié *Carnet du Pérou,* en 2013, un faux journal de bord car il n'a pas voyagé ! Cela lui a accordé un peu de notoriété, lui a valu sa première sélection au Festival d'Angoulême. Il était loin d'imaginer la suite.

Comment avez-vous conçu ensemble le parcours de 300 mètres carrés ?

M.C. Pour notre premier rendez-vous à Montpellier dans une librairie non loin du siège de son éditeur historique, Six Pieds sous terre, il est arrivé littéralement avec deux énormes valises, il les a posées sur une table et, à l'intérieur, il y avait l'intégralité de ses planches. Il nous a dit qu'on pouvait prendre tout ce qu'on voulait. On lui a répondu qu'on devait organiser le transport et surtout les assurer ! On a compris qu'il avait un rapport détaché à ses dessins. Il nous a raconté que son objectif, depuis tout petit, c'était de faire des livres. L'objet fini est important, pas le processus de fabrication. On est en dialogue constant avec lui.

Propos recueillis par Gabrielle Martin

« Fabcaro sur la colline », du 12 juillet 2022 au 5 mars 2023, Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, 16000 Angoulême. *citebd.org*

Chagall, illustrateur de génie

Les peintres ont toujours saisi l'occasion de renouveler leur art grâce à l'illustration, développant un langage visuel inédit au service d'écrivains, d'éditeurs et d'imprimeurs. Et le livre devenant un autre support d'expression de leur talent. Marc Chagall ne déroge pas à la règle, réfléchissant sur le rapport entre le texte et l'image, tout en s'adonnant à son goût pour l'expérimentation, à travers l'estampe. Le musée qui lui est consacré à Nice présente, avec l'exposition intitulée « Chagall en éditions limitées. Les livres illustrés », un échantillon d'œuvres remarquables, qui montre comment le maître a brillé dans cette discipline lui offrant la possibilité de diffuser son travail à grande échelle. **G.M.**

musees-nationaux-alpesmaritimes.fr

MATHIEU CHARRIER -— RMN-GRAND PALAIS/ADRIEN DIDIERJEAN ©ADAGP, PARIS, 2022

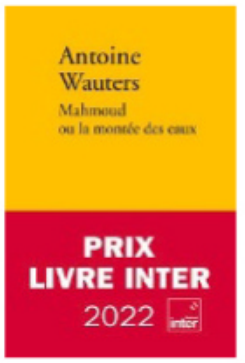
DÉCOUVREZ
PORTRAITS
LE PODCAST DE
LIRE magazine littéraire
QUI RETRACE
LA VIE DES
GRANDS NOMS
DE LA LITTÉRATURE.

Écoutez les premiers épisodes gratuitement
sur votre plateforme préférée

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



4 • Mahmoud ou la montée des eaux

Antoine Wauters (Verdier)

« Syrie. Sur un lac, un vieil homme dans une barque, seul. Il plonge, inlassablement, et ce faisant il se remémore ses souvenirs, ceux de toute une vie : son amour pour Leïla, sa première épouse, sa vie avec Sarah, sa seconde femme, et les moments heureux passés avec leurs trois enfants, partis à la guerre. Sous l'eau, la maison, le village de son enfance. Le lac est le lac el-Assad, né de la construction du barrage de Tabqa, en 1973. Sous l'eau, tous ses souvenirs. À la surface, la solitude, le dénuement, et la guerre qui fait rage. Les soldats de Bachar al-Assad qui bafouent la liberté, et torturent, violent, tuent quiconque s'oppose au régime. Antoine Wauters signe un roman d'une grande force *[NDLR : tout juste salué par le prix du Livre Inter]*. L'écriture en vers libres place d'emblée la narration dans le domaine de la poésie, de la délicatesse des images liées à la nature. Mais très vite sourd la violence. Peu présente au début, elle se fait de plus en plus insistante, de plus en plus menaçante, de plus en plus précise. C'est le contraste entre l'écriture en vers et la violence contenue dans le texte qui rend ce roman inoubliable. »

@Nelly-H

4 • Blackwater. L'Épique saga de la famille Caskey (t.1). La crue

Michael McDowell
(Monsieur Toussaint Louverture)

« À l'origine, la saga en six tomes de M. McDowell consistait déjà en une démarche particulière : chaque mois, de janvier à juin 1983, son auteur en a publié un opus. Il n'est pas exagéré de dire que *Blackwater* fut un succès… Or les six volumes sont restés inédits en français – et on se demande bien pourquoi… C'est une petite maison d'édition, Monsieur Toussaint Louverture, qui a décidé de le traduire. […] La famille Caskey fera deux rencontres en 1919 : avec la crue de la rivière de Perdido et avec une jeune femme mystérieuse, Elinor. […] Avant ma lecture, je pensais découvrir une famille en prise directe avec le surnaturel, mais ce qui compte dans *La Crue*, ce sont les liens. Entre les Caskey d'abord, une famille matriarcale, menée par la poigne de Mary-Love, femme forte et dure. Les liens aussi entre ces Caskey et le reste de la ville, Perdido. Enfin les liens qui unissent les êtres humains et la nature, incarnée par la rivière et par l'argile rouge. […] Du grand divertissement qui ne se contente pas de nous submerger, mais qui offre une peinture de la nature humaine, parfois perfide, souvent lâche, toujours égoïste. »

@CulturoVoraces

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 17 juin 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Riad Sattouf**	Les Cahiers d'Esther (t. 7) Histoires de mes 16 ans	Allary	BD
2	**Louis-Ferdinand Céline**	Guerre	Gallimard	Littérature
3	**Annie Ernaux**	Le Jeune Homme	Gallimard	Littérature
4	**Antoine Wauters**	Mahmoud ou la Montée des eaux	Verdier	Littérature
5	**Jean-Marc Jancovic, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
6	**Fabrice Caro**	Guacamole Vaudou	Seuil	BD
7	**Giuliano da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
8	**Joël Dicker**	L'Affaire Alaska Sanders	Rosie & Wolfe	Polars
9	**Nicolas Mathieu**	Connemara	Actes Sud	Littérature
10	**Michel Foucher**	Ukraine-Russie. La carte mentale du duel	Gallimard	Essais
11	**Pierre Lemaitre**	Le Grand Monde	Calmann-Lévy	Littérature
12	**Camilla Läckberg, Henrick Fexeus**	La Boîte à magie	Actes Sud	Polars
13	**Fabrice Caro**	Samouraï	Gallimard	Littérature
14	**Olivia Ruiz**	Écoute la pluie tomber	Lattès	Littérature
15	**Olivier Norek**	Dans les brumes de Capelans	Michel Lafon	Polars
16	**Sophie Goetzmann**	Allemagne années 1920. August Sander	Centre Pompidou	Beaux-Arts
17	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (t. 2). Universelles	Lombard	BD
18	**Émile Bravo**	Spirou. L'espoir malgré tout	Dupuis	BD
19	**Javier Cercas**	Terra Alta (t. 2). Indépendance	Actes Sud	Littérature
20	**Franck Thilliez**	Labyrinthes	Fleuve Noir	Polars
21	**Marc Lévy**	Noa	Robert Laffont	Littérature
22	**Riad Sattouf**	Les Cahiers d'Esther (t. 1). Histoires de mes 10 ans	Allary	BD
23	**Nicolas Werth**	Poutine historien en chef	Gallimard	Essais
24	**Jessie Inchauspé**	Faites votre glucose révolution. Perdez du poids et gagnez de l'énergie	Robert Laffont	Essais
25	**Isabelle Carré**	Le Jeu des si	Grasset	Littérature
26	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 2). Regardez-nous danser	Gallimard	Littérature
27	**Aki Shimazaki**	No-no-yuri	Actes Sud	Littérature
28	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (t. 1). La nouvelle(s)	Lombard	BD
29	**Jussi Adler-Olsen**	Les Enquêtes du département V. Sel	Albin Michel	Polars
30	**Aurélien Barrau**	Il faut une révolution politique, poétique et philosophique	Zulma	Essais
31	**Chantal Thomas**	Journal de nage	Seuil	Littérature
32	**Isabelle Autissier**	Le Naufrage de Venise	Stock	Littérature
33	**Jean-Christophe Rufin**	Notre otage à Acapulco	Flammarion	Littérature
34	**Fabien Toulmé**	Les Reflets du monde en lutte	Delcourt	BD
35	**Virginie Grimaldi**	Il nous restera ça	Fayard	Littérature
36	**Douglas Kennedy**	Les hommes ont peur de la lumière	Belfond	Littérature
37	**Christophe Gage, Donald Mustard**	Fortnite x Marvel. La guerre zéro	Panini Comics Fascicules	BD
38	**Anne Berest**	La Carte postale	Grasset	Littérature
39	**Jeanne Benameur**	La Patience des traces	Actes Sud	Littérature
40	**Laurent Joly**	La Rafle du Vél d'Hiv. Paris, juillet 1942	Grasset	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Hervé Le Tellier**	L'Anomalie	Folio	Littérature
2	**Michael McDowell**	Blackwater (t. 5). La fortune	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
3	**Camille Laurens**	Fille	Folio	Littérature
4	**Michael McDowell**	Blackwater (t. 1). La crue	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
5	**Gege Akutami**	Jujutsu Kaisen (t. 15)	Ki-Oon	BD
6	**Naoya Matsumoto**	Kaiju n° 8 (t. 05)	Kaze	BD
7	**Michel Vinaver**	Par-dessus bord. Forme hyper-brève	Actes Sud	Littérature
8	**Pierre Lemaitre**	Le Serpent majuscule	LGF	Littérature
9	**Valérie Perrin**	Trois	LGF	Littérature
10	**Lucinda Riley**	Les Sept Sœurs (t. 7)	LGF	Littérature

FRÉDÉRIC MITTERRAND

L'ESTHÈTE SANS PAILLETTES

Son nouveau livre, *1938. L'œil du cyclone*, revisite l'immédiate avant-guerre. Lui-même semble vivre dans une autre époque. C'est pourtant bien en 2022 que nous sommes allés chez le plus proustien et sulfureux des anciens ministres de la Culture. Avec lequel nous avons parlé, entre autres, de Kadhafi, Gérard Larcher et de Brad Pitt…

« *Comme vous le savez, la sœur d'Edmonde Charles-Roux, Cyprienne, avait épousé un prince italien et était la maîtresse de Ciano, le gendre de Mussolini. Mais comment s'appelait leur frère déjà, qui était plus ou moins prêtre ? Un type étrange… L'abbé de La Morandais, à côté, c'est Schwarzenegger !* » Voici le genre de propos sur lesquels on tombe quand on réécoute notre interview de Frédéric Mitterrand : un mélange de *name-dropping* (littéralement « lâcher de nom ») chic et de décalages inattendus. Il faut avoir les bons codes pour s'y retrouver dans la conversation enlevée de cet homme du monde, à la fois mélancolique et farceur, qui parle de sa légendaire voix nonchalante de soirées au Palace ou d'une rencontre avec Kadhafi en Libye.

Neveu d'un président pas commode avec les siens, gérant des cinémas Olympic, animateur, réalisateur, écrivain, directeur de la villa Médicis et ministre de la Culture, Mitterrand a eu mille vies. Le fouillis de son appartement est à l'image de ce destin peu commun. On est à deux pas du palais Bourbon, en plein faubourg Saint-Germain. Cela fait quarante ans que notre hôte y habite. Il n'a plus les moyens de payer son loyer (son frère s'en charge) et a des airs d'aristo désargenté entre les portraits de ses ancêtres et les piles de livres qui débordent de partout. Sous son détachement dandy, Mitterrand est un boulimique de travail : il s'est installé un bureau dans chaque pièce. Sa chambre est peut-être le lieu le plus encombré, et enfumé. La moitié d'un cigare refroidit dans un cendrier. Des casquettes s'entassent près du blouson de cuir usé qu'enfile Mitterrand quand il sort sa chienne, Anita, qui se faufile entre nos jambes. Des photos jaunies chinées dans les souks de Tunis encadrent son lit. Par son élégance surannée, son spleen et ses zones d'ombre, ce *« vieil étudiant »* a quelque chose d'un personnage de Modiano, qu'il fréquentait jadis via leur ami commun Pierre Le-Tan. Le-Tan n'est plus de ce monde, mais certains de ses dessins décorent le salon – l'un d'eux représentant Tonton.

L'HISTOIRE COMME UN ROMAN

Dans les couloirs, on note des photos de Dalida et du roi Sihanouk, des tableaux des Romanov, un cliché montrant le jeune Frédéric, à 13 ans, avec Michèle Morgan – en 1960, ils ont joué ensemble dans *Fortunat* d'Alex Joffé. Mitterrand peut parler avec la même aisance de Tocqueville et de Liberati, de Warhol et de Saint-Simon. À quelle époque vit-il ? Son dernier livre, *1938. L'œil du cyclone*, met brillamment en scène les politiques et ambassadeurs aux affaires juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, les Daladier, François-Poncet, Charles-Roux ou Bonnet côté français, Ribbentrop côté allemand.

Dans son appartement du faubourg Saint-Germain, le fouillis est à l'image des mille vies de Frédéric Mitterrand, avec comme point d'orgue la chambre, dont le lit est encadré de photos jaunies chinées dans les souks de Tunis.

Mitterrand alterne portraits bien croqués et scènes théâtrales. Est-ce un roman ou un livre d'histoire ? *« Je fais comme Ardisson dans son émission avec Dalida : je ressuscite les morts ! Je ne voulais surtout pas écrire un livre ennuyeux, mais un livre exact et vivant. Mon truc, c'est* Les Belles Histoires de l'Oncle Paul. *Mon socle culturel reste* Spirou *et* Tintin *– il s'est construit des choses dessus après, mais c'est le socle ! Je voulais que tout soit vrai, mais que la dimension romanesque soit présente. J'ai travaillé comme un fou pour ce livre, j'ai regardé des tas d'images, lu des Mémoires, des récits de journalistes et de témoins. Il y a chez moi un triple désir : celui de raconter des histoires, celui de mettre en scène et celui d'être présent à l'Histoire comme si j'étais dans ces séquences. Forcément, les historiens professionnels le prennent très mal. A priori, pour ces gens-là, je ne suis pas un mec sérieux – ça m'agace, ça me vexe un peu, mais j'y suis habitué. Je me console en me disant qu'Alain Decaux aurait apprécié mon bouquin. »*

Frédéric Mitterrand a toujours appartenu à l'élite sociale : il a grandi dans le 16e arrondissement de Paris, a été scolarisé onze ans au lycée Janson-de-Sailly (après Régis Debray, avant Emmanuel Carrère). Il a eu pour oncle un président socialiste (dernière fois qu'on en parle), a été une vedette de la télévision à l'époque où on la regardait, est aujourd'hui membre de l'académie des Beaux-Arts.

La présence d'une étonnante bibliographie sur Brad Pitt s'explique par le fait que l'acteur sera le sujet du prochain livre de Frédéric Mitterrand. Le cliché où l'on voit ce dernier, jeune, poser au côté de Michel Morgan, avec qui il partagea l'affiche en 1960, rappelle qu'il fut aussi acteur.

UN STAKHANOVISTE « GAI ET RIGOLO »

On sent pourtant chez lui une blessure, celle d'être considéré comme une diva alors qu'il est très réfléchi sous son apparente mondanité : *« J'ai été bon à la tête de la villa Médicis : on m'a reproché d'être dans les paillettes, de recevoir Catherine Deneuve… Puis il y a eu des réactions tout aussi hostiles quand j'ai été nommé ministre de la Culture. Je ne suis pas du tout snob : je traque dans une certaine manière de vivre ce qui va disparaître – ce qui me rend triste. Quand Modiano allait déjeuner avec Hélène Rochas, il y avait quelque chose d'un ancien monde qui avait de la grâce. Je n'aime pas la frivolité, cet aveuglement. J'admire les gens qui savent allier la légèreté et la lucidité, comme Gaston Palewski qui fut à la fois compagnon de la Libération et l'amant de Nancy Mitford… »*

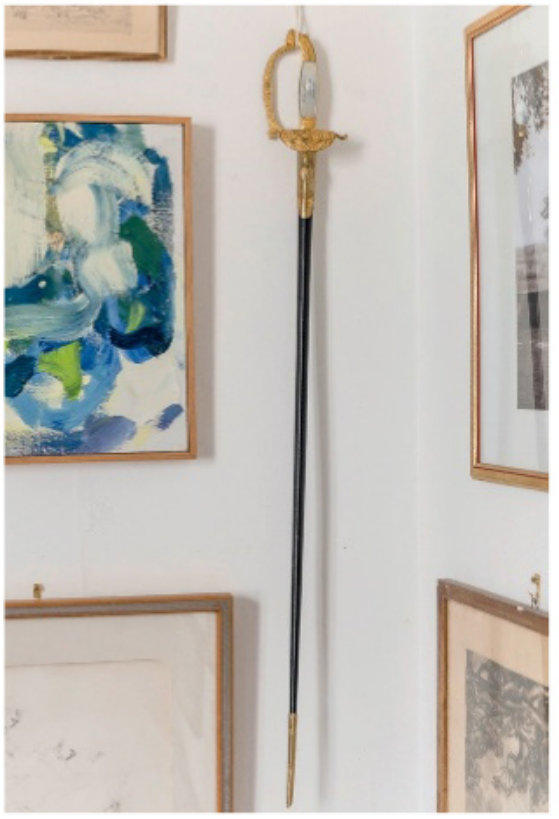
Lucide sur son propre compte, Mitterrand ne sait que trop que *La Mauvaise Vie* est une casserole, ce qu'il assume sans problème : *« Cela a entraîné quelques destructions, c'est sûr. Tant pis. La seule chose que je regrette, c'est d'avoir été un*

peu trop sentimental dans l'épisode sur Bangkok – il n'y avait pas de sentiment à mettre là-dedans. Je l'ai écrit et puis c'est tout. Mais on ne l'oublie pas. Je pense que c'est pour ça que Macron n'a jamais voulu me recevoir. De mon côté, j'ai de l'estime pour Macron : il a la dimension des temps difficiles. Son opposé, pour moi, c'est Gérard Larcher : il est l'homme de toutes les compromissions éternelles, le symbole des balivernes, celui qui se vautre dans son physique et qui se trouve beau ! » Moins satisfait que Larcher, Mitterrand soigne sa dépression en étant *« gai et rigolo »* et en bossant beaucoup.

À propos de boulot, question rituelle de cette rubrique : quelle est sa méthode de travail ? Et quels sont ses horaires ? « *C'est ici que je travaille… Ma maison à la campagne va être vendue, et je vais moins dans celle que j'avais achetée à Hammamet à l'époque où je gagnais de l'argent. Je mets du temps à démarrer. Le matin je m'occupe de mon chien, j'appelle des gens. J'écris l'après-midi et le soir tard, après minuit. Avec le temps, les tentations du désordre sont moins nombreuses – absentes, même.* » C'est un temps perdu que celui où Frédéric s'était produit sur un trapèze travesti en Lana Turner, au Palace en 1981… Un panache que l'on aimerait bien retrouver chez les responsables politiques actuels – à quand une photo de Gérald Darmanin déguisé en pin-up dans une boîte de nuit à la mode ?

DE POUTINE À PITT

Dans la chambre d'amis, on avait remarqué son épée d'académicien. Rien que de très banal pour Mitterrand : *« Vous n'avez pas vu le sabre que m'avait offert Kadhafi ! Hélas je ne l'ai pas ici… »* Il a rencontré d'autres dictateurs, dont Poutine, avec lequel il avait dîné quand il était ministre de François Fillon. La scène a été racontée dans *La Récréation*, mais mérite qu'on y revienne à l'heure de la guerre en Ukraine : *« C'était avant le Donbass. Il n'y avait pas d'ambiguïté sur le fait que Poutine était un type dangereux, mais il avait encore un côté folklorique, c'était amusant de le voir, et il était à la mesure de sa réputation. Marine Le Pen venait de m'attaquer à cause de* La Mauvaise Vie *: en me saluant, Poutine a commencé par m'écraser la main en me disant qu'il savait tout de moi. Il ressemblait à Daniel Craig, n'était pas différent de ce qu'on voit dans le documentaire qu'a réalisé Oliver Stone. Fillon, fatigué, m'avait demandé de faire la conversation. Poutine était obsédé par la Première Guerre mondiale, et par le sort des soldats russes en France. J'avais pu lui en parler, ayant lu* Le Livre des souvenirs *du grand-duc Alexandre – ça l'avait scotché ! On a décidé ensemble d'ériger à Paris le Monument du Corps expéditionnaire russe. Poutine a été très amical avec moi, il m'a même décoré. Il faut comprendre qu'il est décalé dans le temps, il vit dans le passé. On le compare à tort à Staline alors qu'il est Nicolas I^er^. Je le lui avais dit, ça l'avait bluffé, ça aussi : il m'avait raconté avoir sur son bureau un portrait de Nicolas I^er^. Ce n'était pas difficile de faire le lien. J'ai lu Custine,* La Russie en 1839. *Quand on s'intéresse un peu, on a quelques repères… »*



Des portraits de famille ornent les murs tandis que l'épée d'académicien est accrochée dans la chambre d'amis. Anita, la chienne, a droit à sa promenade, tous les matins, avec son maître.

Avant de partir, nous devons tirer au clair un mystère qui nous intrigue : pourquoi trouve-t-on chez lui autant de livres sur Brad Pitt (dont un étonnant *Deconstructing Brad Pitt* où l'acteur est passé à la moulinette poststructuraliste) ? *« Je prépare quelque chose sur lui. Brad Pitt est un vrai garçon, et j'ai de l'affection pour les vrais garçons. Qu'est-ce qu'un vrai garçon ? Quelqu'un d'intelligent, pas forcément très instruit, qui est dans l'aventure et la vie, prend des risques, et surtout se comporte bien. Le vrai garçon est courageux, sans petitesse, il ne fait pas de trucs moches. Il est* gay friendly, *mais orienté vers les filles. Les chevaliers autrefois devaient être comme ça, et Brad Pitt en est une incarnation moderne, comme mon ami Emmanuel-Philibert de Savoie. Mon livre sera une sorte d'essai, comme celui que Bruno Le Maire avait publié sur le chef d'orchestre Carlos Kleiber… »* Et dans un dernier éclat de rire, Mitterrand enfonce le clou : *« Voilà mon projet : faire un livre à la Bruno Le Maire sur Brad Pitt ! Ça vous va, comme conclusion ? »*

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

1938. L'ŒIL DU CYCLONE
FRÉDÉRIC MITTERRAND
512 P., XO, 21,90 €

GÉRARD
OBERLÉ

DUEL AUX FEUILLETS

Le Portefeuille d'un jeune homme de vingt-trois ans, un recueil imprimé par Didot en 1788 à vingt-cinq exemplaires seulement, est l'un de ces merles blancs que les spécialistes qualifient de « rareté bibliophilique ». Ce sont des écrits laissés par le jeune Marie-Joseph-Richard-Patrice vicomte de Wall, tué dans des circonstances mystérieuses en novembre 1787 : des mélanges de prose, des comparaisons entre quelques hommes illustres de Plutarque, des jugements sur Montaigne, La Fontaine, Fénelon, Montesquieu, Rousseau ; des réflexions morales sur le goût, la considération, l'esprit d'indépendance et l'esprit de domination, réflexions personnelles fruits des méditations d'un garçon énergique et vertueux. Ces essais ont été imprimés pour sa famille et ses amis comme un émouvant petit reliquaire.

Le vicomte de Wall, né à Paris en 1764, descendait du royaliste irlandais Edouard Wall. Dès 1785, il entra comme lieutenant au régiment du roi et épousa Adèle, la nièce du duc de Rohan. Le 25 novembre 1787, alors qu'il venait de quitter son régiment basé à Nancy pour retrouver son foyer, il reçut une lettre faussement timbrée d'Allemagne, par laquelle on lui demandait réparation d'une ancienne injure. Il se rendit à l'appel d'un adversaire qu'il rejoignit à Fontainebleau après avoir renvoyé son cheval et son valet. Le 2 décembre on retrouva son cadavre sous un genévrier de la forêt de Fontainebleau, la tête fracassée par une balle de pistolet.

Le volume est préfacé, sans signature, par François-Henri de Virieu (Grenoble 1754-tué à Lyon en 1793), un ami intime de la victime. Virieu était franc-maçon. Grand Profès du rite de la Stricte observance templière, il s'était rendu en 1782 avec Wall au fameux congrès de Wilhelmsbad, tenu par Adam Weishaupt, le fondateur de l'ordre des Illuminés de Bavière. Dans *Souvenirs du comte de Virieu. Le Roman d'un royaliste sous la Révolution*, Costa de Beauregard relate cet épisode. Virieu, séduit par les idées nouvelles et attiré par les sociétés secrètes, avait entraîné le jeune Wall dans cette étrange aventure. Les deux Français seraient revenus épouvantés par ce qu'ils y ont entendu. Au retour de Wilhelmsbad, le vicomte de Wall aurait trop parlé, une imprudence qui, selon certains, aurait causé sa mort. Quel était l'ennemi de l'infortuné jeune homme ? On ne l'a jamais su, et le *Récit des circonstances de la fin malheureuse du vicomte de Wall,* qui se trouve à la fin du volume, ne fournit aucune explication.

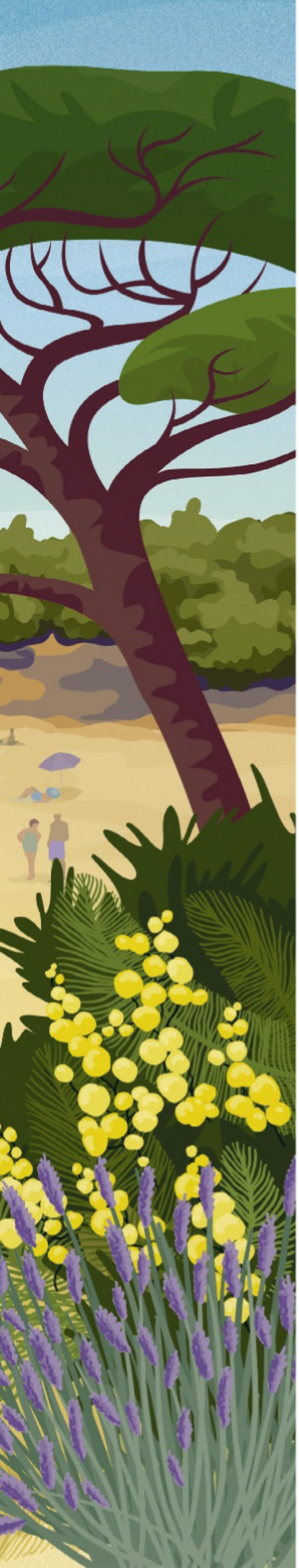
QUEL ÉTAIT L'ENNEMI DE L'INFORTUNÉ JEUNE HOMME ?

La secte des Illuminati n'est pour rien dans ce drame. Wall a été tué en duel par un adversaire de son âge, le jeune comte Roger de Damas (né en 1765). Je tiens l'information d'une note au bas d'une notice du supplément de la *Biographie universelle de Michaud : « Le comte de Damas était forcé de quitter la France par suite d'un duel avec le vicomte de Wall qui avait eu pour celui-ci des suites funestes. L'intervention de la cour avait seule pu le soustraire au ressentiment de la famille de son adversaire… »*

Ce Damas avait le goût des armes. Depuis 1783, il n'y avait plus de guerre en Europe qu'entre les Turcs et les Russes. N'ayant pu obtenir le consentement du roi ni celui de la tsarine Catherine, il partit secrètement et, après avoir erré plusieurs mois, arriva à Elisabeth-Gorod dans la tente du prince de Ligne qu'il avait connu à Versailles et qui était alors commissaire de la cour de Vienne près de l'armée russe. Sous la Restauration, Damas sera nommé gouverneur de la Lorraine et s'éteindra au château de Cirey en 1823. Pour quelle raison avait-il provoqué en duel et tué le jeune Wall ? La réponse se trouve peut-être dans les archives de la famille de Damas.

AUDREY SOVIGNET

LE DOSSIER



ANOUK MONCET

L'île est un trésor

À quoi rêvons-nous quand nous rêvons d'îles ? À des vierges métaphoriques aux vertus ceintes d'océan, comme les explorateurs d'antan en leurs imaginaires sexués ? À un ailleurs idéal, édénique, innocent – et qui cessera hélas de l'être dès lors que nous y poserons le pied pour y introduire la rationalité du petit Robinson qui dort en chacun ? À moins que nous ne préférions, comme Cendrars, jeter nos chaussures par-dessus bord, vers leurs rivages, faute de pouvoir les explorer toutes ? L'idée même d'île forme en nos crânes un horizon toujours repoussé, le fantasme d'une vie solitaire ou tribale, en tout cas adéquate au monde.
Dans ce dossier, nous avons voulu dévoiler les visages et les usages des îles surgies de la littérature. Rappeler combien, d'Homère à Stevenson, elles invitent à l'aventure. Combien aussi, depuis Platon et son Atlantide, épouvantail politique, elles ont suscité d'utopies ou de contre-utopies. Bien avant que Defoe n'envoie son Robinson dominer la nature sauvage par les pouvoirs de la raison, les îles servaient déjà de laboratoire à idées, de microcosme dont on pourrait tirer des vérités sur l'homme et l'univers… Nous ne manquerons pas de revenir, avec Derek Walcott, Chamoiseau ou Jamaica Kincaid, sur les liens étroits qui peuvent relier à la fois l'œuvre, l'écrivain et l'île où il est né. Réelles ou fictives, les îles nous reflètent, parfois au point de nous révéler ce qui nous échappe en nous-mêmes. Notre part la plus sombre, prête à révérer Sa Majesté des mouches. Ou le rêve d'un épanouissement solaire, comme celui que rejoint Robinson, guidé par Vendredi, sous la plume de Michel Tournier…

Alexis Brocas

SOMMAIRE

38 **D'Homère à Houellebecq** Les possibilités d'une île
40 **Robinsonnades** Île était une foi en l'humanité
42 **En quête d'idéal** La fabrique des utopies
43 **Écrire sous les cocotiers** Loin des foules continentales
44 **Poésie îlienne** « Et zut à l'hibiscus »
46 **Ces îles qui n'existaient pas** Cap sur l'archipel de l'imaginaire
48 **Plumes insulaires** Des écrivains et des îles
49 **Côté polars** Refuges du crime, repaires des monstres

D'HOMÈRE À HOUELLEBECQ

Les possibilités d'une île

Terra incognita propice à l'imaginaire et au récit d'aventures, l'île émerge en littérature en même temps que nos mythes fondateurs. Synonyme d'ailleurs, elle renvoie paradoxalement celui qui l'atteint vers lui-même, au risque de lui faire perdre pied entre rêve et réalité. De l'*Odyssée* homérique aux brisants romantiques, retour sur un motif qui en dit long sur nos aspirations.

Paul et Virginie, illustration pour la nouvelle de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814).

En un temps et en un pays indéterminés, un homme frappe à la porte d'un roi. Sa requête ? Un bateau, pour partir en quête d'une île inconnue. *« Sottise, il n'y a plus d'îles inconnues »,* lui répond le roi, avec l'assurance que lui confère sa couronne. *« Il est impossible que n'existe pas une île inconnue »,* n'en démord le bougre, qui obtient gain de cause – et son bateau. *Le Conte de l'île inconnue* de José Saramago s'inspire de cet appel de l'ailleurs qui, en tout temps, a poussé les hommes à parcourir les océans pour découvrir et comprendre. Métaphoriquement, cette quête d'ailleurs opère un mouvement inverse de retour à soi, comme le suggère la fin du conte, où l'on voit le bateau obtenu, baptisé *L'Île Inconnue,* entamer son premier voyage : *« Vers l'heure de midi, avec la marée,* L'Île Inconnue *prit enfin la mer, à la recherche d'elle-même. »*

L'AVENTURE DE SOI

Le motif de l'île, qu'elle soit déserte ou peuplée, paradisiaque ou infernale, jalonne l'histoire littéraire comme autant de cailloux semés par le Petit Poucet : de l'*Odyssée* d'Homère à *Sa Majesté des mouches* de William Golding, des *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift aux péripéties de Tintin dans *L'Île noire,* cette *« étendue de terre ferme émergée d'une manière durable dans les eaux »,* telle que Le Robert la définit, n'a cessé de féconder les imaginaires. Repliée sur elle-même autant que tournée vers l'inconnu, elle est un espace de tous les possibles, une terre de conquête et de liberté. *« Les plus belles aventures que les hommes aiment à se raconter ont des îles pour théâtre, d'Ulysse à Robinson »,* affirmait le géographe Jules Blache. Bien d'autres exemples tendent à lui donner raison : que l'on songe à *L'Île mystérieuse* de Jules Verne, à *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson ou aux *Contes des mers du Sud* de Jack London, l'aventure semble en effet un invariant du récit insulaire et la principale caractéristique circonscrivant le genre.

Découverte par l'imprudent colon, l'île agit sur le voyageur autant que ce dernier agit sur elle. À l'instar d'Ulysse en Méditerranée, elle permet ainsi au héros, débarqué volontaire ou échoué, d'entamer un parcours initiatique l'amenant à mieux se connaître, débarrassé des oripeaux de la civilisation. Inspiré de la destinée du marin écossais Alexander Selkirk, qui survécut de 1704 à 1709 sur l'île Más a Tierra, au large des côtes chiliennes, le *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe est l'exemple le plus célèbre de quête de soi insulaire. À l'écart du reste du monde, Robinson apprend à survivre grâce à la nature généreuse qui l'entoure et repense dans son isolement le système et les rapports sociaux qui furent les siens avant son naufrage. Sous le regard du visiteur, l'île devient un espace de réflexion, une page blanche autorisant le romancier et son personnage à poser les jalons d'une histoire et d'une vie nouvelles. Les innombrables « robinsonnades » apparues depuis 1719 et la parution du roman de Defoe (citons *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier, qui a le mérite d'inverser la relation d'apprentissage entre Robinson et son compagnon

DE AGOSTINI PICTURE LIB./M. SEEMULLER/AKG-IMAGES

d'infortune) témoignent du caractère inépuisable de ce motif littéraire explorant l'intériorité humaine autant que la marche du monde.

L'île ne saurait néanmoins se réduire à l'archétype d'un lieu sauvage et bienfaiteur. Si elle semble un terrain propice à l'imagination, elle se veut aussi le miroir des idées d'une époque. *L'Utopie* (1516) de Thomas More est ainsi le reflet des préoccupations de son temps : en créant l'île d'Utopie (ou « le lieu de nulle part » en grec) dont les habitants, tous égaux, ne connaissent pas la propriété privée, More projette une vision du monde idéalisée servant de contrepoint à la société dans laquelle il évolue. Au XVIIIe siècle, l'île se présente ensuite comme un microcosme idéal pour les philosophes des Lumières. Élevés à l'écart des grandes métropoles, sur l'île de France (l'actuelle île Maurice), les Paul et Virginie (1788) de Bernardin de Saint-Pierre grandissent dans un cadre édénique proche de l'état de nature. Cette approche préfigure le phénomène culturel de l'exotisme qui se développera principalement en Occident, aux sources du fantasme hédoniste de l'oisiveté souvent relié au motif insulaire – et toujours d'actualité.

« LE LIEU DE NULLE PART »

Au XIXe siècle, l'île revêt un visage plus inquiétant. Symbole de l'exil napoléonien à Sainte-Hélène, ou hugolien dans les îles anglo-normandes de Jersey et Guernesey, elle devient lieu de captivité, synonyme de mort sociale – voire de mort tout court. Que l'on songe au *Comte de Monte-Cristo* de Dumas et à la captivité d'Edmond Dantès dans le château d'If, ou aux bagnes d'outre-mer aux terribles réputations, l'insularité prend un tour bien moins enchanteur, prolongé par les récits d'expérimentations scientifiques comme *L'Île du docteur Moreau* (1896) de H. G. Wells, le *Jurassic Park* (1990) de Michael Crichton ou encore le thriller psychologique *Shutter Island* (2003) de Dennis Lehane, dont nous connaissons les fructueuses adaptations cinématographiques.

« Rêver des îles, avec angoisse ou joie peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence », affirme Deleuze dans un court texte intitulé *L'île déserte* (1953), évoquant ce fantasme du recommencement, ce rêve de renaissance que l'île semble si bien matérialiser. Et qui, pour perdurer, semble devoir rester de l'ordre du rêve, sous peine de découvrir une réalité bien moins idyllique que celle représentée. Bernardin de Saint-Pierre en fera l'expérience en accostant aux Mascareignes en 1768, où il s'étonne de découvrir, au lieu d'îles paradisiaques, des terres en proie à la spéculation foncière et agricole, déjà largement déforestées.

Plus proche de nous, le *Lanzarote* de Michel Houellebecq (publié sous la forme d'un coffret comprenant un récit et un album de photos des paysages de l'île, prises par l'auteur) s'amuse des promesses et des déconvenues du tourisme de masse, tel qu'il se révèle en dehors des brochures en papier glacé. D'abord idéalisée comme un ailleurs permettant de transcender la trivialité du quotidien, l'île se révèle un lieu de perdition, voire un non-lieu, suggérant que cet ailleurs fantasmé n'existe pas, et n'a peut-être jamais existé. Car parmi les écrivains ayant chanté la luxuriance des atolls et l'extraordinaire palette de leurs couleurs, combien sont-ils à avoir pris la mer pour observer *in situ* les territoires ayant inspiré leurs récits d'aventures ? S'ils l'avaient fait, le motif insulaire serait-il resté celui d'un Éden biblique, représentation qui a vraisemblablement fait plus de mal que de bien aux territoires représentés ?

Dans ses deux premiers romans, *Taïpi* et *Omoo*, Herman Melville, qui parcourt la Polynésie entre 1842 et 1844, évoque des paysages irrémédiablement souillés par la civilisation occidentale, des populations décimées par les maladies importées des continents et par le pouvoir corrupteur de l'argent. De puissant ressort dramatique, la rencontre avec un peuple et une culture insulaires, tant idéalisée et caricaturée, devient le témoin de la corruption d'une société capitalistique dont les citoyens rêvent de s'évader. Fantasme de l'ailleurs absolu, l'île demeure néanmoins utopique, « un lieu de nulle part » égaré entre rêve et réalité.

Laëtitia Favro

GILGAMESH ET L'ÎLE RÉVÉLATRICE

La première île mystérieuse de la littérature est une île de la désillusion, où un roi surhumain, en quête d'immortalité, se voit renvoyé à sa finitude.

Ce roi, c'est bien sûr Gilgamesh[1], maître de la cité sumérienne d'Ourouk, et héros de la première épopée de la littérature, fixée près de 2 000 ans avant notre ère, mais sans doute bien plus ancienne. Petit rappel : éprouvés par la puissance guerrière et sexuelle de leur souverain Gilgamesh, les citoyens d'Ourouk prient les dieux de les en délivrer. Ceux-ci créent Enkidou, l'homme sauvage, qui vit parmi les bêtes, et qui égale le roi en force. Faute de pouvoir le vaincre, Gilgamesh le civilise (en lui envoyant une prêtresse d'Ishtar spécialisée dans les arts érotiques). Dès lors, les deux héros s'unissent pour défier les dieux et affronter leurs créatures. Cela se solde par la mort d'Enkidou. Désespéré, Gilgamesh va chercher le secret de l'immortalité, dans l'île sans nom où vit Uta-Nupishtim, le Moïse akkadien. Pour la joindre, il doit franchir les mers, puis les *« eaux de la mort »*. Une fois arrivé, il a droit à la version sumérienne du récit du déluge et au rappel de sa mortalité. Pour qu'il ne soit pas venu pour rien, Uta-Nupishtim lui parle tout de même d'une algue qui lui rendrait sa jeunesse. Peut-être un leurre ou une ruse d'enseignant… En tout cas, Gilgamesh regagne Ourouk assagi. Peut-être parce que, avant de prendre la mer, il a croisé une cabaretière sagace : *« Où vas-tu Gilgamesh ?/La vie que tu cherches/tu ne la trouveras pas./Lorsque les grands dieux créèrent les hommes/c'est la mort qu'ils leur destinèrent/et ils ont gardé pour eux la vie éternelle/mais toi, Gilgamesh* […]/*fais chaque jour de ta vie/une fête de joie et de plaisirs* […]/*flatte l'enfant qui te tient par la main/réjouis l'épouse qui est dans tes bras./Voilà les seuls droits que possèdent les hommes. »* Il faudra toute l'aventure îlienne pour que Gilgamesh acquiesce à cette sagesse…

Alexis Brocas

1. *L'Épopée de Gilgamesh,* traduit de l'arabe et adapté par Abed Azrié, Albin Michel, 2015.

ROBINSONNADES

Île était une foi en l'humanité

Par leurs pouvoirs isolants, les îles fournissent d'excellentes éprouvettes pour étudier la nature humaine quand elle est confrontée à celle qui l'entoure. Comme le prouvent Daniel Defoe, Michel Tournier ou William Golding et leurs récits de survie devenus des classiques de la littérature.

Même si nous n'avons pas lu Daniel Defoe[1], son auteur, nous croyons tous connaître l'histoire de Robinson, naufragé emblématique, dont les aventures ont accouché du genre littéraire des « robinsonnades »[2]. Nous résumons *Robinson Crusoé* (1719) à un roman de survie, ce qui est exact, et nous oublions qu'il peut se lire comme un manifeste en faveur des Lumières britanniques, où les pouvoirs de la raison et la providence divine sont loués de concert.

LES VERTUS DE LA RAISON ET DE LA FOI CHRÉTIENNE

Rappelons les faits fictifs en retournant au texte, vieux de trois siècles. Après diverses tribulations exotiques, l'aventurier Robinson fait naufrage et se retrouve isolé – croit-il – sur une île perdue à l'embouchure de l'Orénoque. Il désespère *(« aussi tombai-je dans une si terrible désolation d'esprit, que pendant quelque temps je courus çà et là comme un insensé »)*, mais pas longtemps : l'épave du navire se révèle *« le plus grand magasin d'objets de toutes sortes, qui, sans doute, eût jamais été amassé pour un seul homme »*. Mieux : attendu *« que tout homme qui base chaque chose sur la raison, et juge des choses le plus raisonnablement possible, peut, avec le temps, passer maître dans n'importe quel art mécanique »*, Robinson se fait successivement, et dans cet ordre, charpentier, chasseur, dresseur (de chevreaux et de perroquet), paysan, boulanger, potier… et ses apprentissages sont racontés de manière détaillée et crédible. Comme la providence divine veille sur lui, il découvre aussi une Bible dans un coffre à tabac, dont la lecture l'amène à la repentance – et à juger son sort finalement confortable.

En somme, Robinson se comporte dans l'île en propriétaire, conformément à la pensée chrétienne (il se surprend à songer *« que j'étais Roi et Seigneur absolu de cette terre, que j'y avais droit de possession »*). Puis il sauve un « sauvage » d'autres « sauvages » qui viennent périodiquement sur l'île se livrer à des banquets cannibales. Il le baptise Vendredi, lui trouve *« l'expression douce et molle d'un Européen »* (pour Robinson, c'est un compliment) et s'attache à le civiliser (c'est-à-dire à l'européaniser) avec succès ! Voilà les vertus de l'époque assises et démontrées par l'exemple : si Robinson survit, c'est grâce à la raison. S'il ne devient pas fou de désespoir, c'est grâce à sa foi chrétienne (dont la conversion de Vendredi prouve l'universalité). Au passage, Robinson apprend la mesure, et la miséricorde (lorsqu'il se refuse le droit de massacrer les cannibales, en songeant qu'ils commettent leurs crimes de manière innocente puisque Dieu les a laissés dans l'ignorance)… Européanocentré, dirions-nous aujourd'hui – mais faut-il reprocher aux grands hommes d'hier de souscrire aux préjugés de leur temps ?

FAIRE CORPS AVEC LE MONDE

En 1948, un jeune aspirant écrivain nommé Michel Tournier[3] suit les cours que donne

TWO ARTS LTD.

Les petits naufragés anglais de *Sa majesté des mouches*, adapté au cinéma par Peter Brook en 1963.

Robinson et Vendredi construisant un bateau (gravure du XIXe siècle).

Claude Lévi-Strauss au musée de l'Homme sur la pensée sauvage et se lance dans une réécriture de Defoe… pour en tirer une leçon inverse dans un livre intitulé *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* (1967). Comme celui de Defoe, son Robinson commence par mettre l'île en coupe réglée, légifère, se dote d'un calendrier, écrit son *« logbook »,* apprend mille savoirs techniques. Il instaure même une cérémonie du lever de drapeau – ce qui va dans le sens de Defoe. Il baptise son île – Speranza, « espérance » – quand celle de Defoe reste innommée. Il rencontre Vendredi dans les mêmes circonstances, tente de le civiliser… Mais le Vendredi de Tournier, quoique d'une *« docilité parfaite »,* est un peu moins apte à la soumission que celui de Defoe. Un jour, il chipe la pipe de son *« maître »* pour s'en aller fumer dans la grotte où Robinson garde la poudre sauvée du naufrage. Tout ce qu'a édifié Robinson est volatilisé par l'explosion. Dès lors, c'est Vendredi qui va civiliser Robinson.

Le Robinson de Defoe apprend à Vendredi à se vêtir ? Le Vendredi de Tournier apprend à son ancien maître à vivre nu *(« D'abord apeuré, recroquevillé et laid, il s'était épanoui peu à peu »)*. Robinson habitait une *« île administrée »* dont il percevait parfois l'absurdité ? Vendredi va lui révéler une île différente, poétique et métaphysique. Et quand le Robinson de Defoe évangélise Vendredi, le Vendredi de Tournier révèle à Robinson une façon si radicalement différente d'être au monde que ce bon chrétien en viendra à prier le soleil ! *« Soleil, es-tu content de moi ? Regarde-moi. Ma métamorphose va-t-elle assez dans le sens de ta flamme ? Ma barbe a disparu dont les poils végétaient en direction de la terre, comme autant de radicelles géotropiques. En revanche, ma chevelure tord ses boucles ardentes comme un brasier dressé vers le ciel. »* Désormais, il ne s'agit plus de domestiquer les chèvres de l'île, mais de s'affronter à un grand bouc, Andoar, préalablement érigé en mythe, pour le changer en cerf-volant musical. Il ne s'agit plus de fabriquer des outils efficaces, mais de tailler une flèche si longue qu'une fois tirée on pourra prétendre qu'elle n'est jamais retombée. En réécrivant *Robinson*, Tournier montre que la vie « sauvage » permet à l'individu de s'épanouir, de faire corps avec le monde d'une façon inimaginable pour l'homme civilisé. Cette vie sauvage a ses cruautés – Robinson verra ainsi Vendredi amputer une tortue de sa carapace pour s'en faire un bouclier. Mais elle est à la fois jeu, travail, métaphysique et poésie en acte ! Qui vit ainsi ne verra plus le temps filer *(« On dirait, par suite, que mes journées se sont redressées. Elles ne basculent plus les unes sur les autres. Elles se tiennent debout, verticales, et s'affirment fièrement dans leur valeur intrinsèque. »)* et ne connaîtra plus le spleen des « civilisés ». (*« La plupart du temps, Vendredi ne faisait rien – et jamais l'ennui ne venait troubler le ciel de son immense et naïve paresse. »*)

L'ÎLE, À LA FOIS CLOSE ET OUVERTE SUR L'INFINI, CRÉE LES CONDITIONS IDÉALES D'UN ENSEIGNEMENT

LES CONDITIONS PARFAITES D'UNE EXPÉRIENCE SOCIALE

Tout cela n'est possible qu'à cause du lieu. L'île, à la fois close et ouverte sur l'infini, crée les conditions idéales d'un enseignement. En retour, celui-ci conduit Robinson à considérer son île différemment : *« Sous le soleil-dieu, Speranza vibrait dans un présent perpétuel, sans passé ni avenir. »* Dans le monde du Robinson « ensauvagé », l'île deviendra une entité cosmique, résumant l'univers à elle seule. Faut-il expliquer pourquoi, lorsqu'il verra enfin arriver le salut d'un navire anglais, Robinson décidera de demeurer sur Speranza ?

Même s'ils défendent des idées différentes, le roman de Defoe et celui de Tournier se rejoignent dans l'optimisme : tous deux reposent sur l'idée d'une nature humaine plutôt bonne, même si imparfaite et sujette à l'erreur. En ce sens, ils s'opposent à une autre célèbre robinsonnade : celle inventée par William Golding[4] dans *Sa Majesté des mouches* (1954). Plus qu'un roman, c'est une parabole : après un accident d'avion, une bande de petits Anglais bien élevés se retrouvent coincés sur une île. Ils commencent à « robinsonner », c'est-à-dire à administrer. Mais bien vite, l'irrationnel réapparaît. Le chef élu est contesté. La crise d'un enfant épileptique et le spectacle des dépouilles de cochons sauvages inspirent aux enfants une révérence quasi satanique pour une entité nommée *« Sa Majesté des mouches »*. Là encore, l'île fournit les conditions parfaites d'une expérience sociale : en délivrant les enfants des adultes, elle permet de montrer la civilisation comme un verni recouvrant un monde noir de pulsions archaïques. Même si des naufrages réels – où des petits naufragés se sont entraidés – ont mis à mal la théorie de Golding, sa pertinence ne fait guère de doute. Il est en chaque homme une île sauvage habitée par des pulsions de mort. Heureusement, elle s'entoure d'un océan de pulsions de vie… **Alexis Brocas**

1. *Robinson Crusoé,* Daniel Defoe, trad. P. Borel et J.-P. Naugrette, Le Livre de Poche, 2003.
2. Lire la chronique de Bernard Quiriny page 54.
3. *Vendredi ou les Limbes du Pacifique,* Michel Tournier, Folio, 1972.
4. *Sa Majesté des mouches,* William Golding, trad. Lola Tranec, Folio, 1983.

AKG IMAGES

EN QUÊTE D'IDÉAL

La fabrique des utopies

De l'Atlantique mythique de Platon aux utopies de ses descendants de la Renaissance, bien des îles imaginaires ont été tirées des eaux pour présenter des modèles ou contre-modèles de société.

Plan de l'île d'Utopia d'après l'œuvre éponyme de Thomas More, publiée pour la première fois en 1516.

Se servir d'une île, non comme d'un monde clos propice à une égoïste robinsonnade, mais comme d'un *ex nihilo* à partir duquel s'inventerait une « cité idéale » : Platon (428-348 av. J.-C.) a été le premier à utiliser ce procédé, lui qui a longtemps sillonné la Méditerranée, notamment pour se rendre par trois fois en Sicile. D'abord à la cour du tyran Denys l'Ancien, alors maître de Syracuse, qui le vendra comme esclave. Puis, vingt ans plus tard, à celle de son fils Denys le Jeune, qui l'assignera à résidence sur l'île d'Ortygie avant de le renvoyer à Athènes sans le moindre espoir d'instaurer en Sicile un régime politique « éclairé ». L'auteur de *La République* reviendra sur l'île vers 361 av. J.-C. à la demande de l'incorrigible Denys, qui le renverra de nouveau à Athènes, Syracuse étant en proie à la guerre civile.

Au retour de cette dernière expédition, Platon écrit le *Timée* et le *Critias,* textes singuliers qui évoquent l'existence d'une mythique et florissante *« île des Atlantes »,* jadis ennemie de l'Athènes archaïque : *« Pendant plusieurs générations,* écrit Platon, *tant que les habitants de l'Atlantide conservèrent quelque chose de leur extraction divine, ils obéirent aux lois, et respectèrent le principe divin qui leur était commun à tous*[1]*. »* Mais quand *« l'essence divine commença à s'altérer* […] *et que l'humanité prit le dessus, incapables de supporter leur prospérité, ils* […] *se laissèrent dominer par l'injuste passion d'étendre leur puissance et leurs richesses »,* conte le philosophe, tirant leçon de ses échecs syracusains. Jupiter *« voulut punir les Atlantes »* de leur ubris. Comment ? On n'en sait rien : le texte est tronqué pile au moment où Zeus dévoile la divine punition !

DE RABELAIS À FRANCIS À BACON

En redécouvrant l'héritage hellène, la Renaissance commentera le *Timée* et le *Critias*. Fascinée par l'Atlantide, elle se passionne aussi pour ces îles étranges explorées depuis le Moyen Âge : Canaries, Moluques, Antilles… De quoi inspirer les penseurs du moment, qui inventeront bien des mondes clos offrant des modèles de contre-société. En 1516, l'humaniste anglais Thomas More (1478-1535) crée l'île d'Utopia. Nourri de *La République,* mais aussi du *Critias*, il situe son île dans le Nouveau Monde et l'imagine gouvernée par un État composé de *« cinquante-quatre villes spacieuses et magnifiques »*. Dans ce bréviaire humaniste, l'égalité règne, chacun détestant la guerre, les jeux d'argent et pratiquant librement sa religion.

DANS CE BRÉVIAIRE HUMANISTE, L'ÉGALITÉ RÈGNE, CHACUN DÉTESTANT LA GUERRE, LES JEUX D'ARGENT ET PRATIQUANT LIBREMENT SA RELIGION

Reprenant à Thomas More les idées de communauté des biens et d'aptitude des femmes à gouverner, et à Platon le principe de lois naturelles qui se manifestent par l'observation des astres, le dominicain Tommaso Campanella (1568-1639) invente une *Civitas Solis* (Cité du Soleil) qu'il situe sur l'île de Taprobane (actuel Sri Lanka). Au même moment, l'Anglais Francis Bacon (1561-1626) écrit *La Nouvelle Atlantide,* une nouvelle qui décrit la façon dont l'île Bensalem est gouvernée par une société philosophique savante, la Maison de Salomon. Finissons avec le rire de Rabelais (1483-1553), toujours prêt à railler les chimères des « sorbonnards » de tout poil. Dès *Pantagruel* (1532), il utilise l'*Utopia* de Thomas More en faisant de son géant le fils du roi d'Utopie et en inventant son contraire, le royaume anarchique de Dipsodie. Mais c'est dans *Le Quart Livre* (chapitre IX) qu'il forge les bizarres *« île de Procuration »,* où l'on se trompe et se bat comme plâtre, et *« île des Alliances »,* où l'on ne se comprend qu'à demi, et à laquelle il donne la forme et la taille de la Sicile. Le très savant Rabelais avait-il en tête les infortunes qu'y subit jadis Platon ? Comme un clin d'œil adressé au-delà des millénaires à celui qui échoua à faire des tyrans de Sicile des « philosophes rois »…

Jean-François Paillard

1. Traduction du philosophe Victor Cousin.

HERITAGE-IMAGES/THE PRINT COLLECTOR/AKG-IMAGES

ÉCRIRE SOUS LES COCOTIERS

Loin des foules continentales

À l'écart, les îles semblent offrir un havre et un lieu d'inspiration idéal pour l'écrivain. Mais ce *« splendide isolement »* existe-t-il ou n'est-ce qu'un fantasme littéraire ?

Dans les années 1930, des écrivains du Cap-Vert créent la revue *Claridade* à Mindelo, sur l'île de São Vicente. Par ce titre qui signifie « clarté » en portugais, ses fondateurs Manuel Lopes, Baltasar Lopes da Silva et Jorge Barbosa commettaient une véritable *« déclaration d'indépendance littéraire »* à l'égard du pays colonisateur, le Portugal, et de la dictature de Salazar. Fini de lorgner vers Lisbonne et d'attendre la validation de ses cercles intellectuels ! Écrits en portugais ou en créole cap-verdien, leurs textes ambitionnent de décrire la « cap-verdianité » : une façon d'être propre à cet archipel au large du Sénégal. En 2021, les éditions Chandeigne ont réuni une dizaine de textes de la revue dans *Récits & nouvelles du Cap-Vert*. La mer y revêt une signification puissante. Elle nourrit les hommes et aurait même, selon un douanier mélomane, donné naissance à la morna, cette musique popularisée par Cesária Évora. Elle est enfin l'horizon des rêves d'exil en Europe ou en Amérique *« pour fuir cette vie mesquine »*. À l'église ou au tribunal, les personnages discutent, avec sérieux ou gouaille, des destins de leurs compatriotes brisés par la maladie, le voyage ou le crime. De bout en bout, les écrivains de *Claridade* saisissent le sentiment d'insularité. Ils montrent comment les habitants partagent une langue et un vécu typiques, échafaudés par des siècles d'isolement sur ces îles inhabitées jusqu'à l'arrivée des colons européens à la fin du XVe siècle.

S'ÉLOIGNER POUR MIEUX RACONTER

Patrick Chamoiseau en Martinique ; Yanick Lahens en Haïti ; Carl de Souza à Maurice ; Patricia Grace en Nouvelle-Zélande ; Jean-Luc Raharimanana à Madagascar : ces auteurs contemporains ont ancré leur vie et leur œuvre dans leur île, cadre de leurs intrigues, source d'inspiration capitale, à laquelle ils viennent puiser encore et encore. Leur *« splendide isolement »*, que l'on teinte d'un romantisme (hugolien) suranné, fascine. Pourtant, nombreux sont aussi les auteurs qui ont dû s'éloigner de leur île natale pour mieux la raconter – Eugène Nicole, qui a écrit son *Œuvre des mers* sur Saint-Pierre-et-Miquelon à Manhattan ; Kei Miller, qui fait entendre les voix de la Jamaïque depuis Londres dans *By the Rivers of Babylon* ; Aki Shimazaki, établie depuis des années au Canada, mais dont les pentalogies se situent immanquablement au Japon.

Nombreux sont ceux aussi qui ont fui une existence qui leur paraissait trop étriquée : on songe à Maryse Condé, revenue vivre en Guadeloupe après le succès de *Ségou* mais qui, souffrant d'être peu lue ou mal lue, est partie enseigner aux États-Unis… d'où elle a écrit les plus beaux romans sur son archipel natal. Ou encore à Simone Schwarz-Bart. Après avoir subi les foudres du public et des milieux politiques locaux lorsque son mari André publie *La Mulâtresse Solitude* (on lui reproche de s'être emparé de l'histoire de cette esclave alors qu'il est blanc), elle décide de rester en Guadeloupe dans leur maison, La Souvenance, sans rien publier. Il lui faudra du temps, l'ouverture d'une boutique puis d'un restaurant créole, et beaucoup de silence avant de se remettre à sa table d'écriture. Et de retrouver sa voix avec la pièce de théâtre *Ton beau capitaine*. Non, *« splendide isolement »* et création littéraire ne vont pas toujours de pair.

Gladys Marivat

La revue *Claridade* créée par des écrivains du Cap-Vert.

POÉSIE ÎLIENNE

« Et zut à l'hibiscus »

En fantasmant, souvent de loin, l'exotisme « volontiers tropical » des îles, la poésie a nourri un imaginaire insulaire stéréotypé. Avant que des poètes îliens comme Derek Walcott ne viennent le dynamiter…

Illustration du poème épique *Les Lusiades* de Luís de Camões. Le géant représentait les périls auxquels étaient confrontés les navigateurs portugais alors qu'ils tentaient de contourner le cap de Bonne-Espérance.

LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN IMAGES

« *Une île divine à la verte et brillante parure* […] *où les filles de l'onde, toutes celles qui se parent du titre de belles – gloire pour les yeux, tourment pour les cœurs ! – accueillent les vaillants guerriers par d'harmonieuses danses.* » Ainsi, Luís de Camões décrit-il l'île d'Amour, en 1572. Avec *Les Lusiades*[1], le poète portugais est l'auteur d'une nouvelle espèce d'épopée : *« Le fond de son poème n'est ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme ; c'est un nouveau monde découvert à l'aide de la navigation »*, écrira Voltaire. Il y célèbre les exploits de Vasco de Gama et de ses compagnons, sans lésiner sur les superlatifs et les figures mythologiques… Au neuvième chant, Vénus décide de récompenser les aventuriers en tenant prête pour eux une île paradisiaque dans l'océan – comme une oasis dans le désert. Elle y a hissé les Nymphes, et éveillé en elles, grâce aux traits de Cupidon, *« des ardeurs secrètes, afin qu'elles soient plus enclines à satisfaire l'objet de leur amour »*. Elle a préparé *« mille rafraîchissements et friandises, des vins parfumés et des roses, en de précieux palais de cristal, de beaux lits… »*. De quoi satisfaire les appétits des guerriers héroïques, qui rêvent d'îles enchantées et de nymphes peu farouches, depuis qu'Ulysse a rencontré Calypso… On a là un fantasme masculin, et un topos poétique qui traverse les siècles. Depuis la Renaissance, il s'est enrichi de peintures de beautés cuivrées sous les palmes, aux prénoms exotiques. Voyez, par exemple, en 1787, les *Chansons madécasses* d'Évariste de Parny, un écrivain français né sur l'île Bourbon, pionnier du romantisme et du poème en prose : *« Belle Nélahé, conduis cet étranger dans la case voisine. Étends une natte sur la terre, et qu'un lit de feuilles s'élève sur cette natte. Laisse tomber ensuite le pagne qui entoure tes jeunes attraits. »* C'est presque un sous-genre poétique, qui, même stéréotypé, comprend des chefs-d'œuvre. Pensons à Charles Baudelaire, expert en *« pays chauds et bleus »*, en *« îles paresseuses/où la nature donne/des arbres singuliers et des fruits savoureux »*.

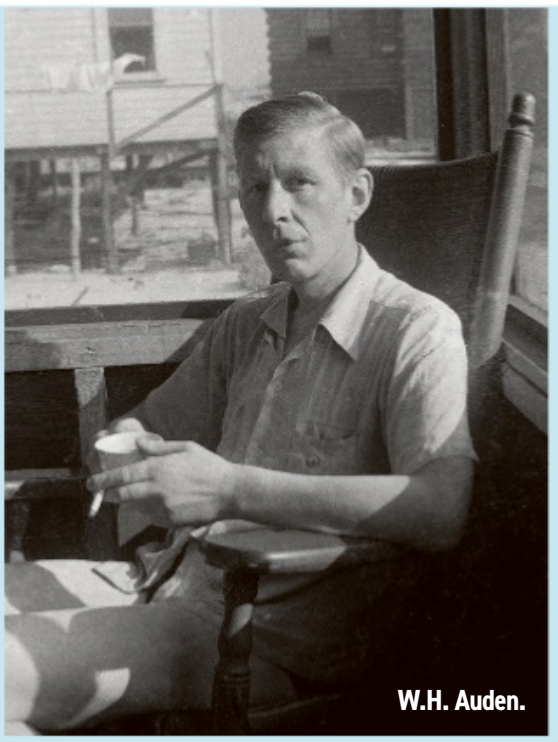
Sa maîtresse Jeanne Duval venait-elle d'Haïti ? de l'île Maurice ? Elle a inspiré au poète, qui voulait ajouter aux droits de l'homme le droit de voyager, parmi les vers les plus célèbres de notre littérature. Et contribué à fixer une imaginaire insulaire, qu'on nommera « doudouisme » aux Antilles, tant ses clichés appauvrissent à force notre perception de ces lieux spécifiques. *« L'exotisme est volontiers tropical. Cocotiers et ciels torrides »,* dénoncera Victor Segalen. Loin de cette nonchalance, c'est sur une île, Patmos, que saint Jean aurait écrit l'Apocalypse. Sur des îles fouettées par le vent que s'installent les moines ermites. Sur des îlots sauvages que les pirates viennent enterrer leurs trésors, et que le pouvoir décide de parquer ses forçats et ses prisonniers. Alcatraz est bien le contraire d'un paradis. Tout comme Sainte-Hélène, où Napoléon passera les cinq dernières années de sa vie. Existe-t-il alors une spécificité des îles dans les représentations poétiques ? Faut-il, pour mieux les connaître, les comparer à d'autres espaces topographiques ?

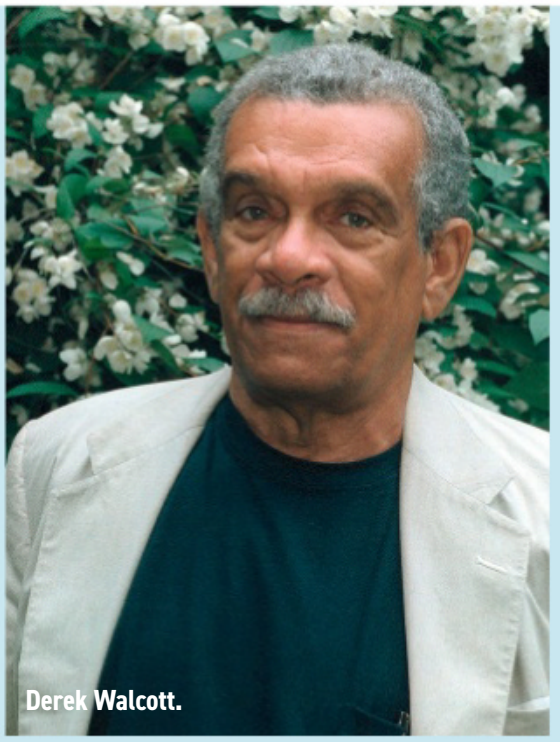
ENTRE LA SOLITUDE ET LES PONCIFS COLONIAUX

Géniale abeille insaisissable des lettres anglo-américaines, W. H. Auden a le sens de la formule, et la lucidité généreuse. Il consacre aux îles un poème de ses *Bucoliques*, écrites en 1952-1953, et, tout en butinant l'air de rien, il nous pique et nous perce à jour :

Combien fascinante cette classe
Dont l'unique membre est Moi !
Sappho, Tibère et moi-même
Pérorons au bord de la mer.
Quoi de plus plaisant que la rive
D'un lac retourné à l'envers ?
Comment toutes ces personnes
Osent-elles se trouver là[2] ?

Ainsi, il y aurait quelque chose de semblable dans la posture de Sappho chantant l'amour sur l'île de Lesbos, de Tibère inventant le farniente à Capri… de Victor Hugo exilé à Guernesey… et des touristes cherchant une plage solitaire dans le golfe du Mexique ? Un lac, nous explique W. H. Auden toujours dans ses *Bucoliques*, est un lieu qui nous unit, un espace familial : *« Un lac permet à un père moyen qui marche lentement,/D'en faire le tour dans une après-midi,/Et à une mère robuste de rappeler les enfants/Jouant sur l'autre rive, à l'heure du coucher. »*


W.H. Auden.


Derek Walcott.

Si les îles sont des lacs retournés à l'envers, est-ce justement parce que ce sont des lieux qui nous isolent, qui nous séparent ? *« Ô temps ! suspends ton vol »,* écrit Lamartine dans *Le Lac,* et sa mélancolie romantique semble l'opposé du tragique insulaire autant que du délassement que les îles peuvent promettre. Tout comme la sociabilité de l'eau douce des lacs s'oppose aux îles vierges sur lesquelles Blaise Cendrars ne peut aborder :

Îles
Îles
Îles où l'on ne prendra jamais terre
Îles où l'on ne descendra jamais
Îles couvertes de végétations
Îles tapies comme des jaguars
Îles muettes
Îles immobiles
Îles inoubliables et sans nom
Je lance mes chaussures par-dessus bord
car je voudrais bien aller jusqu'à vous[3].

Alors, comment retrouver, dans les îles, cet autre insaisissable, avec lequel entamer un dialogue authentique ? Comment arrêter de tourner en rond entre la solitude et les poncifs coloniaux et touristiques ? Sans doute en donnant enfin la parole aux écrivains qui y vivent. En 1942, Aimé Césaire s'insurgeait contre la littérature morte d'un John-Antoine Nau : *« Allons, la vraie poésie est ailleurs. Loin des rimes, des complaintes, des alizés, des perroquets. Bambous, nous décrétons la mort de la littérature doudou. Et zut à l'hibiscus, à la frangipane, aux bougainvilliers. La poésie martiniquaise sera cannibale ou ne sera pas. »* Et Nicolás Guillén de renchérir en 1952 dans le cri d'alarme de l'*Élégie cubaine* : *« Cuba, palmiers vendus,/ô rêve écartelé,/cruelle carte de sucre et d'oubli… »* On connaît en France l'idée de créolisation défendue par le Martiniquais Édouard Glissant. Moins le poète et dramaturge saint-lucien, Derek Walcott, pourtant prix Nobel de littérature en 1992. Lui qui transposa l'*Iliade* aux Caraïbes dans son épique *Omeros* ne trouve pas de trace dans nos livres d'une Histoire confisquée : *« Où est votre mémoire tribale ? Messieurs,/dans ce gris coffre-fort. La mer. La mer/les a enfermés. La mer est l'Histoire. »* Descendant des esclaves embarqués puis parqués, il a aussi les cheveux roux et les yeux clairs : *« J'ai du Hollandais en moi, du nègre, et de l'Anglais, et soit je ne suis personne, soit je suis une nation… »* Loin de tout exotisme de pacotille, voici comment il décrit un dimanche de son enfance dans les îles du Vent, entre volcans et horizon :

Ces villages frappés de mélancolie
dominicale,
dans chaque rue ocre il y a un chien qui
somnole
Ces volcans comme roses de cendre où
l'incurable ulcère
de la pauvreté, autour de leur bouche
plissée
de maigres garçons vendent du soufre
[…]
les gommiers pelés par le soleil luttant
toujours pour échapper à la mer […]
ces dimanches où ma mère gisait sur le
dos
où les sœurs s'agglutinaient comme de
blancs papillons
autour de leur lanterne
et les villes passaient loin de nous à
l'horizon[4].

Louis Chevaillier

1. Ici dans la traduction de Roger Bismut, disponible chez Bouquins. 2. W. H. Auden, *Poésies choisies,* trad. de Jean Lambert, Gallimard, 1976. 3. Blaise Cendrars, *Feuilles de route*. Le Formose, Au Sans-Pareil, 1924. 4. Derek Walcott, *Le Royaume du fruit-étoile,* trad. de Claire Malroux, Circé, 1992.

JAMES & TANIA STERN LITERARY ESTATE. ALL RIGHTS RESERVED 2022/BRIDGEMAN IMAGES – DORIS POKLEKOWSKI/AKG-IMAGES –

CES ÎLES QUI N'EXISTAIENT PAS

Cap sur l'archipel de l'imaginaire

Épopées, romans d'aventures, récits d'atmosphère, livres à suspense : balades à travers des îles inventées par les classiques et les modernes.

LES ÎLES MYTHIQUES

L'*Odyssée* d'Homère (VIIIe siècle av. J-.C.)

Nous débuterons par cette œuvre fondatrice de notre littérature : l'*Odyssée*, ou le retour chez lui d'Ulysse, héros de la guerre de Troie. Il mettra dix ans à regagner son île d'Ithaque. Si cette dernière existe bel et bien, tout comme l'île du Soleil, qui semble être l'actuelle Sicile, les vingt-quatre « chants » qui constituent l'épopée présentent des lieux fictifs. Ééa, par exemple, l'île de la magicienne Circé, où Ulysse accoste au chant X. Une île sans hommes… puisque Circé les a transformés en animaux. Ou encore Ogygie, sur laquelle vit Calypso, la nymphe de la mer qui, par amour, y retiendra Ulysse pendant sept ans.

L'ÎLE IRRATIONNELLE

***L'Invention de Morel* par Adolfo Bioy Casares (1940)**

Ce classique de la littérature fantastique du XXe siècle raconte les errements d'un homme qui, condamné à perpétuité (jamais on ne saura la nature précise de son crime), fuit et trouve refuge sur une île du Pacifique. Déserte, pense-t-il. Un lieu dominé par une immense villa, au loin. Un antre où un certain Morel a réuni un groupe d'estivants qui se promènent, parlent, dansent, et sont perpétuellement en transe. Le roman est le journal de bord du condamné. Le récit, tout en restant journal de bord, devient comme le personnage : irrationnel, versant dans le fantastique et la démence.

L'ÎLE TRAUMATIQUE

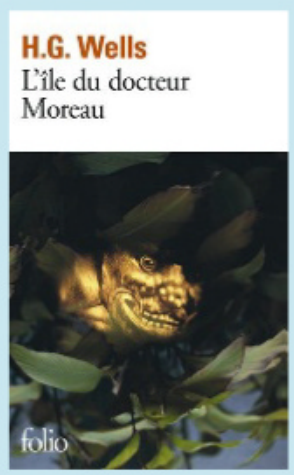
***W ou le Souvenir d'enfance* de Georges Perec (1975)**

Nous sommes au sud du monde : à l'extrême sud de l'Amérique du Sud. W est une île composée de quatre villages, comme quatre points cardinaux. Ses habitants sont répartis selon trois classes sociales, qui ont des noms de compétitions athlétiques : les Olympiades, les Spartakiades et les Atlantiades. Tous descendent de colons qui, dit-on, se seraient établis au XXe siècle. Une société hygiéniste parfaite ? Dans *W ou le Souvenir d'enfance*, Perec raconte cette île-pays, dont l'histoire est liée à celle de deux enfants qui, comme Perec, ont perdu leurs familles dans la Shoah.

L'ÎLE DES TRANSPLANTÉS

***L'Île du docteur Moreau* de H.G. Wells (1896)**

C'est une île des mers du Sud, peuplée de créatures *« extraordinairement laides »*, et pour cause : ce sont des « hommes-bêtes », issus de greffes et d'expériences opérées par le docteur Moreau et son assistant. Une île où arrive Edward Prendick, après un naufrage dont il est le seul survivant. Ici, Moreau est le « Maître » de ses créatures. Mais quand celles-ci tuent le docteur, Prendwick reste seul face aux *« hommes-bêtes »*… L'île disséquait à cœur ouvert, et pour la première fois à cette échelle, le rapport homme-animal.



LE VRAI SYMBOLE DE LIBERTÉ

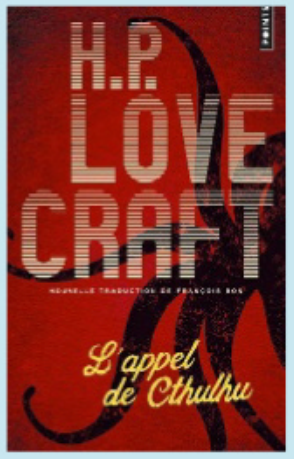
L'Île mystérieuse
de Jules Verne
(1875)

Les États-Unis, en pleine guerre de Sécession. À Richmond, capitale de la Confédération sudiste, cinq prisonniers s'échappent en ballon. Pris dans un ouragan, ils s'échouent sur une île en apparence déserte : ils la baptisent « île Lincoln », du nom de leur président. Bien que démunis, ils s'installent dans ces lieux qu'ils semblent apprivoiser et qui semblent s'humaniser. Ou bien nos individus se sédentarisent ou s'animalisent. C'est la suite du roman, et le mystère de l'île.

L'ÎLE DES COMPTES

Ils étaient dix
(ou *Dix petits nègres*)
d'Agatha Christie
(1939)

Pour la traduction française, cette île a été rebaptisée en 2020 ainsi que le titre du roman. Auparavant, c'était sur l'île du Nègre que se déroulait *Dix petits nègres*. Désormais, l'île du Soldat sert de cadre à *Ils étaient dix* – qui demeure le roman d'énigme le plus connu d'Agatha Christie. De tout temps, le titre du livre a donc désigné le nombre des victimes…, qui sont autant de coupables, et se voient châtiées pour leurs crimes par un assassin caché parmi elles.



L'ÎLE ENGLOUTIE D'UNE ENTITÉ COSMIQUE

L'Appel de Cthulhu
de H. P. Lovecraft
(1928)

Cette cité engloutie dans les flots du Pacifique se nomme R'lyeh. Elle est semée de *« pierres verdâtres, cyclopéennes »*, assemblées *« selon une géométrie non euclidienne »*. C'est la demeure du grand Cthulhu, entité extraterrestre révérée comme un dieu, dont le réveil sonnera le glas de l'humanité. Située à un jour de l'île de Ponape, dont les ruines alors mystérieuses fascinaient Lovecraft, R'lyeh est citée dans de nombreux textes.

LA PETITE ÎLE AU GRAND SECRET

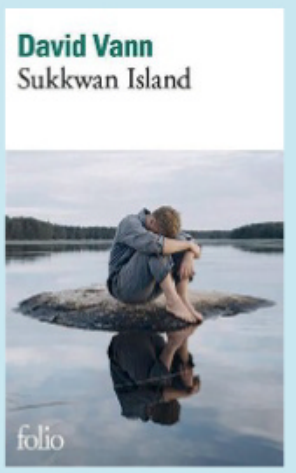
Harry Potter et le Prisonnier d'Azkaban
de J. K. Rowling
(1999)

Troisième volume de la saga *Harry Potter*, ce roman raconte la course contre la montre entre Sirius Black, évadé de l'île-prison d'Azkaban, et le jeune Harry. Ni Potter ni le lecteur n'iront ici à Azkaban, un lieu qui ne sera présenté que par de rares descriptions. De puissants sortilèges protègent ce minuscule îlot, en rendant impossible sa localisation (il serait aux larges des côtes britanniques), ce qui permet de projeter sur lui bien des fantasmes.

L'ÎLE CARNIVORE

L'Histoire de Pi
de Yann Martel
(2001)

Autre naufragé littéraire, le fameux Piscine Molitor Patel, surnommé Pi Patel, parti des Indes et qui se retrouve coincé sur un canot de sauvetage avec un tigre du Bengale. Durant ses errances, il accoste sur une petite île du Pacifique, un havre de paix couvert de verdure, de bassins d'eau douce et de plantes mystérieuses. Mais Pi découvre bientôt qu'il s'agit d'une île flottante, et surtout, carnivore : ses plantes sécrètent une substance acide qui dissout les chairs dont elles se nourrissent…



L'ÎLE COUPABLE

Sukkwan Island
de David Vann (2008)

Une île sauvage, au sud de l'Alaska, accessible uniquement par bateau ou par hydravion, toute en forêts humides et montagnes escarpées. C'est ici que Jim décide d'emmener son fils de 13 ans pour vivre une année durant dans une cabane isolée. Le séjour devient un cauchemar. Ici, la nature et la permanence des éléments sont le miroir (noir) des culpabilités d'un père. Couronné par le prix Médicis étranger en 2010, *Sukkwan Island* révélait le Canadien David Vann en France.

Hubert Artus

PLUMES INSULAIRES

Des écrivains et des îles

Ces auteurs ont placé leur île natale ou d'adoption au cœur de leur œuvre.

STEVENSON ET LES ÎLES SAMOA

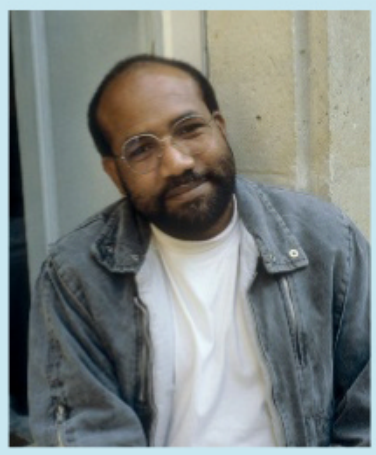
Né à Édimbourg en 1850, Robert Louis Stevenson souffre très tôt d'une santé déficiente. C'est d'ailleurs pour soigner un emphysème pulmonaire que l'auteur de *L'Île au trésor* embarque en 1888 pour une croisière en Océanie jusqu'aux îles Samoa. En 1890, Stevenson y achète le vaste domaine de Vailima, où il écrit beaucoup. Pas seulement sur les habitants des Samoa, qu'il défend contre les colonisateurs et décrit dans une veine ethnologique, mais aussi sur les légendes de l'Écosse profonde. Ses derniers écrits parus dans la Pléiade (*Veillées des îles, Derniers romans*) jettent des ponts entre ces deux peuples que rapproche une même vision païenne et fantastique du monde qui a souffert du poids du puritanisme chrétien. Il meurt à Samoa en 1894.

JAMAICA KINCAID ET ANTIGUA

Régulièrement pressentie pour le Nobel de littérature, Jamaica Kincaid est née en 1949 à Saint John's à Antigua. Si elle quitte l'île antillaise à l'âge de 16 ans pour travailler comme fille au pair à Manhattan, la culture caribéenne est au cœur des articles qu'elle publie dans *The New Yorker* à partir de 1976. Ses livres, de nature autobiographique – *Annie John, Lucy, Autobiographie de ma mère* –, explorent les rapports mère-fille. Dans *Mr. Potter*, elle enterre symboliquement son père qui ne l'a jamais reconnue. Kincaid, c'est un style inouï mêlant lyrisme et colère, qui vient percuter aussi bien la souillure du colonialisme (son essai triptyque sur Antigua – *A Small Place*) que le délitement d'un couple à travers les années (le sublime *Voyons voir*).

PATRICK CHAMOISEAU ET LA MARTINIQUE

Tous les écrits de Patrick Chamoiseau, de *Chronique des sept misères* au *Conteur, la Nuit et le Panier,* en passant par *Texaco* (prix Goncourt 1992), le ramènent inexorablement à la Martinique où il est né à Fort-de-France en 1953. Même son dernier livre, *Baudelaire jazz*, un livret d'« opéra-chaos » dédié au poète des *Fleurs du mal* s'ouvre et s'achève dans son île natale. Ses textes, qu'il qualifie de *« saisies littéraires »*, en arpentent le relief, en sondent l'histoire. Elle est marquée par le massacre des Amérindiens, la déportation des esclaves africains, la résistance incarnée par le conteur créole, et la création « impensable » d'une société qui brasse cela. Ce *« Tout-Monde »,* comme aurait dit Édouard Glissant, l'écrivain primordial de Chamoiseau. La figure déterminante de sa *« Martinique mentale »*.



EUGÈNE NICOLE ET SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON

Il a fallu du temps à Eugène Nicole pour décider d'écrire sur le petit archipel français dans l'Atlantique Nord où il est né en 1942. Une trentaine d'années et deux exils – d'abord en Vendée pour y faire ses études secondaires, puis à New York où il enseigne à l'université dans les années 1970. C'est là, à Manhattan, loin de ces 242 kilomètres carrés battus par les vents en été et recouverts de neige en hiver, qu'il commence *L'Œuvre des mers*. Une fresque qu'il n'a eu de cesse d'augmenter depuis. Nicole y raconte les étés en famille sur la presqu'île de Langlade, les femmes de son enfance, ainsi que les figures pittoresques de l'archipel, tel l'instituteur fou qui se prenait pour l'explorateur Jacques Cartier.

Gladys Marivat

WHA/WORLD HISTORY ARCHIVE/AKG-IMAGES – EFFIGIE/BRIDGEMAN IMAGES – LOUIS MONIER/BRIDGEMAN IMAGES – CYRIL FOLLIOT/AFP

CÔTÉ POLARS

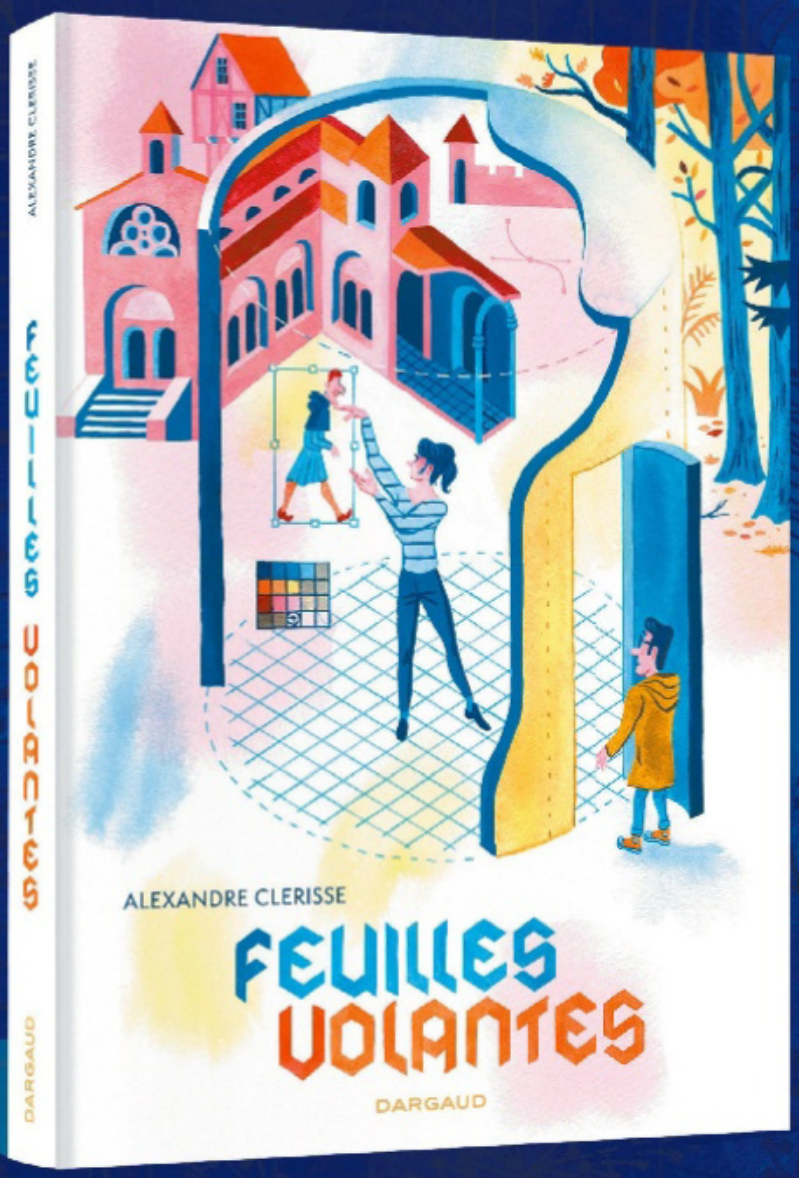
Refuges du crime, repaires des monstres

Depuis qu'Agatha Christie a expédié dix victimes chargées de péchés se faire assassiner sur l'île du Soldat (dans un roman récemment retitré *Ils étaient dix*), bien des auteurs de polars ou de thrillers ont succombé aux charmes de l'intrigue insulaire. Car les îles abritent souvent des prisons, comme le rappelle l'excellent roman de Dennis Lehane, *Shutter Island,* où deux enquêteurs tentent d'élucider la disparition d'une patiente d'un asile psychiatrique insulaire pour criminels patentés. Or la célèbre et spectaculaire résolution de ce thriller, où l'intrigue initiale se retourne comme un gant, n'est possible qu'à cause de son décor îlien confiné. Parmi leurs multiples avantages, les îles permettent aux auteurs de confronter assassins et héros

Les îles permettent aux auteurs de confronter assassins et héros en privant ces derniers de secours

en privant ces derniers de tout secours, et de s'offrir ainsi de grandes scènes finales, avec la contribution de la météo. Comme la conclusion de *L'Écho des morts,* deuxième tome de la quadrilogie que le Suédois Johan Theorin a consacrée à l'île d'Öland, périodiquement coupée du monde par des blizzards bien commodes. En plus, comme l'indique le titre, l'île ne baigne pas seulement dans l'océan, mais dans un jus de croyances surnaturelles propres à donner, à l'intrigue policière, un frisson bienvenu. Car, par leur isolement, les îles fournissent aussi de bonnes retraites à ces cousins métaphoriques de nos criminels et de leurs victimes que sont les monstres et les fantômes ! Comme la créature inventée par Stephen King dans *Duma Key*. Le roman met en scène un chef d'entreprise gravement accidenté qui s'en va récupérer dans une petite île de Floride où ne vit qu'une poignée d'habitants. Là, il se met à peindre et se découvre une inspiration venue d'ailleurs – et pour cause, elle vient de l'île et de la créature qui y est enfermée ! Cela se terminera, forcément, lors d'une tempête, par une confrontation sans recours…

Alexis Brocas



ALEXANDRE CLERISSE

FEUILLES VOLANTES

Un moine copiste au Moyen Âge, un jeune garçon au XXe siècle et sa fille au XXIe siècle partagent un point commun :
ils racontent des histoires avec des images.
Trois lieux, trois époques, trois artistes, un récit choral haut en couleur qui nous plonge au cœur de la création.

Un album époustouflant porté par un graphisme spectaculaire, qui sonne comme un hommage à la bande dessinée.

« Un dialogue visuel qui donne envie de relire l'album sitôt refermé. » Causette

DARGAUD

Au rayon bande dessinée

© Clérisse / Dargaud 2022

ILARIA GASPARI

SUJET SENSIBLE

Avec son *Petit manuel philosophique à l'intention des grands émotifs,* cette spécialiste de Spinoza, par ailleurs hypersensible, nous apprend à vivre avec la colère, l'angoisse, la nostalgie, la jalousie ou l'émerveillement. Rencontre avec une féministe italienne, passionnée de chiens qui… n'entend pas la musique.

Elle est en retard. Ce qui, en soi, n'est pas un gros souci. Enfin, pour Ilaria Gaspari, si. Lorsqu'elle arrive, un peu essoufflée, dans le hall de l'hôtel où était prévu le rendez-vous, la philosophe italienne vient juste de terminer un entretien par téléphone et n'en finit pas de s'excuser. Dans la langue de Molière, qu'elle maîtrise parfaitement. On lui pardonne bien volontiers, mais elle insiste, gênée, paniquée. Politesse excessive ? Mieux vaut cela que le contraire et, de toute manière, nous étions prévenus, à la lecture de son formidable *Petit manuel philosophique à l'intention des grands émotifs,* dans lequel cette trentenaire évoque et assume sa réalité quotidienne, celle d'une hypersensible. Au moins n'aura-t-elle pas eu une crise de larmes, comme ce fut le cas lorsque, à l'âge de 8 ans, elle éclata en sanglots dans le confessionnal, face au curé, convaincue qu'elle avant commis tant et tant de péchés inexcusables, impardonnables. *« Quand j'écris mes livres et même mes articles, c'est un peu une façon de donner une voix à cette fille qui n'avait rien à dire au curé,* analyse-t-elle. *Je me sentais coupable mais je ne savais pas pourquoi et je ne me sentais pas le courage d'inventer. Ce qui nous pousse à écrire, c'est donner un portrait de nous qui peut échapper un peu aux cases dans lesquelles on est mis. »*

C'est d'ailleurs ce genre d'anecdotes qu'elle livre, sans tabou, dans son ouvrage, terreau pour une réflexion bien plus large sur la place des émotions dans notre existence, analysées non seulement à partir de son expérience, mais aussi de la psychologie, la psychanalyse et l'histoire de la philosophie. Un domaine qu'elle connaît bien puisqu'Ilaria Gaspari, ancienne élève de l'École normale supérieure de Pise, peut se targuer d'un doctorat en France dans cette discipline. Nostalgie, colère, jalousie, angoisse, compassion, bonheur et autres émerveillements sont ainsi décortiqués, dans une sorte de grand nuancier sensoriel, sous le prisme de l'émotion. Qu'elle définit, spontanément, avec son esprit vif et son phrasé rapide, comme *« une réaction qu'on a face à quelque chose qui nous touche. Mais ce qui est assez intéressant dans la notion d'émotion, c'est l'ambivalence. Nous sommes corps et esprit à la fois et donc ce qui nous arrive concerne les deux niveaux qui forment une seule et même chose. Spinoza a eu cette intuition bien avant que les neurosciences ne le découvrent. Par ailleurs, l'émotion implique une réaction à ce qui nous entoure, nous proposant alors une autre vision de notre vie : elle est à la fois ce qui nous frappe et ce qui nous protège, car elle nous donne la mesure du danger, de la joie, de la peur. »*

CELLE QUI RACONTAIT DES HISTOIRES

Remarquée avec son roman *L'Éthique de l'aquarium* et les *Leçons de bonheur,* cette intellectuelle de 36 ans, qui dégage une certaine et salvatrice légèreté, a en tout cas su séduire un large lectorat avec ses écrits précis et accessibles, aussi bien en France qu'en Italie (et ailleurs), sans jamais tomber dans les travers trop attendus du « développement personnel ». Un domaine qui a souvent planché sur les émotions, thème cher à Ilaria Gaspari pour des raisons très personnelles. *« Je suis une personne*

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Ilaria Gaspari à l'Hôtel d'Aubusson, le 10 mai 2022.

émotive donc, quand j'étais petite fille, j'étais bouleversée par ce que je ressentais. C'est une forme d'hypersensibilité et il faut trouver la manière de vivre avec. On ne peut pas demander aux gens de respecter cet état de fait, donc il convient de trouver sa propre protection dans cette sensibilité très aiguë. En grandissant, j'ai alors développé un intérêt prononcé pour la psychologie – je voulais d'ailleurs devenir psychanalyste, c'était même mon rêve après celui de devenir écrivain. » Mais elle n'avait pas la détermination suffisante pour étudier la médecine. *« J'ai alors opté pour la philosophie, tout en conservant cette passion, jusqu'à mon doctorat sur la théorie des affects de Spinoza. J'ai ensuite commencé ma carrière d'autrice, en reprenant les choses que j'avais étudiées pour écrire des essais littéraires. Au début, je pensais écrire un petit dictionnaire des émotions reprenant les vingt et une lettres de l'alphabet italien, en débutant par la nostalgie. Je me suis rendu compte qu'il me fallait bien plus de deux pages, me retrouvant face à des émotions échappant à toute étiquette morale. »*

La gêne, qui était celle d'Ilaria quelques instants plus tôt, peut changer de côté. Ayant adoré le *Petit manuel philosophique…,* nous avons légitimement eu très envie de le faire savoir à son autrice. Mais celle-ci déteste les compliments – on essaie de le lui dire malgré tout, quitte à se montrer agréable, donc désagréable (ou l'inverse). *« Oh, si c'est pour le livre, ça me dérange moins »,* dit-elle en souriant, confiant qu'elle est toujours embarrassée en présence de mots flatteurs concernant sa personne. Faudrait-il dès lors voir ses écrits comme une forme d'expression masochiste de soi ? Chaque chapitre a ici des airs de *coming out* sur une part de faiblesse ou d'étrangeté de cette « spinoziste », comme lorsqu'elle revient sur ce satané permis de conduire, obtenu seulement à la sixième tentative, lorsqu'elle manque de s'évanouir à la vue du sang ou lorsqu'elle pique une crise, à deux ans et demi, car elle refuse de quitter sa fourrure rose. On s'attardera aussi sur ce curieux trouble neurologique dont elle est atteinte : l'amusie, soit une incapacité à percevoir la musique dans son ensemble. *« Je ne sais pas à quoi ressemblerait une relation normale à celle-ci,* rebondit-elle. *C'est comme si j'étais daltonienne. Je pense que c'est quelque chose qui m'a donné une sorte de handicap social lorsque j'étais petite, adolescente surtout, parce que la musique a une importance considérable dans notre vie sociale : on chante, on va danser… Quand on grandit, la musique qu'on écoute va nous donner une identité, un rôle ; moi, je n'ai jamais vécu cela et en plus, j'ai grandi sans la télévision. J'étais condamnée à me trouver une autre identité et les livres m'ont permis de ne pas être marginalisée. J'étais celle qui racontait des histoires et cette différence me permettait d'être reconnue. »* On songe alors, allez savoir pourquoi, à quelqu'un comme Amélie

« L'ÉMOTION IMPLIQUE UNE RÉACTION À CE QUI NOUS ENTOURE, NOUS PROPOSANT ALORS UNE AUTRE VISION DE NOTRE VIE »

CES ÉMOTIONS QUI NOUS GOUVERNENT

Dans son *Petit manuel à l'intention des grands émotifs*, la philosophe italienne Ilaria Gaspari analyse avec finesse les sentiments qui nous traversent.

L'angoisse, cette peur sans objet que l'on doit apprendre à accepter.

Tout d'abord, on se sent en terrain familier. Ah ! Ilaria Gaspari me comprend. Et puis, au fil de la lecture, elle nous explique que, loin de n'être que deux, nous sommes pléthore à pouvoir nous reconnaître dans *« ces grands émotifs ».* Son petit manuel est *« un livre de consolation »* écrit pour *« tous les paumés , les assoiffés, les agités »,* ceux qui se sentent toujours à côté. Ces émotions, sont *« frappées d'un interdit contradictoire »,* repoussées car signe de faiblesse, mais parfois exhibées comme un trophée. Dans ce voyage émotionnel, elle dissèque émerveillement, amour, haine ou joie avec finesse et culture. Philosophie et littérature se mêlent gaiement. Si la colère est terrible, parce que même à l'excès elle ne fait pas rire, il faut admettre que l'envie fait de nous des humains. Et l'antipathie est le sel de la littérature ! Quant à ceux qui entretiennent une *« relation de longue date »* avec l'angoisse, cette peur sans objet donc sans exutoire, elle conseille d'apprendre à la déchiffrer et à l'accepter. Un manuel pour commencer à comprendre ses propres émotions afin de *« de développer un Je capable d'être un Nous ».*

Aurélie Marcireau

PETIT MANUEL PHILOSOPHIQUE À L'INTENTION DES GRANDS ÉMOTIFS (VITA SEGRETA DELLE EMOZIONI)
ILARIA GASPARI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ROMANE LAFORE
240 P., PUF, 18 €

CLARD/PIXABAY

Nothomb : hasard, toutes deux se lisent et s'apprécient beaucoup ! Même si Ilaria Gaspari n'est pas très « chapeau », préférant sans cesse se triturer nerveusement les cheveux lorsqu'elle vous parle…

RENCONTRES AVEC LE MACHISME

Quoi qu'il en soit, notre philosophe a donc lu, et beaucoup. Des choses très variées. Des traités d'éthique ou de métaphysique, bien sûr, dont elle vulgarise habilement le contenu – Platon, saint Thomas d'Aquin, Montaigne, Rousseau, Diderot, Kant, Kierkegaard, et, on y revient, son cher Spinoza. *Le Petit manuel philosophique…* montre également une passion pour les grands classiques du roman et un goût prononcé pour l'écriture autobiographique, que cette admiratrice de Karl Ove Knausgaard mêle et agence ici avec les concepts les plus variés. *« J'organise d'ailleurs des ateliers d'écriture autobiographique en Italie, durant lesquels je travaille avec les souvenirs de mes élèves. C'est intéressant de découvrir comment chacun utilise cet outil ultra-puissant qu'est la narration pour se représenter. »* Mais Ilaria Gaspari a ses limites, sa pudeur. Elle se souvient alors d'une anecdote, à l'université, lorsqu'elle avait retrouvé un dessin obscène la représentant, fait par un groupe de garçons, et qu'elle voulait consigner sur le papier. *« J'ai alors pensé au fait que mes parents allaient lire le livre, et j'ai renoncé. »* Il ne s'agit pas là de la seule rencontre de la jeune femme, qui se revendique volontiers féministe, avec le machisme. *« Attention, aujourd'hui, on parle des féminismes au pluriel. Moi, je ne suis pas convaincue que ce soit une bonne chose d'en parler au pluriel,* nuance-t-elle. *Bien sûr, je pense être féministe, mais on l'est si l'on se bat, si l'on s'engage et c'est ce que j'essaie de faire de mon côté pour que tout le monde soit libre. L'égalité des droits est quelque chose d'important. En tant que jeune étudiante, j'ai eu peu de modèles de femmes universitaires dans l'académie en Italie et cela a eu une très grande importance dans ma formation, même si j'ai eu de très bonnes enseignantes. Je trouve que le féminisme se concentre souvent sur des questions très petites alors qu'il faudrait se focaliser sur des questions importantes relatives au travail, au droit de se réaliser en tant que personne. Il ne faudrait pas perdre de vue les choses vraiment importantes. »*

Et parmi, donc, parmi les choses essentielles, il y a… les chiens. Cette amoureuse des toutous leur consacre d'ailleurs plusieurs pages, notamment sur la rencontre entre canidés, lorsque leurs maîtres les promènent – elle avoue connaître les noms de tous les sacs à puces de son quartier. *« Avec les chiens, nous avons une relation qui ne passe pas par les mots donc, pour quelqu'un qui travaille avec les mots, qui les utilise beaucoup, c'est intéressant parce qu'on ne peut pas se réfugier derrière la protection des mots. Pour moi, c'était très important de connaître et de vivre avec les chiens parce qu'ils m'ont enseigné un autre niveau de communication. »* Faut-il en déduire que c'est le teckel (ou le spitz) qui tient en laisse son propriétaire et non l'inverse ? Chez Ilaria Gaspari, la théorie de la relativité est aussi une affaire d'aboiements – des mots comme les autres, quand on y pense…

Baptiste Liger

Photos : Jean-Luc Bertini
pour *Lire Magazine littéraire*

BERNARD QUIRINY

UN KOH-LANTA BIEN-PENSANT

Commençons cette chronique par un souvenir personnel, doublé d'un appel à l'aide. Il y avait, dans le grenier grand-paternel, au temps de ma jeunesse, un vieux *Journal Tintin* – je ne me rappelle plus si c'était un volume hebdomadaire ou l'un des recueils de la série *Super Tintin* –, daté de la fin des années 1970 ou du début des années 1980. On y trouvait une adaptation en bande dessinée du *Robinson suisse,* célèbre roman du pasteur suisse Johann David Wyss. Ce récit ressort aujourd'hui en poche, dans la belle collection « Le temps retrouvé » du Mercure de France ; je me suis donc mis en tête de remettre la main sur la vieille BD de mon enfance, quitte à fouiller les recoins des sites bédéphiles sur Internet. Las ! En dépit de mes efforts, impossible de retrouver les références. Un lecteur de *Lire Magazine littéraire* aura-t-il plus de réussite que moi ? En attendant, je me suis plongé avec curiosité dans le roman de Wyss, sorti en 1812. Largement inspiré du *Robinson Crusoé* de Defoe, ce livre a connu un succès au long cours : non seulement il a été traduit dans plusieurs langues, avec des fins chaque fois différentes (le texte original de Wyss était inachevé), mais il a aussi été adapté à diverses reprises, en BD – de la mystérieuse version du *Journal Tintin* à celle d'Alex Baladi, en 2019 – ainsi que dans deux feuilletons télévisés américains au milieu des années 1970, époque où le thème de la robinsonnade résonnait bien avec l'idéal proto-écologiste en rupture avec la société marchande et de vie dans la nature.

La chose amusante, c'est que le *Robinson suisse* repose en fait sur des valeurs éloignées de l'écologisme progressiste post-1968, et que son succès auprès des amoureux d'utopies contestataires relève du malentendu. Les naufragés du pasteur Wyss, qui n'ont pas choisi d'être là et ne sont donc pas les acteurs d'une rupture volontaire, n'entendent nullement se débarrasser de leurs habitudes d'Européens : ils cherchent au contraire à recréer une Europe dans leur île, grâce aux objets récupérés du naufrage. La nature est exploitée à fond, les animaux sauvages sont domestiqués, la famille vit à l'occidentale dans une ambiance patriarcale et bien-pensante. Wyss exalte les vertus de tempérance, de persévérance, d'entraide familiale ; chacun accomplit son devoir et la Providence veille sur tous, qui récompense les naufragés en mettant à leur disposition tous les biens nécessaires, qu'il s'agisse de ressources locales ou d'objets tirés du bateau… Cette dimension édifiante – Wyss avait imaginé son aventure au départ pour éduquer ses propres enfants – confère au livre un charme kitsch qui, d'un côté, empêche de le lire autrement qu'au second degré, de l'autre le rend d'autant plus savoureux. L'intéressante préface de Philippe Artières resitue ce récit culte dans l'histoire des robinsonnades littéraires de Defoe à Jules Verne, et s'efforce de lui trouver une actualité en le rapprochant des robinsonnades télévisées contemporaines, façon *Lost* et autres *Koh-Lanta*.

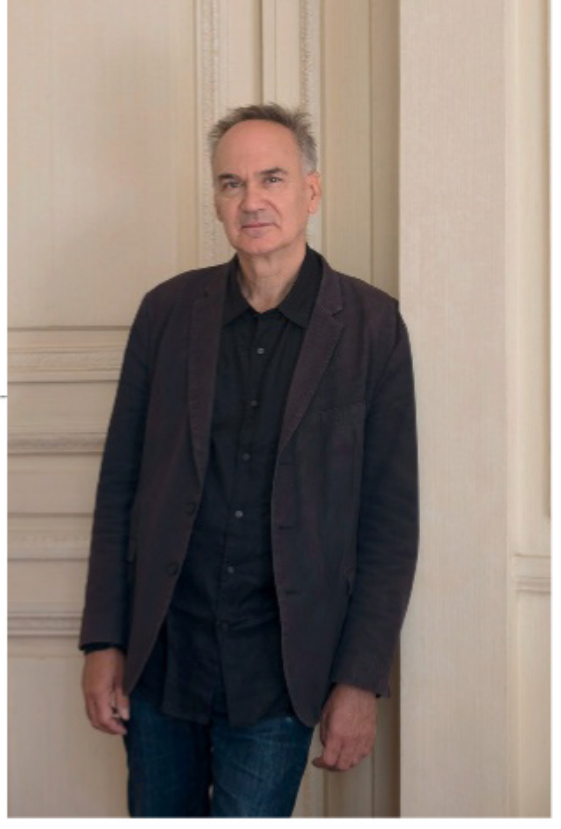
LA PROVIDENCE VEILLE SUR TOUS ET RÉCOMPENSE LES NAUFRAGÉS

LE ROBINSON SUISSE (DER SCHWEIZERISCHE ROBINSON)
JOHANN DAVID WYSS
TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR ISABELLE DE MONTOLIEU, 348 P., MERCURE DE FRANCE/ LE TEMPS RETROUVÉ, 9 €

AUDREY SOVIGNET

56

HERVÉ LE TELLIER, SUPER-HÉROS MALGRÉ LUI

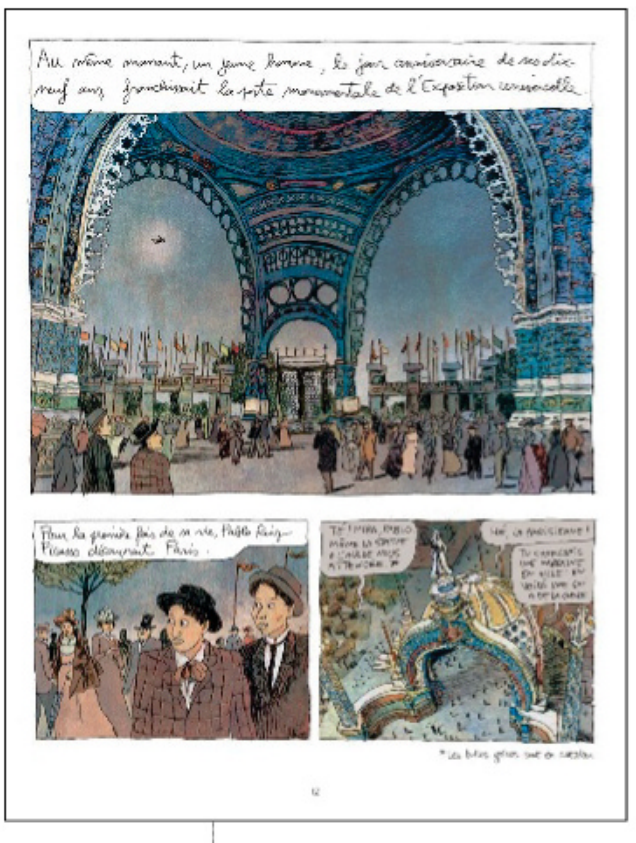


LE CAHIER CRITIQUE

SPÉCIAL POCHES

62

LES SENTIERS DE **REBECCA SOLNIT**



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - ADRIAN MENDOZA/L'OLIVIER

L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*

70

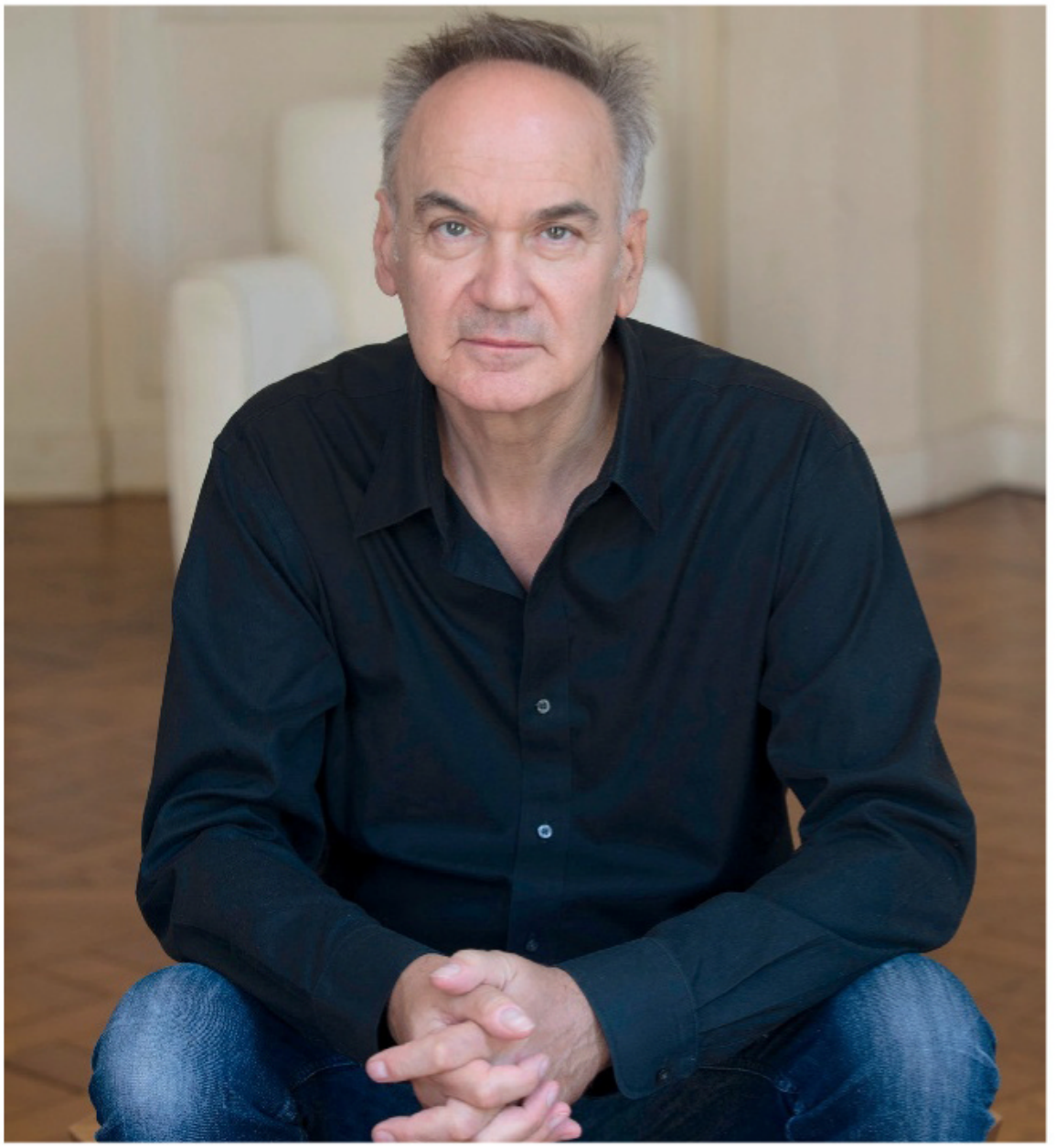
PICASSO DANS LES CASES

74

TEMPUS RETROUVÉ

Note de la rédaction

Exceptionnellement, nous avons choisi pour cette sélection de poches – correspondant pour l'essentiel à des rééditions d'ouvrages, pour certains déjà chroniqués – de ne pas ajouter de repères avec des étoiles. En outre, nous avons supprimé la page « Index » pour ce numéro. Vous retrouverez ces éléments habituels dans notre édition de rentrée.



Hervé Le Tellier

Le conte est bon

Outre la parution en poche de son Goncourt à succès *L'Anomalie*, l'écrivain oulipien nous fait redécouvrir un étrange petit polar écrit il y a vingt-cinq ans, issu de la fameuse série « Le Poulpe ». Rencontre.

Il a beau avoir vendu plus de 1 200 000 exemplaires de son *Anomalie*, Hervé Le Tellier ne se prend toujours pas pour ce qu'il est : le plus grand Goncourt de tous les temps. *« Ces chiffres sont épatants »,* dit-il avec l'air qui lui vient quand il tente de faire oublier qu'il arrive de la Lune et y repart bientôt ; *« c'est épatant »,* il répète en se calant dans le velours rouge de son canapé, il tient chacune desdites syllabes à distance, à l'instar du reste, de tout le reste. C'est comme si ce n'était pas tout à fait lui, ou bien comme si c'était un lui détaché de son moi ; de toute façon il ne porte pas le moi en bandoulière, les bandoulières, il n'en arbore que vantant les noms de héros factices : celle tendue au-dessus de sa cheminée glorifie Jaime Montestrela, l'écrivain imaginaire auquel il a fictivement attribué ces *Contes liquides,* qui furent en 2013 couronnés du grand prix de l'humour noir. Montestrela : la traduction en portugais de Sternberg, Jacques de son prénom, l'auteur des *Contes glacés* pour lequel Le Tellier nourrit *« un amour particulier »*. Tiens, il se met à réciter une nouvelle de son Belge vénéré : *« Lorsque les extraterrestres de la planète zzz, qui ressemblaient à d'énormes insectes, se posèrent sur la planète Terre, leur première réflexion fut en regardant les hommes : "ils ressemblent à d'énormes insectes". »* Pause. « *Point*. » Il se tait, savoure, espère qu'on en fait autant, nous scrute. *« Tout est là. »* Le cœur de la mythologie Letellienne, en tout cas. Notre oulipien prépare pour l'automne prochain la suite de ses chers contes liquides : il reprend les 80 déjà publiés et en ajoute 285… afin d'arriver à 365 !

UNE ANOMALIE DANS *L'ANOMALIE*

Il aime tant les contes qu'il en a introduit un dans la réédition en poche de *L'Anomalie* parue début juin. Un dialogue de trois lignes entre Adrian et Meredith, mais chut… *« Je trouvais ça drôle de mettre une anomalie dans* L'Anomalie. *D'y glisser un conte liquide. C'est un clin d'œil au livre d'après. J'aime qu'il y ait un lien entre deux livres qui se suivent. »* Tout est dans tout, chez Le Tellier. D'ailleurs, *L'Anomalie* est construit à la manière d'un kaléidoscope de contes. Il s'étonne du mot qu'on a choisi, kaléidoscope, mais ça lui plaît, il sourit presque. *« J'avais une couleur très précise pour chaque histoire. »* Et d'expliquer comment il a envisagé que chaque histoire puisse être lue de manière indépendante, avec deux tables des matières à la fin. *« Mais ça aurait ramené de l'expérimentalité alors même que je voulais la gommer. »* C'est peu dire qu'il ne laisse pas la moindre virgule au hasard.

Ô ironie – évidemment voulue : à peine quelques jours avant que ne paraisse *L'Anomalie* en poche, Folio a ressorti, dans sa collection « policier », un petit polar commis par Le Tellier voilà vingt-cinq ans pour la série « Le Poulpe », aussi vite écrit que le reste de ses livres est incessamment retravaillé. Ça, c'est lui qui le dit. *« Littérairement parlant, je n'assume pas tout à fait ; alors que pour la plupart de mes bouquins, je me retrouve dans chacune de*

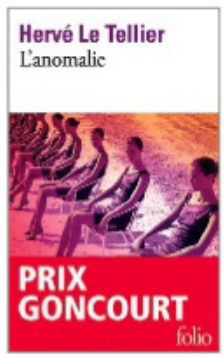
FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

mes phrases, pour celui-là, c'est l'inverse. Je l'ai fait si vite… Telle était la commande de Jean-Bernard Pouy, qui m'avait dit : "L'histoire doit courir ; laisse tomber toute idée de revenir en arrière pour faire des jolies phrases." » C'est pour en avertir le lecteur que Le Tellier a tenu à préfacer cette réédition. Il écrit qu'il a *« relu sans rien corriger »*. Presque vrai. Il a tout de même remplacé « un parka » par « une parka ». *« Il y a vingt-cinq ans, je croyais vraiment qu'on disait un parka ! »* Cette fois, il sourit vraiment.

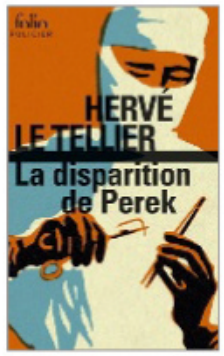
L'IDÉE COMPTE DOUBLE

Mais venons-en à l'histoire. Comme l'indique son titre – qui, fidèle à la consigne donnée par « Jibé » Puy aux auteurs qui se partageaient « Le Poulpe », est un mauvais jeu de mots –, *La Disparition de Perek* est une enquête de Gabriel Lecouvreur, dit le Poulpe, à la suite de la disparition d'un jeune orphelin prénommé non pas Georges mais Philippe Perek, avec un « k », retrouvé découpé en morceaux et carbonisé. Le Tellier n'a pas poussé la malice jusqu'à écrire un texte ne comportant pas une seule fois la lettre « e », mais il s'est amusé à détourner la série du polar social pour l'orienter vers la science-fiction. *« C'était l'époque où l'on commençait à parler un petit peu des clones. Cette direction prise par la génétique intéressait l'ancien rédacteur en chef de journaux de sciences que j'étais. On voyait bien que ça arrivait. Et maintenant, Google annonce l'équivalence ordinateur-cerveau humain. Tout arrive plus vite que prévu… »*

« Ce qui est drôle » – ainsi que le commente cet écrivain décidément passé maître dans la traque des drôleries –, c'est que *La Disparition de Perek* caresse l'idée du double, celle-là même qui irrigue *L'Anomalie* de part en part ! Ainsi va la vie selon Le Tellier. D'un clin d'œil l'autre. Jusqu'au tournis. **Anna Cabana**



L'ANOMALIE
HERVÉ LE TELLIER
416 P., FOLIO, 8,70 €



LA DISPARITION DE PEREK. UNE ENQUÊTE DE GABRIEL LECOUVREUR, DIT LE POULPE
HERVÉ LE TELLIER
160 P., FOLIO POLICIER, 6,50 €

AVEC OU SANS SELLE

Paul Fournel, un autre fameux oulipien, fait l'actualité avec deux drôles de livres (courts, mais pas en poche…). Entre espionnage et cyclisme.

Profession : espion. Qui n'a jamais rêvé d'une telle inscription sur sa carte de visite ? Tel est le métier de Kévin Prou, le héros d'*Attends voir*. Ses aventures n'ont toutefois rien de trépidant : microfilatures, planques sans enjeu, cibles inoffensives. Le comble de l'absurde est atteint quand il découvre qu'il espionne son espionne… Planté dans un décor étrange, *Attends voir* est un polar parodique, antilogique, qui déjoue les attentes et se joue des codes. Pour rester en selle avec Fournel, on signalera par ailleurs la parution de *Peloton maison* (Seuil), un recueil de microfictions sur le cyclisme et les cyclistes, sujet auquel il a déjà consacré *Besoin de vélo* et *Anquetil tout seul* : moins loufoque mais empreint d'humour, ce livre de connaisseur sera parfait à lire par tranches, cet été, pendant les pubs de la retransmission du Tour. **Bernard Quiriny**

ATTENDS VOIR
PAUL FOURNEL
160 P., P.O.L, 16 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

MAMIES PRODIGIEUSES

Bien sûr, il y a l'ombre tutélaire d'Agatha Christie, Julia Chapman, M. C. Beaton et de tant d'autres. N'empêche : la littérature anglo-saxonne n'a pas le monopole du *cosy mystery* et de ses enquêtes à suspense au ton léger. Après Claude Izner, la Belge Nadine Monfils ou Stéphane Héaume*, on peut découvrir une nouvelle série du genre – en « grand format » de petite taille –, signée du scénariste et réalisateur Williams Crépin : *Les Panthères grises*. Soit les investigations d'une bande de dames du troisième âge, qui ont déserté *« les parties de Triominos »* pour faire du théâtre. Ce qui les mène à résoudre des intrigues policières bien réelles ! Et c'est peu de dire que nos fines limières, qui assument aussi bien leur féminité que leur « félinité », ont du caractère : Alice la veuve « herboriste », Maria la cougar, Nadia la généreuse et Thérèse la geek – il y a aussi la prof, Peggy.

Après *Amour et vieilles dentelles*, nous retrouvons ce sympathique quatuor dans *Flics au pair*. Afin de la consoler d'avoir été récemment larguée, les amies d'Alice décident de lui organiser une fête d'anniversaire. C'était sans compter l'irruption de la police – pas toujours bien vue par nos dames –, intriguée par les agissements du nouveau voisin, Dan, dont le pitbull Tupac montre les crocs et dont la compagne Chloé pourrait être victime de violences conjugales… Et qui est vraiment le dénommé Ramsès ? Sans jamais se prendre au sérieux, l'auteur s'amuse avec ce qu'il faut de moments rocambolesques et de répliques bien senties. Il y a bien des facilités dans l'écriture et des situations, mais le côté bon enfant de l'ensemble, en premier lieu des héroïnes, l'emporte. Allez, roulez vieillesse…

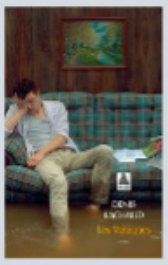
* Dont on recommande l'excellent *Sœurs de sable* (Rivages poche) – voir la critique de Patricia Reznikov dans notre daté avril 2021.

FLICS AU PAIR (T.2). LES PANTHÈRES GRISES
WILLIAMS CRÉPIN
342 P., ALBIN MICHEL, 15,90 €

3 LIVRES EN PLUS

FILLE
CAMILLE LAURENS
256 P., FOLIO, 8,20 €

Élu meilleur livre de l'année 2020 par la rédaction de *Lire Magazine littéraire*, *Fille* est l'un des romans contemporains les plus importants sur la condition des femmes. Interpellant sur ce que la langue a de sexiste, jouant sur le sens des mots avec brio, Camille Laurens raconte l'histoire d'une lignée de femmes des années 1960 à nos jours. *« Les filles ont leurs règles et elles suivent les règles, c'est tout »*, lui expliquera son médecin de père, avant qu'elle ne porte elle-même un enfant. **Simon Bentolila**



LES MÉTÈQUES
DENIS LACHAUD
224 P., BABEL, 7,70 €

Une nuit, dans un futur proche, Célestin fuit à en perdre haleine. Sa famille vient d'être exécutée par un commando de la mort sur ordre de la préfecture de Marseille, qui a découvert leurs origines juives et maghrébines. Commence alors pour le jeune survivant un long périple dans la clandestinité. Denis Lachaud imagine, dans cette terrifiante fable politique, une France aux prises avec les relents de l'Histoire qui a fait du racisme et de la xénophobie une doctrine étatique assumée. **Léonard Desbrières**

UN SOUFFLE SUR LA MAIN
BRUNO COMBES
416 P., J'AI LU, 8 €

L'air de rien, Bruno Combes s'installe doucement mais durablement sur les étals des libraires. Avec *Un souffle sur la main*, il explore la complexité de la quête identitaire avec le personnage de Lou, qui, à la quarantaine, cherche à faire éclater la vérité sur son passé. Si les curieux déploreront le peu d'originalité de l'ensemble, les amoureux de « littérature-qui-fait-du-bien » apprécieront à nouveau le style léger et délicat de l'auteur. **Marie Lechevalier**

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

Christine Montalbetti
Ma tante d'Amérique

La romancière réalise son rêve américain à travers un réjouissant tour de passe-passe littéraire.

Parmi les fantasmes les mieux partagés chez nos plumes hexagonales, celui d'écrire un roman américain dans la lignée d'un Faulkner, Steinbeck ou d'un Jim Harrison. Ce n'est pas un mais trois récits enracinés aux États-Unis que Christine Montalbetti livre dans le recueil *Romans américains,* empruntant l'identité des deux personnages principaux de sa *Journée américaine* (2009) : Donovan Gallagher et Tom Lee Mulligan. Ainsi le premier prête-t-il son nom à *Ce qui s'est réellement passé à Stonebridge*, soit l'histoire d'un écrivain s'installant dans une petite ville dans l'espoir que se produise un fait divers qui viendrait nourrir son inspiration, quand le second signe *Comment écrire un roman, selon Price et Runaway Bay*. Et notre Frenchie, dans tout cela ? La voici devenue traductrice des faux romanciers de langue anglaise qu'elle a elle-même créés… Une métafiction à laquelle elle apporte quelques éclairages en préface : *« J'avais envie d'éprouver encore cette joie de me fondre dans toute cette altérité, et cette liberté que ça donne, de ne plus écrire tout à fait en son nom propre, cette aisance neuve et étrange. »* Une envie concrétisée lors du premier confinement, une fois le sol américain rendu inaccessible pour cause de virus inconnu.

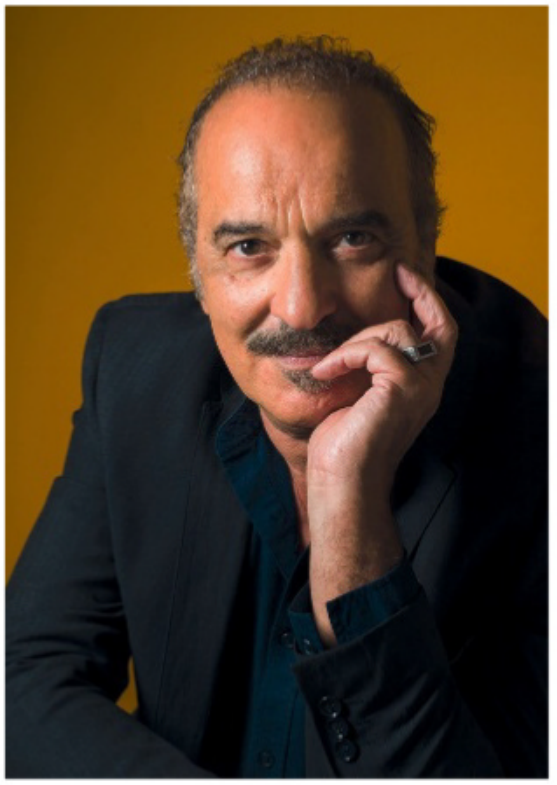
Écrivaine au second degré, Christine Montalbetti s'était déjà illustrée dans l'art du pastiche littéraire avec *Western* (2005), où l'on retrouvait tous les symboles de l'Ouest légendaire, des ranchs écrasés de soleil aux saloons enfiévrés et autres virevoltants. L'identification se veut cette fois encore troublante, même si le lecteur averti saura déceler entre les lignes cette pointe d'humour propre à toute mystification. Un goût du jeu empruntant à la culture populaire et télévisuelle un univers et des références, comme autant d'images d'Épinal d'un pays si loin, si proche, que l'on connaît même sans y avoir jamais mis les pieds. Non contents d'embarquer leurs lecteurs dans leurs intrigues, ces trois *Romans américains* leur donnent l'occasion d'éprouver *« le frisson de changer d'identité, de prétendre en changer, comme une amplification, une démultiplication de ce qui est au cœur du geste d'écrire, et qui consiste au fond à dire qu'on est beaucoup plus que ce qu'on semble être »*. **Laëtitia Favro**

ROMANS AMÉRICAINS
CHRISTINE MONTALBETTI
432 P.,
P.O.L/#FORMATPOCHE, 17 €

Akli Tadjer

Une lueur dans la nuit

De l'Algérie colonisée au camp de prisonniers picard, l'auteur franco-algérien déroule la grande fresque des laissés-pour-compte dédaignés par l'histoire de France.



Récompensé par le grand prix du roman métis en 2021, *D'amour et de guerre* aura ému, intrigué et suscité l'effroi des lecteurs qui auront lu, sous la plume d'Akli Tadjer, les heures sombres d'une Algérie réquisitionnée pour se battre en France contre les Allemands. Adam, personnage central, ne rêve que d'une existence paisible avec Zina dans leur future maison au cœur des paysages kabyles. Lorsqu'il apprend qu'il est appelé à combattre, déserter avec sa bien-aimée lui semble être la seule issue possible pour réaliser ses projets. Mais il se heurte rapidement à un mur lorsqu'il se fait arrêter en pleine fuite par les forces de l'ordre. Adam déchante et prend rapidement conscience que la destinée des hommes de sa famille se répète, éternel recommencement sisyphéen soumis par ce pays colonisateur avide de grandeurs. Arrivé en France, il passe de combattant à prisonnier et d'Algérien à pas-grand-chose, avec le lot de traumatismes et d'injustices que la Seconde Guerre mondiale implique. Accompagné de Samuel et de Tarik, ses acolytes d'infortune aussi différents qu'intrigants, Adam monte le plan de leur évasion pour retrouver Zina et ces terres algériennes qui les ont vus naître.

Akli Tadjer explore brillamment l'espace de l'intime dans un contexte de guerre, le rapport étroit aux croyances qui se renforcent puis s'évanouissent et le vertige puissant de la liberté qui s'effrite sous la pression des conflits mondiaux. Il offre la possibilité d'un nouveau point de vue inspiré des histoires tragiques que l'on garde comme étendard de souffrance pour ne jamais oublier la brisure d'un peuple. La guerre y est vue de l'intérieur et l'on a droit à tout ; de la tuberculose aux morts que l'on entasse dans les fosses, ou de l'espoir qui hante les nuits à l'amour indéfectible des amants que l'on sépare. Le romancier franco-algérien ne s'est pas arrêté en si bon chemin, signant *D'audace et de liberté* (Les Escales), une suite de *D'amour et de guerre* qu'il est tout à fait possible de lire indépendamment. On y retrouve forcément Adam, cette fois dans le Paris de l'après-guerre où d'autres idées fusent, celles de rendre justice au pays des grands oubliés, de susciter la révolte pour l'indépendance et peut-être d'accéder à certains rêves qui dorment depuis trop de temps.

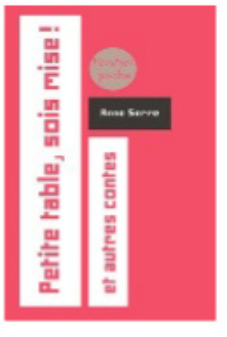
Marie Jouvin

D'AMOUR ET DE GUERRE
AKLI TADJER
336 P., POCKET, 7,70 €

Grimm à son compte

Il était une fois un papa habillé en femme, une maman toujours nue et leurs trois fillettes assoiffées de plaisir. Ainsi commence le provocant conte d'Anne Serre, qui n'emprunte son titre à Grimm que pour mieux le grimer. À l'âge où les demoiselles portent des petits pots de beurre, la narratrice se fait poupée vivante et complaisante, rompue aux saillies et caresses que lui prodiguent les adultes, appuyés à la table luisante *« comme un lac gelé »* de la salle à manger. D'agapes en orgies, le conte va son petit contre-chemin, renversant le schématisme et la morale du genre en même temps que les sermons de l'assistance sociale… Avec le temps, cependant, même le plus gelé des lacs finit par se fendiller. Et qui peut dire, alors, ce qui s'y reflétera ? Pour cette réédition de *Petite table, sois mise !*, deux contes de la même espièglerie viennent compléter ce condensé d'indécence caustique. L'un, centré sur une énigmatique et polysémique carte de tarot, *« Le mat » ;* l'autre sur *« Le narrateur »* dont les amis dépossédés de leurs histoires finissent par lui demander des comptes… ou peut-être d'autres contes ?

Camille Thomine



PETITE TABLE, SOIS MISE! ET AUTRES CONTES
ANNE SERRE
192 P., VERDIER POCHE, 9 €

PHILIPPE MATSAS/POCKET

Maud Ankaoua

La vie en prose

En six ans et deux livres, l'autrice est arrivée, sans faire de bruit, en tête des meilleures ventes, mêlant récits initiatiques et ouvrages de développement personnel. Parcours d'une méthode.

Juste avant que le monde ne se referme sur lui-même, en mars 2020, Maud Ankoua attirait 5 000 personnes au Zénith de Paris, pour une *« journée d'inspiration »*. Elle était devenue un phénomène très tôt, après la parution de son premier ouvrage, *Kilomètre zéro,* vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires en grand format. Reparu en poche en octobre 2019, chez J'ai Lu, il atteint plus de 300 000 ventes. Ces chiffres et ces salles pleines le doivent aussi à un parcours dont les bornes sont le monde de l'entreprise, la résilience et la méditation. En cette fin mai 2022, c'est une autrice avenante et des plus disponible que nous rencontrons.

Sortie major de sa promotion à Sciences Po après des études de finance internationale à Nottingham et à Oxford, elle a 26 ans lorsqu'elle devient dirigeante d'une agence de publicité. À la suite d'un diagnostic médical de malformation cardiaque, Maud Ankua vend l'agence, prend une année sabbatique puis passe dix ans à la direction financière d'une start-up. Nous sommes à la fin des années 2000, et sa vie va changer. *« J'étais à deux doigts du burn out, travaillais quinze heures par jour et m'oubliais physiquement. Une personne de mes associés est morte, et là, j'ai décidé de changer. »* Elle veut faire le tour du monde. *« La personne avec qui j'étais en couple, elle, n'était pas prête à ça,* raconte-t-elle sans une pointe de regret, *alors je suis partie seule. Cinq semaines dans l'Himalaya. »* Nous sommes en 2010 et Maud Ankaoua a 39 ans.

Plusieurs voyages suivront durant les années suivantes,: Annapurna, Everest. Mais cette fois, elle a éprouvé l'envie *« de partager des clés de vie qui* [lui] *faisaient du bien, de revisiter un certain nombre de choses et de* [s]*'y reconnecter »*. L'aveu semble un peu cliché, mais prend une tournure plus personnelle quand elle précise qu'elle lisait depuis vingt-cinq ans déjà des ouvrages de développement personnel. *Kilomètre zéro* ne raconte rien d'autre que l'histoire d'une femme, Maëlle, qui effectue un déplacement au Népal à la place d'une amie gravement malade. Une autofiction et, donc, un récit de développement personnel. Écrit entre 2014 et 2016, le livre est au départ composé *« pour des amis »* et imprimé à *« une centaine d'exemplaires »*. Les fameux amis apprécient. La centaine d'exemplaires devient *« cinq cents, puis mille »*. Le manuscrit devient un ouvrage autopublié, avec titre et numéro ISBN, vendu via un site qu'elle a créé, puis imprimé et envoyé à la demande. La suite est connue : Eyrolles réédite l'ouvrage en septembre 2017.

On sait que ce premier roman a trouvé sa voie. Il en est de même pour le deuxième, *Respire !*, qui reparaîtra en poche à l'automne prochain. Il mêle également récit de voyage (en Thaïlande cette fois) et développement personnel, mais avec un protagoniste masculin. Le prochain ouvrage, fraîchement remis à l'éditeur, paraîtra dans quelques mois – l'autrice joue avec nos nerfs d'intervieweur et ne divulgue aucune date. Aujourd'hui, Maud Ankaoua vit entre Paris et le sud-est de la France. Elle n'est plus dirigeante à temps plein, mais conseillère pour des fonds d'investissement. Des *« missions et des contrats ponctuels »* qui lui donnent une maîtrise plus grande de son (emploi du) temps. Un temps qui lui permet, depuis l'an dernier, de *« faire Compostelle »* avec des *« groupes de lecteurs »* (une quinzaine). Un parcours qu'elle avait toujours effectué seule, et qu'elle propose dorénavant via son site Internet. Des départs sont prévus cet été. Ainsi est la voie du livre, au pays du développement personnel. **Hubert Artus**

KILOMÈTRE ZÉRO. LE CHEMIN DU BONHEUR
MAUD ANKAOUA
384 P., J'AI LU, 7,60 €

ASTRID DI CROLLALANZA/J'AI LU

Claire Duvivier

Au-delà du genre

En un livre, l'éditrice et autrice s'est imposée dans le cercle très fermé des auteurs de fantasy à succès, en s'employant à s'affranchir des codes du genre.

JOSÉ CAÑAVATE COMELLAS @STUDIO81GC/LIVRE DE POCHE

Née en 1981, cofondatrice, il y a douze ans, de la maison d'édition Asphalte, Claire Duvivier est aussi à l'origine, avec Guillaume Chamanadjian, du cycle de *La Tour de garde*, deux trilogies entrelacées dont les critiques ont loué la solidité et la fraîcheur – la sienne, *Capitale du Nord*, attendant aujourd'hui son tome 2.

L'autrice n'en était pas à son coup d'essai. Son premier roman, *Un long voyage*, paru en 2020 et auréolé de trois prix, se voit désormais offrir une seconde vie en poche. *« Quelles que soient leurs qualités narratives, les œuvres de fantasy sont très souvent prisonnières d'une idéologie héroïque qui est politiquement, humainement, douteuse »,* déplorait David Meulemans, son éditeur, lors de sa sortie initiale, se félicitant, bien sûr, que son autrice emprunte une autre voie.

Liesse, le narrateur de ce récit remarquablement maîtrisé, est le troisième fils d'un pêcheur disparu en mer. Pour cette raison, il a été *« placé »* au comptoir impérial de Tanitamo, capitale de l'Archipel et, d'abord esclave, est passé au service de Malvine Zélina de Félarasie, une ambitieuse régisseuse assoiffée d'aventures. Bientôt, Liesse accompagne Malvine dans la Cité-État de Solmeri, une province impériale éloignée, où un poste délicat l'attend. *« Vision extraordinaire que cette ville construite en paliers sur une pente abrupte, avec ses rangées de maisons blanches. »* Voilà pour le décor. Son envers regorge d'épreuves, et de surprises. Héros « low-fi », témoin aussi avisé qu'attentif, Liesse ne « fait » pas vraiment l'Histoire : il l'observe, la subit, est « fait » par elle, et tente de trouver sa place au sein d'une société en proie à des mutations radicales.

Avec une louable retenue, loin des afféteries convenues du genre – même si la surnature est bien là –, l'autrice débrouille un passionnant écheveau sociopolitique, auquel son expérience d'éditrice (et de lectrice) l'a, on le ressent, idéalement préparée. *« Portés par des voix narratives fortes, nos textes s'affranchissent des contraintes de genre… »* annonce le site des éditions Asphalte. Claire Duvivier a été à bonne école.

Fabrice Colin

UN LONG VOYAGE
CLAIRE DUVIVIER
320 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,90 €

ET AUSSI…

LA VIE SEULE
STELLA BENSON
204 P., CAMBOURAKIS, 10 €

Dans le Londres de 1918 bombardé par l'aviation allemande et corseté par une morale bourgeoise, Sarah Brown fait la rencontre d'une authentique sorcière. Un moyen de réenchanter sa vie de célibataire en s'affranchissant des conventions. Entre satire et onirisme, *La Vie seule* s'avère une œuvre inclassable, à la fois loufoque et féministe. L'occasion de redécouvrir la Britannique Stella Benson, dont l'intelligence brille à chaque page du roman. **Antoine Faure**

LES JARDINS STATUAIRES
JACQUES ABEILLE
520 P., LE TRIPODE/MÉTÉORES, 13,90 €

Un voyageur tombe sur un pays où, à l'abri de hautes murailles, on fait pousser des statues… Publié en 1982 après être passé dans les mains de Gracq, plusieurs fois réédité jusqu'à sa redécouverte en 2010, *Les Jardins statuaires* de Jacques Abeille est considéré comme un roman culte. C'est aussi la porte d'entrée du « Cycle des contrées », ensemble de romans uniques au sein de la littérature française, souvent comparé à ceux de Tolkien et de Mervyn Peake. **Bernard Quiriny**

BORNE
JEFF VANDERMEER
480 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,70 €

***« Rachel, Rachel… qu'est-ce que je suis ? »* Inquiétante étrangeté : au cœur d'une ville en ruines, dans la fourrure d'un ours endormi (et volant, et mauvais !) haut de trois étages, l'héroïne de ce roman profondément original tombe sur… Borne – d'où le titre. Une plante ? Un animal ? Un artefact ? Une présence, en tout cas, qui va chambouler son univers. Bienvenue dans un monde cruel, marqué du sceau de la féerie la plus sombre.** **F.C.**

Rebecca Solnit

Marche ou rêve

L'essayiste a publié un ouvrage sur la marche comme moyen d'habiter le monde et de cultiver la liberté de l'esprit. Sa réédition en poche nous donne accès à une autre facette du travail de cette intellectuelle engagée.

ADRIAN MENDOZA/L'OLIVIER

Rebecca Solnit est une voix. Ainsi la qualifie-t-on le plus souvent. *« Voix de la résistance »* pour le magazine du *New York Times* en 2017 – elle s'élevait alors contre Donald Trump –, elle est cette *« grande intellectuelle américaine »* et engagée dont la pensée, prolifique, et qu'elle transmet en mots depuis la fin des années 1980, est aujourd'hui très sollicitée lorsqu'il s'agit d'évoquer la politique américaine et les droits des femmes.

Autrice d'une vingtaine d'essais et de travaux sur l'art, l'environnement, l'activisme social, l'Ouest américain, l'urbanisme et les espaces naturels, elle est surtout connue en France pour sa réflexion autour du féminisme. Publié en 2014, traduit en 2018, *Ces hommes qui m'expliquent la vie* a bénéficié d'un fort écho en parallèle du mouvement MeToo. Prolongement d'une tribune parue sur Internet en 2008, cet essai mettait le doigt sur cette tendance – appelée depuis *mansplaining* – de certains hommes à considérer une femme comme ignorante au moment d'aborder un sujet dont elle a, en fait, déjà connaissance. Un an plus tard, en 2019, *La Mère de toutes les questions,* qui lui faisait suite, approfondissait son propos sur la manière dont la parole des femmes tend à être amoindrie. Depuis, L'Olivier poursuit l'édition des œuvres de Rebecca Solnit, qui, en plus de partager le résultat de ses recherches et le récit de ses expériences avec une générosité confondante, a le don de nous attraper par sa plume vivante et limpide, et de nous intéresser à tout.

UN ART SANS LIMITE

Alors que *Souvenirs de mon inexistence,* un de ses livres les plus récents et le plus personnel, nous parvenait en février dernier, c'est aujourd'hui *L'Art de marcher,* initialement paru en 2000, que l'on tient entre les mains. « *Le premier ouvrage pour lequel j'ai reçu une avance digne de ce nom et également le premier qui a largement circulé* », précisait Solnit dans *Souvenirs…* Charmé par ses réflexions féministes, emporté par l'écriture profonde de ses *Souvenirs* – qui attestaient de la violence omniprésente des hommes dans la vie des femmes –, on cherche ici le moment où l'essayiste dira « je ». Cela arrive, mais il s'agit tout de même d'autre chose. *L'Art de marcher* est une surprise de chaque instant, une somme de connaissances qui parle du mouvement de nos

deux pieds et par là même de liberté. *« L'histoire de la marche relève en partie de l'histoire de l'imaginaire et de la culture. »* Elle est *« aussi foisonnante que celle de l'humanité »*. Son étude, elle, *« s'apparente à la marche elle-même de par son absence de limites »*. En effet, il n'y en a aucune ici. Le livre s'ouvre dans la Grèce antique et se ferme à Las Vegas.

« LE CORPS, L'IMAGINATION, LE MONDE »

Entre le point de départ et celui d'arrivée, on passe par le désert du Nevada, les jardins anglais, Buenos Aires, San Francisco, Paris… La marche nous apparaît tantôt philosophique, littéraire, tantôt politique, spirituelle. Comment dire ? On avait oublié ce que c'était que marcher – surtout après deux ans de quasi-immobilité. On ne savait pas que la marche pouvait recouper tant de choses. Rebecca Solnit nous guide à travers la nature et les villes, empruntant chaque détour, regardant par-delà l'horizon des métaphores attendues, pour relater tout un tas d'histoires, convoquer nombre de peuples, figures et artistes (de Rousseau à Martin Luther King, de Whitman au duo Marina Abramović-Ulay – c'est une impossible liste), et appuyer l'importance d'aller à pied pour découvrir le monde et éveiller l'esprit.

Passionnants sont les chapitres sur l'origine de la bipédie ou sur la marche comme sujet d'écriture ; passionnant est celui sur les labyrinthes et chemins de croix. *« Aussi dangereuse et fascinante qu'un cours d'eau tourbillonnant »,* la rue procure, elle, peurs et *« joies énergiques »,* accueille le promeneur solitaire comme la foule contestataire. Bien sûr, Solnit évoque également comment, en tous lieux et de tout temps, les femmes durent compter leurs pas, rester vigilantes, et furent ainsi privées (le sont encore) du plaisir de flâner, d'apprécier parfaitement cette *« constellation de la marche »* reliant *« le corps, l'imagination, le monde »*.

Marquant la consonance entre cheminement extérieur et intérieur, *L'Art de marcher* reflète bien la nature du travail interdisciplinaire de Rebecca Solnit, et rassemble d'ailleurs en son sein nombre de ses thèmes de prédilection. On comprend que pour elle importent les lieux, la notion d'expérience et les formes de résistance. Et que sans doute, chacun de ses livres porte l'espoir. On n'en a que trop besoin. **Juliette Savard**

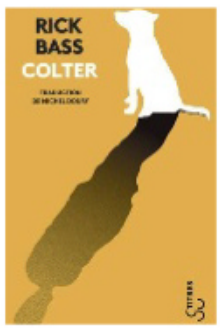
L'ART DE MARCHER (A HISTORY OF WALKING)
REBECCA SOLNIT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ORISTELLE BONIS, 400 P., BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER, 11,90 €

LA VOIX DE SON MAÎTRE

Dans son nouveau livre, Rick Bass rend un bel hommage à son chien de chasse, rejoignant ainsi le club des auteurs cynophiles.

Il faudrait écrire un « Dictionnaire des chiens en littérature ». Il comprendrait le Stupide de John Fante, le Bauschan de Thomas Mann, le Clément de Houellebecq et le Colter de Rick Bass, un pointer anglais incroyablement doué pour la chasse – qui donne son titre à cet ouvrage. *« Il faudra me pardonner tout le bien que j'en dis. Ce n'est pas pour me vanter, mais pour m'émerveiller de la chance extraordinaire que j'ai eue de tomber sur un chien au talent aussi remarquable. »* Bass a fait éduquer son chien par un spécialiste, qui l'a transformé en champion. On comprend vite que le vrai talent de Colter n'est pas de débusquer du gibier, mais d'amener son maître à expérimenter un nouveau rapport à la nature, au fil de leurs virées dans les collines du Montana. *« Dans ces moments parfaits, tandis que nous franchissions ainsi ces champs immenses, il me semble que, si l'on nous observait du haut du ciel, on aurait l'impression que nous ne touchions pas terre. » Colter* est un récit écologiste, plein d'humour et de cocasserie. **Bernard Quiriny**

AUDREY SOVIGNET



COLTER (ID.)
RICK BASS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MICHEL DOURY, 208 P., CHRISTIAN BOURGOIS/TITRES, 7,50 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

LE CHIFFRE DE L'INFINI

Le vaste mouvement de republication des œuvres de Roberto Bolaño, aux éditions de l'Olivier et dans la collection de poche « Points », nous ramène en mémoire bien des œuvres cultes. Notamment *2666,* roman total et néanmoins inachevé de plus de mille pages, paru un an après la mort de l'auteur. C'est peu dire que ce texte défie la mesure : ses cinq parties (autant dire cinq romans) font le grand écart entre l'Europe, au début du xx^e^ siècle, et les féminicides contemporains au Mexique. Au centre, le mythique écrivain allemand Archimboldi… Une bande de critiques de tous pays le traque en première partie, ce qui les mène à Santa Teresa, cité industrielle du Mexique où l'on assassine les ouvrières des maquiladoras. Là vit un autre critique, Fate, héros de la troisième partie, flanqué d'une épouse perturbée et d'une fille trop jolie pour qu'il ne s'inquiète pas pour elles. Un journaliste afro-américain passe à Santa Teresa et s'éprend de ladite fille. Suit le gros morceau : une succession de scènes de crime dont toutes les victimes sont des femmes, qui débouchent sur des récits, eux-mêmes reliés à d'autres crimes. Puis le roman final, qui montre qu'un écrivain peut en cacher un autre (qui lui-même peut en cacher un autre…). Tout cela est porté par une narration torrentielle, qui se ramifie en dizaines d'affluents sans perdre sa direction première ! Bolaño est mort en 2003, mais son prodigieux roman a fait des petits : *Notre part de nuit,* de l'Argentine Mariana Enriquez, repose sur une structure très semblable…

2666 (ID.)
ROBERTO BOLAÑO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI) PAR ROBERT AMUTIO, 1 168 P., L'OLIVIER, 29 €

J.R. dos Santos

Au cœur des ténèbres

Le présentateur vedette du JT portugais nous plonge dans la folie nazie avec un récit inspiré de faits réels mêlant ésotérisme et Histoire, sa recette à succès.

Le Dan Brown portugais, voilà comment la presse et le milieu littéraire surnomment J. R. dos Santos depuis son premier coup d'éclat avec *La Formule de Dieu* (2012). Un comparatif élogieux pour vanter sa plume haletante et ses impressionnants succès de librairies – il cumule plusieurs millions d'exemplaires vendus dans le monde –, mais qui s'accompagne également d'une petite pique, un parallèle moqueur avec les frasques sulfureuses de son homologue américain. Comme Dan Brown, le présentateur vedette du journal télévisé portugais s'est fait, avec la série Tomás Noronha, une spécialité d'une littérature controversée, à mi-chemin entre le thriller scientifique et le manifeste religieux et ésotérique. Au-delà de la flamme romanesque incontestable qui anime ses récits, il se plaît à explorer certaines théories d'illuminés et s'amuse à provoquer l'ire du clergé.

Néanmoins, il existe un pan de l'œuvre de J.R. dos Santos beaucoup moins sujet à polémique et bien plus abouti. À l'instar de *L'Homme de Constantinople* et d'*Un millionnaire à Lisbonne*, diptyque romanesque passionnant qui nous emmenait sur les traces de Calouste Gulbenkian, survivant du génocide arménien devenu l'homme le plus riche du monde, sa littérature historique, en plus d'être un condensé d'aventures, donne un éclairage différent et novateur sur certaines grandes époques et figures de l'Histoire.

Dans cette même veine paraît aujourd'hui, en poche, *Le Magicien d'Auschwitz*. Premier tome d'un autre diptyque consacré cette fois à l'horreur des camps (le second tome vient de paraître en grand format). Ce récit glaçant, inspiré de véritables manuscrits retrouvés près des fours crématoires, saisit dans un nouvelle approche ce sujet dont on pensait connaître toutes les atrocités. J.R. dos Santos se fait le porte-voix de deux destins qui vont tragiquement converger vers Auschwitz. Celui d'Herbert Levin, un magicien juif surnommé « Le Grand Nivelli », objet de fascination du régime nazi déporté de Prague jusqu'au camp de la mort, et celui de Francisco Latino, un Portugais combattant pour Hitler, engagé dans les SS pour retrouver la trace d'une juive russe dont il est tombé amoureux. Aidé par un travail de documentation remarquable, dos Santos interroge les affres de la psyché nazie et raconte, autant que leur cruauté innommable, leur attirance pour les forces occultes et le mysticisme démoniaque. Sur le front, dans les ghettos et jusqu'aux portes des fours crématoires, *Le Magicien d'Auschwitz*, texte habité sur lequel plane l'ombre de Primo Levi, se lit comme la fresque déchirante des abîmes de l'Histoire, une lutte acharnée entre Nivelli le mage blanc et Hitler et sa magie noire.

Léonard Desbrières

LE MAGICIEN D'AUSCHWITZ (O MÁGICO DE AUSCHWITZ)
J.R. DOS SANTOS
TRADUIT DU PORTUGAIS (PORTUGAL) PAR ADELINO PEREIRA,
480 P., POCKET, 8,50 €

SOUS LES RIRES, L'ARBITRAIRE

Œuvre culte, *Le Rôle de ma famille dans la révolution mondiale* fut, à l'image de son auteur Bora Ćosić, un roman sur l'après-guerre tour à tour révéré et controversé en ex-Yougoslavie. Le lecteur y est d'emblée happé dans le tumulte invraisemblable de l'appartement de Belgrade où vit le narrateur, un gamin porté sur l'écriture, avec son encombrante famille. On y crie beaucoup et s'y blesse souvent. Derrière la farce volontiers burlesque, l'arrière-plan historique frappe par sa justesse. La ville rêve d'Amérique tout en attendant l'Armée rouge. Par petites touches, un régime autoritaire se met en place ; la tribu s'y retrouve embrigadée avec sa loufoquerie habituelle, mais finira par en faire les frais. Dans le roman familial comme dans celui de la nation, la vérité s'estompe. Reste la certitude du malaise qui s'installe.

Antoine Faure

LE RÔLE DE MA FAMILLE DANS LA RÉVOLUTION MONDIALE (ULOGA MOJE PORODICE U SVETSKOJ REVOLUCIJI)
BORA ĆOSIĆ
TRADUIT DU SERBO-CROATE PAR MIREILLE ROBIN, 176 P., PAVILLONS POCHE, 8 €

SLIDES AND BITES/UNIVERS POCHE

Sœurs en sursis

Avec ses précédents romans, l'Irlandaise Claire Keegan nous avait habitués à des portraits de femmes touchantes, désireuses de s'affranchir du joug masculin pour goûter à la liberté et savourer un désir retrouvé. Avec *Ce genre de petites choses*, court roman inspiré d'une histoire vraie, celle du Couvent de la Madeleine, elle se met cette fois dans la peau d'un homme et en fait le témoin révolté des drames silencieux du patriarcat. En ce mois de décembre 1985, au cœur de l'Irlande, Bill Furlong, marchand de bois et de charbon, se tue à la tâche pour nourrir sa famille et entame sa tournée matinale par une livraison dans le couvent voisin. Parce qu'un modeste commerçant ne peut se permettre d'être regardant avec ses clients, il a toujours fait fi des rumeurs selon lesquelles les sœurs du Bon Pasteur tiendraient dans cette maison de Dieu une prison à ciel ouvert pour exploiter les filles de mœurs légères. Mais la découverte ce matin-là, dans la réserve à charbon, d'une jeune femme traumatisée, va finalement le convaincre de se muer en preux chevalier. Avec ce conte glaçant, Claire Keegan oppose à la noirceur de l'âme humaine un personnage inoubliable, à la bonté sincère, devenu par la force des choses un héros ordinaire. **L.D.**

CE GENRE DE PETITES CHOSES (SMALL THINGS LIKE THESE)
CLAIRE KEEGAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRALANDE) PAR JACQUELINE ODIN, 128 P., LE LIVRE DE POCHE, 6,90 €

Histoires d'une violence

Le fil rouge de ces microfictions peut faire penser à la courbe d'un électrocardiogramme oscillant entre certains pôles de violence de la société israélienne. L'absurde qui règne dans l'œuvre d'Etgar Keret n'est jamais gratuit. Surtout dans la première nouvelle, où le narrateur se fait braquer par des barbus qui lui réclament… des histoires ! La peur des attentats est omniprésente dans ce recueil, où il est également question de la misère de certains Arabes poussés au pire. La société dépeinte est multiculturelle, mais on rencontre aussi des familles frappadingues, des couples pétris de turpitude, et même une hémorroïde au comportement tyrannique. Dans un registre onirique, la nouvelle éponyme *Au pays des mensonges* fait état d'une quête du beau et rappelle les fables mélancoliques de Dino Buzzati : ici, l'anti-héros bascule dans un monde où ses mensonges prennent vie et le hantent, comme ce chien écrasé qui lui a servi d'excuse lorsqu'il était enfant. Un autre cabot évoque le *Chien Stupide* de Fante, dans une nouvelle sur la perte de désir sexuel et l'adultère. Certains passages manquent un peu de respiration et paraissent obscurs, mais on ne peut qu'admirer la liberté de cette prose qui a valu plus tard à son auteur le prestigieux prix Sapire. **Simon Bentolila**

AU PAYS DES MENSONGES (PITOM DFIKA BADELET)
ETGAR KERET
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR ROSIE PINHAS-DELPUECH, 232 P., POINTS, 6,90 €

MURDOMCLEOD/LIVRE DE POCHE – ALESSANDRO MOGGI/POINTS

ET AUSSI…

LA REINE DU SUD
ARTURO PÉREZ-REVERTE
520 P., POINTS, 8,90 €

La jeune compagne d'un narco mexicain assassiné doit s'exiler en Espagne, où son intelligence, un sang-froid irréel et des pygmalions en feront la patronne du trafic de drogue en Méditerranée. Si l'intrigue de *La Reine du Sud* ne surprendra pas les amateurs du genre, l'originalité de cette épopée adaptée sur Netflix réside dans les recherches méticuleuses de l'auteur et l'épaisseur psychologique de son héroïne, objet d'une captivante émancipation. A.F.

RIEN DE SÉRIEUX
NAOISE DOLAN
336 P., 10/18, 8,20 €

Ava, Irlandaise de 22 ans, séjourne à Hongkong où elle donne des cours d'anglais à des enfants privilégiés. Si elle entretient une relation assez froide avec Julian, elle rencontre bientôt la magnétique Edith, dont l'affection ranime son rapport compliqué à l'intimité. Illustrant *« la peur absolue de la vulnérabilité »* d'une certaine jeunesse, ce premier roman articule à merveille le récit de sa narratrice et les dialogues où le sarcasme, savoureux, est à son comble. Juliette Savard

PETITES HISTOIRES POUR FUTURS ET EX-DIVORCÉS
KATARINA MAZETTI
224 P., BABEL, 7,70 €

Une mosaïque d'épisodes de vie du couple d'aujourd'hui : les retrouvailles ratées d'anciens amants, un deuil rendu impossible par la maladie, des fêtes de fin d'année rock and roll avec les anciens coups de cœur, etc. Connue grâce au *Mec de la tombe d'à côté*, Katarina Mazetti propose dans ce recueil de nouvelles une palette haute en couleur – quoiqu'un peu inégale – d'histoires croustillantes, cocasses et acerbes. Marie Lechevalier

Eddy L. Harris

Sur la route de son moi

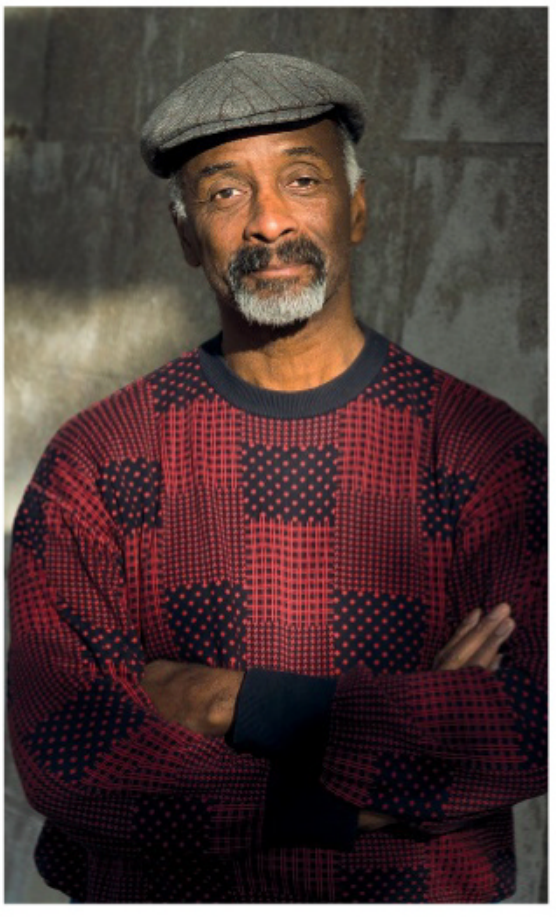
Né en 1956 à Indianapolis et installé en Charente, l'auteur et documentariste américain passe sa vie sur les routes et les fleuves. Pour comprendre le monde et surtout qui il est.

En 2009, Eddy L. Harris publiait *Paris en noir et black*. L'auteur, installé depuis peu dans un village charentais, y racontait son coup de foudre pour la France. Pour ce pays où il sent qu'il peut enfin être lui-même, tout simplement, alors qu'aux États-Unis il *« reste avant tout et pour toujours un Noir »*. Aujourd'hui encore, l'auteur considère que sa couleur de peau n'est qu'une de ses facettes. Cela lui vient de son enfance passée à Saint-Louis dans le Missouri.

Poussé par ses parents, il fréquente un collège blanc catholique, puis l'université de Stanford. La question de l'identité noire américaine le taraude déjà. Ainsi, il parachève sa formation par une année à Harlem pour s'imprégner de ce quartier mythique. Il en tirera un livre éponyme, suivi de *Jupiter et Moi*, récit touchant de la relation d'un père et de son fils pris dans les filets du racisme aux États-Unis. S'il a choisi la France pour se sentir libre, l'écrivain n'est pas dupe. *Paris en noir et black* souligne aussi les contradictions de l'intégration à la française.

À PIED, À MOTO, EN CANOË

Partir pour comprendre ce qui se passe autour de lui et en lui. Tel est le désir qui jette Eddy L. Harris sur les routes dans les années 1980. Il traverse en canoë le Mississippi, du lac Itasca dans le Minnesota au golfe du Mexique, à 30 ans. Ses pensées vagabondent dans l'histoire de ce fleuve marqué par l'esclavage et la ségrégation, mais surtout vers sa propre expérience. Il en tire un essai paru récemment en poche : *Mississippi Solo*. En 1989, Harris part en Afrique. Il traverse le continent, de la Tunisie, où il arrive sans visa, jusqu'au Cap en Afrique du Sud. *« Je voulais explorer ce que c'est d'être Africain, mais aussi l'influence de l'Afrique sur les Noirs américains. Là-bas, on me voyait comme l'étranger, l'autre. Le résultat de ce voyage a été de me sentir plus américain qu'avant »,* nous explique-t-il aujourd'hui au téléphone au sujet de son essai *Native Stranger* (non traduit).



De retour en Amérique, il enfourche une moto pour une traversée solitaire du Sud profond. *South of Haunted Dreams* (non traduit) raconte son désir de se confronter au regard des autres. *« Je ne pense pas à la peur pendant le voyage, car je suis trop occupé à réfléchir à l'endroit où je vais manger ou dormir. J'y pense après. Ou avant. La peur, aux États-Unis, vient du fait d'être noir dans des endroits où l'on ne voit pas trop de personnes noires. L'Amérique est un endroit dangereux. Tu ne sais jamais quand une personne folle va commettre un acte délirant. Cela veut dire que si tu es seul dans un canoë, ta vulnérabilité est réelle »,* poursuit-il dans son français teinté d'un doux accent américain.

UN ÉTERNEL VOYAGEUR

Ce qu'il a pu expérimenter en 2014 lorsqu'il descend de nouveau le fleuve qu'il trouve plus propre et embelli d'une nature foisonnante. *Le Mississippi dans la peau,* paru en France en 2021, naît de sa curiosité de voir si la présidence d'Obama a ravivé le racisme dans le pays. Il en conclut que oui. Il passe aussi du temps avec les Amérindiens établis le long du fleuve dans l'idée de creuser la question de la domination par les Américains.

« Je suis un voyageur. Je voyagerai probablement jusqu'à ma mort. Mon seul problème est le temps », confie l'écrivain de 66 ans. Le confinement a dû peser sur son moral. Il répond en riant qu'il a plutôt pris du poids. Il se baladait dans son *« petit village en Charente »* pour tenter de perdre ses kilos. *« C'était doux. Je n'avais aucune appréhension. Si j'avais fait la même chose au Texas, j'aurais eu peur de la folie raciste, du fait que les gens ont toutes ces armes. »* Son ouvrage en cours n'est pas un récit de voyage, mais encore un livre qui déplace notre regard : une relecture des *Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain du point de vue de Jim, l'esclave de Miss Watson.

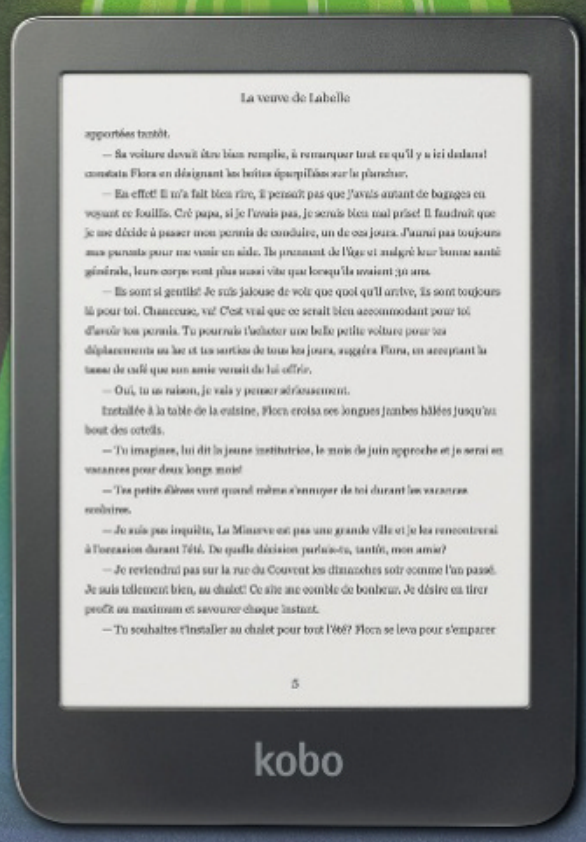
Gladys Marivat

MISSISSIPPI SOLO (ID.)
EDDY L. HARRIS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PASCALE-MARIE DESCHAMPS, 352 P., LIANA LEVI/PICCOLO, 12 €

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA VIA LEEMAGE

LA FNAC RECOMMANDE

LES LECTURES LES PLUS CAPTIVANTES.



LISEUSES KOBO BY FNAC

à partir de 99€99*

- Offre d'essai gratuite à l'abonnement ebooks incluse**
- Aussi léger qu'un livre de poche
- Lisez de jour comme de nuit

kobo by fnac

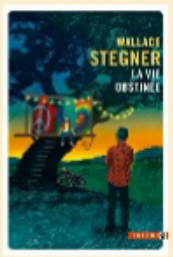
fnac.com

*** Premier prix sur la liseuse Kobo NIA ** 14 jours d'essai gratuit ou offre exceptionnelle de 30 jours d'essai gratuit pour toute souscription entre le 22/06/22 et le 31/07/22 inclus, puis 9€99 par mois, sans engagement. Informations disponibles sur fnac.com/Kobo-by-fnac.**

ET AUSSI…

LA FORÊT DES DISPARUS
OLIVIER BAL
478 P., POCKET, 8,30 €

Où l'on renoue avec Paul Green, rencontré dans *L'Affaire Clara Miller*. Ce journaliste qui fouine autour des faits divers au volant de sa vieille Ford Country Squire. Il enquête ici au fin fond de l'Oregon. Dans une forêt au triste record national : celui des disparitions inexpliquées. Green et tous les autres personnages marquent de leur empreinte cette intrigue. Le héros américain du romancier français est d'ailleurs à retrouver dans *Méfiez-vous des anges* (paru chez XO ce printemps). **H.A.**



LA VIE OBSTINÉE
WALLACE STEGNER
448 P., GALLMEISTER/ TOTEM, 11,80 €

Considéré comme le « doyen des écrivains de l'Ouest », Wallace Stegner dit comme personne les affres du temps qui passe. Dans *La Vie obstinée,* il s'attache à Joe Allston et son épouse Ruth, retirés dans les collines au sud de San Francisco. Tous deux aspirent au calme, à la récapitulation. Surviennent alors un campeur sans-gêne et une jeune femme mourante. De vieilles blessures sont rouvertes. La vie, encore elle. Magistral. **F.C.**

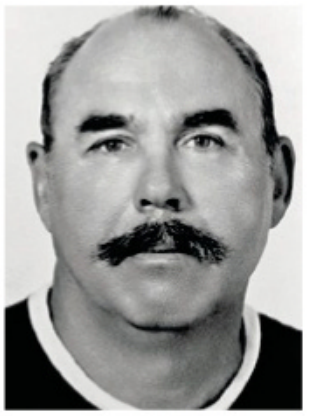
LA MÈRE NOIRE
JEAN-BERNARD POUY, MARC VILLARD
176 P., FOLIO POLICIER, 7 €

Une histoire racontée en deux points de vue. D'un côté, Jean-Bernard Pouy suit un duo père-fille, après le départ de Véro, la mère. De l'autre, Marc Villard, qui s'attache à Véro, après qu'elle a quitté le foyer familial. Pouy s'en tient à quelques jours de la relation fusionnelle entre « papinou » et « Coclo », dans un style qu'il maîtrise, en longues phrases dansantes ; Villard se fait biographe intime et précis pour dessiner six ans de vie. Deux textes qui se répondent pour que chaque personnage trouve sa voix. **E.L.**

Ed Lacy

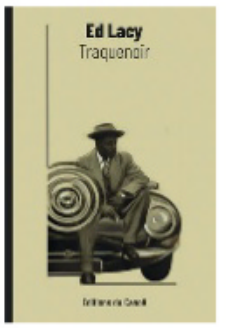
Un suspect idéal

Cette nouvelle publication de *Traquenoir* permet de redécouvrir cet auteur oublié, qui bouscula les codes du polar avec son enquêteur afro-américain.



Ed Lacy est tombé dans l'oubli. Écrasé par des écrivains (un peu) plus grands que lui, célébrés ici ou là, Chandler, Thompson, MacDonald, Himes… Jean-Patrick Manchette, pourtant, affirmait dans l'une de ses chroniques noires que *« tous les romans de Lacy sont excellents »*. Une grosse vingtaine de polars, surtout publiés dans les années 1950, font valoir les idées progressistes et pacifistes de Lacy, qui aime planter ses intrigues dans un contexte politique et social. Les éditions du Canoë ont la bonne idée de rééditer (certes en grand format et non en poche…) *Traquenoir*, sorti en français en 1957 sous le titre *À corps et à crime*. L'histoire d'un privé noir, Toussaint Marcus Moore, chargé de surveiller un type, et que la police va bientôt accuser de l'avoir assassiné. Une course-poursuite qui prend son temps, Lacy s'attachant à décrire le contexte des États du Sud, entre ségrégation et racisme. Comme souvent à l'époque, l'intrigue avance à coups de grandes scènes formidablement dialoguées, évite le psychologisme, raconte l'époque en sous-main. Ed Lacy (1911-1968), de son vrai nom Leonard S. Zinberg, est le premier écrivain de polar à mettre en scène un héros noir, avant même les flics de Chester Himes. Il faut l'applaudir.

Éric Libiot



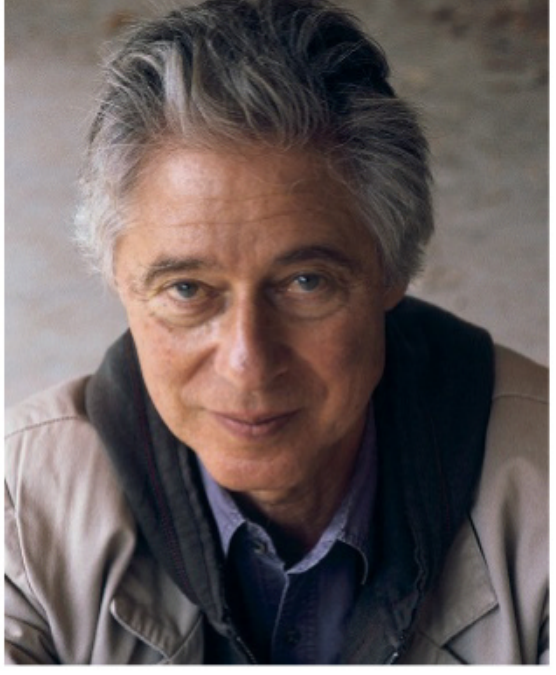
TRAQUENOIR (ROOM TO SWING)
ED LACY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ROGER MARTIN, 192 P., LE CANOË, 18 €

LARMES À GAUCHE

Joanna et Alistair s'envolent de Glasgow avec leur bébé de neuf semaines, Noah. Direction Melbourne. L'enfant ne cesse de pleurer, provoquant la colère des autres passagers. Il ne se calme qu'après avoir ingurgité du paracétamol. Quelques heures après l'atterrissage, le couple roule sur une autoroute australienne, Noah est toujours calme. Et pour cause : il est mort. Cris de la mère, qui veut se rendre à la police et expier. Mais Alistair a d'autres plans pour protéger son épouse. *The Cry* expose la solution qu'ils ont choisie grâce au suspense orchestré en deux narrations : l'une suit Joanna, et l'autre est le récit du procès de cet homicide involontaire. Le tout est un polar psychologique avec sa dose de mensonges, de zones d'ombre, et de beaucoup (de cris) d'amour. **Hubert Artus**

THE CRY (ID.)
HELEN FITZGERALD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR ALEXANDRE CIVICO, 384 P., J'AI LU, 8,30 €

DR/CANOË



DIDIER PRUVOT/FLAMMARION

Robert Littell

Génie d'espions

Voici l'un des grands noms du roman d'espionnage. Un auteur américain à relire grâce à la réédition de ses livres les plus emblématiques.

À 87 ans, Robert Littell reste l'un des maîtres du thriller d'espionnage. Tandis que *La Peste sur vos deux familles*, son nouveau roman russe, vient de paraître en grand format chez Flammarion, les éditions J'ai Lu ont eu la bonne idée de toiletter quatre de ses titres les plus emblématiques. *La Défection de A.J. Lewinter* (1973), histoire d'agent double sur fond de guerre froide ; *L'Amateur* (1981), mettant en scène un cryptologue avide de vengeance ; *Légendes* (2005), centré sur un spectaculaire ex-agent aux identités multiples. Quant à l'éléphantesque *La Compagnie* (2003) qui, sur plus de quatre décennies, promène son lecteur de Berlin à l'Afghanistan, et d'Israël à Cuba, il s'impose comme « le » roman de la CIA. Difficile, malgré l'absence d'un personnage principal, de se déprendre de ce récit, formidablement documenté, dont les protagonistes yankees ne sortent pas blancs comme neige. Compliqué aussi de démêler le vrai du faux.

Autre réédition bienvenue : deux titres plus « littéraires » de Littell, publiés chez Points : *Koba,* ou l'horreur de la mécanique stalinienne vue à travers le prisme d'un enfant surdoué privé de parents, l'inoubliable Léon Rozental ; et, surtout, *L'Hirondelle avant l'orage,* l'un des plus beaux textes de l'Américain, qui raconte les dernières années du poète Ossip Mandelstam, trop entier pour ne pas défier « le montagnard du Kremlin », et trop précieux, aux yeux du régime, pour être immédiatement supprimé. Qu'on se rassure : entre interrogatoires glaçants et dénonciations sordides, ça finira mal quand même.

Fabrice Colin

LA COMPAGNIE. LE GRAND ROMAN DE LA CIA (THE COMPANY. A NOVEL OF THE CIA)
ROBERT LITTELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATALIE ZIMMERMANN, 1 248 P., J'AI LU, 10,10 €

10/18 Un monde à portée de page

UNE VAGUE D'ÉMOTIONS

« Entre drôlerie glaciale et réconfort brûlant. »
Télérama

« *L'Octopus et moi* aspire le lecteur dans les boucles de ses tentacules. »
Le Monde des Livres

« Un récit hypnotique d'une beauté involontaire et solaire. »
ELLE

ET AUSSI…

VIVE LA MARÉE
RABATÉ, PRUDHOMME
120 P., FUTUROPOLIS, 10 €

Une journée à la plage vue par Rabaté et Prudhomme, qui saisissent les jeux d'enfants, les maillots de bain trop petits, les bedaines dégoulinantes, les joies du camping, la drague en serviette, etc. Tendre, drôle, piquant, et presque un exercice de style : le récit de *Vive la marée* est comme un long plan séquence raconté en cases, dans lequel tous les personnages sont reliés en un remarquable mouvement artistique. On s'arrête avec délice sur chaque mot et chaque détail. E.L.

LE CHEMISIER
BASTIEN VIVÈS
208 P., CASTERMAN, 10 €

Le trait de Bastien Vivès est reconnaissable entre mille : à peine esquissé, peu de décor, une sensualité folle, une légèreté parfois grave. *Le Chemisier* est l'histoire de Séverine qui revêt par hasard un chemisier en soie. L'étudiante introvertie se transforme alors en jeune femme attirante, indépendante. Aucune explication rationnelle, mais en sous-main le portrait d'une époque par trop superficielle. Vivès a le talent pour happer l'air du temps. E.L.

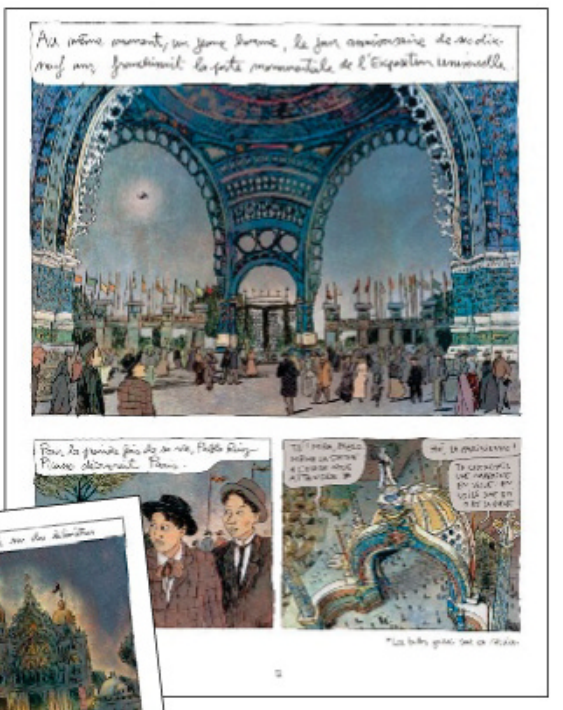
CATHARSIS
LUZ
128 P., FUTUROPOLIS, 10 €

Un jour de janvier 2015, Luz, dessinateur à *Charlie Hebdo*, a perdu plusieurs de ses amis. Lui est arrivé après le massacre. Le dessin aussi l'a quitté ce jour-là, mais il est revenu. *Catharsis* est un cri, un récit fragmenté, une renaissance. Luz plonge dans ses idées noires, se met en scène, raconte la souffrance, la peur, l'envie. C'est un album magnifique, si l'on ose dire, et le trait, brisé, jeté, exprime bien souvent plus que les mots. Des instants de vie pour vaincre la mort. E.L.

Julie Birmant, Clément Oubrerie
Artiste en herbe

Même Picasso a commencé petit. Le duo s'est ainsi penché sur les premières années parisiennes de l'artiste andalou. Un portrait qui annonce également la naissance de la peinture moderne. Passionnant.

Picasso, toujours en haut. Pablo, pas toujours beau. Au fil des temps et des études biographiques, l'homme se révèle coupable macho, amant méchant, lamentable père. L'artiste, lui, brille de mille feux et son importance n'est heureusement jamais remise en cause. Chacun se forgera sa propre morale : jeter le peintre avec l'eau (sale) du bain ou pas. Il y a dix ans, Julie Birmant (scénario) et Clément Oubrerie (dessin) s'intéressaient au jeune Picasso, à peine sorti de l'œuf andalou et venu à Paris à 19 ans pour se frotter à la vie de bohême – et bientôt devenir célèbre. *Pablo*, sorti en quatre volumes à l'origine, est l'un des neuf titres de la première salve de la nouvelle collection poche de Dargaud.



Cette série reste remarquable. Birmant et Oubrerie ont intelligemment choisi de raconter Picasso en choisissant à chaque tome une rencontre marquante : Max Jacob, Guillaume Apollinaire, Henri Matisse et, en un ultime jeu de miroirs, Picasso lui-même, moment où le jeune homme trouve sa voix/voie d'artiste célébré. Mais le duo ne se contente pas de dépeindre Picasso, il le place au centre d'une époque bouillonnante – l'avant 14-18 – et tisse des fils pour mettre en lumière la naissance de la peinture moderne. Le scénario de Julie Brimant est un modèle, qui brasse tant de contraintes dramatiques, le dessin de Clément Oubrerie en est une autre, qui n'imite rien, s'échappe du réalisme, donne de la chair à son trait et parvient d'un coup de crayon à signifier ce monde qui change, qui bouge, et cet homme qui en sera l'un des grands témoins. **Éric Libiot**

PABLO. L'INTÉGRALE
JULIE BIRMANT, CLÉMENT OUBRERIE
352 P., DARGAUD, 9,50 €

JULIE BIRMANT ET CLÉMENT OUBRERIE/DARGAUD 2022

Un ado qu'on aime

Très proche de son personnage, Émilien, Marie-Aude Murail a réussi à le rendre attachant, et populaire auprès de ses jeunes lecteurs.

Émilien paye en francs, lit des livres dont vous êtes le héros, rêve d'avoir un magnétoscope. Et sa mère s'appelle Sylvie ! Bienvenue à la fin des années 1980, décor de la série phare des mésaventures d'Émilien, de la cultissime et indémodable Marie-Aude Murail. Au moment de la publication du premier tome – la série en compte sept –, la romancière est encore au début d'une très longue bibliographie. En 1989, ses jeunes lecteurs rencontrent Émilien, 14 ans, dans *Baby-sitter blues* : un héros sympa, faillible et incarnant à merveille l'autodérision des adolescents. « *Quand on est moche et qu'on a oublié d'avoir un père, on a intérêt à faire marrer tout le monde*. » Bien sûr, des ressorts expliquant le succès sont là, et la pâte Marie-Aude Murail se définit certainement par quelques ingrédients tels que le quotidien contemporain – Émilien vit seul avec sa mère –, du rythme, une galerie de personnages, des dialogues nombreux, d'un humour et d'une repartie parfois cinglants… Mais il y a surtout ce petit plus indéfinissable qui émane probablement de l'amour que porte la romancière à son personnage. Elle aime son Émilien et son récit à la première personne du singulier témoigne de sa proximité, de sa connexion avec lui. Et avec ses lecteurs.

Raphaële Botte

LES MÉSAVENTURES D'ÉMILIEN (T. 1). BABY-SITTER BLUES
MARIE-AUDE MURAIL
128 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS/MÉDIUM POCHE, 6,50 € (DÈS 8 ANS)

AU FIL DU CAMP

Ella, la narratrice, a 14 ans et le lecteur comprend qu'elle ne travaille pas dans un atelier ordinaire. Et que ses clients ne le sont pas davantage… Ella travaille à Birchwood. Lucy Adlington a choisi de raconter, par le biais de la fiction, cette histoire inspirée par un atelier de couture ayant réellement existé pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle ne nomme par exemple jamais le vrai nom du camp, Auschwitz, ni même la religion ou les nationalités. Dans Le *Ruban rouge*, la romancière a choisi de s'attacher au destin romanesque de quatre personnages féminins, alternant des scènes dans l'atelier et d'autres décrivant sans phare la barbarie du camp. Son intrigue explore les choix moraux de chacune et Lucy Adlington réussit un roman historique pour les adolescents très forts. **R.B.**

LE RUBAN ROUGE (THE DRESSMAKERS OF AUSCHWITZ)
LUCY ADLINGTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CATHERINE NABOKOV
360 P., PKJ., 7,95 € (DÈS 13 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 13 JUILLET.

OLIVIER COULANGE/L'ÉCOLE DES LOISIRS

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR VINCENT MONDIOT

POUR FAIRE PARTIE DES DERNIERS BRANLEURS !

Gaspard, Chloé et Minh Tuan, 17 ans, sont des branleurs avec un B majuscule ! Les journées flegmatiques émaillées de mangas, de pornos, de Fortnite sont décapantes… Et ce n'est pas le décalage de génération qui fait écrire cela ! Vincent Mondiot a le talent de décrire avec panache l'ennui et l'art de pese le pour et le contre !

PARCE QUE C'EST SENSIBLE ET JUSTE

Le pitch est simple : les trois amis auront-ils leur bac, aidés par Tina, une immigrée congolaise excellente élève ? Mais l'auteur se fait aussi le fin observateur de ces ados des banlieues pavillonnaires. Le lecteur se glisse dans leurs maisons, décortique leurs blessures plus profondes. L'émotion survient là où on ne l'attend pas pour faire de ce livre une comédie sociale fine et… hilarante.

POUR DÉCOUVRIR UNE FORME LITTÉRAIRE INVENTIVE

La saveur des *Derniers des branleurs* réside dans les discussions, leurs fulgurances, leurs reparties. L'auteur joue avec l'argot, les formules et une forme de crudité. Il éclaire le lecteur sur une pratique culturelle ou évoque ce que deviendra le personnage grâce à une forme de prospective littéraire réjouissante et originale. Prix Vendredi 2020, ce roman est aussi désopilant qu'extrêmement fin. **R.B.**

LES DERNIERS DES BRANLEURS
VINCENT MONDIOT
416 P., GALLIMARD JEUNESSE/PÔLE FICTION, 8,20 € (DÈS 14 ANS)

3 LIVRES EN PLUS

UN ÉTÉ AVEC COLETTE
ANTOINE COMPAGNON
243 P., ÉQUATEURS/PARALLÈLES, 14 €
Colette est-elle soluble dans le féminisme actuel ? Elle disait que *« les suffragettes méritent le harem et le fouet »*. Dans *Un été avec Colette*, Antoine Compagnon loue autant la personnalité fantasque de cette ancienne artiste de music-hall que son originalité stylistique. De quoi donner envie de redécouvrir l'autrice du *Blé en herbe* et de *Chéri*.
L.-H.L.R.

NOS TÊTES AUDACIEUSES
LOUISA MAY ALCOTT
64 P., L'ORMA/LES PLIS, 7,95 €
De Louisa May Alcott, on ne connaît souvent que *Les Quatre Filles du docteur March*. Ses lettres ici réunies révèlent combien elle fut une écrivaine pétillante et irrévérencieuse, engagée dans tous les combats de son époque. Sa manière humble et son autodérision transparaissent dans ses réponses aux aspirants écrivains ou dans son savoureux compte rendu des premières élections locales auxquelles des femmes ont participé. **Gladys Marivat**

MONSIEUR VÉNUS
RACHILDE
192 P., GALLIMARD/L'IMAGINAIRE, 11 €
Voici le roman qui rendit célèbre Rachilde alias Marguerite Eymery, 24 ans à l'époque, pas encore mariée à Vallette, patron du *Mercure de France*. Publié en Belgique sous un double nom, *Monsieur Vénus* narre les amours d'une jeune noble excentrique, qui s'entiche d'un ouvrier qu'elle féminise et domine… Travestissement, SM, saphisme, ce roman osé pour l'époque fit scandale. Les modernes, eux, le relisent à l'aune des questions de genre.
Bernard Quiriny

Franz Kafka
Son œuvre au complet

Deux nouveaux tomes de la Pléiade, rassemblant ses lettres et journaux, permettent de mieux saisir la pensée et le travail de l'auteur de *La Métamorphose*.

Numérotés III et IV, ces volumes de *Journaux et Lettres* font suite aux nouvelles et romans publiés dans les deux précédents tomes de la Pléiade consacrés à Kafka. Le premier va de 1897 à 1914, année charnière à plusieurs titres. Si la Grande Guerre commence, c'est aussi la rupture des fiançailles de Kafka et Felice Bauer ainsi que le début de la rédaction de ce monument littéraire qu'est *Le Procès*. Le second volume couvre les dix dernières années de la vie de Kafka, mort de la tuberculose à l'âge de 41 ans, en 1924.

Mais précisons d'abord que les journaux n'obéissent en rien aux lois du genre. Rien à voir avec ceux de Gide ou Léautaud. Il s'agit plutôt là d'une litanie de nature composite, insoucieuse de chronologie, soumise à l'inspiration ou à la nécessité créatrice, faisant indifféremment écho aux événements du dehors et du dedans. Dans ce merveilleux fourre-tout se côtoient notations de rêves, souvenirs, observations, mais aussi premiers jets et réécritures de textes narratifs comme *Le Verdict*, jailli d'une traite dans la nuit du 22 au 23 septembre 1912. Sous leur aspect disparate, ces textes sont un laboratoire, le champ d'expérimentation d'une pensée, et quelle pensée lorsqu'il s'agit de celle de Franz Kafka !

Les 1 700 lettres connues, pour la plupart sauvées de la disparition par le fidèle Max Brod, comportent deux ensembles principaux. D'abord, celles adressées à Milena Pollak, entre avril et septembre 1920. Ensuite, les lettres envoyées de 1912 à 1917 à Felice Bauer, l'impossible fiancée. Deux femmes, deux échecs. Le mariage, sinon l'amour en soi, était pour Kafka une source obsessionnelle de désarroi, voire de terreur. La « Lettre au père », datée de 1919 et

jamais envoyée, occupe une place à part. Cet impitoyable réquisitoire révèle l'une des origines des souffrances de Kafka, et par conséquent de son œuvre. En devenant écrivain, il contrariait les choix paternels. Mais on ne s'oppose pas au père. Au mieux, on le tue. Sinon gare… Presque un siècle après la mort de Kafka, l'admirable travail éditorial de Jean-Pierre Lefebvre et de ses collaborateurs relance la lecture d'un auteur visionnaire, étrangement en phase avec les tragédies de l'histoire contemporaine.
Serge Sanchez

JOURNAUX ET LETTRES. ŒUVRES COMPLÈTES III (1897-1914) ET IV (1914-1924)
FRANZ KAFKA
SOUS LA DIRECTION DE JEAN-PIERRE LEFEBVRE, 1 632 P. ET 1 834 P., GALLIMARD/LA PLÉIADE, 68 € ET 72 €

THE NATIONAL LIBRARY OF ISRAE/THE LIBRARY OF MAX BROD

Un sage en été

À la dernière page de ce livre, on trouve cette phrase qui est comme une profession de foi de Blondin : *« Très vite, il m'apparut que je serais moins un romancier d'aventures que de mésaventures. »* Jeune, il avait la beauté d'un acteur américain du Hollywood grande époque. Vieux, il ressemblait au père Noël. Si son physique ne s'est pas arrangé avec les années, cet alchimiste du style savait comme personne *« convertir la mélancolie en fantaisie »*. Son humour et ce côté bon camarade lui assurent une postérité durable. *Le Figaro* l'a récemment mis en couverture pour fêter le 100e anniversaire de sa naissance. Son éditeur historique, La Table Ronde, en réédite deux titres : *Un singe en hiver* (dans une version collector) et *Ma vie entre les lignes* (en poche). Ce deuxième livre rassemble des textes écrits entre 1943 et sa mort en 1991. Il y est question d'auteurs jugés infréquentables aujourd'hui (Maurras, Brasillach), mais aussi de ses amis (Morand, Déon, Laurent, Dutourd, Haedens, Dormann), de Jacques Anquetil, de Boris Vian, des cafés d'un Saint-Germain-des-Prés disparu et de bien d'autres choses encore. Un excellent complément à ses *Certificats d'études*, qui se lit sans soif.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Ô capitaine !

Thomas Cochrane, amiral britannique à la réputation sulfureuse, avait de quoi inspirer plus d'un personnage de saga d'aventures maritimes. Ainsi le plus célèbre héros de la série en douze tomes entreprise par Cecil Scott Forrester dans les années 1930 : capitaine Hornblower. Aussi fin stratège qu'inconstant en amour, ce capitaine de frégate de la flotte britannique gravit les échelons au gré des intrigues politiques qui rythment les guerres napoléoniennes. L'occasion de belles descriptions du large (dans un vocabulaire précis sans être jargonneux), de captivantes scènes de bataille navale et d'un zeste d'eau de rose. Dans *Le Seigneur de la mer,* Hornblower devient commodore et embarque, en 1812, à bord d'un navire, pour la mer Baltique, dans un contexte explosif entre Napoléon et le tsar Alexandre Ier. Les Britanniques jouent en quelque sorte les casques bleus… Par ailleurs, dans *Lord Hornblower* (disponible aussi en Folio), cap sur Le Havre où notre capitaine précipite la fin du règne de Napoléon en faveur de l'accession au trône de Louis XVIII. Certaines des intrigues de cet opus sont un brin capillotractées, mais l'auteur ne se départit pas du talent qu'il a de démocratiser l'Histoire en en faisant la matière d'une littérature de divertissement exigeante.

Simon Bentolila

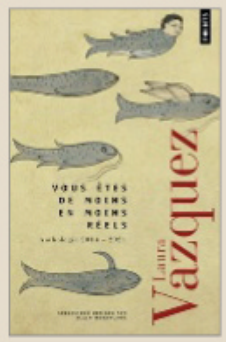
Dissection poétique

Baisser la garde, abandonner le repos des repères et accepter de pénétrer dans un univers fantasmagorique peuplé de bébés flottants et de cadavres visqueux. L'œuvre poétique de Laura Vasquez, qui appelle ces préalables, déplie toute sa densité mentale et sensorielle dans *Vous êtes de moins en moins réels,* déroutante anthologie de poèmes publiés depuis 2014 dans diverses revues. L'autrice marseillaise de 36 ans y donne à voir l'hypnotique gamme de ses obsessions – fœtus, aiguilles, déchirures, *« petites jambes de bactéries »* – et construit un monde ultra-incarné et menaçant. Si à tort *« on finit toujours par croire/qu'on a compris quelque chose »,* la lecture nous ramène ici au plus près du trouble surnaturel et brut qui habitait aussi *La Semaine perpétuelle*, premier roman très réussi de l'actuelle pensionnaire de la villa Médicis. Jaillissements intérieurs et intenses couches de réels se distordent, s'accrochent et s'infiltrent alors en une série de rythmes lancinés et décalages tranchants. *« Pourquoi les chirurgiens ne greffent pas un animal/vivant à ceux qui meurent »*, demande l'habitacle percutant de ses mots où *« la salive peut devenir une chose fluorescente » ; « peut-être que si on s'ouvre la tête on comprend/ce qui se passe/on comprend ce qui se passe/on s'ouvre la tête/on s'ouvre la bouche/l'oreille avec un petit marteau/ça se passe mal/ça va commencer »*. La voracité de sa langue donne à chaque page la force d'un muscle tendu, sur le point de se rompre : *« j'aimerais te connaître bien/j'aimerais donner/un prénom à chacun de tes neurones »*.

Estelle Lenartowicz

MA VIE ENTRE LES LIGNES
ANTOINE BLONDIN
512 P., LA TABLE RONDE/LA PETITE VERMILLON, 11,20 €

LE SEIGNEUR DE LA MER (THE COMMODORE)
CECIL SCOTT FORESTER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MAURICE BEERLOCK, 432 P., FOLIO, 9,40 €



VOUS ÊTES DE MOINS EN MOINS RÉELS. ANTHOLOGIE 2014-2021
LAURA VAZQUEZ
336 P., POINTS, 8,90 €

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO/ ED. – DR

Les trésors de Tempus

Année faste pour les livres de poche ! Après les éditions 10/18 (créées il y a soixante ans) et « Folio » (qui célèbre ses 50 ans), la collection « Tempus » des éditions Perrin, consacrée aux livres d'histoire, fête son 20e anniversaire.

Quelle représentation avons-nous des espionnes hormis des images d'Épinal ? Quelques vedettes tiennent le haut du pavé dans notre imaginaire : Mata Hari, icône par excellence de l'espionne, Joséphine Baker la « Vénus d'ébène » enrôlée sous l'Occupation par le service de renseignement de l'armée française, ou la malheureuse capitaine Dominique Prieur, première femme officier du service action de la DGSE, emprisonnée en Nouvelle-Zélande après le fiasco du sabotage en 1985 du navire de Greenpeace, le *Rainbow Warrior*. Durant la présidence de Donald Trump, un événement symbolique est passé inaperçu. En 2018, une femme fut nommée pour la première fois à la tête de la CIA. Membre du service des opérations clandestines, Gina Haspel avait grimpé les échelons jusqu'au poste de directrice adjointe de l'agence. Une ascension exemplaire qui n'était pas isolée. Les destinées du MI5, le contre-espionnage britannique, avaient été confiées dès 1992 à Stella Rimington. Une authentique dame de fer qui commença sa carrière en bas de l'échelle comme secrétaire, et servit de modèle à M. pour la saga des James Bond.

HOMMAGE À CES DAMES

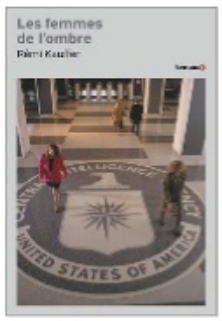
À lire les ouvrages consacrés depuis des décennies aux services secrets, les hommes ont monopolisé les mérites des actions d'espionnage, minorant le rôle des espionnes pourtant nombreuses, efficaces et actives dans tous les pays depuis le XVIIe siècle en Angleterre. *Les Femmes de l'ombre* de Rémi Kauffer, journaliste et historien du monde du renseignement, rend hommage à ces dames occultées, à l'occasion des 20 ans de la collection de livres de poche « Tempus ». Avec plus de 850 titres, elle couvre toutes les périodes historiques selon cinq grands axes : les mondes anciens ; les guerres, révoltes et révolutions ; les tragédies du catastrophique XXe siècle ; les énigmes et enquêtes ; et des grands panoramas thématiques, de l'histoire des Juifs à celles de Venise ou des femmes en Occident. Les livres qui

décrivent les épreuves et les contradictions de l'Histoire de France ont rencontré le plus d'engouement.

EXPLORER LES MÉANDRES DE L'HISTOIRE

Les Mémoires d'Hélie de Saint Marc, *Les Champs de braises,* meilleure vente de « Tempus », n'a pas pris une ride. L'ancien résistant interné à Buchenwald, engagé en 1947 dans la Légion étrangère en Indochine, avait rejoint le camp des putschistes d'Algérie. Il était *« une couche géologique »,* selon l'expression de Laurent Beccaria qui l'incita à raconter son parcours pour tenter de comprendre la complexité des êtres et de choses. *« L'Histoire n'est pas une matière abstraite ou un débat théorique. À la hauteur de l'individu, c'est un champ de braises dans lequel il faut*

bien avancer. » Un homme qui a gardé sa capacité de dire non, s'il s'attire des déconvenues, est plébiscité sans discontinuer par de nombreux lecteurs. L'exploration des méandres de l'Histoire est le fil rouge d'*Histoire de la CIA. Les fantômes de Langley* de John Prados, qui a étudié pendant quatre décennies cet État dans l'État. Le récit des opérations clandestines (de l'Europe de l'Est à la baie des Cochons) est enrichi par celui des manœuvres de l'Agence pour se soustraire au contrôle de l'administration et du Congrès. *« Lentement, mais sûrement, ses dirigeants ont écarté tout ce qui se dressait sur leur chemin »,* écrit l'auteur remontant soixante-dix ans d'affaires. L'indépendance de la CIA est un objet de fascination toutefois compromise par son recours à la torture et les prisons secrètes (et non pas « sites noirs », euphémisme maison) qu'elle justifia par des arguties juridiques. La somme de John Prados appelle un chat un chat. Bien avant la centrale américaine, la monarchie absolue française avait cultivé le mystère et le secret comme le révèle notamment le livre collectif *Les Énigmes de l'histoire de Franc* coordonné par Jean-Christian Petitfils. D'un siècle à l'autre, les ouvrages de « Tempus » relient les époques et les pays sous la bannière d'une profondeur d'analyse couplée à une écriture enlevée. **Olivier Cariguel**

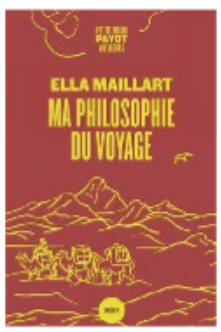


LES FEMMES DE L'OMBRE
RÉMI KAUFFER
632 P., PERRIN/TEMPUS, 10 €

ET 60 BOUGIES POUR LA PETITE BIBLIOTHÈQUE !

Un autre anniversaire à célébrer : celui de la « Petite Bibliothèque Payot », qui publie à cette occasion quelques pépites, dont un recueil de récits de voyages inédits d'Ella Maillart, autrice emblématique de la collection.

Voyageuse mondialement connue, photographe et navigatrice, Ella Maillart décampa dès l'adolescence de Genève. À 26 ans, elle débarqua à Moscou pour voir de ses yeux la réalité du rêve soviétique. Sillonnant d'abord un pays frappé par la famine, elle traversa le Caucase à pied. Mais c'est en voiture qu'elle rallia Kaboul, depuis les rives du lac Léman en mai 1939. Un séjour de six ans en Inde auprès de maîtres de sagesse, découverte de l'Iran et de la Chine, l'Asie si riche de contrastes était sa boussole. Ella Maillart est une autrice phare de la « Petite Bibliothèque Payot » inaugurée en 1962 avec *Les Grands Penseurs de l'Inde* d'Albert Schweitzer. L'une des plus anciennes collections de livres de poche de non-fiction, comptant près de 1 200 titres au catalogue, a choisi de souffler ses 60 bougies en publiant notamment *Ma philosophie du voyage,* d'Ella Maillart, recueil de textes inédits, peu connus ou introuvables. L'aventurière y livre ses *« émotions fortes »* : la contemplation d'une immense carte murale de l'Asie la plonge dans un abîme de rêveries. Elle en tire aussi un enseignement à l'accent féministe : *« Aujourd'hui,* écrit-elle en 1969, *la femme peut faire ce qu'elle veut et ses capacités sont évidentes* [...]. » Parmi les pépites de cet anniversaire, le livre d'Antonia Grunenberg, *Hannah Arendt et Martin Heidegger. Histoire d'un amour* raconte la relation turbulente des deux philosophes. Mention spéciale pour Bill Bryson, conteur érudit et envoûtant portraitiste d'une Amérique en folie pendant l'année 1927, dans *L'été où tout arriva.* Une lecture de saison, qui arrive à point nommé.



MA PHILOSOPHIE DU VOYAGE
ELLA MAILLART
256 P., PETIT BIBLIOTHÈQUE PAYOT/VOYAGEURS, 9 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Aurélie marcireau

UN MAL POUR UN BIEN

C'est LE bon moment pour l'évoquer. Sous le soleil exactement, le corps détendu, parlons... de la fatigue. L'état qui inspire des plaintes à la plupart d'entre nous le reste de l'année. Professeur d'éthique médicale à l'université, Éric Fiat réussirait presque à nous la faire aimer. Il en détaille le nuancier : les bonnes, les mauvaises, celles inhérentes à la nature humaine, les autres, liées à l'évolution de la société. Mais attention à ne pas la confondre avec la douleur ou la paresse. Et il faut apprendre à les gérer, même – surtout – les mauvaises ! *« Un vilain mari »* n'est peut-être *« qu'un prince fatigué de mauvaises fatigues »* et, assure-t-il, *« le burn out vient de l'impossibilité de dire sa mauvaise fatigue »*, celle qui *« alourdit corps et âme », « englue jusqu'à notre capacité de comprendre »,* celle qui fait *« qu'on a du mal à se porter soi-même ».*

Crevé, épuisé, HS, à plat, vidé... Mais pourquoi donc utilisons-nous des termes mécaniques pour parler de cette lassitude généralisée ? Sans doute est-il rassurant de penser pouvoir être « recollé », « regonflé ». Las, l'homme ne se répare pas. Plus que contingente, la fatigue est nécessaire – car elle ne peut pas ne pas être. Grâce entre autres à La Fontaine, Bach ou Heidegger, *Ode à la fatigue* nous apprend à vivre avec celle qui révèle notre finitude. Et puisque c'est l'été, livrons-nous à la contemplation. Notre activité *« la plus continue »,* celle qui a *« le moins besoin de notre corps »* et qui nous amène vers les pensées les plus philosophiques.

ODE À LA FATIGUE
ÉRIC FIAT
412 P., ALPHA, 10 €

Alban Bensa

L'ailleurs dans le viseur

D'où vient le goût pour l'exotisme qu'expriment souvent nos photos de voyage ? Dans un essai bien senti, l'anthropologue analyse notre conception fantasmée du « lointain » et de « l'autre ».

L'attrait de l'exotisme, d'apparence si bénigne qu'il semble témoigner de notre volonté d'ouverture, pourrait au contraire révéler des conceptions tout à fait fausses de la culture, contaminant notre rapport aux sociétés étudiées par les anthropologues. Après quarante ans de travaux consacrés aux Kanaks de Nouvelle-Calédonie, Alban Bensa propose de ces conceptions une critique lumineuse. Il ne les condamne pas, il les régionalise : ces grilles de lecture tirent des généralités du moindre phénomène et transforment des processus en des structures purement imaginaires. Si l'on souhaite aborder les réalités humaines avec lucidité et rigueur, il convient plutôt de les considérer comme des mouvements qui ne se laissent pas décrire à grands traits. À ce titre, même l'expérience vécue ne suffit pas : *« Le discours d'allure réaliste du "j'y étais" n'aboutit que rarement à une chronique de ce qui s'"y" est vraiment passé. »*

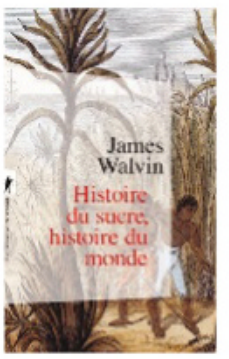
Mais comment échapper à ce déni perpétuel que notre volonté de (trop) comprendre oppose au réel ? Comment décrire les sociétés sans émettre un discours ni mythifiant ni normatif ? Tout simplement, en renouant avec le temps. *« De l'intérieur des situations sociales effectives, il apparaît que le temps travaille et qu'il est travaillé en retour par toutes les parties prenantes. Chacune d'elles prend acte de ce qui est déjà là et prépare ce qui va être bientôt. Aucune perspective décontextualisante n'est en mesure de rendre compte de cette tension entre le présent, le passé et l'avenir qui fait de la vie sociale une histoire. »* En retrouvant le sens du devenir, on découvre alors que les individus, tout comme les sociétés, forgent leurs identités par des actions successives, malléables, toujours recommencées. **Maxime Rovère**

LA FIN DE L'EXOTISME. ESSAI D'ANTHROPOLOGIE CRITIQUE
ALBAN BENSA
320 P., ANACHARSIS, 11 €

DOUCEURS AU GOÛT AMER

« Le sucre est le nouveau tabac » : cette phrase de James Walvin résume l'essor d'un produit devenu la source d'une pandémie d'obésité à travers le globe.

Cinquante kilos par personne et par an sont consommés en Australie – à peine moins en France. Comment est-on passé d'un petit plaisir innocent à une mise en danger de la santé mondiale ? Dans l'Antiquité, l'association entre la douceur et le sucré se jouait autour du miel, don des abeilles. Venu d'Inde, le sucre de canne se répand au Moyen Âge dans le monde islamique et en Europe. Au départ, il sert à adoucir un plat, à sculpter des décors ou à conserver des aliments. Sa production explose à partir de 1600 en Amérique et dans les Caraïbes à la faveur d'un système colonial fondé sur la spoliation ou le génocide des Indigènes, sur la déforestation et sur la mobilisation massive d'esclaves africains. Le délabrement dentaire des consommateurs accompagne ces drames : à 40 ans, Louis XIV n'a plus une dent. Bientôt, le fait d'avoir un sucrier à la maison devient chic et des plats uniquement sucrés apparaissent en fin de repas. L'addiction se répand à la faveur des boissons auxquelles on l'associe (thé, café), piliers de nouvelles formes de sociabilité : les salons, les débats politiques, les pauses des domestiques ou des travailleurs salariés. Comme l'économie américaine en devient dépendante au xx[e] siècle, elle s'assure que personne ne puisse plus s'en passer. C'est ainsi que s'éclaire le titre original du livre : *How Sugar Corrupted the World.* **M.R.**



HISTOIRE DU SUCRE, HISTOIRE DU MONDE (HOW SUGAR CORRUPTED THE WORLD)
JAMES WALVIN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PHILIPPE PIGNARRE, 302 P., LA DÉCOUVERTE, 14 €

CAPTURE D'ÉCRAN YOUTUBE

Prophète du chaos

Paru initialement il y a près d'un siècle, en 1927, *La Crise du monde moderne*, du penseur René Guénon (1886-1951) – qui influença notamment Antonin Artaud, Simone Weil ou André Breton –, reste d'une surprenante actualité. On peut douter de son idée d'une *« Tradition »* majuscule, assise sur une *« vérité métaphysique absolue »,* universelle et immuable, qu'aurait conservée l'Orient hindou et qu'il s'agirait pour l'Occident de *« restaurer »,* mais son constat des maux de notre modernité – qu'il date du VI^e^ siècle avant notre ère, avec des parenthèses de *« spiritualité authentique »* comme le christianisme et le Moyen Âge – n'a pas pris une ride. Guénon dénonce notre prévalence pour l'action contre la connaissance, notre *« science profane »* matérialiste et notre individualisme, comme notre *« refus d'admettre une autorité supérieure à l'individu »,* cela expliquant notre machinisme délétère et notre *« chaos social »*. Ni un conservateur ni, encore moins, un réactionnaire, c'était un oracle, dont les prophéties délivrées dans une langue superbe méritent encore d'être méditées.

Patrice Bollon

Éternelles Parisiennes

Lire une Anglaise traitant des *Parisiennes* pendant la Seconde Guerre mondiale provoque un premier mouvement de méfiance. Va-t-elle nous juger comme ses compatriotes ? Eh bien non ! L'auteure a récolté des témoignages de survivantes pour relater le quotidien des Parisiennes entre 1939 et 1949. Avec compassion, elle met en lumière les héroïnes discrètes du quotidien de la capitale pendant l'Occupation. Ces femmes sont peu connues. Elles n'ont pas reçu la croix de guerre et n'ont que rarement franchi les portes du Panthéon pour l'éternité républicaine. Et pourtant, nombre d'entre elles ont participé à l'effort de guerre et à la Résistance. Anne Sebba se pose la question de leurs choix, de leur mode de vie, de leur collaboration ou de leurs coups d'éclat. Au lendemain du conflit, elle s'interroge sur les tondues, les « putes à boches » et les héroïnes. Au final, la permanence de l'image de la Parisienne, y compris dans l'adversité, étonne. Toujours fardée, élégante, capable de fondre l'argenterie de famille pour se créer une broche en temps de pénurie, « la » Parisienne demeure farouchement libre et indocile.

Virginie Girod

Délicate et saine

Des publicités pour lessives et assouplissants aux pots de yaourt onctueux, *« des sucreries jusqu'au conseil en entreprise »*, nous dit Anne Dufourmantelle, la notion de douceur est devenue argument de vente et, partant, s'est retrouvée viciée, perdant son sens… et sa puissance. Rendu de nouveau disponible avec une préface inédite de Catherine Malabou, *Puissance de la douceur* embrasse une lutte contre les torsions consuméristes de la langue en régime néolibéral. Abordé à travers le prisme d'une histoire davantage spirituelle, culturelle que philosophique, la douceur se donne à lire positivement comme un ersatz de sensations et d'évocations, une série d'apparitions qui se lit pour autant, dans une écriture sublime, de manière extrêmement claire. C'est l'un des derniers essais publiés par la philosophe et psychanalyste avant sa disparition. Moteur de réconciliation avec soi, la douceur anime même un geste politique : *« Elle s'accorde au présent et inquiète toutes les possibilités de l'humain. De l'animalité, elle garde l'instinct, de l'enfance l'énigme, de la prière l'apaisement, de la nature, l'imprévisibilité, de la lumière, la lumière. »*

Eugénie Bourlet

LA CRISE DU MONDE MODERNE
RENÉ GUÉNON
176 P., ALLIA, 9 €

LES PARISIENNES. LEUR VIE, LEURS AMOURS, LEURS COMBATS 1939-1949 (LES PARISIENNES. HOW THE WOMEN OF PARIS LIVED, LOVED AND DIED)
ANNE SEBBA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR GRÉGORY MARTIN, 528 P., TALLANDIER/TEXTO, 11,50 €

PUISSANCE DE LA DOUCEUR
ANNE DUFOURMANTELLE
128 P., RIVAGES POCHE, 8,50 €

DR – SERENA BOLTON/WIKIMEDIA COMMONS – DR

Maxime Schwartz, Annick Perrot

Ils sont partout !

Ces deux spécialistes nous font pénétrer dans le monde de l'infiniment petit, celui des microbes. Une odyssée captivante sous l'égide de Louis Pasteur.

On connaît le nom de Louis Pasteur pour la pasteurisation, un procédé de conservation alimentaire utilisé au quotidien, et pour son invention des vaccins qui nous protègent contre de graves maladies. Mais derrière ces découvertes se cache une révolution plus grande encore : son exploration pionnière des microbes – tout un monde plein de menaces, de merveilles et d'énigmes. Si l'omniprésence de ces organismes est aujourd'hui une évidence, la simple connaissance de leur existence relève d'une incroyable odyssée. Celle-ci nous est narrée par Maxime Schwartz, biologiste moléculaire, et par Annick Perrot, historienne et conservatrice honoraire du musée Pasteur.

Les deux spécialistes se penchent sur l'homme, Louis Pasteur, dont on apprend avec beaucoup d'intérêt les expériences les plus déterminantes. Le focus n'est pas anodin car l'année 2022 signe le bicentenaire de sa naissance. Mais l'ouvrage a l'intelligence de se détacher d'une approche idolâtrée qui ne se bornerait qu'à un portrait. À l'inverse, l'apport de Pasteur est resitué dans le continuum de l'histoire des sciences, puisque ses découvertes sont le fruit de briques préalables, posées parfois dès l'Antiquité, et de collaborations voire de rivalités entre chercheurs. Le sujet est par ailleurs prétexte à un exercice de vulgarisation scientifique qui, à l'ère pandémique, apparaît véritablement capital.

Après une première carte postale captivante du monde des microbes, les auteurs entrent dans le vif du sujet : la microbiologie de Pasteur va *« faire la lumière sur un mystère qui résistait aux savants depuis des siècles : le secret de la vie »*. Depuis notre fameux transat, on en apprend autant sur les microbes qui nous menacent que sur ceux qui sont essentiels à l'humanité et à l'environnement. Ce sont des organismes avec qui nous sommes condamnés « à vivre pour le meilleur et pour le pire », et grâce à un ouvrage comme *Pasteur à la plage,* la cohabitation devient un peu plus limpide. **Marcus Dupont-Besnard**

PASTEUR À LA PLAGE. LE MONDE DES MICROBES DANS UN TRANSAT
MAXIME SCHWARTZ, ANNICK PERROT
192 P., DUNOD, 15,90 €

PAS BIO À VOIR

Christophe Brusset dévoile la façon dont une partie de l'économie du bio a été dévoyée par l'industrie agroalimentaire.

Transports de produits dits « bio » par avion, serres chauffées en hiver pour produire hors saison des fruits et légumes dits « bio », législations nationale et européenne systématiquement favorables aux industriels de l'agroalimentaire et à la grande distribution, etc. : à travers les 300 pages serrées des *Imposteurs du bio,* Christophe Brusset nous en apprend de belles sur la façon dont les géants de la malbouffe ont pris le contrôle du juteux marché du bio, avec la bénédiction de la plupart des membres de la Commission européenne et des lobbies et « experts » de tout poil présents à Bruxelles. L'auteur sait de quoi il parle. Ingénieur agronome, il a travaillé pendant vingt ans pour des groupes d'agroalimentaire français et étrangers. La plupart de ces groupes, s'insurge Brusset, ont *« dévoyé la philosophie du bio »* en continuant de *« produire en masse des produits de basse qualité et polluants »* (pourtant « labellisés bio » !) tout en *« continuant de délocaliser l'essentiel de leur production dans les pays où les salariés sont sans protection sociale et les normes peu ou pas contrôlées ».* Est-il possible de réagir face aux abus des grandes firmes ? Oui, répond l'auteur, mais pas sans une véritable mobilisation, à la fois individuelle et collective. On a le bio que l'on mérite, en somme. **Jean-François Paillard**

LES IMPOSTEURS DU BIO
CHRISTOPHE BRUSSET
288 P., J'AI LU, 7,80 €

WIKIPEDIA – CLAUDE GASSIAN/FLAMMARION

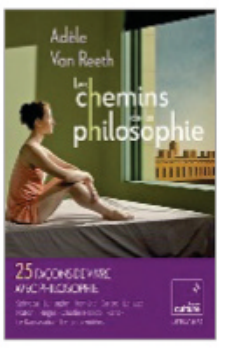
MARYLIN MAESO

PAR TOUS LES CHEMINS, ON Y REVIENT

Quelle idée, tout de même, d'écrire un livre sur une émission de radio ! Comme Molière disait des comédies qu'elles *« ne sont faites que pour être jouées »*, *Les Chemins de la philosophie* ne gagnerait-il pas plutôt à être écouté ? Comble du paradoxe, c'est Adèle Van Reeth elle-même, présentatrice de ce programme sur France Culture pendant onze ans, qui, dans l'introduction du livre qu'elle lui consacre, commence par énumérer tout ce qui se perd quand l'onde va à la ligne : la voix, le ton, le silence. À quoi bon lire des retranscriptions quand on pourrait savourer *« la rencontre entre une voix unique et un ton approprié* [qui] *crée cette alchimie que seule la radio propose : la faculté de rendre n'importe quel sujet passionnant, du trivial au grandiose »* ? C'est que, et Molière l'envisageait déjà en ne recommandant de lire les pièces qu'à ceux *« qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre »*, la lecture de ces vingt-cinq entretiens radiophoniques restitués à la manière de dialogues platoniciens sollicite aussi bien la mémoire que l'imagination. L'auditeur passé lecteur se souviendra, avec une heureuse nostalgie, de telle émission qu'il avait écoutée, comme un précieux écho hantant les pages qui se tournent. Quant à celui qui découvrira *Les Chemins…* dans le texte, il aura la chance de se faire metteur en scène de la discussion, de se représenter chaque intonation, chaque pause, chaque sourire implicite comme on se figure Socrate sur l'agora en lisant le *Ménon*.

Mais il y a plus, dans ce geste de retranscription. Loin de sacrifier l'esprit pour ne garder que la lettre, c'est bien l'esprit même de l'émission que l'on retrouve, intact, dans ce livre, sous la forme d'un chemin à la fois unique et multiple. En marchant aux côtés de Spinoza, Sartre, Hegel ou Kant d'un pas aussi familier que celui qui les mena sur le terrain de rugby, dans l'univers virtuel des jeux vidéo, sous le crayon de *Charlie Hebdo* ou encore dans les airs de jazz, Adèle Van Reeth et ses invités prouvent, à l'écrit comme à l'audio, que le goût pour le papillonnage, loin d'être l'ennemi de la méthode, en est peut-être le plus parfait accomplissement. Car si l'on ne saurait, selon le mot de Descartes, *« se passer d'une méthode pour se mettre en quête de la vérité des choses »*, il faut savoir partir à l'aventure pour découvrir où l'on va. La méthode Van Reeth (le grec *meta odos* évoque la « voie vers » quelque chose) est ainsi un chemin incontournable (*« Veillez à n'exclure personne, partez du principe que personne ne connaît le sujet qu'on s'apprête à aborder »*, répétait-elle scrupuleusement à chacun de ses interlocuteurs) qui montre la voie sans dicter l'itinéraire. Un point de départ fixé comme un rendez-vous, à partir duquel une infinité d'escapades s'esquisse, des destinations les plus classiques, visitées sans s'enchaîner aux sentiers battus, à celles les plus inattendues (le *Kamasutra*, le cinéma de Miyazaki ou de Nolan, le terrorisme, etc.). La philosophie qui part et qui parle de la vie, qui l'embrasse et l'explore en se mêlant de tout, offre un terrain de jeu inépuisable à l'étonnement dont Aristote faisait le moteur de cette discipline. L'art de survenir là où on ne l'attend pas, et de surprendre même quand on s'y attend.

Nietzsche disait que les seules pensées valables viennent en marchant. De la radio au livre, ceux qui empruntent *Les Chemins de la philosophie* ne sont pas près de lever le pied.



LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE. 25 FAÇONS DE VIVRE AVEC PHILOSOPHIE
ADÈLE VAN REETH
368 P., HERSCHER/FRANCE CULTURE, 35 €

AUDREY SOVIGNET

PASCAL BOYER

CHASSEZ LE NATUREL, IL DEVIENT CULTUREL

Dans *La Fabrique de l'humanité*, l'anthropologue franco-américain montre tout ce que l'analyse de la cognition humaine et la psychologie dite « évolutionniste » permettent de comprendre sur notre vie en société. Un apport décisif aux sciences sociales, mais qui a aussi ses limites…

Les petits d'hommes savent très tôt suivre le regard de leurs parents pour détecter vers quel objet il se dirige et à quelle intention. C'est le cas aussi des chiens face à leurs maîtres, mais pas des chats ; et, malgré tous les dressages qu'on leur fait subir, jamais nos cousins primates, comme les chimpanzés, n'y arrivent vraiment… Cette faculté va pour nous de soi. Elle dérive, en réalité, d'un calcul trigonométrique très complexe que notre cerveau opère à partir des grandeurs respectives des sclères, les parties blanches des yeux, de nos interlocuteurs. Et, parce que notre survie dépend de nos interactions avec les autres membres de notre espèce, ce mécanisme s'est vu peu à peu intégré à notre « héritage adaptatif ».

Une telle compétence, qui n'est qu'une parmi une myriade d'autres issues de notre adaptation à notre environnement, montre, selon Pascal Boyer, que l'opposition classique que tracent les sciences sociales entre nature et culture, inné et acquis, ne va pas au fond des choses. Elle conduit à des raisonnements circulaires qui, en supposant ce qui est à démontrer, n'expliquent rien, comme lorsque nous rendons compte de l'existence de conflits entre les humains par une « pulsion d'agression » ou entre des religions par un « appel spirituel ».

UNE TENDANCE « GROUPISTE » QUI AMÈNE AUX CONFLITS

C'est donc à un *« changement de paradigme »* radical que l'auteur en appelle : non pas qu'il nie la diversité culturelle, mais elle n'est, pour lui, que relative, car

elle se déploie sur le fond d'une base biologique que nous partageons tous en tant que produits d'une espèce animale-humaine qui a évolué depuis son apparition sur Terre il y a plusieurs centaines de milliers d'années. Et, plutôt que d'en tirer un discours théorique, Boyer tente de répondre dans son ouvrage à quelques questions simples, comme pourquoi nous formons des coalitions, développons parfois des croyances folles, rêvons de justice et d'équité, ce que signifient pour nous la religion, la famille, etc. Le mode de lecture qu'il propose pour résoudre ces énigmes s'appuie sur une série de calculs inconscients en termes de coûts et de bénéfices que font les humains. En ce sens, *La Fabrique de l'humanité,* apparaît aussi comme une synthèse de ces nouveaux courants scientifiques, plus développés aux États-Unis qu'en France, où on les confond volontiers avec feu la « sociobiologie » honnie que sont l'analyse de la cognition humaine et la « psychologie évolutionniste ».

Sur la question de savoir ainsi pourquoi nous, hommes, entrons sans cesse en conflit les uns avec les autres, Boyer part du constat que, de toutes les espèces, nous sommes de loin la plus attachée à la coopération, car nous en avons appris avec le temps les bienfaits. Aurions-nous réussi à dominer la nature et les autres espèces si nous n'avions pas su nous agréger, d'abord en hordes de chasseurs-cueilleurs, puis en tribus et, plus récemment, en États et en nations ? Il n'y a donc chez nous aucun instinct social au sens propre de ce terme, mais une simple pratique que l'évolution a consacrée pour en faire un élément de notre nature humaine. Sauf que cet avantage a son revers : qui dit groupe dit aussi attachement à ce groupe et hostilité à l'égard des autres. Les conflits qui surgissent entre les humains ne seraient donc, en quelque sorte, que le prix à payer de notre qualité « coopérative »…

Cette tendance « groupiste » explique également, selon Boyer, l'apparition récurrente dans nos sociétés de croyances

IL N'Y A CHEZ NOUS AUCUN INSTINCT SOCIAL, MAIS UNE SIMPLE PRATIQUE QUE L'ÉVOLUTION A CONSACRÉE

ADÉLAÏDE YVERT/ROBERT LAFFONT

Société de chasseurs-cueilleurs à l'âge de pierre.

WOOD RONSAVILLE HARLIN, INC. USA/BRIDGEMAN IMAGES

déraisonnables, comme ces *fake news* qui nous submergent aujourd'hui. Tout montre, en effet, que ceux qui colportent cette « culture poubelle » sans utilité apparente pour nous n'y croient pas vraiment. Ils cherchent par là avant tout à rejoindre un groupe ; et plus celui-ci s'écarte du consensus, plus il leur paraît attractif…

INVESTISSEMENT SPIRITUEL OU INSTINCT RELIGIEUX ?

Sur ce que nous appelons « la religion », Boyer note d'abord le peu de consistance de cette notion, apparue très tardivement dans l'évolution humaine et marquée par la définition que, nous, modernes, en donnons. Les sociétés de chasseurs-cueilleurs n'avaient pas de « Dieux », encore moins notre idée de « foi » en ces représentations, et pas d'institutions chargées de les faire respecter comme les Églises et les clergés, produits du temps récent des Empires et des États. Les chamans, devins et guérisseurs d'antan n'étaient que des intercesseurs entre les hommes et le monde extérieur chargés de résoudre des problèmes pragmatiques de mauvaises récoltes, de maladies ou de stérilité. Il n'y a donc pas non plus pour Boyer d'instinct religieux chez les humains, juste un calcul rationnel entre le coût de ces investissements spirituels et leurs avantages évolutifs, qui peut conduire aussi bien à des sociétés de chamans autoproclamés que de religions dogmatiques organisées…

Cette méthode de pensée plus réaliste que celle que mettent en jeu nos sciences sociales traditionnelles atteint cependant ses limites quand elle traite des enjeux de domination, sociale et de genre, et d'économie. Dans le premier cas, on est pour le moins étonné par des affirmations du type : *« Les femmes, comme les femelles de nombreuses espèces de grenouilles, ont tendance à préférer les barytons aux ténors. Les hommes, mais aussi les poissons gobies mâles, ont un faible pour les partenaires qui ont la peau douce. »* Quant à l'interprétation de l'économie induite par cette vision, elle multiplie les références aux termes de « compétition », de « marché » et de *« comparaison entre les utilités des biens échangés »,* qui fleurent bon la théorie néoclassique dominante. Comme s'il n'y avait là que ce que Marx a pu appeler une « naturalisation » abusive de la doctrine libérale…

Dans le dernier chapitre de *La Fabrique de l'humanité,* Pascal Boyer critique à juste titre notre *« sociologie naïve »,* soit toutes nos présuppositions fausses de bon sens – telles celles que les groupes agissent comme des sujets, que le pouvoir est une force, une essence et non une relation, ou encore que les normes sociales sont des choses extérieures à notre esprit – qui nous empêchent de prendre une vue claire du social. Mais échappe-t-il lui-même à ce travers, quand il évoque, dans sa conclusion, notre ethnocentrisme spontané ? Contrairement à ce qu'il affirme, la *« science naturelle des sociétés humaines »* qu'il prône n'annule pas nos sciences sociales établies. Mais elle leur apporte parfois d'autres lueurs et la possibilité d'un renouvellement – ce qui la justifie amplement… **Patrice Bollon**

LA FABRIQUE DE L'HUMANITÉ (MINDS MAKE SOCIETIES)
PASCAL BOYER
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ABEL GERSCHENFELD
506 P., ROBERT LAFFONT, 22,50 €

PENSÉE FRANÇAISE MADE IN USA

L*a Fabrique de l'humanité* est paru chez nous… en traduction de l'anglais. C'est assez surprenant, puisque son auteur, Pascal Boyer, est un Français, passé par le CNRS. Mais, depuis vingt ans, il vit aux États-Unis, où il occupe l'une des chaires d'anthropologie les plus prestigieuses du pays à l'université Washington de Saint-Louis. Loïc Wacquant (Berkeley) et Didier Fassin (Princeton) sont devenus, eux, des références de la sociologie des marginalités et du système pénal. Et en économie, on peut parler d'une « école franco-américaine », avec des personnalités comme Esther Duflo (MIT), co-Nobel d'économie 2019, Philippe Aghion, ex-Harvard revenu au Collège de France il y a sept ans, les spécialistes de l'analyse des inégalités Emmanuel Saez et Gabriel Zucman (tous deux à Berkeley), ou le plus « ancien » Olivier Blanchard (MIT), ex-directeur des études au FMI et conjoncturiste en vogue. Si la pensée n'a, par définition, pas de nationalité, Pap Ndiaye, nouveau ministre de l'Éducation nationale, ferait tout de même bien de s'émouvoir de cette inquiétante « fuite des cerveaux » français aux États-Unis… P.B.

DENIS REALE

« TOUS LES ÊTRES VIVANTS SONT SUJETS AUX DILEMMES ! »

Professeur à l'université du Québec à Montréal et spécialiste de l'écologie et du comportement animal, l'auteur montre à quel point l'être humain n'échappe pas aux règles du vivant, qui expliquent l'évolution des espèces.

Quel est le « dilemme de la gazelle », qui donne son titre au livre ?
Denis Reale. C'est une illustration simple des dilemmes qui affectent les organismes vivants. Pour se nourrir, les gazelles, comme de très nombreux animaux, doivent relâcher leur vigilance et ainsi accroître leurs risques de tomber entre les griffes d'un prédateur. En revanche, surveiller plus longuement l'arrivée possible d'un prédateur nuit grandement à l'alimentation. L'animal ne peut pas à la fois s'alimenter et détecter les prédateurs. Les biologistes, ici, parlent d'un dilemme temporel, mais de nombreux autres dilemmes – énergétiques, physiques, physiologiques ou même génétiques – nous affectent. Lorsque je dis « nous », j'englobe tous les êtres vivants sur la planète.

Pourquoi cet exemple est-il particulièrement parlant pour expliquer l'évolution des espèces sur la planète ?
D.R. Ces dilemmes font partie intégrante de l'étude des phénomènes biologiques. Pourtant, ils sont souvent ignorés du grand public, même si chacun d'entre nous en ressent les impacts régulièrement. Ils ont joué et jouent encore un rôle fondamental dans l'évolution. Ils maintiennent la diversité génétique et phénotypique (ce qu'on peut mesurer sur les individus) des traits d'importance écologique dans les populations. Ils limitent aussi les capacités de chaque espèce à envahir la planète. Ils sont donc essentiels pour l'évolution de la fantastique diversité des formes de vie qui nous entourent.

Que représente le terme « dilemme » pour un biologiste, dans ce contexte ?
D.R. Les biologistes parlent de compromis évolutifs, mais le terme « dilemmes » est aussi approprié dans la mesure où ils placent l'organisme vivant dans des situations de choix entre deux ou plusieurs options, à de nombreuses étapes de sa vie. Ici, prenez le terme « choix » au sens large, sans besoin d'impliquer une quelconque décision consciente. Se reproduire maintenant ou plus tard, voici un exemple flagrant de dilemme auquel sont confrontés tous les êtres vivants. En se reproduisant, un organisme transmet ses gènes à la génération suivante. Cependant, la reproduction étant coûteuse en temps et en énergie, il devra allouer moins de ressources au maintien de sa forme physique et réduira ses chances de survie et de reproduction ultérieures. Ainsi, on observe une variation dans la manière dont les individus d'une même espèce « gèrent » ces compromis. Certains, par exemple, misent sur une vie intense et une reproduction précoce, d'autres étalent leur reproduction sur une vie plus longue. Aucun de ces choix n'est meilleur dans l'absolu.

Les gazelles évoluent dans le monde sauvage. Ce type de dilemmes touche-t-il aussi nos animaux de compagnie ?
D.R. Bien sûr ! Et non seulement les animaux de compagnie, mais aussi les plantes, les champignons, les micro-organismes, les bactéries ou les virus…, tous les êtres vivants sont sujets aux dilemmes ! Y compris les humains. Nous n'y échappons pas.

L'humanité a tendance à ne pas se percevoir comme des « animaux ». Mais votre livre parle aussi de l'être humain ?
D.R. Oui. Nous, les humains, formons une espèce unique à plus d'un titre. Mais ceci n'enlève rien au fait que nous subissons les effets des dilemmes biologiques, à l'instar de toutes les autres espèces.

Dans votre livre, vous écrivez d'ailleurs que le pelage du chat a des implications sur son comportement…
D.R. En effet ! Les gènes qui influencent la couleur du pelage des chats sont aussi impliqués dans la variation de certains de leurs comportements. Notamment, les chats blancs aux yeux bleus ont plus de risque d'être sourds que les autres chats. On connaît les mécanismes génétiques sous-jacents qui expliquent cette association. Elle révèle un phénomène bien connu des biologistes : des gènes sont impliqués dans deux traits qui jouent des rôles antagonistes sur l'aptitude darwinienne des individus ou encore sur leurs capacités à transmettre leurs gènes à la génération suivante. Ces compromis génétiques contraignent les traits à évoluer ensemble.

A-t-on des exemples de cas où ces dilemmes nous forgent au quotidien ?

DENIS RÉALE/HUMENSCIENCES

D.R. On connaît maintenant plusieurs gènes qui influencent notre fertilité précoce, mais qui accroissent aussi nos probabilités de développer ultérieurement certaines maladies, comme les cancers ou les maladies cardiovasculaires à un âge plus avancé. Ces dilemmes sont d'autant plus flagrants dans nos sociétés modernes, que l'allongement de la durée de vie permet l'expression de ces gènes tard dans nos vies. Dans le livre, j'explique pourquoi, malgré leurs effets néfastes, ces gènes ne sont pas éliminés de la population.

Y a-t-il une idée reçue particulièrement tenace sur la sélection naturelle que vous espérez désactiver au mieux avec *Le Dilemme de la gazelle* ?

D.R. La théorie de l'évolution proposée par Darwin a énormément d'implications pour de nombreuses facettes de nos sociétés. Malheureusement, elle a souvent été mésinterprétée, parfois pour satisfaire des intérêts politiques. Parmi les mythes à son sujet dont je parle dans le livre, l'idée que « la sélection naturelle, c'est la loi du plus fort » est un bel exemple. On semble ici vouloir utiliser la théorie de Darwin pour cautionner scientifiquement le maintien d'une hiérarchie sociale. La sélection naturelle n'a aucun but et n'a surtout rien à voir avec la force. Ce processus aveugle reflète le simple fait qu'à chaque génération, parce qu'ils présentent certaines caractéristiques, par exemple une petite taille ou une grande prudence, certains individus parviennent à mieux survivre et se reproduire que leurs congénères, avec pour conséquence que cette caractéristique sera mieux représentée dans la population à la génération suivante.

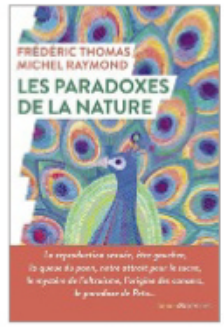
Propos recueillis par Marcus Dupont-Besnard

LE DILEMME DE LA GAZELLE
DENIS REALE
272 P., HUMENSCIENCES, 19,90 €

BIZARRERIES BIOLOGIQUES

Dans la nature, il y a des dilemmes mais n'oublions pas les paradoxes ! C'est à eux que HumenSciences consacre un ouvrage signé de deux médailles d'argent du CNRS, Frédéric Thomas et Michel Raymond, respectivement chercheur en biologie de l'évolution et chercheur en anthropologie évolutive. Des paradoxes qui sont autant d'invitations à refléchir. Et cet ouvrage est un trésor de questionnements et de réponses. On y retrouve évidemment Darwin et le principe d'évolution des espèces. Les deux auteurs cherchent à comprendre pourquoi la sélection naturelle *« a conservé et même parfois favorisé des phénomènes ou comportements qui semblent absurdes ou contre-productifs »*. Le livre répond à des questions que sans doute on ne s'est jamais posées : pourquoi aucune espèce volante ne dérive-t-elle du poisson, alors qu'il existe des poissons volants ? D'autres peuvent avoir tourmenté des esprits curieux comme : pourquoi y a-t-il toujours des gauchers ? En effet, *« la latéralité manuelle est un trait héritable et les gauchers sont associés à des traits plutôt négatifs en ce qui concerne la survie et la reproduction »* et, pourtant..., ils représentent toujours un pourcentage de la population. Les raisons de cette constance sont à chercher, notamment, du côté de la violence interindividuelle. On comprend aussi pourquoi aller mal... peut vous sauver. Un livre étonnant, qui fait évoluer votre manière de voir les autres, les animaux et la nature.

Aurélie Marcireau

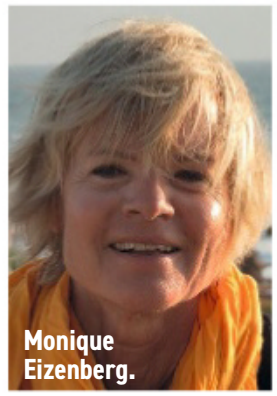


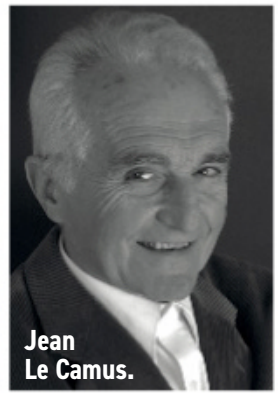
LES PARADOXES DE LA NATURE
FRÉDÉRIC THOMAS, MICHEL RAYMOND
264 P., HUMENSCIENCES, 20,90 €

Yves Agid et Roger-Pol Droit.

LA PENSÉE EN MARCHE

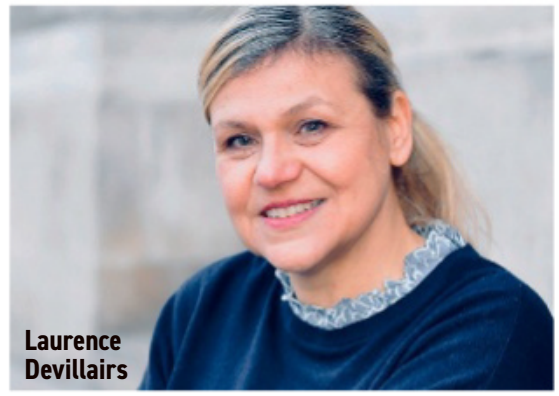
Marcher en devisant : c'est ce que le philosophe Roger-Pol Droit et le neurologue Yves Agid ont convenu de faire quatre ans durant, soit huit promenades à converser. Mais pour parler de quoi ? De l'humain qui marche, pardi ! Et qui, parce qu'il parle en marchant, n'est *« plus un vivant comme les autres »,* soutient le philosophe. Ce que conteste le neurologue qui, lui, penche (en marchant) pour la continuité du règne animal. D'autres thèmes surgissent de ce dialogue déambulatoire à la fois sémillant et profond, le mouvement de la pensée des marcheurs épousant le roulis-tangage de la marche physique. C'est précisément que la marche « *permet de mieux penser* », soutient le philosophe, qui prétend trouver ses idées (comme avant lui Platon, Montaigne, Rousseau ou Kant) en divaguant de la tête et des pieds. Rivé à sa table de travail, cet homme… Mais je m'arrête là, n'osant paraphraser, depuis la chaise où je suis assis, les idées de nos marcheurs qui fusent à toutes les pages. Les troubles de la marche, ses meilleures techniques, la marche dans le noir, le fonctionnement de nos neurones quand on marche, le miracle de la position debout, son effet sur le cerveau de nos ancêtres… *Je marche donc je pense* nous en apprend de belles! Un seul (petit) regret : qu'il soit impossible de le lire en marchant. **Jean-François Paillard**


Monique Eizenberg.


Jean Le Camus.

JEU DE RÔLES

Qu'est-ce qu'un père ? Voilà une drôle de question à l'heure du féminisme misandre. Est-il un archétype démodé, un simple fournisseur de gamètes ? Les psychologues Jean Le Camus et Monique Eizenberg se sont posé la question de la paternité et de son évolution depuis l'après-guerre pour mieux en comprendre le rôle. La première partie de leur ouvrage, *Le Père et la Paternité,* est largement historique et psychanalytique, définissant le modèle suranné du père conquérant jouant le rôle de tiers séparateur d'avec la mère. Sa limite : le géniteur a été exclu de la théorie de l'attachement comme si l'enfant ne pouvait pas être sécurisé affectivement par sa présence. La deuxième partie du livre fait le point sur les pères du dernier quart du XX^e^ siècle, qui ont forgé les pères actuels, insistant sur la différence des genres et la transmission de la masculinité à leurs garçons. Enfin, la dernière partie du livre questionne les jeunes pères alors que les modèles familiaux se multiplient et que les rôles genrés deviennent poreux. Le livre s'achève sur un conte psychanalytique. Pour être un bon père, il faut être devenu un homme, avoir digéré son histoire, sa part masculine comme sa part féminine. Il faut assumer de représenter un cadre et la loi. Un bon père, en somme, hier comme aujourd'hui, est un homme épanoui. **Virginie Girod**

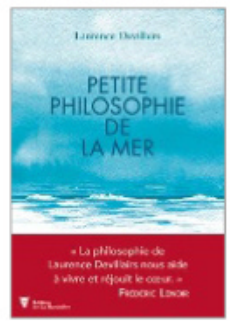

Laurence Devillairs

PHILOSOPHIE MARINE

Comme c'est souvent le cas pour les bons livres, *Petite philosophie de la mer* est nourri d'autres ouvrages, et, comme la mer, recèle tout un monde sous-jacent, plus ou moins visible, toujours perceptible. À qui lira ces vingt-trois évocations de l'univers maritime, il sera à chaque fois donné de quoi réfléchir sur la manière de conduire sa vie ou de mieux se connaître, bref, les éléments d'une philosophie pratique. Car le marin navigue comme chaque homme devrait traverser la vie. Quand c'est nécessaire, il lui faut remonter au plus près des vents contraires et éviter de se retrouver vent debout. Il sait faire face sans regimber aux aléas de l'existence. Il évite le piège des regrets qui paralysent comme la mer des Sargasses, mer immobile et inanimée dont le varech emprisonne les bateaux dans ses eaux stagnantes. Il sait qu'on en sort qu'avec la résolution de tenir son cap. Si la mer, fixe et toujours changeante, offre une expérience unique de la beauté du monde, elle recèle ses monstres, réels et imaginaires, ses sirènes – grecques, monstrueuses femmes-oiseaux, ou danoises, pleines de grâce. Elle a ses brigands, les fameux pirates, ses amers, les phares. On trouvera enfin des réflexions pénétrantes sur les chefs-d'œuvre de la littérature marine, tels le *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe ou le *Mobby Dick* d'Herman Melville. **Jean Montenot**

JE MARCHE DONC JE PENSE. LE PHILOSOPHE ET LE NEUROLOGUE
ROGER-POL DROIT, YVES AGID
224 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

LE PÈRE ET LA NOUVELLE PATERNITÉ
JEAN LE CAMUS, MONIQUE EIZENBERG
192 P., ODILE JACOB, 20,90 €



PETITE PHILOSOPHIE DE LA MER
LAURENCE DEVILLAIRS
160 P., LA MARTINIÈRE, 14,90 €

ASTRID DI CROLLALANZA/ALBIN-MICHEL – STOCKSNAP/PIXABAY – CATHERINE GIRMA/LA MARTINIÈRE

PASCAL
ORY
de l'Académie française

« INTELLECTUEL »

Un rapide coup d'œil historique le confirme : même en France, le mot a aujourd'hui beaucoup moins cours qu'il y a – disons – un demi-siècle. Oui « en France », puisque le petit village gaulois passe, non sans raison, pour être le pays le plus accueillant à ce personnage, en saisissant contraste avec les pays anglo-saxons.

Les circonstances de l'apparition de ce substantif, en soi surprenant pour une société qui ne connaissait jusque-là que l'adjectif, disent beaucoup. Il s'impose en effet – et, bien entendu, en France – à l'extrême fin du XIXe siècle, au cœur de ce qui est en train de devenir « l'Affaire ». Depuis une dizaine d'années, l'avant-garde a commencé à le tester dans les petites revues de l'époque, mais le passage à la popularité va se faire en quelques jours, quand, en janvier 1898, paraissent coup sur coup le « J'accuse…! » d'Émile Zola et une grande pétition dreyfusarde. Clemenceau salue alors cette initiative en parlant de « tous ces *intellectuels* […] qui se groupent sur une idée et s'y tiennent inébranlables » – italiques compris. Mais ce n'est pas là le point le plus important : quand on raconte ainsi ces moments héroïques, on oublie le détail qui change tout : l'article de Clemenceau a provoqué tout de suite une réponse ironique et violente de l'écrivain politique le plus populaire du temps, qui n'est autre que Maurice Barrès. C'est cette attaque qui lance la polémique, donc le mot, autour d'une problématique qui, sur le fond, n'a pas bougé depuis : qu'est-ce donc que cette prétention aristocratique à dire le Bon, le Bien et le Vrai, à partir de situations dont lesdits intellectuels sont loin d'être des experts ? Et ce sont ces circonstances très spécifiques qui expliquent pourquoi, à son origine, le mot est accaparé par la gauche et récusé par la droite – jusqu'à ce que, trente ans plus, tard, au lendemain d'une Première guerre mondiale qui a fortement rebattu les cartes de la vie intellectuelle, l'Action française récupère la formule en prétendant incarner à son tour le « Parti de l'Intelligence ».

On voit dès lors où se situe la définition de cette figure singulière, qui porte en elle la polémique comme la nuée porte l'orage : c'est une figure double, à la manière de la chauve-souris de la fable. L'intellectuel à la française n'est pas un producteur de culture – artiste, savant, philosophe… C'est un artiste, un savant, un philosophe qui utilise ce statut pour intervenir dans le débat politique. Notons, à ce propos que, dans ce modèle français, le philosophe ne bénéficie pas du privilège a priori que pourrait laisser croire l'examen de ce supposé Âge d'or de l'intellectuel qu'aurait été la France des Trente Glorieuses (Aron, Foucault, Sartre…) : « J'accuse…! », l'archétype de la posture d'« engagement » et du texte d'« intervention », a pour auteur un romancier populaire, considéré d'abord avec condescendance, voire avec méfiance, par les activistes politiques et les écrivains d'avant-garde du mouvement dreyfusard.

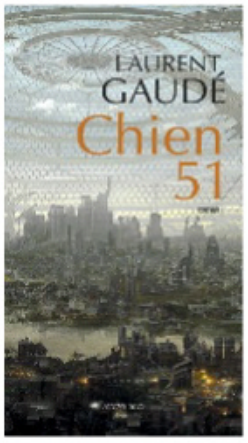
La différence de visibilité – donc de prise au sérieux – des intellectuels d'une société à l'autre en fonction des cultures religieuses dominantes permet d'éclairer le sens profond de cette aventure, qui est d'abord une conjoncture. Que les sociétés les mieux disposées soient de culture catholique et les sociétés les plus sceptiques, de culture protestante conduit en effet à diagnostiquer dans l'intellectuel un substitut moderne du « clerc », là où les pays protestants ont déjà fait leur révolution en substituant au prêtre la figure, toute civile, du pasteur. Vieux pays d'État, vieux pays catholique, confronté à la modernité libérale de l'« opinion publique » la France fut ainsi, au siècle des Lumières, le pays d'accueil de la figure, annonciatrice, du « Philosophe ».

De tout ce qui précède, il ne ressort pas que ces clercs des temps nouveaux ont été meilleurs prophètes que ceux des temps anciens, en d'autres termes que les intellectuels, dans tous leurs combats, ont eu, au final, la pertinence et la lucidité qui justifient leur prétention au magistère. Mais ceci est une autre histoire.

AUDREY SOVIGNET

RENTRÉE LITTÉRAIRE

LES EXTRAITS DE LiRE magazine littéraire



87

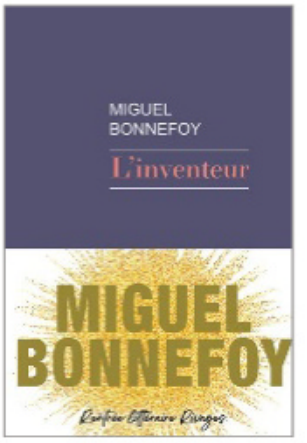
CHIEN 51
LAURENT GAUDÉ
(ACTES SUD)

90

LA VIE CLANDESTINE
MONICA SABOLO
(GALLIMARD)

94

LE COMMERCE DES ALLONGÉS
ALAIN MABANCKOU
(SEUIL)



98

L'INVENTEUR
MIGUEL BONNEFOY
(RIVAGES)

102

OÙ ES-TU, MONDE ADMIRABLE ?
SALLY ROONEY
(L'OLIVIER)

HORS-SÉRIE

« AMÉLIE NOTHOMB, TRENTE ANS AVEC VOUS »

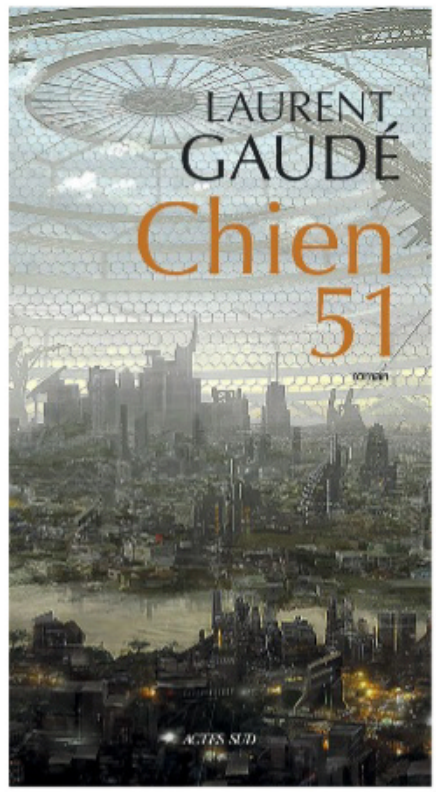
Trente ans déjà. En effet, sortait en 1992 le premier roman, intitulé *Hygiène de l'assassin,* d'une inconnue venue de Belgique. Qui ne soupçonnait pas alors le fabuleux destin littéraire qui serait le sien. Avec ses brefs et étranges romans, Amélie Nothomb a su faire apprécier un univers singulier à un très large lectorat, récoltant au passage de nombreuses récompenses (le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Stupeur et Tremblements,* le prix Renaudot pour *Premier sang*…). *Lire Magazine littéraire* a donc décidé de rendre hommage à la « dame au chapeau » avec un numéro hors-série – auquel elle a d'ailleurs activement participé, tout comme sa biographe Laureline Amanieux. Il y sera question de sa vie mystérieuse, de sa bibliographie largement analysée et commentée, de son accueil à l'international, et de la vision de nombreux écrivains (citons Sylvain Tesson, Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Clara Dupont-Monod, Stéphanie Janicot ou la philosophe Ilaria Gaspari). Et outre divers entretiens tirés de nos archives, vous trouverez un extrait de son nouveau roman (à paraître le 18 août), *Le Livre des sœurs.* Après tout, Amélie Nothomb ne fait-elle pas désormais partie de toutes les familles ?

Disponible chez votre marchand de journaux à partir du 8 juillet et sur lire.fr.

Laurent Gaudé

CHIEN 51

Il y a dix ans, la crise de la dette grecque fit trembler le continent européen. Le pays était en faillite, et on parlait des menaces de « Grexit ». On sait ce qu'il en a été dans la réalité. Le nouveau roman de Laurent Gaudé nous plonge dans un futur indéfini, et imagine que le pays a été racheté par GoldTex, un consortium *« fleuron d'un ultralibéralisme connecté et coercitif »*. Le premier chapitre retrace ce qui s'est passé, et raconte les scènes de chaos provoquées par l'exode de la population d'Athènes. Un homme était parvenu à partir plus facilement que les autres : Zem Sparak, ancien étudiant devenu flic, qui avait trouvé refuge dans une zone et une ville déjà possédées par GoldTex. Pour cela, il a trahi – quelque chose ou quelqu'un. Dès le deuxième chapitre, nous le retrouvons trente ans après. Jusque-là, il opérait dans la zone 3 de sa ville d'adoption, la partie la plus misérable et la plus polluée. Car Sparak restait un *« chien »,* un intouchable. Quand un meurtre survient entre sa zone et la zone 2, bien plus arborée et protégée. Une enquête avec d'autres brigades, d'autres personnes, et dans une autre réalité. Cette intrigue ramènera plusieurs protagonistes à leur propre passé, et vers leurs culpabilités. Au croisement du polar métaphysique et de l'anticipation postapocalyptique, *Chien 51* est porté par une puissance dramatique et une amplitude saisissantes. Aussi psychologique que politique, c'est une réflexion sur notre capacité à nous réinventer (ou pas) dans les mondes de demain. Qui adviennent de plus en plus vite.



CHIEN 51
LAURENT GAUDÉ
304 P., 22 €. COPYRIGHT ACTES SUD.
EN LIBRAIRIES LE 17 AOÛT.

JEAN-LUC BERTINI/PASCO/ACTES SUD

BIO EXPRESS

2002

À 30 ans, Laurent Gaudé est lauréat du Goncourt des lycéens pour son deuxième roman, *La Mort du roi Tsongor*. Depuis 1999, il avait publié cinq pièces de théâtre, pour certaines jouées au Théâtre national de Strasbourg ou au Studio de la Comédie-Française.

2004

Il obtient le prix Goncourt pour *Le Soleil des Scorta*. Ce livre se situe au croisement des deux directions que prendrait ensuite son travail : des textes aux résonances antiques *(La Porte des Enfers, Écoutez nos défaites),* et des récits humanistes actuels *(Ouragan, Danser les ombres).*

2019

Son long poème intitulé *Nous, l'Europe. Banquet des peuples* remporte le prix du livre européen, et est créé au Festival d'Avignon. Son œuvre, politique et voyageuse, est aujourd'hui forte de dix-sept pièces, trois recueils de nouvelles et de treize romans.

1

DERNIÈRES VISIONS DU PORT

D'un coup, la ville devint folle. Lorsque les dirigeants de GoldTex annoncèrent que le rachat de la Grèce était finalisé, les citoyens d'Athènes furent pris de panique. Eux qui s'étaient massivement opposés à cette acquisition, qui, durant des mois, avaient manifesté, soutenu la jeunesse lorsqu'elle construisait des barricades et jurait d'aller jusqu'au bout, finirent par se tourner vers l'oppresseur et voulurent tous partir. Même les plus réticents étaient en proie à cette obsession : quitter la ville, ne pas rester prisonniers de ce piège, rejoindre au plus vite GoldTex et poursuivre leur vie ailleurs. Ils sentaient bien que leur monde allait disparaître et ils avaient peur. Des rumeurs circulaient : on disait qu'il fallait faire vite, que seuls les premiers seraient pris, que le sort des autres promettait d'être sombre. On disait que la Grèce allait être démembrée, vendue par morceaux, et que ceux qui resteraient habiteraient bientôt sur une terre d'esclaves, oubliés de tous.

Il fallait s'en aller. Plus personne n'en doutait. La folie s'emparait de la rue. Sur l'avenue Tsaldari, une femme qui traînait derrière elle deux valises et ses trois enfants en bas âge s'arrêta net, se dégrafa jusqu'à montrer sa poitrine et se mit à hurler : « Prenez-nous ! Prenez-nous puisque vous achetez tout ! » Sur le boulevard Thiseos, des hommes essayèrent de forcer un taxi à rejoindre le port. Devant la résistance du chauffeur qui s'enferma dans l'habitacle, ils finirent par saccager le véhicule, puis l'asperger d'essence et danser autour avec une rage qu'eux-mêmes, des jours plus tard, furent incapables d'expliquer. La défaite était consommée et la ville entière voulait fuir. Mais cela ne dura que quelques jours. Très vite, une résignation silencieuse succéda aux comportements les plus fous. Si c'était encore de la panique, elle était d'une autre nature. Les gens sortaient dans la rue avec accablement, comme s'ils s'étaient résolus à n'être que du bétail, comprenant que leur individualité ne pouvait plus s'opposer à rien de ce qui venait. Athènes marchait tête basse. Les familles avançaient, visage fermé, sans un mot. Toutes les artères qui menaient au port, à la gare ou à l'aéroport étaient saturées. Dans un réflexe absurde, beaucoup prenaient leur voiture, puis, une fois bloqués dans des embouteillages démesurés, constatant qu'ils ne pourraient plus ni avancer ni faire demi-tour, abandonnaient leur véhicule en plein milieu de la route pour poursuivre à pied, rajoutant ainsi encore au chaos. La longue file de voitures abandonnées semblait désormais n'être là que pour obliger les foules à des circonvolutions cruelles : rentrer le ventre, mettre sa valise sur la tête, se faufiler entre les carrosseries qui brillaient au soleil et réverbéraient une chaleur insupportable. Sur la bretelle périphérique qui menait à l'aéroport, le spectacle était inouï : des hommes et des femmes, par milliers, patients, résignés. Malgré les annonces qui précisaient régulièrement que plus aucun avion ne prenait de passager, que de toute façon il était impossible d'atteindre les aérogares tant il y avait de gens sur place, la foule continuait à se présenter dans le vain espoir qu'un pilote finisse par contrevenir à tous ces ordres. La ville entière voulait partir mais elle était immobilisée par son propre nombre. Les rues grondaient du piétinement des foules impatientes, de ces milliers d'enfants tenus par la main à qui on disait de cesser de pleurer. Lorsque les nouveaux arrivants découvraient cette marée humaine, étrangement, au lieu de rebrousser chemin, ils y prenaient place avec l'assurance que c'était bien là qu'il fallait être, faisant taire en eux leur bon sens, et même leur instinct de survie, acceptant de s'annihiler dans la masse comme s'il y avait un réconfort à se presser ainsi les uns contre les autres, celui, peut-être, de constater qu'ils n'étaient pas seuls et que leur frayeur et leur infortune étaient partagées. Tout était lent et pénible. La foule était exaspérée par sa propre impuissance. Il fallait supporter cette attente qui, au mieux, n'amènerait qu'au triste contentement d'avoir gagné quelques dizaines de mètres et au pire, vous excitait les nerfs.

C'était imparable et monstrueux. Tout saignait. Tout gémissait. Plus personne ne savait vers où fuir

Lui, comme les autres, s'était levé pour partir mais, à la différence de toutes ces familles apeurées, il avait un badge et un brassard qui lui permettaient de passer les barrages, de doubler les files immobiles. On l'enviait pour cela. Il le sentait dans le regard que les femmes épuisées lui lançaient.

Sur le port du Pirée, deux paquebots s'apprêtaient à quitter Athènes. C'étaient des bêtes immenses mais qui semblaient bien petites au vu de ces milliers de candidats qui espéraient monter à bord. L'embarquement avait commencé. Tous avançaient vers la passerelle avec une lenteur inventée par un bourreau méthodique. Il fallait montrer ses papiers, renoncer aux objets trop volumineux qu'on avait espéré pouvoir emporter. C'était chaque fois des cris, des protestations, des tentatives vaines de convaincre.

Il regardait cette humanité défaite et se sentait honteux de la quitter. Le navire militaire qui était à quai, plus petit que les deux autres, semblait l'attendre.

Personne ne s'en approchait. Il était protégé par des soldats qui tenaient à distance les candidats à l'exil. C'est là qu'il allait d'un pas rapide. Deux jours plus tôt, il avait reçu son ordre d'évacuation personnel. Il avait fallu essayer de faire tenir dans sa petite valise tous les objets de son quotidien. Il n'avait dit au revoir à personne. Ses parents étaient morts quelques années plus tôt, et pour la première fois, il en fut heureux car il pensa à la tristesse qui les aurait saisis s'il leur avait été donné de voir ce naufrage. Le bateau finissait de faire le plein. Il monta à bord et s'installa sur le pont pour observer le plus longtemps possible ce pays qu'il quittait.

Cela aurait dû durer des heures encore, le temps que l'équipage termine les dernières vérifications, mais soudain, un bruit fracassant déchira ses oreilles. Il sentit un souffle chaud sur son visage et dut s'accrocher à la rambarde pour ne pas tomber à terre. Une explosion venait de souffler, en une fraction de seconde, toutes ces vies, toutes ces valises, ces familles encombrées. Elle avait même percé la coque du paquebot d'à côté. De là où il était, il vit la foule refluer vers les hangars. C'était la panique. Plus rien n'existait de la calme lenteur qui régnait encore l'instant d'avant. Des corps tombaient, d'autres les piétinaient sans même s'en rendre compte. Des mains lâchaient des enfants. Des familles se retrouvaient séparées. Et puis, quelques minutes plus tard, du côté des hangars, à l'endroit où tout le monde accourait pour s'éloigner le plus possible du lieu frappé par la mort, une seconde bombe explosa, tuant ceux qui croyaient s'être sauvés. C'était imparable et monstrueux. Tout saignait. Tout gémissait. Plus personne ne savait vers où fuir. Lui était tétanisé. Il ne pouvait plus quitter des yeux ce spectacle horrible. Il savait qu'il faudrait des heures pour retrouver les victimes et les compter. Des heures pour évacuer la zone et organiser le secours des blessés. Des heures pour ramasser les corps en miettes. Il était abasourdi, impuissant devant le carnage, avec, sous les yeux, cette foule indistincte qui venait de perdre tout espoir. Il pensa immédiatement au groupuscule Tigimas*. C'était probablement lui qui venait de frapper. Cela faisait des semaines qu'il menaçait de s'en prendre aux civils. Il avait prévenu qu'il ciblerait les gares et les ports pour empêcher les départs. Tout allait devenir laid. La Grèce allait être brûlée, écrasée. Elle allait se dévorer elle-même. Il était là, lui, accablé par ce spectacle d'horreur, inutile, parce que loin, déjà si loin, séparé du drame par les bastingages, par la hauteur du bâtiment et par le fait que le capitaine avait ordonné de précipiter le départ et de larguer les amarres au plus vite. La lenteur avec laquelle le navire quitta le port contrastait avec la fureur qui régnait sur les quais. Il resta sur le pont, ne pouvant quitter des yeux, face à lui, la ville qui fumait, souffrait, criait. Les familles, là-bas, comprenaient que les bateaux ne partiraient pas aujourd'hui, qu'elles étaient prises au piège, frappées de tous côtés. Il les regarda pendant de longues minutes. Il ne pouvait plus rien, n'était déjà plus l'un d'eux. Il savait qu'il ne reviendrait plus. C'était la dernière image d'Athènes qu'il emportait avec lui : une ville à la bouche grande ouverte qui sentait la poudre et le sang. Tout était fini. Il ne serait plus jamais grec.

2

LE SERMENT

Il entend le bruit sourd d'un objet qui frappe contre le mur, près de la porte d'entrée de l'appartement, au niveau de la box de livraison. Cela le sort du sommeil mais aujourd'hui, comme si souvent depuis quelque temps, il hésite, ne sait plus mettre un nom précis sur ce qui l'entoure. Sa conscience flotte, il repense aux rues d'Athènes, au port du Pirée qu'il a quitté trente ans plus tôt, à tous ces mondes qu'il a vus disparaître, à toutes ces histoires qui l'ont traversé et dont il ne reste plus rien que le souvenir qu'il en garde. Il lui faut quelques minutes pour retrouver l'épaisseur de son corps. La fatigue, oui, la fatigue, c'est elle qui l'amène à son propre nom. Lorsqu'il la sent peser sur sa cage thoracique, il n'a plus de doutes, il sait qu'il est bien Zem Sparak, un « chien » comme on les appelle au dépôt, fouillant dans les rues de la zone 3 depuis plus de vingt ans pour le compte des autorités, oui, il est bien celui-là et il va falloir se lever, aller au bout de cette nouvelle journée qui sera aussi longue que les autres, aura, c'est certain, le même goût de promesse non tenue que les autres.

* « τη γη μας (ti gi mas) » : « Notre terre », en grec.

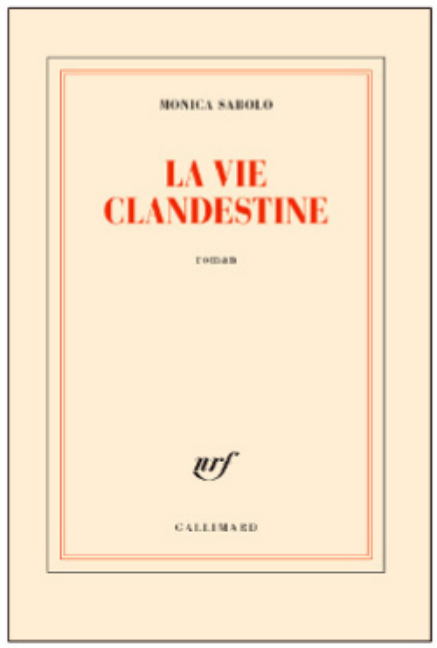
L'INFO EN PLUS

Paru en 2018 chez Actes Sud, *Salina, les trois exils* sera adapté et joué lors du festival Off d'Avignon du 10 au 29 juillet, dans une mise en scène de Khadija El Mahdi et Bruno Bernardin. Cette année 2022, le texte *Nous, l'Europe. Banquet des peuples* poursuivait lui aussi sa vie sur scène, toujours dans une mise en scène de Roland Auzet, et avec des artistes et des comédiens de nationalités différentes. On a pu le voir au théâtre Molière (Sète), au théâtre Gérard-Philipe (Saint-Denis), ou au théâtre de l'Atelier (Paris).

Monica Sabolo

LA VIE CLANDESTINE

Entre 1979 et 1987, le groupe terroriste Action directe revendique plus de quatre-vingts attentats en France, dont celui de Georges Besse, PDG de la régie Renault. Parcourant les archives des « années de plomb », Monica Sabolo pense tenir le sujet de son prochain roman, jusqu'à ce que son enquête vienne éclairer les parts d'ombre de son passé. « *Rien n'était plus éloigné de moi que cette histoire-là. Je le croyais vraiment.* » « *Je ne savais pas encore que les années Action directe étaient faites de tout ce qui me constitue : le silence, le secret et l'écho de la violence.* » Monica Sabolo a 27 ans quand sa mère lui confie que son père, le diplomate Yves S., n'est pas son père. Dix ans plus tôt, elle avait découvert un certificat de naissance italien portant la mention « de père inconnu ». Ainsi « la vie clandestine » est-elle celle qu'elle a menée depuis sa naissance à Milan en 1971, un an avant que les Brigades rouges n'y réalisent leur premier enlèvement. C'est aussi celle des membres de groupuscules radicaux au sein desquels *« tout est secret, obscur, multiple »*, trois adjectifs en écho à l'histoire familiale et intime de l'écrivaine, élevée dans le mensonge et dans l'ombre d'un père qui, alors qu'elle est enfant, commet l'irréparable. Au cœur d'une époque où les rêves d'insurrection capitulent devant le règne de l'argent, *La Vie clandestine* explore la violence sociétale et individuelle, et notre capacité à pardonner.



LA VIE CLANDESTINE
MONICA SABOLO
336 P., 21 €. COPYRIGHT GALLIMARD. EN LIBRAIRIES LE 18 AOÛT.

BIO EXPRESS

2013

Tout cela n'a rien à voir avec moi, roman-collage explorant les abîmes d'un chagrin d'amour, reçoit le prix de Flore. Alternant observations cliniques et textes lyriques, correspondance et photos, le récit interroge l'héritage des drames au sein d'une famille.

2016

Crans-Montana reçoit le grand prix SGDL du roman. Croisant les voix de trois filles nimbées de mystère et de trois garçons fascinés par le groupe qu'elles forment, ce roman révèle l'envers de la dolce vita que mène cette jeunesse dorée des années 1960.

2017

Summer est finaliste du prix Goncourt des lycéens. Relatant l'histoire d'une jeune fille disparue que son frère ne parvient à oublier vingt-cinq ans après le drame, ce cinquième roman oscille entre thriller psychologique et récit poétique.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Prologue

Je ne sais plus comment cela a commencé. Comment j'en suis arrivée à commander sur eBay, moyennant la somme de soixante euros, une buse naturalisée avec une queue tordue, juchée sur une branche.

À cette époque, je passais mes soirées à regarder des photos d'oiseaux empaillés sur Internet, en me demandant s'il valait mieux m'offrir une mouette (rare ! précisait l'annonce) ou un pélican (hors de prix). Je faisais défiler les spécimens, fixés sur des socles, posés sur un tapis de fougères, penchés en avant l'air curieux, un lézard dans le bec, en diorama perchés sur un faux arbre. Je renouais avec la vie sauvage.

Par ailleurs, j'avais des ennuis domestiques. La semaine précédente, le robinet de la cuisine m'était resté dans les mains, puis ma lampe de chevet avait explosé. En faisant la vaisselle dans le lavabo de la salle de bains, ou immobile dans la pénombre, il me semblait qu'une force obscure était à l'œuvre. Lorsque la cuisine d'un appartement, dans l'immeuble d'en face, avait brûlé, les enfants et moi avions contemplé les nuages de fumée dans le ciel, de plus en plus noirs. Ils m'avaient demandé si, d'une façon ou d'une autre, cette série de catastrophes pouvait être notre faute. J'avais ri, mais, au fond, ils avaient peut-être mis le doigt sur quelque chose.

Quand je le croisais devant les boîtes aux lettres, mon voisin m'invectivait : « Cessez de faire ce bruit infernal entre minuit et 2 heures du matin ! Que déplacez-vous au-dessus de ma tête, bon Dieu ? Des globes de pierre ? » Je ne me couchais jamais après 22 heures.

Avant de passer à l'acte d'achat, qui me semblait vaguement dangereux – le signe qu'une chose sombre et grave s'accomplissait en moi –, j'avais observé, plusieurs soirs de suite, les photographies de l'oiseau prises par Michel64, qui proposait aussi à la vente un imposant crucifix mural et une salamandre dans du formol. La buse se tenait sur une branche, ailes repliées, une tache blanche à l'arrière de l'œil. Sa queue, panachée de gris et de noir, paraissait infiniment soyeuse. Son plumage sobre, mais élégant, lui donnait une allure d'automne, alliant la modestie à la mélancolie. À la différence d'autres espèces, comme le harfang des neiges, avec sa blancheur irréelle et son petit air prétentieux, elle était dénuée de toute mégalomanie. Sans illusion sur ses capacités de séduction. Néanmoins, elle regardait au loin, en direction de l'avenir. Elle était un autre moi-même. Une force concrète, indiscutable, dans un monde évanescent.

Enfant, j'avais assisté à un spectacle de fauconnerie, quelque part en Auvergne, près d'un château. Tandis que les aigles, chouettes effraies, hiboux grands-ducs, vautours, s'étaient montrés très disciplinés, déployant leurs ailes à l'instant même où un signal leur était envoyé pour aller se poser sur le gant de cuir que leur tendait un fauconnier déguisé en Robin des Bois, une buse – petite, brunâtre, l'air de rien – avait fait des siennes. Juchée telle une diva sur le poing en feutrine verte, elle tournait la tête avec ostentation, méprisant les gestes, de plus en plus contrariés, que le second fauconnier lui adressait de l'autre côté du terre-plein. Madame restait là, immobile, à faire la gueule, toisant celui qui pensait pouvoir lui donner des ordres. De loin, j'avais eu l'impression que l'oiseau me fixait. Au bout du compte, la buse avait décollé dans un mélange de grâce et de lassitude, et l'assistance poussé en chœur un soupir de soulagement. Mais alors que, de l'autre côté de l'esplanade, le second fauconnier tendait le bras, l'oiseau avait bifurqué en direction du public – toujours avec élégance, dans une sorte de virage souple, nonchalant. Après avoir un instant tournoyé au-dessus de l'assistance, de plus en plus proche, si proche que le battement de ses ailes soulevait une mèche échappée de ma queue-de-cheval, le rapace s'était posé sur ma tête. Ensuite, il ne fut plus question de le déloger.

Quelqu'un a pris une photo de ce coup de foudre. Le cliché montre une fillette en bermuda, un sourire triomphal et une buse sur la tête. Ce qui illumine son visage, à cet instant, c'est la joie d'avoir été vue. Vue pour tout ce qu'elle est, et que personne ne voit. Une créature dotée de pouvoirs mystérieux est venue la chercher, dans le monde souterrain où elle se promène. D'ordinaire, la petite fille reconnaît ceux qui en sont issus, mais eux ne la reconnaissent pas. Cette fois, si. Elle a été embrassée pour l'intégralité de son être. Ce qui se trouve ici, et ce qui est enfoui. Les serres agrippées à son cuir chevelu sont une morsure et un baiser.

Elle était un autre moi-même. Une force concrète, indiscutable, dans un monde évanescent

Le matin où la buse me fut livrée, une étudiante m'avait téléphoné, pleine d'espoir, pour me demander si Yves S. était bien mon père. Quand on me pose cette question, chaque fois, mon sang se fige, j'ai la sensation d'un drame imminent, un mouvement s'opère dans mon corps, une sorte de rétraction. Depuis sa disparition, il y a quelques années – un nombre d'années qu'il m'est impossible de définir, ma mémoire ayant enfermé cette information dans un lieu inaccessible, un lieu que je ne visite jamais, comme une pièce oubliée, pleine de choses encombrantes dont on ne peut se résoudre à faire quoi que ce soit, ni les conserver, ni s'en débarrasser –, depuis quelques années donc, on ne m'avait presque plus parlé de lui.

La jeune fille faisait une thèse sur la civilisation précolombienne Tumaco-La Tolita, et aurait souhaité s'en entretenir avec mon père. Cette civilisation méconnue s'est développée au VII^e^ siècle avant J.-C., avant de s'éteindre brutalement, sans explications, mille ans plus tard. Yves S. possédait une impressionnante collection d'urnes funéraires, de bustes aux bouches béantes et aux yeux vides, de guerriers en érection, d'animaux menaçants, exposés dans notre appartement sous des dômes de verre. Enfant, quand j'allais chercher un verre d'eau à la cuisine, la nuit, il me semblait traverser un musée funèbre – des morts m'observaient derrière les vitres, furieux. La jeune fille aurait sans doute adoré vivre dans cet endroit. Son souffle se suspendit lorsque je lui annonçai qu'Yves S. était décédé, et ce depuis un certain temps. J'ai perçu sa déception, son chagrin même, dans ses mots emmêlés.

Mais je n'en avais pas fini avec Yves S.

Peu après, mon frère m'a téléphoné. Alors que jamais nous ne parlons de notre père, que nous évitons avec soin les sujets susceptibles de nous emmener sur des territoires mouvants, il a évoqué un problème. Il avait en effet découvert, en parcourant le site de l'ambassade, que les dettes d'un individu de nationalité suisse se transmettent, en vertu de la loi confédérale, de génération en génération, et ce jusqu'à l'extinction du nom.

À l'époque de son décès, nous avions reçu une lettre imprimée sur du papier recyclé nous priant d'accepter ou de répudier l'héritage d'Yves S. J'avais été heurtée par l'usage du terme « répudier », mais aussi par la présentation du courrier, où les options « accepter » et « répudier » étaient séparées par des pointillés sur lesquels était dessinée une paire de ciseaux. J'avais choisi « répudier » puis égaré les deux parties de la feuille.

À présent, mon frère soutenait que la Confédération helvétique nous ferait payer, pour des fautes que nous n'avions pas commises, dont nous ignorions tout, et nos enfants après nous, et les enfants de nos enfants. Mon frère a dit, à l'autre bout du fil : « il faudra, un jour, nous en occuper », ce à quoi j'ai acquiescé avec conviction, même si je savais déjà que ni lui ni moi n'en aurions le courage.

Il arrive que l'univers nous envoie des signes. Nous pressentons que celui-ci veut nous dire quelque chose, mais le message est brouillé. Nous sommes aux aguets, en proie à une culpabilité inquiète, et nous ne comprenons pas l'essentiel : ce n'est pas l'univers qui s'adresse à nous, mais une part mystérieuse de nous-mêmes qui s'adresse à lui. Il ne nous interpelle pas, il nous répond.

Depuis quelques jours, je dormais mal. Peu après la livraison de la buse, il avait plu dans le salon. Cela avait démarré par un filet d'eau tombant droit sur mon bureau, puis un autre plus loin s'était mis à couler sur un fauteuil, et enfin des trombes d'eau s'étaient déversées du plafond, de plus en plus nombreuses, de plus en plus puissantes, si bien qu'on aurait dit que le canapé était caché derrière une cascade. J'avais disposé des seaux en plastique et des casseroles de-ci de-là, et je les avais regardés, résignée, se remplir à grande vitesse. J'assistais à une représentation de ma vie. Ces meubles moisis et détrempés étaient tout ce qu'il me restait, et il nous faudrait sans doute bientôt, mes enfants et moi, nous installer dans une roulotte. Mon dernier livre recevait un accueil mitigé. Je rêvais la nuit d'émissaires du gouvernement suisse, vêtus d'imperméables, chargés de saisir ce que je possédais encore. Le matin, mes pieds s'enfonçaient dans la moquette spongieuse comme dans un tapis d'herbes aquatiques. J'étais incapable d'écrire. Les piles de livres qui s'entassaient au sol, disséminées le long des murs de ma chambre, me donnaient la nausée. La littérature m'avait permis de me tenir quelque part, d'exister dans un espace décalé, mais désormais, cet endroit avait disparu. Quelqu'un avait détruit mon refuge, cette cabane où je menais une vie secrète, mais tangible. Elle avait été soufflée par une tempête. Je ne ressentais rien, pas même le désir de la reconstruire. Je ne comprenais même plus ce que j'avais pu lui trouver, ainsi qu'on se réveille après une grande passion, échevelée et perplexe. Où pouvais-je bien aller, maintenant ?

L'INFO EN PLUS

Objet récurrent sous la plume de Monica Sabolo, l'aquarium se veut une métaphore de l'existence de ses personnages. Dans *Éden* (Gallimard, 2019), la jeune Kishi y élève des crapauds noirs. *« Tu vois, explique-t-elle à son amie Nita, ils sont comme nous. Leur milieu naturel est pourri. Ils essaient de se tirer, mais pour aller où ? »* Dans *La Vie clandestine*, l'aquarium devient une miniature de la famille de la narratrice, *« un milieu trouble, à l'abandon », « une vitrine* [...] *entretenue quelque temps avec un soin maniaque » « avant que tout explose ».*

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

HORS-SÉRIE

LIRE magazine littéraire

Le plaisir dans tous ses sens pour accompagner votre été !

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

SCANNEZ CE QR CODE POUR PROFITER DE CETTE OFFRE

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE LE PLAISIR

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, je souhaite commander le hors-série LE PLAISIR au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/10/2022 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

HSPLA509

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

Alain Mabanckou

LE COMMERCE DES ALLONGÉS

La veillée funéraire durant laquelle famille et chanteuses-pleureuses se seront relayées pour un dernier au revoir aura duré quatre jours, comme le veut la tradition. Tout le monde s'est désormais éclipsé et la vie peut reprendre son cours au cimetière du Frère-Lachaise. Liwa Ekimakingaï, le nouvel arrivant à peine célébré, se réveille et découvre avec désarroi le monde d'en bas, finalement peu différent de celui des vivants à l'exception d'un détail : tout est à l'envers. Comme l'on apprend à vivre, être mort s'enseigne aussi. Liwa fait très rapidement la connaissance de ses nouveaux voisins, Prosper Milandou, un DRH à l'épitaphe truffée de fautes, ou la Femme Corbeau, qui lui enseignera l'une des plus importantes sagesses d'outre-tombe. Mais en bon défunt prématuré qui se respecte, Liwa souhaite comprendre sa mort, les détails qui lui échappent et retourner sur ses derniers lieux de vie. Peut-être même se venger, s'il est assez audacieux. En passant du Victory Palace, où il était commis de cuisine, aux quartiers dans lesquels il fréquentait Adeline, une sublime jeune femme rencontrée le soir de la fête nationale dans un haut lieu dansant de Pointe-Noire, la course bat son plein. Nul doute que le plus vivant des cadavres du cimetière souhaite tout ébranler avant son repos éternel. Entre crimes politiques, amours avortées et sorcellerie ancestrale, Alain Mabanckou dresse, dans *Le Commerce des Allongés*, une quête où vivants et défunts se côtoient au cœur des traditions et des rituels qui ornent l'histoire du Congo.

LE COMMERCE DES ALLONGÉS
ALAIN MABANCKOU
304 P., 19,50 €. COPYRIGHT SEUIL.
EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.

BIO EXPRESS

1966
Alain Mabanckou naît à Pointe-Noire en République du Congo et suit le premier cycle de ses études supérieures en droit privé à l'université Marien-Ngouabi de Brazzaville. Il obtient ensuite une bourse d'études et s'envole pour la France à l'âge de 22 ans.

2006
Un an après *Verre cassé,* il remporte le prix Renaudot pour *Mémoires de porc-épic,* dans lequel le narrateur n'est autre que l'animal lui-même, mais également le « double » néfaste de Kibandi, un être humain dont il racontera l'aventure par la suite.

2015
Professeur invité au Collège de France à la chaire de création artistique, l'auteur de *Black Bazar* et *Petit piment* devient le premier écrivain à occuper ce poste. Il y prononce « Lettres noires : des ténèbres à la lumière », sa leçon inaugurale.

SÉBASTIEN MICKE/SEUIL

LE RÊVE LE PLUS LONG DE TA MORT

Nouvelle vie

Tu ne cesses de te le répéter au point d'en être désormais convaincu : une nouvelle vie a débuté pour toi il y a moins d'une heure lorsqu'une secousse a écartelé la terre alentour et que tu as été comme aspiré par un cyclone avant d'être projeté là où tu te retrouves maintenant, au-dessus d'une éminence de terre dominée par une croix en bois toute neuve.

— Je respire ! Je vis ! t'étais-tu à ce moment-là murmuré en signe de victoire.

Mais à présent, alors que la clarté du jour pointe à l'horizon, tu n'es plus du tout habité par cette certitude. Les images qui te hantent sont plutôt celles de tes dernières heures, celles d'un trépassé cloîtré dans un cercueil et conduit en grande pompe dans sa demeure finale, ici, au cimetière du Frère-Lachaise.

Tu ne parviens donc pas à te détourner de ces réminiscences, et revois le long cortège t'accompagner dans les principales artères des quartiers de Pointe-Noire. Cette promenade de cadavre qui précède l'enterrement est une pratique courante dans la ville, la population l'accueille tel un hommage à la mémoire du défunt qui s'en irait avec des images d'allégresse. Tu es ainsi porté par six colosses à la musculature saillante, aux épaules carrées, et vêtus de costumes blancs avec des chaussures vernies noires à bout pointu. Ils exécutent une commande et ne sont pas là pour comprendre les raisons de la disparition de l'individu qu'ils colportent. Ils s'en tiennent à l'itinéraire indiqué par les familles éprouvées, personne n'entendra leur voix tout au long de la procession.

Le ciel ? Ne le cherche plus en haut, il est là, en bas

Calé dans le cercueil, pendant qu'on te balade à travers les ruelles les plus tortueuses, tu anticipes ce qui adviendra au terme de ce périple. Tu as déjà assisté aux défilés funéraires de ce genre dont certains transitaient par la rue du Joli-Soir où tu as habité avec ta grand-mère jusqu'à ta mort. Tu es de ce fait conscient qu'à la fin on te conduira au Frère-Lachaise où tu ne seras plus qu'un disparu parmi des milliers et des milliers d'autres. Si tu as de la chance tu recevras chaque année d'autres visites que celles de ta grand-mère Mâ Lembé. Tu découvriras de jolis bouquets de fleurs au-dessus de ta tombe les jours de la Toussaint, ou de la fête de l'Indépendance, quoique dans ce dernier cas ce serait une sorte d'ironie du sort puisque la cause de ta disparition est liée à la célébration de cet événement national. Puis, une fois que tu auras été enseveli, le temps s'immiscera dans l'affaire, l'oubli recouvrira la détermination de ceux qui te connaissaient, jusqu'à cette période de la saison sèche où tu ne verras plus une seule âme s'aventurer devant ta tombe. Celle-ci sera prisonnière de mauvaises herbes et hantée en permanence par des espèces variées de lézards ou de serpents noirs qui, d'après les légendes de ton ethnie des Babembés, sont des « âmes sans domicile fixe », en un mot des défunts ayant tellement suscité de torts sur terre qu'ils auraient été métamorphosés pour de bon en reptiles de cimetière…

Tu aurais pu te laisser décourager par ces pensées déprimantes. Au contraire tu les chasses d'un revers de main et cherches d'arrache-pied d'autres moyens de te convaincre que tu bénéficies bien de cette nouvelle vie qui te permettra de te rendre dès que possible en ville afin de régler un certain nombre de choses.

Tu décontractes tes jambes, tu étends tes bras en croix dans le dessein de t'émanciper de la posture fœtale que tu avais prise par instinct en guise de protection au moment où tu étais persuadé que les détritus végétaux expectorés par la secousse terrestre et projetés avec furie par le cyclone échouaient de toutes parts sur toi. Tu fais craquer tes doigts les uns après les autres comme si l'éclatement des microbulles dans tes articulations était la confirmation irréfragable de cette existence.

Tu souhaites maintenant vérifier que tu es capable de saisir les objets. Tu réussis à mettre la main sur un petit caillou aussi rond qu'une bille. Tu le fais tournoyer entre ton pouce et ton index, tu apprécies la sensation relaxante du toucher avant de l'enfermer dans ta paume et, de toutes tes forces, sans te relever, les dents serrées, les yeux fermés, de le projeter dans le vide.

Il y a d'abord un silence qui te paraît interminable, tu entends par la suite la petite pierre rebondir à plusieurs reprises contre le marbre d'une tombe, à trois ou quatre allées de la tienne. Tu l'avais lancée très haut dans le vide, ce qui en soi était une véritable prouesse.

Un large sourire de contentement détend tes lèvres, tu estimes désormais avoir assez de raisons de ravitailler ton humeur joyeuse et de contrer pour de bon la chaîne de ces images de tristesse qui avait obstrué jusque-là tes pensées.

Revigoré par ton euphorie, tu décides enfin de te lever. C'est la première fois que tu te mettras debout depuis que tu as surgi de la tombe. Tu prends appui sur la croix en bois et réussis cahin-caha à te dresser sans la casser. Tu es indifférent aux grincements des articulations de tes coudes chaque fois que tu ôtes la terre rougeâtre sur tes habits. Tu portes une veste orange en crêpe et à larges revers, une chemise verte fluorescente, nantie d'un grand col à trois boutons et aux poignets mousquetaires arrondis. Le nœud papillon blanc est un peu de travers, tu le rajustes en pensant à ta grand-mère Mâ Lembé qui, les jours d'église, ne supportait pas qu'il penche d'un côté. Tu as le sentiment que tu as reçu de l'eau ici et là, ta chemise est en effet humectée au niveau des

aisselles, dans le dos et à la hauteur du bas-ventre. Tu as dû transpirer dans le confinement de ta bière, te dis-tu.

Tu observes à présent d'un air admiratif ton pantalon violet à pattes d'éléphant, également en crêpe, puis ces chaussures Salamander rouges vernissées et pourvues de lacets blancs. Puisque ces pompes risqueraient d'entraver ta mobilité, tu te résous à les enlever et à les balancer de part et d'autre de la tombe, lorgnant avec stupéfaction leurs semelles compensatoires démesurées alors que tu n'es pas du tout déshérité de taille.

Il n'y a pas de doute, te dis-tu, ces chaussures t'ont été recommandées à la hâte par un commerçant dans les environs de ton lieu de travail, le *Victory Palace*. C'est dans les parages de cet hôtel français, à la hauteur du rond-point Patrice-Lumumba, qu'on tombe sur le Grand-Marché où chaque jour les Ponténégrins se ruent sur les ballots de vêtements et les cartons de chaussures provenant de France, en particulier de Marseille, de Bordeaux ou du Havre. Les jeunes ont d'ailleurs donné un nom à ces friperies : *« sola »*, qui signifie « choisir » en munukutuba. Les habits arrivent au port de Pointe-Noire, compressés, emballés dans du plastique et bien scellés afin de se prémunir contre les vols. Les chaussures sont rangées dans des sacs épais en tissu, également scellés. Les grands commerçants (les Libanais, les Sénégalais ou les Maghrébins) les achètent en gros, les revendent aux petits commerçants (les Ponténégrins) qui, eux, les liquident au détail. Après que les ballots, les sacs ont été ouverts puis démêlés, les chaussures et les habits sont mis en plusieurs tas sur des bâches déployées à même le sol au cœur du marché par les petits commerçants. Les clients les reniflent tels des canidés, les essayent sans se soucier des gens qui les voient se dévêtir en public. Ils mettent leur choix de côté, entre leurs jambes, ne décident de passer à la caisse qu'après avoir obtenu un rabais considérable, surtout s'ils ont détecté un fil qui déborde, un bouton qui manque, une étiquette mal arrachée ou une tache, même la plus microscopique. Peu importe que celle-ci ne soit visible qu'aux yeux de l'acheteur, le client est roi, c'est ce qu'il voit qui compte. Aucun prix n'est taillé sur du marbre, tout est « à débattre ».

Si tu sens sur toi l'odeur des *sola*, qu'ils aient été achetés en ballots ou alors, toujours dans ce Grand-Marché, mais dans la boutique de ton commerçant préféré Abdoulaye Walaye, hypothèse qui te paraît la plus vraisemblable, c'est une autre odeur qui domine, celle de l'eau de toilette Mananas que l'on répand d'ordinaire sur les cadavres et qui se vend dans les échoppes des Libanais. Le Mananas, personne à Pointe-Noire ne s'en aspergerait, autrement ceux qui le croiseraient le prendraient pour un revenant, voire pour quelqu'un qui travaille dans un cimetière ou à la morgue.

Tu ne te rappelles pas pour l'heure à quel moment cette senteur s'est retrouvée sur tes vêtements. Tu as néanmoins le souvenir que tu n'as pas changé cet accoutrement depuis presque cinq jours, ce qui signifie que tu as été enterré avec les mêmes habits…

Monde à l'envers

Tu inspectes avec appréhension les parages.

Le silence et le brouillard matinal qui perdurent atténuent l'exultation qui t'avait gagné jusque-là. En fait, rien ici ne semble avoir été chamboulé ou remué de fond en comble comme tu l'aurais pensé : la terre ne porte aucun stigmate de choc sismique, à se demander si cette secousse que tu as prétendu ressentir il y a maintenant trois heures et ce cyclone qui t'aurait aspiré puis catapulté au-dessus de ta tombe ne seraient pas les fruits avariés d'une imagination dont tu n'aurais plus aucun contrôle.

Par ailleurs, sortir d'ici n'est pas une mince affaire pour toi. Non pas que quelqu'un t'en empêcherait *manu militari* mais parce que tu sens que quelque chose ne tourne pas rond et qu'il ne suffit pas de se ruer dehors sans mesurer le pour et le contre ou sans avoir entendu les mésaventures de ceux qui t'ont précédé. C'est pour cela que tu es immobile devant ta tombe, les bras le long du corps. En face de toi, à peut-être trois cents mètres, tu aperçois un croisement de plusieurs allées avec une immense fontaine d'eau au milieu. Tu hésitais tout à l'heure sur laquelle de ces allées emprunter. L'une d'elles, la plus large, celle que tu étais tenté de suivre, te paraît infinie, avec pour perspective lointaine une minuscule demeure ronde,

DR

L'INFO EN PLUS

En 2018, Alain Mabanckou se positionne politiquement en refusant l'invitation d'Emmanuel Macron à participer au projet de réflexion sur le développement de la Francophonie et de la langue française. Il rédige peu de temps après une lettre ouverte engageant le président de la République à dépasser le passé colonial du pays, expliquant que *« la Francophonie est encore perçue comme la continuité de la politique étrangère de la France dans ses anciennes colonies »*, tout en incitant à faire preuve de renouveau et de liberté.

ou plutôt une sorte de petite case surplombée d'une croix sur laquelle trône un corbeau géant tandis que d'autres, moins impressionnants, posés sur la toiture, coraillent ou somnolent sur une patte.

Au-delà de tout, ce qui t'alarme le plus c'est ce dont tu viens de te rendre compte : en réalité tu perçois les choses à l'envers, avec la sensation que tu as la tête en bas, les pieds en haut et que la case lointaine que tu distingues au bout de la grande allée est, elle aussi, renversée. En somme, ce que tu entrevois devant toi est dans ton dos, et ce qui est dans ton dos est devant toi.

Peut-être que c'était ainsi dès le départ, que c'était pour cela que tu avais ressenti le tremblement de terre et le cyclone, mais dans ta gaieté absolue, au lieu de prêter attention, tu as préféré d'abord te persuader que tu étais vivant, que tu pouvais respirer, saisir les objets, projeter un caillou, alors que les repères n'étaient plus les mêmes qu'auparavant.

Ne te frotte pas les yeux, rien n'y changera.
Le ciel ? Ne le cherche plus en haut, il est là, en bas.
La terre ? Ne la cherche plus en bas, elle est en haut.

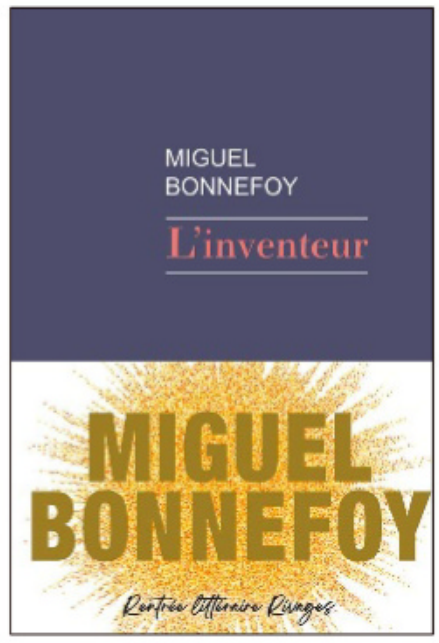
Les multiples allées en face de toi, y compris la plus large qui t'intrigue, deviennent des lignes distordues, mouvantes, voire circulaires et scintillantes. Elles s'entremêlent les unes aux autres, corrompent ta vue, te causent des céphalées et des douleurs abdominales. Ces étourdissements s'accroissent quand tu vois des avions voler en bas et non en haut, te donnant l'illusion que tu pourrais t'écraser sur eux. Par instinct tu te casses en deux à leur passage. Tu sais à présent que si tu souhaites avancer, tu dois reculer ; et si tu souhaites reculer, tu dois avancer. En fait, tu es moins indisposé par ce qui se déroule en haut (c'est-à-dire sous tes pieds), que par le trafic aérien d'en bas (c'est-à-dire sous ta tête). Tu ne t'étonnes plus que tes empreintes sur le sol soient retournées, comme si tes yeux et tes pieds s'étaient querellés et, dans leur désaccord absolu, avaient décidé d'emprunter des chemins différents sans solliciter ton approbation…

Puisque tu as désormais de la peine à détacher tes pieds du sol, chaque pas te recommande un effort plus qu'herculéen, et dès que tu arrives enfin à l'exécuter, ce pas résonne dans ta tête tel un tremblement de terre qui te replonge dans la secousse terrestre que tu crois avoir vécue quelques heures plus tôt. Tu t'efforces néanmoins d'avancer, déterminé, avec à l'esprit la sagesse traditionnelle du caméléon, celle que tu avais apprise sur les bancs de l'école primaire du quartier Trois-Cents. Monsieur Malonga, votre instituteur, vous racontait la parabole de ce reptile vénéré par les peuples en Afrique. Quand le caméléon prend une direction, il ne tourne pas la tête mais plutôt son œil afin de ne pas s'écarter de son objectif. Quand il bouge vers l'avant, c'est avec prudence : il regarde d'abord en haut, puis en bas dans le dessein de se renseigner avant de se fondre dans le décor.

Miguel Bonnefoy

L'INVENTEUR

Tapez son nom sur Google : vous ne trouverez qu'une seule photo de lui, l'air maladif et hagard, avec une longue moustache bizarrement arrangée. L'ingénieur Augustin Mouchot (1825-1912) fait partie de ces pionniers oubliés, voire maudits. Un peu comme son ami François-Henri Désérable l'avait fait en 2015 avec *Évariste,* sur le mathématicien Évariste Galois, Miguel Bonnefoy a décidé dans *L'Inventeur* de réhabiliter par un livre un scientifique méconnu. *« Il était un homme de l'ombre tourné vers le soleil au milieu d'un siècle lumineux tourné vers le charbon »* : ainsi Bonnefoy résume-t-il en une phrase le destin d'Augustin Mouchot. Né à Semur-en-Auxois d'un père serrurier, il mettra du temps à trouver la bonne clé. D'une santé fragile, paraissant plus vieux que son âge, Mouchot gagne sa vie comme instituteur puis comme professeur entre Dijon, Alençon, Rennes et Tours. En parallèle, il commence dans sa trentaine à s'intéresser à l'énergie solaire. D'un premier cuiseur solaire élaboré en 1860 jusqu'à son impressionnant concentrateur parabolique d'énergie solaire qui décroche une médaille d'or à l'exposition universelle de 1878, il ne cesse d'innover, étant repéré par Napoléon III puis par l'Académie des sciences, qui le subventionne un temps. La suite est plus mélancolique : ne les jugeant pas rentables, l'État cesse de financer ses recherches. Mouchot meurt dans la misère. Il était justice de remettre enfin la lumière sur un chercheur qui a passé sa vie à travailler sur le soleil.



L'INVENTEUR
MIGUEL BONNEFOY
208 P., 19,50 €.
COPYRIGHT RIVAGES.
EN LIBRAIRIES LE 17 AOÛT.

BIO EXPRESS

1986

Naissance à Paris d'une mère diplomate vénézuélienne et d'un père réfugié politique chilien. Miguel Bonnefoy grandit entre le Venezuela, Lisbonne, l'Argentine, Rome… Sa vie est un roman. Et pour information : il n'a pas de lien de parenté avec Yves Bonnefoy.

2015

Lauréat du prix du jeune écrivain 2013 pour sa nouvelle « Icare », il est repéré par Émilie Colombani, éditrice chez Rivages. Deux ans plus tard, il y publie son premier roman, *Le Voyage d'Octavio*, qui reçoit plusieurs prix dont celui de la vocation.

2020

Après *Jungle* et *Sucre noir* et un séjour à la villa Médicis en 2018-2019, il sort *Héritage*. Cette saga familiale, qui se passe entre le Chili et la France de 1873 à 1973, lui permet de décoller pour de bon grâce au prix des libraires 2021.

FRANÇOIS GOIZÉ/PAYOT RIVAGES

I

Son visage n'est sur aucun tableau, sur aucune gravure, dans aucun livre d'histoire. Personne n'est présent dans ses défaites, rares sont ceux qui assistent à ses victoires. De toutes les archives de son siècle, la France ne conserve de lui qu'une seule photographie. Son existence n'intéresse ni le poète, ni le biographe, ni l'académicien. Personne n'entoure de légende sa discrétion ni de grandeur sa maladie. Sa maison n'est pas un musée, ses machines sont à peine exposées, le lycée où il fit ses premières démonstrations ne porte pas son nom. Toute sa vie, ce guerrier triste se dresse seul face à lui-même et, malgré cette solitude qui pourrait avoir la trempe et l'acier des génies de l'ombre, son destin n'est même pas celui d'un héros déchu. À le voir, il n'appartient pas à cette race d'immortels sans mémoire, aux noms interdits. Si Augustin Mouchot est un des grands oubliés de la science, ce n'est pas qu'il ait été moins persévérant dans ses explorations, moins brillant dans ses découvertes, c'est que la folie créatrice de ce savant têtu, froid et sévère, s'est acharnée à conquérir le seul royaume qu'aucun homme n'a jamais pu occuper : le soleil.

Or, à cette époque, au début du XIX^e^ siècle, personne ne s'intéressait au soleil. La France, tournant le dos au ciel, s'affairait à fouiller les entrailles de la terre pour y extraire, tous les jours, des milliers de tonnes de charbon. Les villes étaient éclairées au charbon, les lits étaient chauffés au charbon, l'encre était fabriquée avec du charbon, la poudre à fusil était à base de charbon, les pieds de cochon étaient cuits au charbon, les cordonniers faisaient leurs semelles avec du charbon, les lazarets étaient nettoyés au charbon, les romanciers écrivaient sur le charbon, et, tous les soirs, dans sa chambre du palais, vêtu d'une chemise de nuit boutonnée de fleurs de lys, le roi s'endormait en pensant à un énorme bloc de charbon. Ainsi, au début du siècle, bien qu'il ait été cher, épuisable et salissant, il n'existait pas une entreprise, pas une profession, pas un art, pas un domaine qui n'ait eu recours, d'une manière ou d'une autre, au charbon.

Et parmi toutes ces activités, il y en avait une qui en consommait en grande quantité, car elle consistait à produire une chaleur suffisante pour tordre le fer : la serrurerie. En ces temps, les serrureries conservaient encore la rusticité médiévale des vieilles forges où l'on battait le bronze pour faire des rampes d'escalier et où l'on bâtissait des grilles en métal pour les jardins des villages, mais elles s'étaient développées avec plus de finesse le jour où Louis XVI, avant d'être guillotiné sur la place de la Révolution, avait ouvert un atelier aux étages supérieurs de Versailles. Pendant trente ans, dans la plus grande clandestinité, le dernier roi de France s'était amusé à reproduire à l'identique les fermetures des portes de son château, les loquets et les systèmes de sûreté, et on disait qu'il avait lui-même conçu la serrure de l'Armoire de fer qui cachait les lettres volées des monarques, dont il gardait la clé attachée à un collier autour de son cou. Ce n'est que bien des années plus tard, devant une foule en délire, lorsque sa tête roula sur l'échafaud, qu'un jeune Bourguignon nommé Jean Roussin, assistant au spectacle, trouva une clé en argent dans la boue, cachée dans une touffe de cheveux, et la vendit rue Saint-Denis pour quelques sous, sans imaginer qu'il tenait entre ses mains le secret le mieux gardé du royaume.

Avec cet argent, il ouvrit une serrurerie en Côte-d'Or, à Semur-en-Auxois, dans un village de trois mille âmes et de deux clochers. Il s'installa dans une maison sur les berges de la rivière Amance, où il se maria et eut cinq filles. Quinze ans plus tard, la dernière, Marie Roussin, une jeune fille silencieuse et mélancolique, tomba amoureuse d'un des apprentis de son père, un certain Saturnin Mouchot, et passa le reste de sa vie à accoucher de six enfants dans une ruelle voisine.

Ainsi naquit, le 7 avril 1825, à l'ombre des rues du Pont-Joly et de Varenne, à l'endroit le plus éloigné de la lumière, dans l'arrière-salle d'un atelier de serrurerie, l'homme qui devait inventer l'application industrielle de la chaleur solaire. Ce jour-là, bien qu'on fût au printemps, il faisait encore froid. Des brises glacées tapaient sur les carreaux des fenêtres quand Marie Mouchot, réfugiée près de la chaudière où l'on avait entassé de vieilles clés étiquetées, sentit brusquement une douleur intense au bas du ventre. Dans la solitude de l'atelier, elle s'accroupit en levant les pans de sa robe et accoucha derrière l'établi sans un cri, avec un discret bruit d'os, au centre d'un anonymat si complet, d'un silence si austère, qu'elle eut l'impression qu'on ouvrait entre ses jambes un palastre de serrure. L'enfant atterrit au fond d'un sac de burins et de verrous, plein de sang et de graisse, et lorsque Saturnin Mouchot, alerté par les pleurs du nouveau-né, fit irruption dans l'atelier, il attrapa une pince arrache-clou et coupa le cordon comme il l'aurait fait d'un câble de fer.

Toute sa vie, ce guerrier triste se dresse seul face à lui-même

Le lendemain, on nomma l'enfant Augustin Mouchot. On ajouta Bernard en deuxième prénom, en hommage à un vieil ancêtre ferronnier. Mais comme, à cette époque, il était courant qu'un nourrisson meure avant sa première année, comme l'école n'était pas obligatoire et qu'on faisait travailler les enfants dès qu'ils pouvaient marcher, personne ne remarqua véritablement sa naissance et, dès ses premières heures, on le soupçonna d'avoir toujours été là.

À six mois, Mouchot était déjà épuisé de vivre. Il n'avait pas la rondeur bouffie des nourrissons en bonne santé ni l'éclat inattendu des prédestinés, mais semblait toujours à quelques minutes d'une apoplexie, tout fripé et décharné, comme un crapaud malade dont la couleur de la peau, même nourrie au lait épais des vaches de Montbard, gardait encore l'aspect d'une auge de pierre. Il mangeait mal, dormait mal, voyait mal. Il n'ouvrit les yeux qu'au bout du cinquième mois et sa mère, avec une muette inquiétude, s'aperçut qu'il ne distinguait rien à plus de dix centimètres. Un après-midi, alors qu'il n'avait qu'un an, il ne put éviter un pied de table et fit tomber sur lui, juste au-dessus de sa tête, une boîte à outils si lourde qu'on dut lui recoudre le front avec une aiguille de tanneur. On crut que le coup l'avait rendu idiot. S'il ne l'abrutit pas tout à fait, cet accident provoqua dans son corps une anémie précoce. Il attira vers lui toutes les maladies que la Bourgogne avait accumulées au fil des siècles,

Il avait cette fragilité endurante qu'on trouve chez les hommes voués à une mort précoce et que, pourtant, rien ne tue

si bien qu'il n'existât pas une bactérie, pas un virus, pas un germe qui ne se soit logé en 1826 dans le corps de l'enfant Mouchot. Il attrapa la variole, la scarlatine, la diphtérie, la fièvre, une diarrhée qui dura quatorze jours, une forme rare de chlorose qu'on disait réservée aux jeunes filles de la haute société et, longtemps, le voisinage se demanda comment cet être sans force ni résistance avait pu survivre à une telle tempête d'infections.

Il resta ses trois premières années au lit. Jamais il ne vit la lumière du jour, muré dans l'ombre de sa chambre, veillé par sa mère à la torche. Cette carence de vitamines s'accentua par la venue de l'été et couvrit sa peau d'une constellation de boutons rouges, de squames sèches, de fétides inflammations en plaques arrondies. On appela des guérisseurs et des rebouteux qui lui appliquèrent de l'huile de chaulmoogra et lui attachèrent une cloche autour du cou, persuadés qu'il était atteint de lèpre. Ce fut un médecin de Dijon qui, entrant par hasard dans la serrurerie, l'examina avec plus d'attention et déclara qu'il ne s'agissait pas de lèpre, mais d'un trouble épidermique dû au manque de soleil. Selon ses conseils, on assit le petit Augustin au milieu de la place, à trois heures de l'après-midi, en pleine canicule, pour faire sécher ses plaques, mais l'excès soudain de chaleur lui provoqua une insolation brutale, ses boutons grossirent, et il dut passer sa quatrième année le corps badigeonné de miel et de potions de serpolet. À cinq ans, il ressemblait à une momie lugubre, immobile et livide, ravagée par les remèdes. Lorsqu'il faisait une sieste trop longue, il craignait qu'on ne l'enterre vivant. C'est pourquoi, dès qu'il sut écrire, il prit une habitude qu'il ne quitta jamais et laissa toujours, avant de s'endormir, une note prudente sur sa table de chevet :

Bien que j'en aie l'air, je ne suis pas mort.

Saturnin Mouchot, en revanche, aperçut dans cette fragilité une force à exploiter. Il voyait bien que son fils était trop fluet, trop menu, pour exercer un métier aussi dur que celui de serrurier, mais il avait cependant noté chez lui des petites mains agiles et des doigts fins, peu fréquents dans la lignée Mouchot, parfaitement adaptés aux activités de précision. Ainsi, loin du chevalet pour forer, loin des outils pour tailler le fer, loin des mandrins pour percer à chaud, il l'installa au fond de la pièce, dans un sombre réduit, pour qu'il trie les tiges et les gonds par taille, qu'il classe les pivots et les crampons, qu'il ordonne les étriers par calibre. Augustin se révéla être aussi adroit qu'un orfèvre. Là où d'autres enfants auraient fait des erreurs, il était d'une exactitude effrayante. On pouvait lui demander à tout moment de grouper des centaines de pièces minuscules, de cataloguer les limes par carreaux ou les grattoirs par lames, de nettoyer les tisonniers les plus sales et les brunissoirs les plus oxydés, jamais il ne se trompait. Mais ce qui impressionna le plus les compagnons fut qu'avant même d'apprendre à lire, il avait commencé lentement à imaginer un système d'encodage pour coffre-fort, une harmonie de nombres permettant de crypter des signes, avec une rapidité de raisonnement extraordinaire et une logique qui n'étaient pas de son âge, comme si les longues années d'isolement avaient fait macérer dans sa tête un don naturel pour le calcul mental.

Ce fut sa mère qui s'en aperçut avant tout le monde. Un soir où, l'aidant à l'atelier, elle le vit défaire, puis rassembler à une vitesse vertigineuse les combinaisons d'un boîtier, elle décida de l'arracher à cette vie d'artisan de l'ombre, pressentant secrètement que cet enfant maladif, fragile et délicat, était peut-être le seul être de ce hameau à pouvoir un jour ouvrir les portes de Paris. Elle attendit la fin de l'été et, début septembre, prit son fils par le bras, traversa la place de l'église et se rendit à l'entrée de la seule école du village.

Derrière le pont Pinard encore garni de canons, dans la rue du Rempart, on avait installé une école au sein d'une imposante bâtisse de maçonnerie et de pierres, surmontée de fenêtres étroites comme des meurtrières, qui ressemblait davantage à une fortification gothique qu'à un établissement scolaire. Augustin y fut instruit selon les coutumes habituelles

de l'époque, avec des coups de martinet et des récits de batailles, des cordes de chanvre fixées à un manche et des thèmes grecs, mais il resta imperturbable. Il ne protesta jamais, même quand on l'obligea à s'agenouiller sur des pois secs pendant deux heures, le regard fixé au sol, ni quand il fut mis au piquet, les bras en l'air, au milieu de la cour. Pour lui qui avait survécu à tant de maladies, à tant de traumatismes, à tant de détresse, aucune punition ne pouvait rivaliser avec les adversités de son enfance.

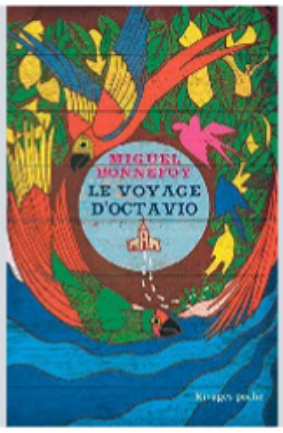
À onze ans, il se mura dans une retraite profonde. Trop réservé, il passait pour arrogant. Comme il était terne et taciturne, personne n'aurait rien su dire à son sujet et ses camarades de classe, jusqu'à la fin de sa vie, furent bien embêtés de rapporter quoi que ce soit de sa jeunesse. La joie festive de l'adolescence et les désirs impétueux, le jeu des mystères et les tentations de l'aventure, tout ce qui, pour les autres, était l'exaltation sauvage des premières passions, trouvèrent chez Mouchot une résistance spartiate. Très vite, il devint apathique, taiseux. Il ne s'émut de rien, pas même plus tard lors du décès de sa mère, ni lors de la gangrène d'un de ses frères. Pendant les cinq années de primaire, il n'exprima rien, n'eut pas un ami et, quand on l'envoya en pension au collège de Dijon, Mouchot partit les poches vides, sans argent ni aspirations, ne conservant de cette période qu'une vague odeur de fer battu et de potions de serpolet.

À Dijon, il attrapa le choléra. La France, alors en pleine expansion industrielle, s'étendait sur un territoire de quarante millions d'habitants, traversé de dix-sept mille kilomètres de voies ferrées, couvert de ponts et de gares, où l'on se déplaçait avec une telle facilité qu'il fut impossible de freiner l'épidémie. Les couvents et les hôpitaux furent aussitôt débordés, on ne comptait plus les morts à l'hospice de Champmaillot. À l'hôpital Notre-Dame de la Charité où Mouchot fut isolé, on présagea qu'il ne passerait pas l'hiver. Mais contre toute attente, une fois encore, Mouchot survécut. Les drogues à base de datura, les lavements opiacés et les litres de limonade lui laissèrent toutefois un corps maigre, d'une sécheresse préoccupante, et un teint translucide, comme quelqu'un aperçu à la lueur tremblante d'une bougie.

À quinze ans, il avait déjà toutes les manies des vieux. Sans cesse contrarié par la cuisson des aliments, il souffrait de maux de ventre, pesait ses repas, digérait mal les viandes mijotées dans des fourneaux en fonte, ce qui le contraignait à se purger régulièrement en faisant des jeûnes prolongés qui lui creusaient les joues. À seize ans, sa myopie augmenta à une vitesse affolante, si bien qu'il fallut changer ses verres tous les six mois. À dix-sept ans, il eut l'aube d'une calvitie et des mèches blanches. À vingt ans, Mouchot en paraissait quarante.

Bien que la nature fût contre lui, il continuait à vivre, à respirer, à croître, avec la discrétion d'un lézard entre des cailloux. Il avait cette fragilité endurante qu'on trouve chez les hommes voués à une mort précoce et que, pourtant, rien ne tue. Dans ses veines coulait un sang tiède mais tenace. Son legs n'était pas celui d'une lignée de géants travailleurs de la terre, qui bâtissent et meurent jeunes, ou de génies de l'art, qui sont comme des comètes fugitives. Ses racines frêles se plantaient dans une dynastie de têtus, d'incassables, courbés pendant des siècles sur des poignées de fenêtres et des plis de clapets, dont chaque génération vit cent ans, résiste à tout, s'use sans rompre, reste impérissable sans être prodigieuse.

Rien dans son profil ne rappelait la gravité de l'algèbre. Rien de savant, rien de large, rien qui révélait une forêt encore à naître. Ses yeux, petits et enfoncés, ne laissaient apercevoir que des lassitudes et des détresses. Son front, sous une ligne de cheveux courts, était arrondi de bosses causées par d'anciennes migraines. Ses lèvres minces donnaient à son sourire un air de gaucherie et d'embarras. La race austère dont il descendait se montrait dans son squelette fragile, dans ses mauvaises dents, dans ses traits imprécis et peut-être encore davantage dans son pas furtif. Il marchait comme s'il dissimulait un secret et ne regardait jamais les gens de face. Nul n'aurait imaginé à travers ce visage sans grâce, à travers cette silhouette sans stature, un brillant inventeur. Mouchot grandissait péniblement, maintenu en veille, reclus en lui-même comme une goutte d'eau cachée dans le cœur d'une agate.



L'INFO EN PLUS

Bonnefoy n'a pas connu les galères de ceux qui rament pendant des années. En 2015, son premier roman, *Le Voyage d'Octavio,* s'est vendu à 14 000 exemplaires en grand format et à 27 000 en poche, d'excellents chiffres pour un débutant. Très soutenu par la critique et les libraires, il a continué depuis son bonhomme de chemin : son dernier titre, *Héritage,* en est ainsi à 75 000 exemplaires. Et si *L'Inventeur* lui apportait maintenant un grand prix d'automne, type Médicis, Femina ou Académie française ?

Sally Rooney

OÙ ES-TU, MONDE ADMIRABLE ?

Ventes massives, traductions en pagaille, séries télé… En cinq ans et trois romans, Sally Rooney, 31 ans, s'est imposée comme la star incontestée des lettres irlandaises : une *« Salinger pour la génération Snapchat »,* a avancé son éditeur. Son sujet ? Les gens. Des (jeunes) gens qui parlent, qui tentent de se connaître, qui apprennent à s'aimer – la boule au ventre. *« On a le sentiment qu'elle ne sait pas toujours où elle va »,* écrit une journaliste du *New Yorker* lors de la sortie de son premier roman, *« mais qu'elle va trouver ».* Le style limpide de Rooney, dépourvu d'afféteries, est un outil d'auscultation d'une précision redoutable. Inlassablement, tenant le pathos à l'écart, elle dissèque les pensées et les atermoiements de ses personnages, les regarde avancer, trébucher, se relever. *Où es-tu, monde admirable ?*, son troisième roman, suit les aventures sentimentales et existentielles d'un quatuor irlandais. D'un côté, Alice, romancière à succès, qui sort d'une dépression, et Felix, rencontré sur Tinder (il n'est pas du même monde), qu'elle va emmener à Rome pour une tournée de promotion, et plus si affinités. De l'autre, Eileen, sa meilleure amie, qui vit à Dublin, et fréquente Simon, qu'elle connaît depuis l'enfance. On se flaire beaucoup, dans ce livre étrangement tendre, et on hésite plus encore. On couche avec prudence, on regrette avec le sourire, mais, surtout, on s'interroge : sur ce qui vient, sur les peurs inévitables, sur l'indicible douleur d'être heureux.

OÙ ES-TU, MONDE ADMIRABLE ? (BEAUTIFUL WORLD, WHERE ARE YOU)
SALLY ROONEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR LAETITIA DEVAUX, 384 P., 23,50 €.
COPYRIGHT L'OLIVIER.
EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.

BIO EXPRESS

2013

Sally Rooney a fait ses études au Trinity College de Dublin. Comme Connell et Marianne, les deux personnages principaux de *Normal People*. Comme, également, Jonathan Swift, Bram Stoker, Oscar Wilde, Samuel Beckett, William Trevor et Douglas Kennedy.

2017

Dans une interview donnée à l'*Irish Independent,* pour la sortie de son premier roman, *Conversations entre amis,* Sally Rooney déclare haïr Yeats, icône des lettres irlandaises. *« C'était un grand fan de Mussolini, il était à fond dans le fascisme. »*

2018

Normal People, le deuxième roman de l'autrice, est traduit dans une cinquantaine de langues. Adapté en série télé, loué par Barack Obama, il reçoit le Irish Book Awards du meilleur roman – trois ans plus tard, ce sera au tour d'*Où es-tu, monde admirable ?.*

JONNY DAVIES/L'OLIVIER

1

Dans un bar d'hôtel, une femme assise à une table surveillait la porte d'entrée. Elle avait une apparence soignée : chemisier blanc, cheveux blonds coincés derrière les oreilles. Elle a jeté un coup d'œil à ses messages sur son téléphone puis a de nouveau dirigé son regard vers l'entrée. En cette fin mars, le bar n'était guère fréquenté. Par la fenêtre de droite, le soleil amorçait sa descente sur l'Atlantique. Dix-neuf heures quatre, puis cinq, puis six. Elle a examiné ses ongles sans vraiment s'y intéresser. À dix-neuf heures huit, un homme a franchi le seuil. Mince, brun, visage étroit. Il a promené son regard sur les clients et a sorti son téléphone pour vérifier quelque chose. La femme près de la fenêtre l'a vu mais n'a rien fait pour attirer son attention. Ils paraissaient avoir le même âge, la fin de la vingtaine ou le début de la trentaine. Elle l'a laissé planté là jusqu'à ce qu'il remarque sa présence et s'approche.

Tu es Alice ? a-t-il demandé.

C'est moi.

Felix. Désolé pour le retard.

Pas grave, a-t-elle répondu sans amertume.

Après s'être enquis de ce qu'elle prendrait, il est allé au bar. La barmaid lui a demandé comment il allait. Bien, et toi ? lui a-t-il répondu. Il lui a commandé une vodka tonic et une pinte de blonde. Au lieu de rapporter le soda à table, il l'a versé directement dans le verre d'un geste habile du poignet. La femme attendait en tapotant un sous-bock du bout des doigts. Elle avait l'air plus vive et plus alerte depuis l'arrivée du type. Elle observait le coucher de soleil comme si ça l'intéressait alors qu'elle ne lui avait jusqu'alors pas prêté attention. Quand il est revenu et qu'il a posé leurs boissons sur la table, un peu de bière a débordé, qu'elle a regardée dégouliner le long du verre.

Alors comme ça, tu viens d'emménager dans le coin, a-t-il dit. C'est ça ?

Elle a acquiescé, bu une gorgée et s'est passé la langue sur la lèvre supérieure.

Et pourquoi ? a-t-il demandé.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

C'est rare que des gens viennent habiter ici. En général, les gens partent. T'es pas là pour le travail, si ?

Non. Pas vraiment.

Un échange de regards a paru confirmer qu'il espérait davantage d'explications. Plusieurs expressions ont traversé le visage de la jeune femme comme si elle cherchait une réponse, puis elle a esquissé un petit sourire d'un air presque conspirateur.

Je me demandais où aller et on m'a parlé d'une maison ici, à l'extérieur du village, a-t-elle dit. Un ami connaît les propriétaires. Apparemment, ils essaient de la vendre depuis des siècles et ils ont fini par chercher quelqu'un pour l'habiter en attendant. Je me suis dit que ça serait agréable de vivre au bord de la mer. Ça s'est fait sur un coup de tête, voilà tout.

Il buvait sa bière en l'écoutant. Une fois ses explications terminées, elle a paru un peu nerveuse, ce qui se voyait à sa respiration saccadée et à sa mine, comme si elle se moquait d'elle-même. Il l'a regardée sans réagir puis il a posé son verre.

OK. Et avant, tu vivais à Dublin, c'est ça ?

J'ai vécu dans plusieurs endroits. J'ai passé un peu de temps à New York. Je suis originaire de Dublin, ça, je crois que je te l'avais dit. Mais jusqu'à l'année dernière, j'habitais à New York.

Et qu'est-ce que tu vas faire ici ? Chercher du boulot, un truc comme ça ?

Elle n'a pas répondu. Il a souri en s'adossant à son siège sans la quitter des yeux.

Désolé pour l'interrogatoire. Je crois que je n'ai pas bien saisi toute l'histoire.

Ça ne fait rien. Mais comme tu peux t'en rendre compte, je ne suis pas très douée pour fournir des réponses.

Et qu'est-ce que tu fais comme boulot ? Ce sera ma dernière question.

Elle a souri à son tour, d'un air crispé.

Je suis écrivain. Et si tu me racontais ce que tu fais, toi ?

Oh, rien d'aussi original. Je me demande bien ce que tu écris mais je ne te poserai pas la question. Je bosse dans un entrepôt en dehors de la ville.

À faire quoi ?

À faire quoi ? a-t-il répété sur un ton philosophe. À récupérer des articles sur des rayons, à les mettre sur un chariot et à les rapporter pour les faire emballer. Rien de bien passionnant.

Et ça ne te plaît pas ?

Putain, non. Je déteste ça. Mais on ne me paierait pas pour faire quelque chose que j'aime, si ? C'est ça, le truc, avec le boulot. Si c'était agréable, on bosserait gratos.

Elle a acquiescé en souriant. Par la fenêtre, le ciel s'était assombri et des lumières apparaissaient dans le camping pour caravanes : le rougeoiement auréolé de sel des éclairages publics et des lampes d'un jaune plus chaleureux derrière les vitres. La barmaid avait quitté son comptoir pour nettoyer les tables non occupées avec un chiffon. La jeune femme, qui s'appelait Alice, l'a observée quelques secondes puis s'est de nouveau tournée vers l'homme.

Et comment est-ce que les gens se divertissent dans le coin ?

Comme partout ailleurs. Il y a quelques pubs. Une boîte de nuit à Ballina, à une vingtaine de minutes en voiture. Il y a aussi la salle de jeux, mais c'est surtout pour les gamins. J'imagine que tu n'as pas d'amis dans le coin, si ?

Tu es sans doute la première personne avec qui j'ai une discussion depuis mon arrivée.

Il a haussé les sourcils.

Tu es timide ? a-t-il demandé.

À toi de me le dire.

Ils se sont dévisagés. Elle avait cessé de paraître nerveuse, mais son visage prenait une expression plus secrète tandis qu'il l'observait attentivement, comme à la recherche d'un indice. Au bout d'une seconde ou deux, il n'a pas eu l'air de considérer y être parvenu.

Peut-être, a-t-il dit.

Elle lui a demandé où il habitait. Il a répondu qu'il louait une maison avec des amis pas très loin. En regardant par la fenêtre, il a dit que le lotissement était presque visible depuis leur table, qu'il se trouvait juste derrière le camping. Il s'est penché sur la table pour lui montrer, mais s'est rendu compte qu'il faisait trop noir. Bref, c'est par là-bas, a-t-il conclu. Il était toujours penché vers elle et leurs regards se sont croisés. Elle a baissé les yeux sur ses genoux et il a semblé réprimer un sourire en se redressant. Elle lui a demandé si ses parents vivaient toujours dans les parages. Il lui a appris que sa mère était morte un an plus tôt et que son père était « Dieu sait où ».

Il était toujours penché vers elle et leurs regards se sont croisés

En fait, il est sans doute à Galway ou un coin comme ça, a-t-il ajouté. On ne va pas le retrouver, genre, en Argentine. Je ne l'ai pas vu depuis des années.

Je suis désolée pour ta mère, a-t-elle dit.

Ouais, merci.

Moi non plus, je n'ai pas vu mon père depuis longtemps. Il… n'est pas très fiable.

Felix a levé les yeux de son verre.

Ah ouais ? Il boit ?

Mouais. Et il… raconte des histoires.

Felix a acquiescé.

Je croyais que c'était ton boulot, a-t-il dit.

Elle est devenue toute rouge. Il a paru étonné, voire inquiet.

Très drôle, a-t-elle commenté. Bon. Tu veux un autre verre ?

Ils en ont pris un deuxième puis un troisième. Il lui a demandé si elle avait des frères et sœurs, et elle a répondu qu'elle n'avait qu'un frère plus jeune. Il a dit que lui aussi, il avait un frère. Au bout du troisième verre, Alice avait le visage rose, le regard perdu et brillant. Felix était exactement comme à son arrivée. Il n'avait changé ni d'attitude ni de ton. Mais alors qu'elle tournait plus souvent le regard vers la salle, exprimant un intérêt diffus pour son environnement, il lui portait une attention plus marquée et plus intense.

Elle a agité les glaçons dans son verre vide pour s'amuser.

Tu veux voir la maison ? a-t-elle proposé. Ça fait un moment que j'ai envie de frimer, mais je ne savais pas qui faire venir. Bien sûr, je vais inviter mes amis. Sauf qu'ils vivent tous ailleurs.

À New York.

À Dublin, surtout.

Où est ta maison ? a-t-il demandé. On peut y aller à pied ?

Sans problème. En fait, on va même être obligés d'y aller à pied parce que je ne conduis pas. Et toi ?

Pas dans cet état. En tout cas, je prends pas le risque.

Mais oui, j'ai le permis.

Dis donc, c'est romantique, a-t-elle murmuré. Tu veux prendre un autre verre ou on y va ?

À cette remarque, à la façon dont elle avait été prononcée, à l'utilisation du mot « romantique », il a eu l'air un peu surpris. La tête baissée, elle cherchait quelque chose dans son sac.

D'accord, on y va, a-t-il dit.

Elle s'est levée et elle a enfilé son manteau, un imperméable beige avec une unique rangée de boutons. Il l'a regardée retrousser une manche à l'identique de l'autre. Debout, il était à peine plus grand qu'elle.

C'est loin ? a-t-il demandé.

Elle lui a adressé un sourire espiègle.

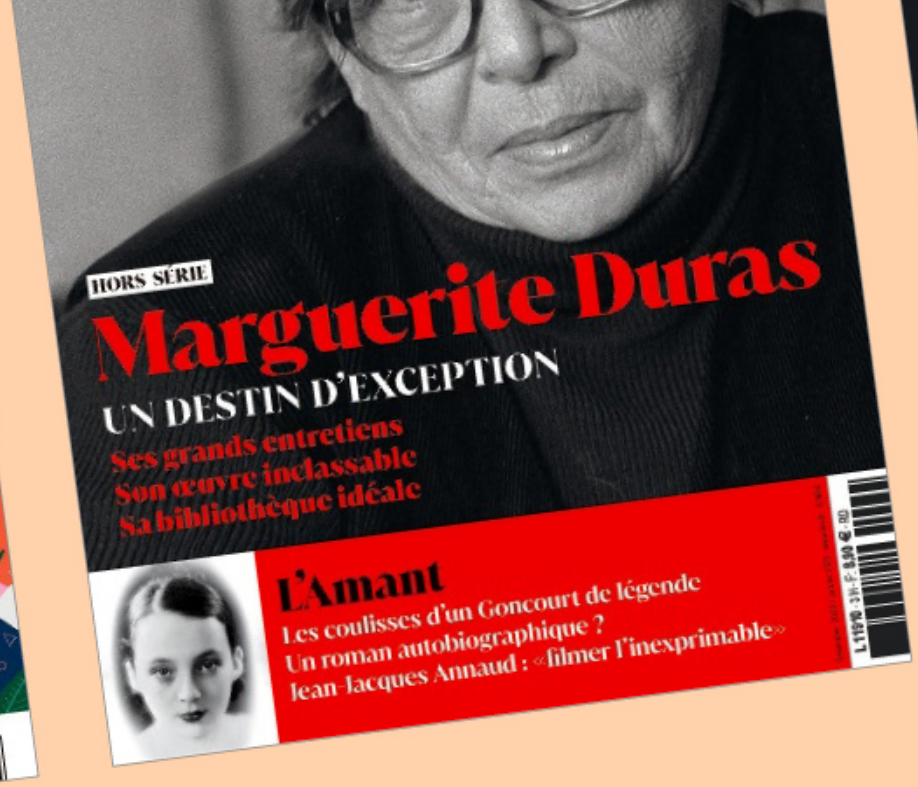
Tu es en train de changer d'avis ? Si tu en as marre de marcher, tu pourras toujours me laisser en plan et rebrousser chemin, j'ai l'habitude. L'habitude de marcher seule, pas d'être laissée en plan. Quoique, ça aussi, je pourrais m'y faire, mais ce n'est pas le genre de chose que je confierais à un inconnu.

Il a gardé le silence et s'est contenté de hocher la tête d'un air presque patient, comme si cet aspect de sa personnalité, cette tendance à être « spirituelle » et prolixe, était, après une ou deux heures de conversation, une caractéristique qu'il avait remarquée mais décidé d'ignorer. En partant, il a salué la barmaid. Le geste a surpris Alice. Elle a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule comme pour lancer un dernier regard à la jeune femme. Dehors, elle lui a demandé s'il la connaissait. Dans leur dos, il y avait le bruit apaisant des vagues qui se brisaient. L'air était frais.

DR

L'INFO EN PLUS

En 2021, Sally Rooney a rejeté une offre de l'éditeur Modan qui, ayant traduit en hébreu ses deux premiers romans, espérait acquérir les droits d'*Où es-tu, monde admirable ?*. La raison ? Son soutien à un mouvement de boycott qui entend *« mettre fin à l'oppression par Israël du peuple palestinien »*. Conséquence ? Deux chaînes de librairies israéliennes ont retiré les romans de l'autrice de leurs rayons. De son côté, cette dernière a reçu le soutien de 70 éditeurs et auteurs, parmi lesquels Kevin Barry, Rachel Kushner ou Geoff Dyer.



TOUS LES CLASSIQUES DE

LiRE magazine littéraire

SONT DISPONIBLES SUR

www.lire.fr

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'Académie Goncourt

LE RYTHME

Je m'adresse au musicien en vous. Pas au musicien de la langue, mais au musicien de la narration, car ce que je vais évoquer donnera à votre texte des qualités qui seront traduites dans des idiomes étrangers. Il s'agit du rythme de votre récit.

Nous détenons tous une musique spontanée, expression de notre souffle, celui du corps, celui de l'âme, *« notre petite musique »,* comme l'appelait Marguerite Duras. Si vous ne connaissez pas encore la vôtre, partez à sa découverte en écrivant puis en vous relisant.

Certains ont un rythme binaire : ils assemblent les adjectifs par deux, recourent à la symétrie, opposent et réconcilient les mots, rois du duo autant que du duel. *Dura lex, sed lex* : « La loi est dure, mais c'est la loi. »

D'autres ont un rythme ternaire : ils progressent par groupe de trois, ils vibrent de manière riche et sinueuse. *Veni, vidi, vici :* « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

NOUS DÉTENONS TOUS UNE MUSIQUE SPONTANÉE

Comme vous le percevez ici, le binaire crée un arrêt tandis que le ternaire met en mouvement. Le premier oblige le lecteur à s'immobiliser afin de considérer les deux termes, le second, plus dynamique, entraîne à poursuivre. Personnellement, j'aime utiliser le binaire pour réfléchir, le ternaire pour raconter. Voici des exemples volontairement sommaires : « Elle lui sourit, il détourna la tête. » Stop sur l'image : on présente deux individus qui ne partagent pas un sentiment. « Elle lui sourit, il détourna la tête, le silence s'installa. » L'ajout d'un troisième élément cause un élan : quelque chose va se passer, l'histoire commence, la lecture doit continuer.

Repérez votre tendance naturelle. Ainsi pourrez-vous à la fois vous laisser porter par elle, puis la compenser en vous forçant à employer l'autre rythme. Droitier ou gaucher, peu importe, il faut que vous deveniez soit un binaire contrarié, soit un ternaire empêché.

Ensuite, vous dépasserez cela en vue de jouer avec les accumulations au sein d'une même phrase. Là aussi, contrôlez la musique : vous enflez l'énoncé à l'aide de propositions croissantes, ou de plus en plus brèves, à vous de cribler en fonction du sens. Le croissant suggère l'épanouissement, la profusion, tandis que le décroissant affûte l'attention, l'attire sur les derniers cités.

Alors, assoupli, virtuose, vous mêlerez les rythmes dans une seule phrase, alternant le court et le long, le ternaire et le binaire, à la façon de Proust dont les constructions en étages de relatives et de conjonctives épousent une pensée subtile, une perception du monde complexe. Attention cependant ! Ne le faites pas pour le faire. Ne le faites pas pour faire bien. Ne le faites pas pour prouver que vous y arrivez. Pas d'exhibitionnisme ni de vantardise. Faites-le adéquatement, judicieusement, quand la forme s'ajuste au fond.

Enfin, vous vous aventurerez à la phrase nominale. Proscrite dans le passé, elle s'est développée au XX^e^ siècle. Elle pose merveilleusement un décor : *« Aux fenêtres, linge multicolore, voilures prêtes à prendre le large. Sur les rebords, risquant d'estourbir en cas de vent les passants dont l'heure avait sonné, des plantes arrosées de vin rouge, café noir et jus de chiques. »* Et voilà la Petite Italie, ce quartier de Montréal, brossée par Béatrix Beck. Néanmoins, chez beaucoup de contemporains, la phrase nominale vire à l'expédient paresseux, rejoignant l'écriture non écrite des scénarios de cinéma : « Une rue de Paris. La nuit. »

Mon conseil : diagnostiquez votre rythme authentique puis équilibrez-le avec d'autres. Gardez votre spontanéité rythmique, mais enrichissez-la consciemment.

Si vous y rechignez, observez le travail des musiciens : vous y trouverez des leçons d'humilité, d'opiniâtreté et de réussite volontaire.

AUDREY SOVIGNET

« J'ai voulu organiser un festival 100 % québécois »

Le festival Rapailler, qui met à l'honneur les littératures du Québec, a tenu sa première édition du 8 au 16 juin à la librairie parisienne Le Monte-en-l'air. Entretien avec sa fondatrice, Aurélie Garreau.

Les écrivains québécois font un retour remarqué en France ces dix dernières années. En juin, le festival Rapailler – nommé en hommage à *L'Homme rapaillé,* recueil phare du célèbre poète québécois Gaston Miron (1928-1996) – a invité les écrivains Audrée Wilhelmy (Prix *Ouest-France*/Étonnants Voyageurs 2022 pour *Blanc résine*) et Alain Farah, la poétesse Marie-Hélène Voyer, et les éditions L'Oie de Cravan. Aurélie Garreau nous raconte pourquoi elle a organisé cet événement.

Quel texte vous a introduite à la littérature québécoise actuelle ?

Aurélie Garreau. Le roman *Mailloux* d'Hervé Bouchard, paru au Quartanier en 2014. Marie Noëlle Blais, qui dirige aujourd'hui les éditions Quartz au Québec, tentait à cette époque de faire pénétrer les auteurs québécois dans les librairies françaises. Elle m'a fait découvrir ce texte que j'ai adoré. Au point de me rendre sur le site Internet des éditions Le Quartanier, que je ne connaissais pas, et de commander plusieurs ouvrages. Quand les livres sont arrivés, je n'avais plus de place en rayon, alors je les ai tous mis dans la vitrine. L'éditeur du Quartanier, qui était à Paris, est passé devant. Il a été ravi ! Et c'est ainsi qu'un fil a été tiré. Ensuite, je suis allée au Salon du livre de Montréal, dans le cadre d'un programme pour les libraires français. Tout cela a été accompagné de l'arrivée sur le territoire français des éditions Mémoire d'encrier, La Peuplade et Le Quartanier. En 2019, j'ai organisé un festival de poésie pour lequel j'ai invité deux auteurs québécois : Hervé Bouchard et la poétesse Catherine Lalonde. À la fin de la manifestation, j'étais euphorique et j'ai voulu organiser un festival littéraire 100 % québécois. Le Covid a retardé le projet de deux ans.

Les ouvrages québécois ne bénéficient pas de l'attention qu'ils méritent en France. Pourquoi ?

A.G. Aujourd'hui, il y a une curiosité. Mais longtemps, il y a eu un mépris pour cette langue qui n'est pas un français lissé. En France, on a fait en sorte que la langue n'ait pas de relief, que l'on parle de la même manière à Marseille ou à Lille. Au Québec, ils n'ont pas subi ça. Donc, cela reste une langue délicieuse, rugueuse. Je pense qu'il y avait un mépris pour cette langue rurale, avec l'idée que les écrivains parlaient comme des « péquenauds », qu'ils écrivaient comme des « péquenauds ». De plus, les éditeurs québécois n'étaient pas présents en France, car cela coûtait cher. Ainsi, quand les maisons d'édition françaises achetaient les droits des livres, ils modifiaient la langue. Cette suprématie du français de France est en train de changer.

Pourquoi ces écrits sont-ils si singuliers ?

A.G. Il y a la langue d'abord, qui est pour moi une belle langue, savoureuse comme dans les poèmes de Marie-Hélène Voyer *(Mouron des champs,* La Peuplade). Et puis, l'une des thématiques fortes de ces littératures du Québec est la question autochtone. Grâce au travail des éditions Mémoire d'encrier, il y a aujourd'hui une émergence d'auteurs autochtones, beaucoup de femmes en poésie surtout. Cette parole poétique et politique intéresse les Français car elle n'est pas dans notre histoire. Enfin, il y a le fantasme de la grande nature américaine, incarnée par des autrices comme Gabrielle Filteau-Chiba dans *Encabanée*. Ce désir de la forêt boréale et du Grand Nord, que nous n'avons pas ici non plus, fait pleinement partie de la littérature québécoise actuelle.

Propos recueillis par Gladys Marivat

montenlair.fr

LE MONTE-EN-L'AIR.

Pendant huit jours, la librairie du Monte-en-l'air, dans le 20e arrondissement de Paris, a accueilli les amateurs de littérature québécoise.

L'arbre qui cache la forêt

La définition de « coupe sombre », du *Dictionnaire* de l'Académie, avalise ce qui était dénoncé hier.

De l'éternel combat que se livrent la règle et l'usage, c'est toujours celui-ci qui sort vainqueur de celle-là. En voici une nouvelle preuve, pour… couper court à vos doutes.

Naguère, il était périlleux d'évoquer en société les *coupes sombres* qui s'abattaient sur une malheureuse entreprise : il se trouvait toujours quelqu'un dans l'assistance pour vous faire (discrètement ?) remarquer qu'il eût mieux valu que ces coupes-là fussent *claires*, dès lors que vous vous apitoyiez sur le côté pourtant impitoyable dudit plan social. Trop heureux si vous vous en sortiez sans un cours de sylviculture en bonne et due forme ! Le puriste avait en effet beau jeu d'expliquer pour l'occasion qu'une coupe sombre consiste à « couper çà et là les plus forts arbres du massif d'une forêt, pour diminuer seulement l'épaisseur de la futaie ». Pour peu que l'on y réfléchisse, l'image parle d'elle-même : si le sous-bois est laissé dans le sombre, c'est que la coupe, seulement destinée à favoriser l'ensemencement naturel, a été mesurée. D'une tout autre envergure s'avèrent les *coupes claires*, lesquelles, comme leur nom l'indique là encore, « éclaircissent » la forêt, au sens où l'impertinent Voltaire conseillait à Philippe d'Orléans d'« éclaircir le chiffre du troupeau d'ânes qui paissaient à la cour » !

La messe semblait dite, le crime patent, et le coupable dûment identifié. À l'origine de cette confusion, l'adjectif *sombre,* pris par le *vulgum pecus* dans son sens péjoratif. Et il n'est que trop vrai que les vagues de licenciement les plus radicales (les claires, donc, *stricto sensu*) sont annonciatrices d'un… sombre avenir pour quiconque fait partie de la charrette. Dès lors, on pouvait penser qu'à force de pédagogie (et d'admonestations de la part de ceux qui touchent… leur bille) la vérité se ferait jour peu à peu. Que le clair prendrait la place du sombre, de même que l'infarctus avait supplanté l'« infractus », le fruste le « frustre », et la rémunération la « rénumération ».

Cependant, que lit-on aujourd'hui dans le *Dictionnaire* de l'Académie ? Un rappel, certes, du sens propre des deux expressions tel qu'il a été précisé plus haut. Mais aussi, dans la foulée, « Coupe sombre : fig., contrairement au sens propre, suppression **très importante.** Faire des coupes sombres, pratiquer de **larges** coupures dans un texte, de **fortes** réductions de crédits ou d'emplois dans un service, une entreprise, etc. *Il faut pratiquer des coupes sombres dans ce rapport, dans le troisième acte de cette pièce*. » Ce qui était hier dénoncé est désormais avalisé au nom d'un glissement sémantique que justifierait le passage du propre au figuré. À quoi aura donc servi de se casser si longtemps le tronc ?

En même temps, comme dira l'autre, le licencié se soucie peu que la coupe soit claire ou sombre : pour lui, elle est surtout pleine !

Bruno Dewaele

À LIRE

LE STYLE, C'EST L'HOMME !

« Dis-moi comment tu écris, je te dirai qui tu es » **: voilà quel pourrait bien être – et à la lettre, cette fois ! – le credo de la stylométrie, cette science qui se fait fort d'identifier qui se cache derrière n'importe quel texte. Qu'il s'agisse, dans la vie de tous les jours, de confondre un corbeau ou, sur la scène littéraire, de rendre à Molière ce que d'aucuns voudraient attribuer à Corneille, elle s'impose de plus en plus aujourd'hui comme l'ultime recours face à la subjectivité, aux rumeurs et aux fantasmes complotistes. Dans un conditionnement qui fleure bon le polar et la série noire, et au gré d'une balade qui nous mène d'Homère à Omar (Raddad), les auteurs – des experts visiblement rompus aux chiffres autant qu'aux lettres – nous initient aux arcanes de cette méthode d'investigation, ne reculant devant aucun renversement copernicien. On apprend ainsi que les mots-outils en disent souvent plus long sur l'identité et la personnalité du scripteur que les effets de style les plus élaborés. C'est que le diable, là comme ailleurs, se cache dans les détails !** **B.D.**

AFFAIRES DE STYLE. DU CAS MOLIÈRE À L'AFFAIRE GRÉGORY : LA STYLOMÉTRIE MÈNE L'ENQUÊTE
FLORIAN CAFIERO, JEAN-BAPTISTE CAMPS
285 P., LE ROBERT, 16,90 €

MABELAMBER/PIXABAY

Avec l'arrivée des vacances, nous aurons bientôt tout le loisir de nous adonner à l'oisiveté.

WOKANDAPIX/PIXABAY - MÉLANIE AVANZATO/PLON

LE VOCABLE DU MOIS

Oisiveté

Comme dirait un amateur de café, *what else*, en cette période de vacances ? Inutile de rappeler ici que l'intéressée n'a pas toujours eu bonne presse : on la sait « mère de tous les vices » aux yeux de la sagesse populaire, et l'on se souvient du jugement sans appel d'un certain Rousseau : *« Tout citoyen oisif est un fripon. »* Ce dont on ne s'avise pas toujours, c'est que l'étymologie ne la rate pas davantage : l'*oisif* aurait beaucoup à voir avec l'*oiseux*, les deux états n'étant séparés que par l'épaisseur d'un suffixe. Dès lors, le message est clair : celui qui ne fait rien ne sert à rien, est inutile à la société et se complaît dans le vain. Le *loisir*, qui ressemble beaucoup aux précédents, physiquement comme moralement (le mot *otium* qui l'exprimait en latin est à l'origine de notre *oisif*), n'était pas forcément mieux loti qu'eux. Le respectable *négoce* n'est rien d'autre, après tout, que… son antonyme : *nec-otium*. C'est assez insister, par ricochet, sur le caractère improductif du loisir ! Quant à *l'homme de loisir* du XVIe siècle, s'il fut d'abord perçu comme celui qui peut se donner le temps de faire les choses, il se trouva rapidement assimilé à celui qui en a suffisamment pour se permettre… de le perdre en bagatelles. Un tableau finalement moins reluisant que culpabilisant, à l'heure de profiter du farniente estival !

B.D.

QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

Denture ou dentition

Les puristes ont longtemps eu la dent dure pour qui confondait l'une et l'autre. Pour qui, surtout, s'extasiait devant la « belle dentition » d'un tiers. Au dire de Littré, qui n'hésitait pas à crier à la faute caractérisée, seule la *denture*, en tant qu'« ensemble des dents d'une personne ou d'un animal », méritait là d'être évoquée. La *dentition*, qui est à la denture ce que le dynamique est au statique, évoque de son côté « la formation et la sortie naturelle des dents chez l'enfant » : c'est à bon droit, du moins, que l'on fournit à ce dernier un « anneau de dentition » ! L'amalgame (si l'on ose dire dans ce contexte) déplaisait d'autant plus qu'Albion, chez qui *denture* signifie « dentier », ne devait pas être complètement étrangère à cette confusion de paronymes… Est-ce parce que, quand on y entre, on en a déjà perdu quelques-unes, de dents, que l'Académie, depuis lors, se fait moins mordante ? Toujours est-il qu'à partir de la huitième édition de son *Dictionnaire*, elle faisait desdits paronymes des synonymes occasionnels. Persistait et signait même dans la suivante, reconnaissant que *dentition* « s'emploie aujourd'hui dans le sens de *denture* ». Elle ajoute certes que « ce dernier terme est préférable », mais gageons qu'il en faudra plus pour que cette nouvelle concession à l'usage passe pour autre chose qu'une capitulation en rase campagne…

B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE…

FRANÇOISE BOURDIN

« Famille »

« Ce mot compte vraiment pour moi car j'y puise une grande inspiration pour mes romans. *Les Grandes Familles,* de Maurice Druon, a rassemblé tout ce que j'ai aimé lire dans ma jeunesse : une sorte de société réduite, théâtre de nombreuses joies et de multiples drames. J'ai moi aussi eu l'envie d'écrire à ce sujet tout en illustrant les mêmes bonheurs, jalousies et autres règlements de comptes. Ma propre famille a également eu un impact dans mon écriture car j'ai grandi dans un milieu d'artistes. Mes parents chantaient aux quatre coins du monde, tout était très fantaisiste pour l'enfant que j'étais ! À l'âge adulte, mes deux filles ont elles aussi participé à l'importance de ce mot pour moi. Aujourd'hui, ce thème m'inspire encore plus car les possibilités sont infinies, il existe des familles recomposées, des familles refuges, etc. J'aime y trouver les bonnes comme les mauvaises choses pour illustrer ce qu'est la réalité, que mes lecteurs puissent s'identifier et terminer sur une note d'espoir pour simplement évoquer l'idée que l'on pourra toujours construire et déconstruire, au gré de nos envies. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

*Dernière sortie : *Un si bel horizon* (Plon)

Le mot mystère

Avec mes quatre
voyelles différentes
pour… cinq lettres,
il ne devrait pas être
trop coton de
m'identifier ! D'autant
que vous me
connaissez bien pour
n'avoir jamais vraiment
su s'il convenait de
faire précéder le
féminin que je suis d'un
« la » ou d'un « l' »…
Alors, que suis-je ?

À juste titre

Plutôt approximatifs, ces titres de chefs-d'œuvre que l'on vous a suggéré de relire pendant les vacances : c'est que l'on s'est copieusement emmêlé les crayons dans les synonymes ! Mais le libraire devrait y remettre bon ordre…

A. Les Accointances risquées
B. La Diva alopécique
C. L'Épopée des cachotteries
D. L'Existence en face
E. Le No man's land des steaks
F. Salut la morosité
G. Le Serment de l'aurore
H. Le « Si » de l'homme
I. Un monarque qui s'ennuie
J. Un siècle seul

Pas si bête !

À l'instar du cochonnet, indispensable à la partie de pétanque de vos vacances, ces animaux prêtent leur nom à autre chose. Mais à quoi ?

A. chamois ; **B.** chaton ; **C.** girafe ; **D.** hérisson ; **E.** ours.

Bruno Dewaele

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de mai, cet extrait de *Mémoires d'une fourmi*, de Bernard Werber. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« J'étais sur le point de rejoindre la plage lorsque soudain une silhouette surgit devant moi et prononça en haletant :
— Baisses ta lampe tout de suite !
Je dirigeai la torche vers la source de la voix et je distinguai un homme, le visage déformé par des boursouflures sanguinolentes.
Sa lèvre était fendue, il avait une grande balafre qui lui courrait entre le front et le menton. Ses yeux bougeaient vite. Du sang dégoulinait de son arcade sourcilière, sa chemise claire était couverte de tâches rouges.
Il respirait vite et fort en produisant des bruits bizzares avec sa bouche du fait de ses blessures. Il a répété :
— Je t'ai dit d'éteindre cette lampe ! »

La langue française • Jeux

Une bonne correction

haletant – **Baisse** (les impératifs des verbes du premier groupe ne se terminent par un « s » que quand ils sont suivis des adverbes ou pronoms *en* et *y*) – **sanguinolentes** – **lèvre** (accent grave, et non aigu) – **balafre** – **courait** (imparfait de l'indicatif, et non conditionnel présent) – arcade **sourcilière** – **taches** (pas d'accent circonflexe, au contraire de la *tâche* synonyme de « travail ») – **bizarres.**

Le mot mystère

Je suis **l'ouate** ou **la ouate** (l'élision est facultative).

À juste titre

A. *Les Liaisons dangereuses* (Pierre Choderlos de Laclos) ; **B.** *La Cantatrice chauve* (Eugène Ionesco) ; **C.** *Le Temps des secrets* (Marcel Pagnol) ; **D.** *La Vie devant soi* (Émile Ajar, alias Romain Gary) ; **E.** *Le Désert des Tartares* (Dino Buzzati) ; **F.** *Bonjour tristesse* (Françoise Sagan) ; **G.** *La Promesse de l'aube* (Romain Gary) ; **H.** *La Condition humaine* (André Malraux) ; **I.** *Un roi sans divertissement* (Jean Giono) ; **J.** *Cent ans de solitude* (Gabriel García Márquez).

Pas si bête !

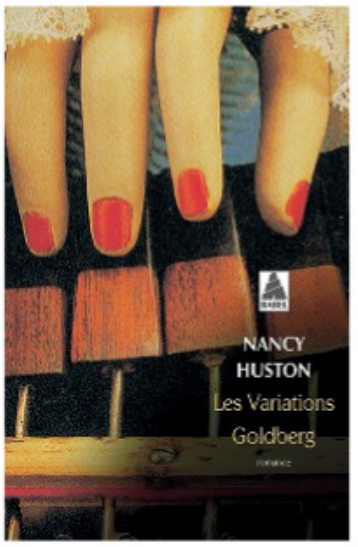
Le *chamois* est une épreuve de ski ; le *chaton,* la partie centrale d'une bague ; la *girafe,* une perche supportant un micro ; le *hérisson,* une brosse de ramoneur ; l'*ours,* un encadré énumérant les collaborateurs d'un journal.

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	V	E	R	B	A	T	I	M
2	I	S	A	R	■	E	D	O
3	T	A	C	I	T	E	■	R
4	I	U	L	E	S	■	E	G
5	C	■	E	V	E	N	T	A
6	U	V	E	E	■	A	■	N
7	L	E	■	M	L	C	A	A
8	T	U	T	E	U	R	A	T
9	R	L	■	N	N	E	■	I
10	I	E	■	T	A	R	I	Q
11	C	R	I	■	I	■	V	U
12	E	I	D	E	R	S	■	E
13	S	E	I	N	E	U	R	S

SOLUTIONS

• Des anagrammes et des livres **par Jacques Perry-Salkow**

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



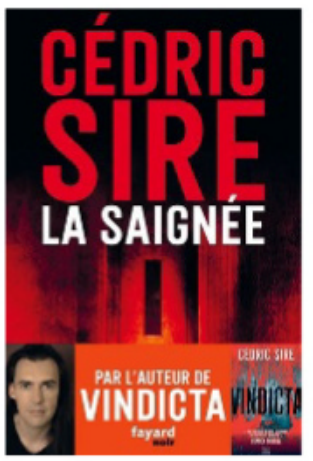
Les Variations Goldberg
Largo, vibrato des lignes
Nancy Huston, *Les Variations Goldberg,* Romance, Actes Sud, 1993

La Nuit vénitienne
Une Italienne vint
Alfred de Musset, *La Nuit vénitienne* ou *les Noces de Laurette,* 1834

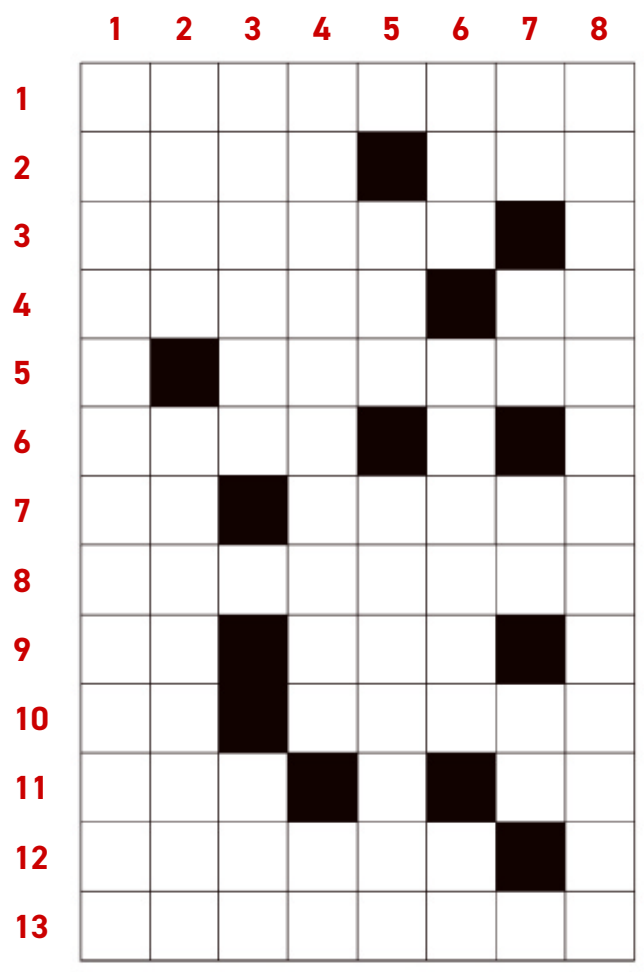
Sylvain Tesson
Ils n'osent, vas-y !
Sylvain Tesson, *Noir*, Albin Michel, 2022

Aventures heureuses
Heures aventureuses
Jean-Christophe Rufin, Gallimard, 2022

La Saignée
Analgésie
Cédric Sire, Fayard, 2021



Le Nu perdu
Un prélude
René Char, Gallimard, 1971



• Les mots croisés **par Jean-Pierre Colignon**

Horizontalement

1. Vraiment mot à mot. **2.** Renforce le Danube. Précéda Tokyo. **3.** Sous-entendu. **4.** Se casser une patte ne devrait pas être un problème pour eux. Mer phonétique. **5.** Fit connaître ce qui était caché. **6.** Tunique anatomique. **7.** Article. Calma de façon désordonnée. **8.** Aidât à grimper. **9.** Baie en texto. Direction. **10.** Au cœur du bien. Prénom arabe. **11.** Le dernier est à la mode. Aperçu. **12.** Leur duvet est très estimé. **13.** Traînent certain filet…

Verticalement

1. Femmes du cru. **2.** Grand chasseur, mais piètre négociateur. Donne du mou. **3.** Bonne correction. Dans le nom d'un despote africain. **4.** Dit à la façon des Lacédémoniens. Préposition. **5.** Doublé, fait dormir. Tel un paysage de satellite. **6.** Base de lancement. Créer des irisations. Donc appris. **7.** Le même, en abrégé. Précède une suite. Circule dans le Nord. Le numéro d'un Béarnais. **8.** Tels certains mariages.

CÉCILE
LADJALI

LETTRE À LINDA LÊ

Chère Linda Lê,

Certaines créatures ont deux ailes.

Toi aussi.

Tu as refermé le Livre en mai dernier.

À l'aube.

Je relis tes romans.

Tu es là.

Et toi, lis-tu les mots que je t'envoie ?

Tu crois à ces choses-là, toi, l'auteur de la lettre *À l'enfant que je n'aurai pas*, et qui par le langage parvient à mettre l'absence au monde : *« À mesure que je mène à terme cette lettre* [...]. *Tu me régénères, tu m'es plus proche que jamais, toi l'enfant que je n'aurai pas. »*

Tu es comme Tsvetaïeva, écrivant le jour de Noël 1915 une lettre à Rilke qui venait de mourir, et chargeant les mots de le ressusciter.

Tes romans sont un mélange de force et de grâce mêlées. Un cadre offert à la fiction, disant l'ascension de l'âme sur les degrés d'une langue somptueuse, puis sa chute à travers des images qui font aimer la damnation.

En l'absence de toute ponctuation, tu dévides les *Dits d'un idiot*, ceux d'un écrivain raté, dévoré par sa mère.

Et puisqu'il faut revenir à l'origine, ta prose est mâtinée d'archaïsmes râpeux. Ta tragédie, *Kriss*, est une réécriture du mythe d'Électre sur fond de guerre du Vietnam et de vengeance.

Les Trois Parques festoient, et coupent le fil de nos vies en riant.

Dévoration, logos triomphant du temps : *Cronos* est le roman d'une Antigone moderne.

Toi, la grande dame des lettres françaises, tu n'as pas peur du difforme. Dans *Conte de l'amour bifrons*, Ylane et Ivan s'aiment à l'asile. Leur folie brûle les pages. L'incendie rappelle les romans en feu de Bernhard, Bachmann, Winkler.

Rien n'est doux dans tes livres, Linda. L'évanescence d'un titre comme *Les Aubes* n'est qu'un mirage.

Tu as été disciple de Cioran, philosophe du suicide. *La mort viendra et elle aura tes yeux*. Tes grands yeux noirs. Quand tu évoques l'art de Sola, l'écrivaine suicidée de *In Memoriam*, tu brosses ton autoportrait : *« Ses mots étaient aussi brûlants qu'elle paraissait au premier abord froide. Ils n'aguichaient pas, ils étaient austères sans verser dans l'hermétisme. »*

Je te lis et j'aime une femme qui te ressemble. Elle s'appelle Forever et prononce *« Je rêve d'un livre de deuil et de renaissance, de mort et de sensualité, un livre qui me sauverait de moi ».*

Avec *Tu écriras sur le bonheur*, tu nous rappelles que l'écriture ne vise pas le beau mais l'inquiétude. Vouloir écrire sur le bonheur, c'est vouloir assister à *« la floraison d'un cactus »*, railles-tu, en pensant à Colette.

Ton œuvre scrute un point aveugle : le père. Dans *Lettre morte*, tu devises avec lui : *« Il est là, sa peau touche ma peau, mon haleine donne vie à ses lèvres. »* L'écriture ranime le fantôme honni et le souvenir des paysages détrempés par la mousson. Tu es devenue ce père, celui qui fabriquait des cerfs-volants, celui que tu as laissé mourir seul, parce qu'il t'avait abandonnée.

Linda, ange assis sur la tombe de Van, qui, dans *Lame de fond*, pérore de l'au-delà comme un héros de des Forêts : *« Je n'ai jamais été bavard de mon vivant. Maintenant que je suis dans un cercueil, j'ai toute latitude de soliloquer. »*

Parle-moi, Linda. Parle-nous encore. Ne t'arrête pas.

Être écrivain, c'est écrire la mort et l'abolir.

Être écrivain, c'est faire résonner l'absence.

Comme ton héros de *Autres jeux avec le feu*, tu dis : *« Mon corps tout entier s'est fait mot* [...]. *Je ne connais que deux langues, le parler balbutiant de l'enfance et les lettres de feu qui brûlent ma main quand j'écris sur les origines. »*

Ton absence nous consume, Linda, mais tes mots sont des phares. À jamais,

Cécile

AUDREY SOVIGNET

RTL

CET ÉTÉ, LAISSEZ-VOUS TENTER !
À 9H15 ET À 8H45 À PARTIR DU 25 JUILLET

RETROUVEZ TOUTE L'ÉQUIPE DE "LAISSEZ-VOUS TENTER" TOUT L'ÉTÉ
À 9H15 DU 4 AU 24 JUILLET ET 8H45 DU 25 JUILLET AU 21 AOÛT

Coups de coeur, reportages, interviews, exclusivités, conseils et invités prestigieux.
"Laissez-Vous Tenter" dresse chaque jour un panorama complet de l'actualité culturelle :
musique, cinéma, littérature, médias, people, théâtre et spectacles.

© Nicolas GOUHIER/Sipa Press/RTL

M6 GROUPE

WILFRID LUPANO

Succès oblige du premier volet, *Les Vieux Fourneaux* et ses seniors rebelles reviennent au cinéma pour une nouvelle aventure. On a donc rencontré le créateur de cette BD, afin qu'il évoque les lectures qui l'ont marqué.

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE ?

« *Pif Gadget*, *Le Journal de Spirou*, *Mickey Parade*, etc. Je suis vraiment entré dans la lecture grâce à ça : les magazines qu'on trouvait dans les bureaux de tabac ou à Euromarché. Mes parents étaient de gros lecteurs, mais n'allaient pas dans les librairies. La présence de rayons livres dans les grandes surfaces et les livres qu'on y trouve, c'est un enjeu social capital, selon moi. »

LE PREMIER LIVRE AIMÉ ?

« *Racines* d'Alex Haley. J'avais 14 ans, et ce récit m'a attrapé très fort. J'ai été fasciné par l'histoire de l'esclave Kunta Kinte. Ce roman entretient un lien flou entre histoire et fiction. Il est représentatif d'un genre littéraire que j'affectionne et qu'Alex Haley qualifie d'"*action*", mélange de "fact" et de "fiction". C'est le genre dans lequel s'inscrit par exemple *La Fin de l'homme rouge* de Svetlana Alexievitch et *La Bibliomule de Cordoue*, toutes proportions gardées, de nous autres, les Lupano-Chemineau… »

L'AUTEUR QUE VOUS RELISEZ ?

« Mon colocataire, c'est Dostoïevski ! Je l'ai laissé entrer à 19 ans, quand j'étais en fac de philo et, depuis, je le relis tous les dix ans. Ma dernière "Dosto-session", c'était justement l'été dernier.

J'ai relu *Les Démons*, *Le Sous-sol* et *L'Idiot*. Et à chaque nouveau stade de ma vie, Dosto me cueille et me tabasse. J'ai l'impression que je n'en finirai jamais d'être abasourdi par son génie. C'est un sorcier de l'âme humaine. Je refuse l'idée qu'il n'ait pas eu accès à des pouvoirs surnaturels pour écrire son œuvre.
Ce serait vraiment injuste pour les autres auteurs qui font ce qu'ils peuvent à côté. »

Propos recueillis par Éric Libiot

LA BD QUI VOUS A DONNÉ ENVIE D'EN FAIRE ?

« *La Quête de l'oiseau du temps* de Loisel et Le Tendre. C'était la première fois que je lisais de la bande dessinée d'aventures qui se passait dans un monde imaginaire, un univers médiéval fantastique, proche des jeux de rôle que j'adorais. Je me suis dit, en la lisant : *"J'aimerais écrire des trucs comme ça !"* »

LE DERNIER LIVRE LU ?

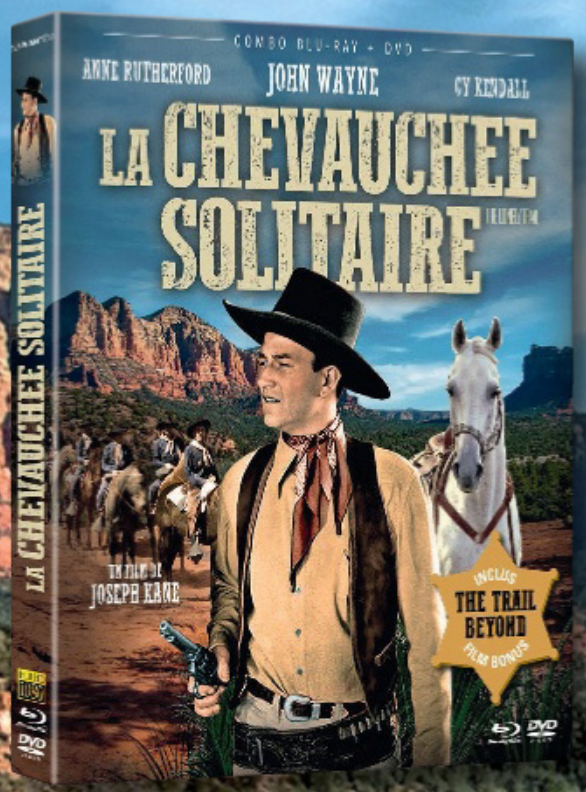
« *Rester barbare* de Louisa Yousfi, une jeune femme qui a une écriture précise et "vénère". Un grand coup de vuvuzela dans le cortex sur un beat de rap, à la fois réflexion sociale sur les "ensauvagés" de la France et vrai acte littéraire. Je trouve son portrait de Booba un peu indulgent, mais c'est quand même un point de vue qu'on a envie d'entendre aujourd'hui. »

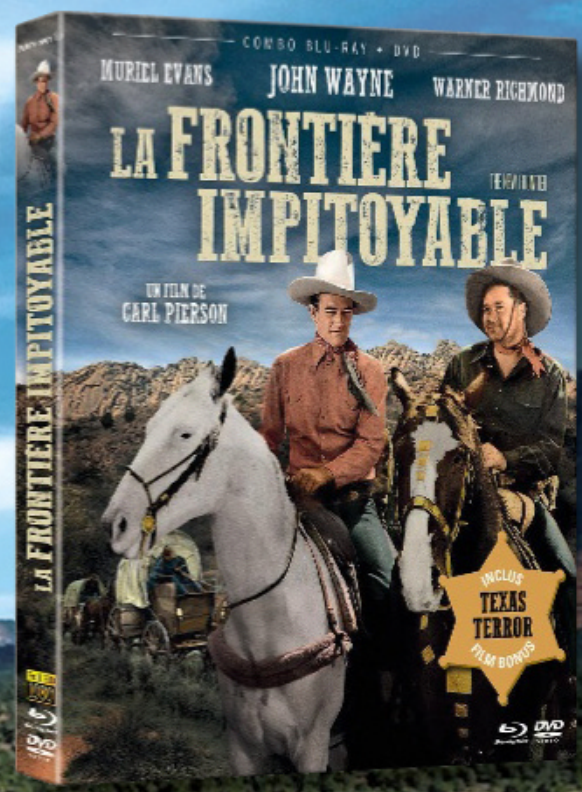
Les Vieux Fourneaux 2. Bons pour l'asile, de Christophe Duthuron. Avec Pierre Richard, Eddy Mitchell, Bernard Le Coq, Alice Pol… En salles le 17 août.

RAPHAËL DE SCHODT/DARGAUD

LA NAISSANCE D'UNE LEGENDE : JOHN WAYNE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VU !

L'ÂGE D'OR DU WESTERN EN VERSION RESTAURÉE HAUTE-DÉFINITION !





EN SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :
Films bonus · Présentations des films par Samir Ardjoum (Microciné) · Portrait de John Wayne · Jaquettes réversibles...

EN COMBO (BLU-RAY + DVD) ET DVD LE 12 JUILLET

Informations et commandes au 01 55 17 16 16
elephant1@wanadoo.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

ELEPHANT Classics FILMS

© 2020 Elephant Films. All rights reserved. Crédits non contractuels. Photos non définitives. Illustrations à titre indicatif.

LE LIVRE PRÉFÉRÉ DES LIBRAIRES

© Patrice Normand

« Un Prix des Libraires que nous ne sommes pas près d'oublier ! »
Nathalie Iris, présidente du Prix des Libraires, Librairie Mots en marge (La Garenne-Colombes)

« Tout en tension, ce brillant premier roman nous plonge dans un huis clos glaçant au cœur de la tempête. »
Véronique Marchand, Librairie Le Failler (Rennes)

« *Blizzard* allie avec maestria suspense et émotion. »
Stanislas Rigot, Librairie Lamartine (Paris)

« Ce grandiose premier roman est de ceux qu'on lit d'une traite. »
Aurélie Barlet, Librairie La Pléiade (Cagnes-sur-mer)

« Dans un blizzard terrible, quatre personnages partent en quête d'eux-même. »
Rémy Ehlinger, Librairie Coiffard (Nantes)

Éditions de l'Olivier

SUPPLÉMENT 100% JEUX

LIRE magazine littéraire

230 JEUX

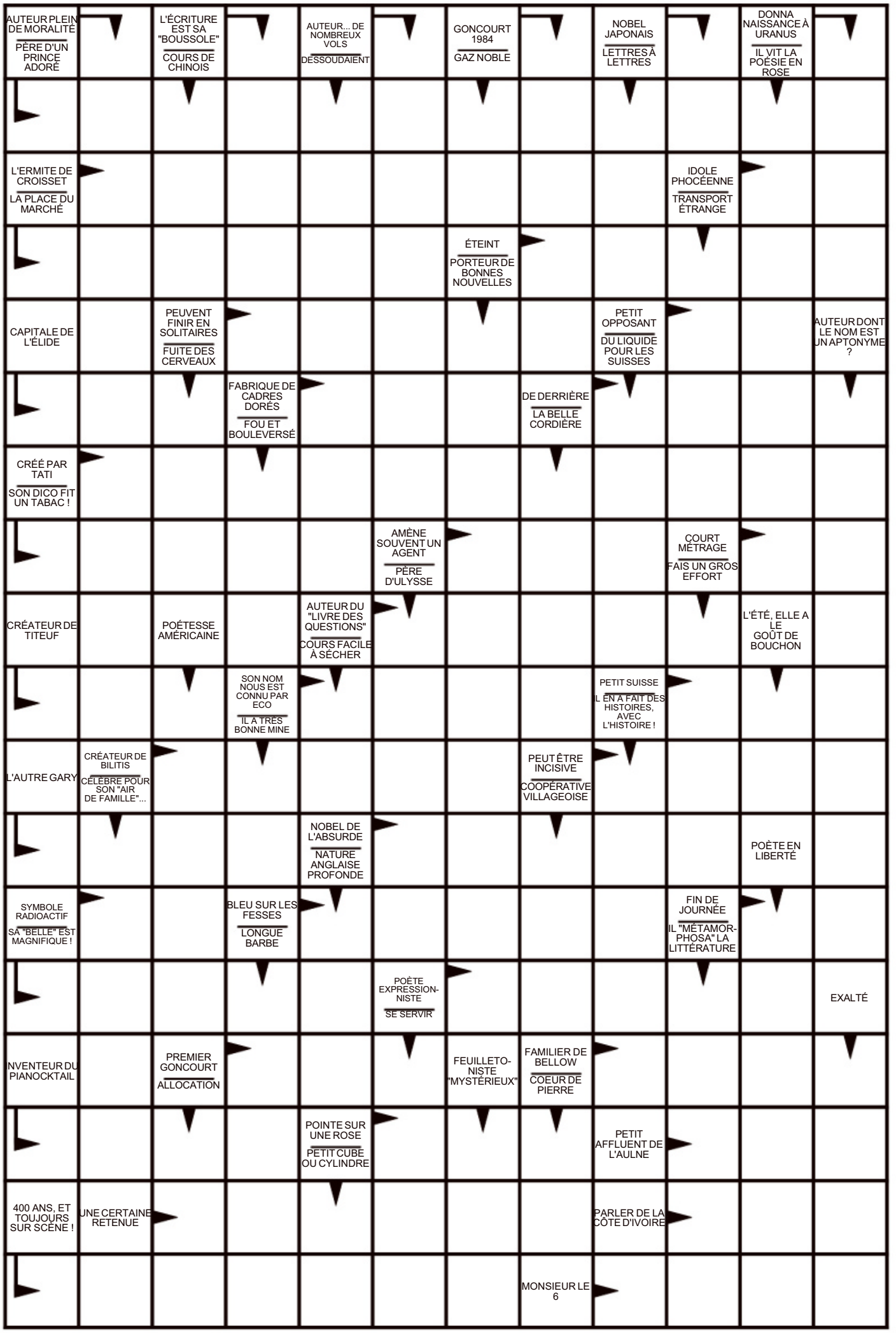
Langue française & littérature

Quiz, anagrammes, charades, mots croisés, mots fléchés, dictées…

N° 509-510/Juillet-Août 2022
Numéro double/2e cahier/www.lire.fr

MOTS FLÉCHÉS LITTÉRAIRES

par Julien Soulié



SOMMAIRE

2 Mots fléchés littéraires
4 Les classiques de Boll

La littérature en jeux

5 Charades
6 **Quiz Les personnages chez Marcel Proust**
7 Le classique de Boll
Un sans-faute
8 **Quiz Les personnages et les insultes chez Molière**
9 Anagrammes
Charades
Qui a dit quoi ?
10 **Quiz Les personnages et les lieux chez Agatha Christie**
11 Le classique de Boll
Un sans-faute
12 **Quiz L'époque et le féminisme de Virginia Woolf**
13 Anagrammes
Qui a dit quoi ?
Point philo
Un bon début
14 **Quiz Les vers de poésie**
15 Le classique de Boll
Anagrammes
Qui a dit quoi ?
16 **Quiz Les écrivains, leurs romans et leurs héros**
17 Qui a dit quoi ?
Anagrammes
Point philo
Un bon début

Quand la langue française se la joue

18 Anagrammes fléchées
19 Anagrammes
20 **Quiz Les mots rares et précieux**
21 Mots croisés
Un sans-faute
22 **Quiz Les figures de style**
23 Anagrammes
Mots croisés
24 **Quiz Les expressions françaises**
25 Mots croisés
Un sans-faute
26 **Quiz Les étymologies et origines étrangères des mots**
27 Anagrammes
Mots croisés

28 **Solutions**

ABONNEMENTS
Lire Magazine littéraire - Service abonnements
45, avenue du Général Leclerc, 60643 Chantilly cedex
Tél. : 01 70 37 31 54. Ce numéro double de *Lire Magazine littéraire* comporte 2 cahiers : 1er cahier « Les livres de l'été » ; 2e cahier « Spécial jeux ».

GREVISSE

POUR L'AMOUR DE LA LANGUE FRANÇAISE

100 grilles de mots croisés et 50 jeux divers

9782807337749 | 14,90 €

Ce livre propose grilles et jeux pour allier plaisir et découverte littéraire, de Queneau à Hugo, en passant par Amélie Nothomb et Homère, et pour se défier en langue française.

www.deboecksuperieur.com

LES CLASSIQUES DE BOLL

Saurez-vous retrouver quelles œuvres se cachent derrière ces deux dessins ?

BOLL

LA LITTÉRATURE EN JEUX

Vous êtes incollable sur les grandes citations, la poésie ou Agatha Christie ? Retrouvez les anagrammes littéraires de Jacques Perry-Salkow, les illustrations de Boll, les dictées de Bruno Dewaele ainsi que des quiz et des charades pour faire jouer vos connaissances sur les écrivains et leurs œuvres !

CHARADES

1

MON PREMIER EST LE CONTRAIRE DE « LE LARGE »
MON DEUXIÈME EST UN JEUNE MARIN
MON TROISIÈME VIENT À LA FIN
MON QUATRIÈME EST BLEUE COMME UNE ORANGE
MON TOUT EST UN ROMAN D'ALEXANDRE DUMAS

.....

2

MON PREMIER N'EST PAS MORT
MON DEUXIÈME EST GÉNITEUR
MON TROISIÈME TRADUIT LA SURPRISE
MON QUATRIÈME TERMINE UNE PHRASE
MON TOUT EST UN ROMAN D'HERVÉ BAZIN

.....

3

MON PREMIER EST UN PRONOM RELATIF
MON DEUXIÈME EST UNE SPÉCIALITÉ LORRAINE
LE PÈRE NOËL PORTE **MON TROISIÈME** SUR SON DOS
MON TOUT EST UN ROMAN DE CERVANTÈS

.....

BOLL - MUSEUM OF FINE ARTS, HOUSTON/WI – PHILIPPE NÉDÉLEC/WIKIPEDIA – REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA/MAD

QUIZ

Les personnages chez Proust

1 / De qui Gilberte, personnage central d'*À la recherche du temps perdu*, est-elle la fille ?

.....

2 / Qui a offert du thé et une madeleine au narrateur, ce qui lui a fait ressurgir à la mémoire des souvenirs agréables ?
a. Sa femme de chambre
b. Sa grand-mère
c. Sa mère
d. Sa tante

3 / Remettez les lettres dans l'ordre et trouvez le nom d'une famille qui a donné son nom à une partie de l'œuvre.
AEEGMNRSTU : .....
.....

4 / Parmi ces personnages, barrez le nom de celle qui n'est pas l'une des « jeunes filles en fleurs ».
Albertine – Andrée – Gisèle – Odette – Rosemonde

5 / Pour chacun de ces personnages, donnez le numéro de son titre de noblesse.

a. Monsieur de Charlus	**1.** Baron ou baronne
b. Oriane de Guermantes	**2.** Comte ou comtesse
c. Madame de Marsantes	**3.** Duc ou duchesse
d. Monsieur de Norpois	**4.** Marquis ou marquise

6 / Albertine est orpheline. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

7 / Pour quelle raison Mme Verdurin a-t-elle eu un jour la mâchoire décrochée ?

8 / De qui parle Swann lorsqu'il dit : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » ?
a. Odette de Crécy
b. Oriane de Guermantes
c. Mme de Verdurin

9 / Remettez les lettres dans l'ordre et trouvez le nom d'une princesse, fidèle des Verdurin.
ABEFFHORST : .....
.....

10 / Comment s'appelle la servante de la famille du narrateur ?
a. Albertine
b. Françoise
c. Léonie
d. Rachel

11 / Que découvre le narrateur dans les premières pages de *Sodome et Gomorrhe* ?
.....
.....

12 / Parmi ces tomes d'*À la recherche du temps perdu*, barrez celui dans lequel n'est pas mentionné le père du narrateur.
Du côté de chez Swann – Sodome et Gomorrhe – La Prisonnière – Le Temps retrouvé

13 / Le narrateur voudrait devenir comédien. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

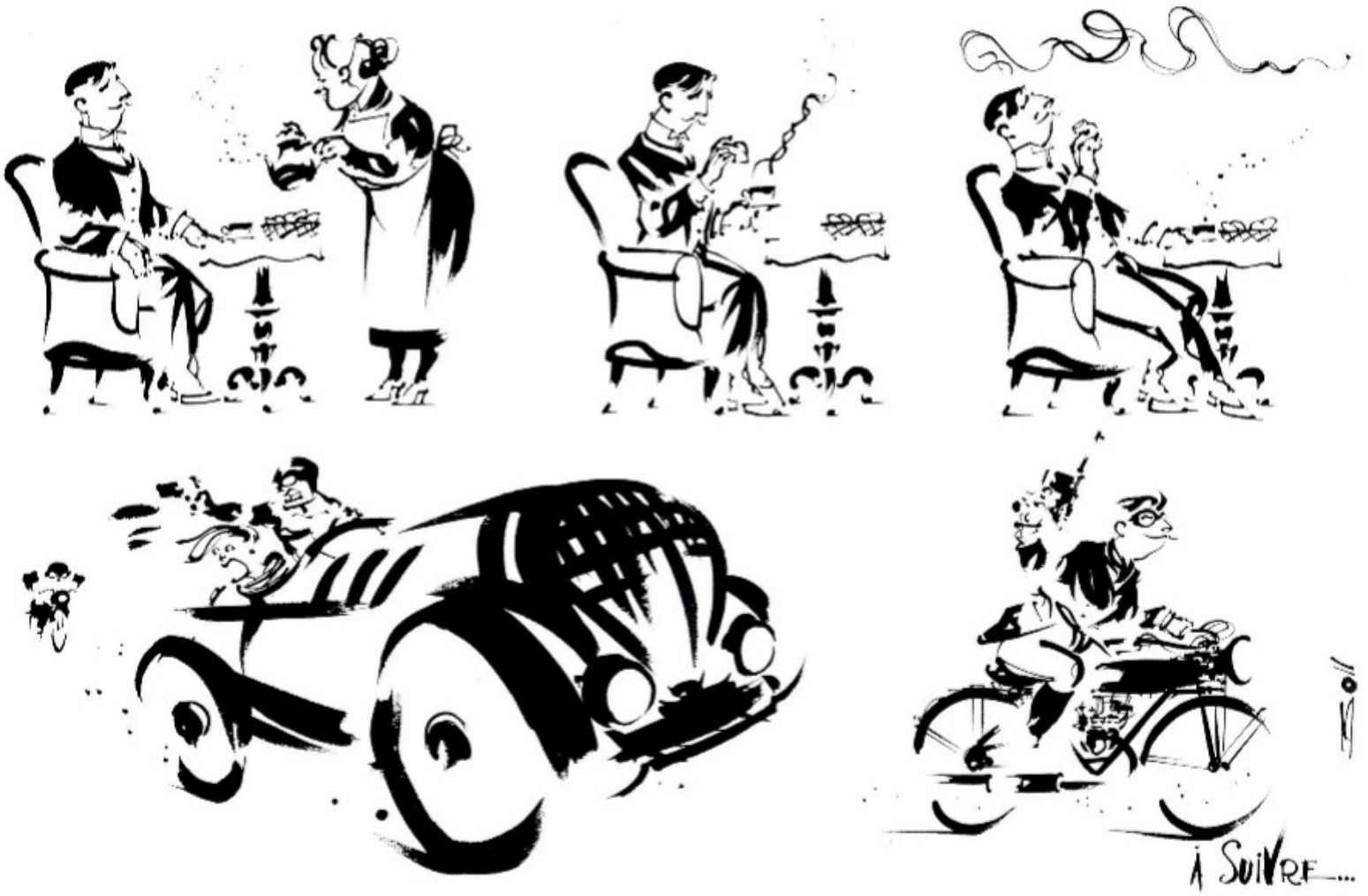
14 / Quel plat le marquis de Norpois vante-t-il dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ?
a. Un bœuf Wellington
b. Un bœuf Stroganoff
c. Un bœuf froid aux carottes
d. Un bœuf bourguignon

15 / Pour chacun de ces personnages, donnez le numéro de son activité.

a. Bergotte	**1.** Écrivain
b. Elstir	**2.** Musicien
c. M. Vinteuil	**3.** Peintre

LE CLASSIQUE DE BOLL

Quelle œuvre de Marcel Proust se cache derrière ce dessin ?



UN SANS-FAUTE

IL Y A CENT ANS PARAISSAIT LE ROMAN DE MARCEL PROUST, *LE CÔTÉ DE GUERMANTES*. REPÉREREZ- VOUS LES NEUF COQUILLES QUI SE SONT MALENCONTREUSEMENT GLISSÉES DANS L'EXTRAIT QUI SUIT ?

« Seulement il y a aussi des supressions du bruit qui ne sont pas momentanées. Celui qui est devenu entièrement sourd ne peut même pas faire chauffer auprès de lui une bouillote de lait sans devoir guetter des yeux, sur le couvercle ouvert, le reflet blanc, hyperboréen, pareil à celui d'une tempête de neige et qui est le signe prémonitoire auquel il est sage d'obéïr en retirant, comme le seigneur arrêtant les flots, les prises électriques ; car déjà l'œuf ascendant et spasmodique du lait qui bout accomplit sa crue en quelques soulévements obliques, enfle, arrondit quelques voiles à demi-chavirées qu'avaient plissées la crème, en lance dans la tempête une en nâcre et que l'interruption des courants, si l'orage électrique est conjuré à temps, fera toutes tournoyer sur elles-même et jettera à la dérive, changées en pétales de magnolia. »

BOLL

QUIZ

Les personnages et les insultes chez Molière

1 / Quel est le personnage éponyme de la pièce *L'Avare* ?
a. Alceste
b. Harpagon
c. Orgon
d. Sganarelle

2 / Pour chacun de ces valets, donnez le numéro de son maître ou de sa maîtresse.

a. Basque	**1.** Célimène
b. Scapin	**2.** Don Juan
c. Sganarelle	**3.** Léandre

3 / Quel est le titre de la pièce dans laquelle Molière fait dire à l'un de ses personnages l'insulte suivante : « Peste du fou fieffé » ?
.....

4 / Parmi ces personnages du *Misanthrope*, barrez l'intrus.
Alceste – Cléante – Oronte – Philinte

5 / Remettez les lettres dans l'ordre pour trouver le nom d'un personnage du *Malade imaginaire.*
ADFIIORSU : .....
.....

6 / Dans *L'École des femmes*, Agnès est la fille d'Arnolphe. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

7 / Reconstituez les couples d'amoureux des pièces de Molière en attribuant un numéro à chaque lettre.

a. Agnès	**1.** Cléante
b. Élise	**2.** Horace
c. Hyacinte	**3.** Octave
d. Mariane	**4.** Valère

8 / Dans *Le Misanthrope*, Alceste traite son valet, Du Bois, de « maraud ». Que signifie cette insulte ?
a. Idiot
b. Manipulateur
c. Misérable
d. Voleur

9 / Remettez les lettres dans l'ordre pour trouver une injure fréquente dans les pièces de Molière.
ADDENPR : .....
.....

10 / Quel personnage de Molière prononce cette réplique : « Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela » ?
.....

11 / Dans les jurons *morbleu, corbleu, tête-bleu,* etc., qu'utilise fréquemment Molière, *bleu* est une déformation de Dieu. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

12 / Quel est le principal défaut de Tartuffe ?
a. L'avarice
b. L'hypocrisie
c. La jalousie
d. L'orgueil

13 / Quel nom George Dandin prend-il une fois qu'il a accédé à la noblesse ?
.....

14 / Complétez le début de la réplique de Tartuffe.
.....
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

15 / Comment explique-t-on le nom donné à Trissotin, personnage de *L'École des femmes* ?
.....

ANAGRAMMES

« Quoi ? sous un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien…
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien »

Et la truffe

.....

Le génie de l'amour

.....

.....

Si épicières de leurs culs

.....

.....

« Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre. »

L'atmosphérien

.....

DR

CHARADES

1

MES PREMIERS PEUVENT ÊTRE CROISÉS
MON SECOND PEUT ÊTRE FAUX
MON TROISIÈME PEUT ÊTRE BLEU
MON TOUT EST L'AUTEUR DE « BEL AMI »

.....

2

COLETTE APPRÉCIAIT **MES PREMIERS**
MON SECOND EST UNE LETTRE GRECQUE
MON TROISIÈME COMPTE
58 FACETTES D'OUTRE-TOMBE
MON TOUT EST L'AUTEUR DES « MÉMOIRES… »

.....

QUI A DIT QUOI ?

1 / Complétez cette citation de Jean-Paul Sartre.
Dans la vie, on ne fait pas ce que l'on veut
mais on est ..... de ce que l'on est.

2 / Par quelle citation Blaise Pascal affirme-t-il que nos sentiments ont des motifs que l'esprit ne comprend pas ?

.....

.....

3 / Complétez la citation de Voltaire.
Le ..... des uns fait le .....autres.

QUIZ

Les personnages et les lieux chez Agatha Christie

1 / Dans quel roman Hercule Poirot n'est-il pas le personnage principal ?
a. *Le Crime de l'Orient-Express*
b. *Le Train bleu*
c. *Mort sur le Nil*
d. *Un cadavre dans la bibliothèque*

2 / Hercule Poirot est originaire de Belgique. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

3 / Dans *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, pourquoi Hercule Poirot se rend-il à King's Abbot ?
.....
.....

4 / Pour chacun de ces romans, donnez le numéro du détective qui mène l'enquête.

a. *La Maison du péril*	**1.** Miss Marple
b. *Un meurtre est-il facile ?*	**2.** Hercule Poirot
c. *La Plume empoisonnée*	**3.** Superintendant Battle

5 / Parmi ces personnages d'Agatha Christie, barrez le nom de celui qui n'apparaît pas dans *Dix petits nègres*.
Blore – Cassetti – Lombard – Wargrave

6 / Dans plusieurs de ses romans, Agatha Christie fait de son héros un « détective en fauteuil ». Que désigne cette expression ?
a. Un détective handicapé
b. Un détective qui résout l'énigme sans sortir de chez lui
c. Un détective qui est toujours assis pour interroger témoins et suspects

7 / Quel est le nom du village où habite Miss Marple ?
a. Balbec
b. Pemberley
c. Poudlard
d. St. Mary Mead

8 / Miss Marple est une jeune détective. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

9 / Qu'ont en commun le premier et le dernier roman où apparaît Hercule Poirot ?
.....

10 / Remettez dans l'ordre ces lettres et retrouvez le nom de famille d'un couple de détectives, personnages principaux de plusieurs romans d'Agatha Christie.
BDEEFORRS : .....
.....

11 / Parmi ces adjectifs décrivant le caractère d'Hercule Poirot, barrez l'intrus.
courtois – méticuleux – modeste – soigné

12 / Qui est Ariadne Oliver, que l'on retrouve aux côtés d'Hercule Poirot dans plusieurs romans ?

13 / Dans quel pays se trouve bloqué le train dans *Le Crime de l'Orient-Express* ?
a. En Bulgarie
b. En Grèce
c. En Italie
d. En Yougoslavie

14 / Pour chacune de ces victimes, donnez le numéro du roman dans lequel est racontée l'enquête menée pour retrouver l'assassin.

a. Rosemary Barton	**1.** *Rendez-vous avec la mort*
b. Mrs Boynton	**2.** *Meurtre au champagne*
c. Rudi Scherz	**3.** *Poirot joue le jeu*
d. Hattie Stubbs	**4.** *Un meurtre sera commis le...*

15 / Dans le dernier roman mettant en scène Hercule Poirot, le détective se donne la mort. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

LE CLASSIQUE DE BOLL

Quelle œuvre d'Agatha Christie se cache derrière ce dessin ?

UN SANS-FAUTE

DANS CET EXTRAIT D'UN ROMAN QUE L'ON N'OSE PLUS APPELER PAR SON NOM, NEUF COQUILLES SE SONT MALENCONTREUSEMENT GLISSÉES. LES REPÉREREZ-VOUS ?

« Blore, agenouillé, se releva en poussant un soupir. « Pas la moindre empreinte digittale. L'assassin a pris la précaution d'essuyer le manche après son crime. »
Un éclat de rire retentit. Tous se retournèrent aussi tôt. Véra Claythorne se tenait debout au milieu de la cour. Secouée d'un accès d'hilarité, elle criait d'une voix aigue : « Élève-t'on des abeilles dans cette île ? Dîtes-moi où l'on va chercher le miel ! Ah ! ah ! »
Ils la regardèrent sans comprendre. On eut dit que cette jeune personne, si bien équilibrée, devenait folle sous leurs yeux. Elle continua, hurlant à tue-tête : « Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Vous me prenez pour une folle ? Ma question n'a rien d'extravaguant. Des abeilles, des rûches, des abeilles » Vous ne saisissez pas ? Vous n'avez donc pas lu la chanson de nourrice ? Elle est pourtant suspendue dans vos chambres à coucher, afin que vous l'étudiez ! »

BOLL

QUIZ

L'époque et le féminisme de Virginia Woolf

1 / En quelle année Virginia Woolf est-elle née ?
a. 1875
b. 1882
c. 1885
d. 1892

2 / Qu'est-ce que le Bloomsbury Group auquel appartenait Virginia Woolf ?
.....
.....

3 / Virginia Woolf a créé le Bloomsbury Group avec sa sœur, Vanessa Bell. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

4 / Parmi ces titres d'ouvrages, barrez celui qui n'est pas de Virginia Woolf.
Orlando – *La Promenade au phare* – *Les Vagues* – *Le Village dans la jungle*

5 / Avec qui Virginia Woolf a-t-elle entretenu une relation amoureuse ?
a. Dora Carrington
b. Vita Sackville-West
c. Ethel Smyth

6 / Remettez les lettres dans l'ordre et trouvez le prénom et le nom d'une romancière anglaise qui a influencé Virginia Woolf.
AAEEJNNSTU : .....
.....

7 / Comment s'appelle le mouvement féministe créé en Angleterre, alors que Virginia Woolf vient d'accéder à la majorité ?
.....

8 / Qu'ont créé Virginia Woolf et son mari en 1917 ?
a. Une maison d'édition
b. Un musée
c. Un restaurant

9 / Virginia Woolf s'est suicidée en s'empoisonnant. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

10 / Dans quel ouvrage Virginia Woolf expose-t-elle la place des femmes dans l'histoire de la littérature ?
a. *Flush*
b. *La Promenade au phare*
c. *Les Vagues*
d. *Une chambre à soi*

11 / Parmi ces personnages du roman *Les Vagues*, barrez l'intrus.
Bernard – Clarissa – Jinny – Louis – Neville – Rhoda – Susan

12 / Selon Virginia Woolf, que faut-il à une femme pour qu'elle puisse écrire librement ?
.....
.....

13 / Dans *Une chambre à soi*, Virginia Woolf invente une sœur à un homme de lettres anglais : quel est-il ?
a. Arthur Conan Doyle
b. Charles Dickens
c. H. G. Wells
d. William Shakespeare

14 / Remettez les lettres dans l'ordre et trouvez le nom de la maison qu'avaient achetée Virginia Woolf et son mari.
EHK'MNOOSSU : .....
.....

15 / Quel roman Virginia Woolf a-t-elle publié au cours de la Première Guerre mondiale ?
a. *La Promenade au phare*
b. *La Traversée des apparences*
c. *Mrs Dalloway*
d. *Orlando*

ANAGRAMMES

Les Femmes de l'ombre

.....

On lit ma bohème

.....

Beau soleil

.....

QUI A DIT QUOI ?

1 / De qui est cette citation : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » ?
a. Michel de Montaigne
b. René Descartes
c. François Rabelais

2 / Dans cette citation de Louise Michel, un mot n'est pas le bon. Rétablissez la citation exacte.
Le jour où le règne de la liberté et de l'égalité sera arrivé, le genre humain sera sauvé.

.....

MUSÉE DU LOUVRE/WIKIMEDIA COMMONS

POINT PHILO

1 / Parmi ces philosophes, barrez le nom de celui qui n'appartient pas au siècle des Lumières.
Francis Bacon – Denis Diderot – Olympe de Gouges – Voltaire

2 / Quelle notion doit-on à Julia Kristeva ?
a. L'intersexualité **b.** L'intertextualité

3 / Parmi ces ouvrages, lequel n'est pas de Hannah Arendt ?
a. *Condition de l'homme moderne*
b. *La Crise de la culture*
c. *La Culpabilité allemande*
d. *Les Origines du totalitarisme*

UN BON DÉBUT

1 / Donnez pour chacun de ces ouvrages le numéro de sa première phrase.

a. *Anna Karénine*, Tolstoï
b. *Le Hussard sur le toit*, Giono
c. *Voyage au bout de la nuit*, Céline
d. *Zazie dans le métro*, Queneau

1. « Ça a débuté comme ça. »
2. « Doukipudonktan, se demanda Gabriel excédé. »
3. « L'aube surprit Angelo béat et muet mais réveillé. »
4. « Toutes les familles heureuses se ressemblent. »

2 / De quel ouvrage « Ai-je été nourri par ma mère ? » est-elle la première phrase ?

a. *L'Enfant*, Jules Vallès
b. *L'Enfant et la Rivière*, Henri Bosco
c. *Sans famille*, Hector Malot
d. *Vipère au poing*, Hervé Bazin

QUIZ

Les vers de poésie

1 / Retrouvez le deuxième vers du poème de Paul Verlaine, extrait de *Romances* sans paroles.
Il pleure dans mon cœur
.....

2 / Retrouvez le début du sonnet XXI extrait du recueil *Les Regrets* de Joachim Du Bellay.
.....
a fait un beau voyage

3 / À qui Charles Baudelaire s'adresse-t-il dans son sonnet « Recueillement », extrait des *Fleurs du mal* ? Complétez le premier vers.
Sois sage, ô .....,
et tiens-toi plus tranquille.

4 / Retrouvez le deuxième vers du sonnet « À Cassandre » de Pierre de Ronsard, extrait du recueil *Les Odes*.
Mignonne, allons voir si la rose
.....
Sa robe de pourpre au Soleil

5 / Retrouvez le dernier vers du poème XIV du quatrième livre des *Contemplations* de Victor Hugo.
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
.....

6 / Retrouvez les deux vers du poème « Le pont Mirabeau » de Guillaume Apollinaire, extrait d'*Alcools*, qui constituent le refrain
.....
.....

7 / Retrouvez le vers qui précède celui que l'on a retenu du poème dramatique, *La Coupe et les Lèvres*, d'Alfred de Musset.
.....
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ?

8 / Retrouvez les deux vers qui constituent la morale de la fable « Les animaux malades de la peste », extraite du livre VII des *Fables choisies*, *mises en vers* de Jean de La Fontaine.
.....
.....

9 / Retrouvez le premier vers du sonnet « El desdichado » de Gérard de Nerval paru dans le recueil *Les Chimères*.
.....

10 / Complétez les deux enjambements du premier quatrain du sonnet « Le dormeur du val » d'Arthur Rimbaud, extrait du recueil *Poésies*.
C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
..... ; où le soleil, de la montagne fière,
..... : c'est un petit val qui mousse de rayons.

LE CLASSIQUE DE BOLL

Quelle œuvre d'Arthur Rimbaud se cache derrière ce dessin ?

ANAGRAMMES

Lou, la pluie, la migraine

Ce beau mari du vent

Vie de damnation, de délice

La Leçon de ténèbres

QUI A DIT QUOI

1 / Parmi ces phrases, laquelle correspond exactement à la citation de Lamartine ?
a. Une seule personne vous manque et tout est dépeuplé.
b. Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.
c. Un seul individu vous manque et tout est dépeuplé.

2 / Quel est l'auteur de cette citation : « Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction » ?
a. Antoine de Saint-Exupéry
b. Mère Teresa
c. Victor Hugo

BOLL

QUIZ

Les écrivains, leurs romans et leurs héros

1 / Donnez pour chacun de ces auteurs le numéro du personnage qu'il a créé.

a. Gustave Flaubert
b. Victor Hugo
c. Stendhal
d. Jules Verne

1. Emma Bovary
2. Le capitaine Nemo
3. Jean Valjean
4. Julien Sorel

2 / Complétez les noms des deux personnages principaux du roman épistolaire *Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos.

La marquise de ..... et le vicomte de .....

3 / Parmi ces personnages, barrez le nom de celui qui n'apparaît pas dans *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette.

Mme de Chartres – La marquise d'Espard – Le duc de Guise – Le duc de Nemours

4 / Dans la série des Rougon-Macquart d'Émile Zola, Étienne Lantier et Jacques Lantier sont frères. Vrai ou faux ?

❍ Vrai ❍ Faux

5 / Comment s'appelle le jeune homme dont s'éprend Cécile, héroïne de *Bonjour tristesse !*, de Françoise Sagan ?

a. Benoît
b. Cyril
c. Jacques
d. Raymond

6 / Remettez dans l'ordre les lettres pour retrouver le nom d'un célèbre personnage de Théophile Gautier.

AACEFRSS : .....

.....

7 / Qu'ont en commun les personnages Javert (*Les Misérables*, Victor Hugo), Corentin (*Splendeurs et Misères des courtisanes*, Honoré de Balzac) et Jackal (*Les Mohicans de Paris*, Alexandre Dumas) ?

.....

8 / Donnez pour chacun de ces personnages le numéro du roman dans lequel il apparaît.

a. Hamilcar Barca
b. Madame de Bargenton
c. Claude Frollo
d. François Seurel

1. *Le Grand Meaulnes*
2. *Illusions perdues*
3. *Notre-Dame de Paris*
4. *Salommbô*

9 / Pour chacun des titres de la question précédente, donnez le nom de son auteur.

1. .....
2. .....
3. .....
4. .....

10 / Quel philosophe Voltaire raille-t-il à travers son personnage Pangloss dans *Candide* ?

.....

11 / À qui l'empereur Hadrien s'adresse-t-il dans sa longue lettre qui constitue *Les Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar ?

a. Antinoüs
b. Jules César
c. Cicéron
d. Marc Aurèle

12 / On ne connaît pas le prénom de Poil de Carotte qui est toujours désigné par son surnom dans le roman de Jules Renard. Vrai ou faux ?

❍ Vrai ❍ Faux

13 / Remettez les lettres dans l'ordre pour retrouver le nom de famille du héros du roman *Monsieur de Phocas*, de Jean Lorrain.

EEÉFNRSU : .....

14 / Donnez le titre du roman d'Albert Cohen dans lequel les personnages principaux sont Solal des Solal et Ariane Deume.

.....

15 / De quelle nationalité est le héros du roman de Jean Giono, *Le Hussard sur le toit* ?

a. Française
b. Espagnole
c. Italienne
d. Portugaise

QUI A DIT QUOI ?

1 / Parmi ces citations, laquelle est de Victor Hugo ?
a. La liberté commence où l'ignorance finit.
b. La liberté est le droit de faire ce que les lois permettent.
c. La plus grande liberté naît de la plus grande rigueur.

2 / Dans quelle œuvre de Jean-Paul Sartre trouve-t-on cette citation : « L'enfer, c'est les autres » ?
a. *Les Mains sales* **b.** *Les Mots* **c.** *Huis clos*

3 / La citation d'Albert Einstein a été déformée. Rétablissez-la.
Une personne qui n'a jamais tenté d'innover n'a jamais commis d'erreurs.

.....

POINT PHILO

1 / Pour chacun de ces philosophes, donnez le titre de son œuvre.
a. Thomas Hobbes **1.** *Critique de la raison pure*
b. Emmanuel Kant **2.** *Léviathan*
c. Thomas More **3.** *Pensées*
d. Blaise Pascal **4.** *Utopia*

2 / Complétez la citation d'Olympe de Gouges.
La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui .....

3 / Quel est le titre de l'ouvrage de Michel Serres, paru en 2012 ?
a. *Petite piécette* **c.** *Petite recette*
b. *Petite poucette* **d.** *Petite sucette*

UN BON DÉBUT

1 / Donnez pour chacun de ces ouvrages le numéro de sa première phrase.
a. *L'Assommoir,* Émile Zola **1.** « Gervaise avait attendu Lantier jusqu'à deux heures du matin. »
b. *L'Enfant noir,* Camara Laye **2.** « Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189… »
c. *Le Grand Meaulnes,* Alain-Fournier **3.** « J'ai rêvé l'autre nuit que je retournais à Manderley. »
d. *Rebecca,* Daphné Du Maurier **4.** « J'étais enfant et je jouais près de la case de mon père. »

2 / Remettez les mots dans l'ordre pour trouver la première phrase du roman *Au revoir là-haut*, de Pierre Lemaitre.
bientôt – cette – ceux – depuis – étaient – finirait – guerre – longtemps – morts – pensaient – que – qui – tous

ANAGRAMMES

Matelot corse

.....

Si gris, comme la matière

.....

.....

C'est toi le lapin !

.....

Vercingétorix, roi des Gaules

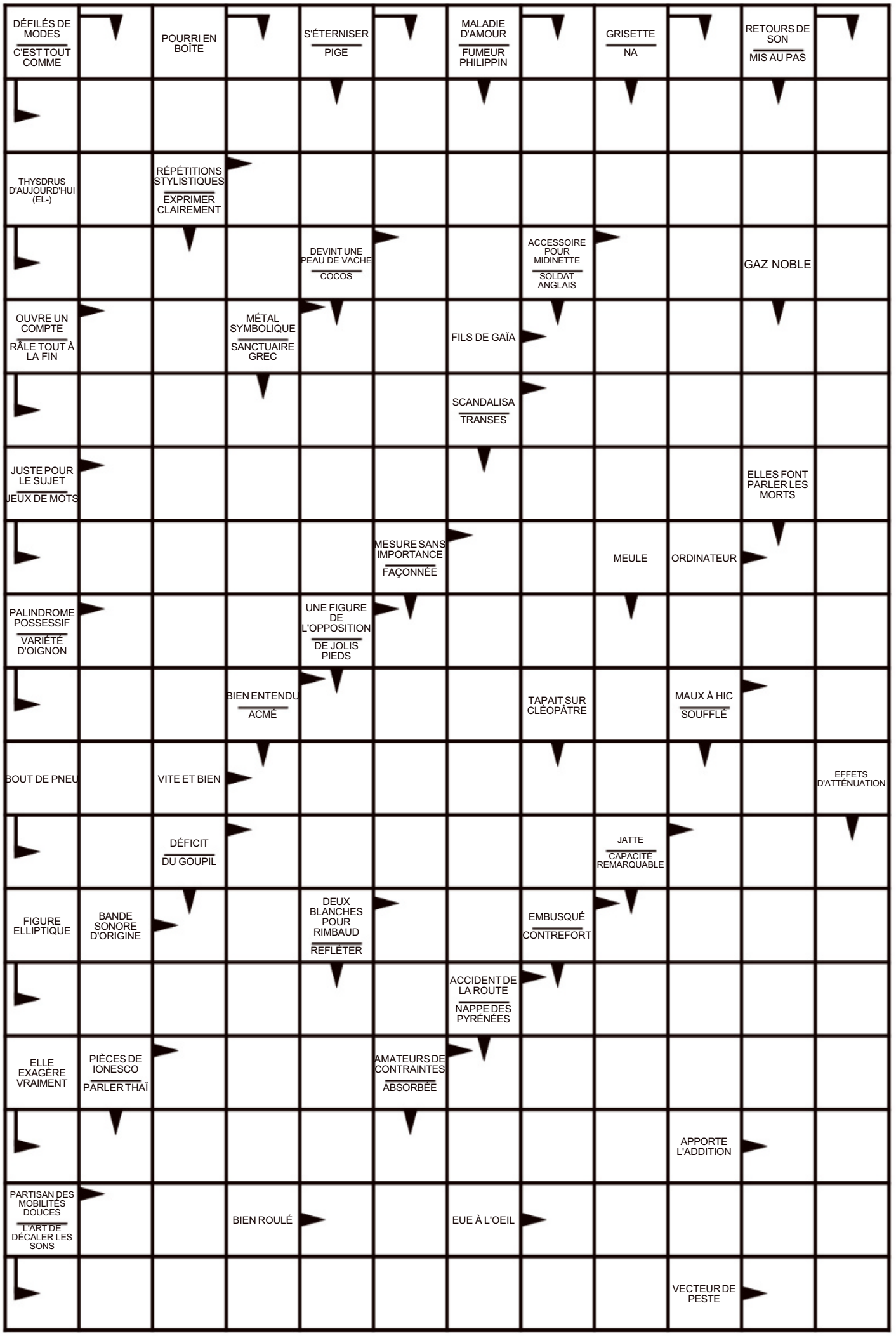
.....

.....

WIKIPEDIA

ANAGRAMMES FLÉCHÉES

par Julien Soulié



QUAND LA LANGUE FRANÇAISE SE LA JOUE

Vous aimez jouer avec les mots ? Testez et enrichissez votre connaissance de la langue de Molière avec les mots croisés de Jean-Pierre Colignon, des quiz sur l'étymologie, les expressions ou les figures de style et toujours, des anagrammes et des dictées.

ANAGRAMMES

La pure sottise

.....

Délivrances

.....

Noce dialectique

.....

Civiliser un lecteur

.....

DR

QUIZ

Les mots rares et précieux

1 / Quel est le synonyme de *interlope* ?
a. abject
b. stupéfait
c. suspect
d. vulgaire

2 / Félicitera-t-on quelqu'un pour son impéritie ou, au contraire, le blâmera-t-on ?

.....

3 / L'adjectif *immarcescible* signifie « qui ne peut pas se faner, qui ne peut pas disparaître ». Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

4 / Ce nom, anagramme de *toile,* désigne une personne asservie, misérable et d'une ignorance extrême. Quel est-il ?

.....

5 / Quel est le contraire de *captieux* ?
a. chauve
b. enivrant
c. honnête
d. sage

6 / Pour chacun de ces adjectifs, donnez le numéro de sa définition.

a. nyctalope	**1.** Qui se déroule sur un cycle de 24 heures.
b. nycthéméral	**2.** Qui peut voir dans l'obscurité.
c. nyctophobe	**3.** Qui a peur dans l'obscurité.

7 / Je suis un animal qui ralle (et non râle). Qui suis-je ?

.....

8 / Barrez l'intrus dans cette liste de noms qui désignent des types de lettres particulières.
aérogramme – bulle – épître – coursive

9 / Ce nom, anagramme de *scierai,* désigne un tueur à gages. Quel est-il ?

.....

10 / Pour chacun de ces adjectifs, donnez le numéro de son contraire.

a. accort	**1.** intègre
b. chafouin	**2.** joyeux
c. saturnien	**3.** désagréable

11 / D'après mon étymologie, je suis un homme-singe, mais je désigne un homme brutal et grossier. Qui suis-je ?

.....

12 / Quel est le synonyme courant de *vaticination* ?
a. oscillation
b. prophétie
c. remède

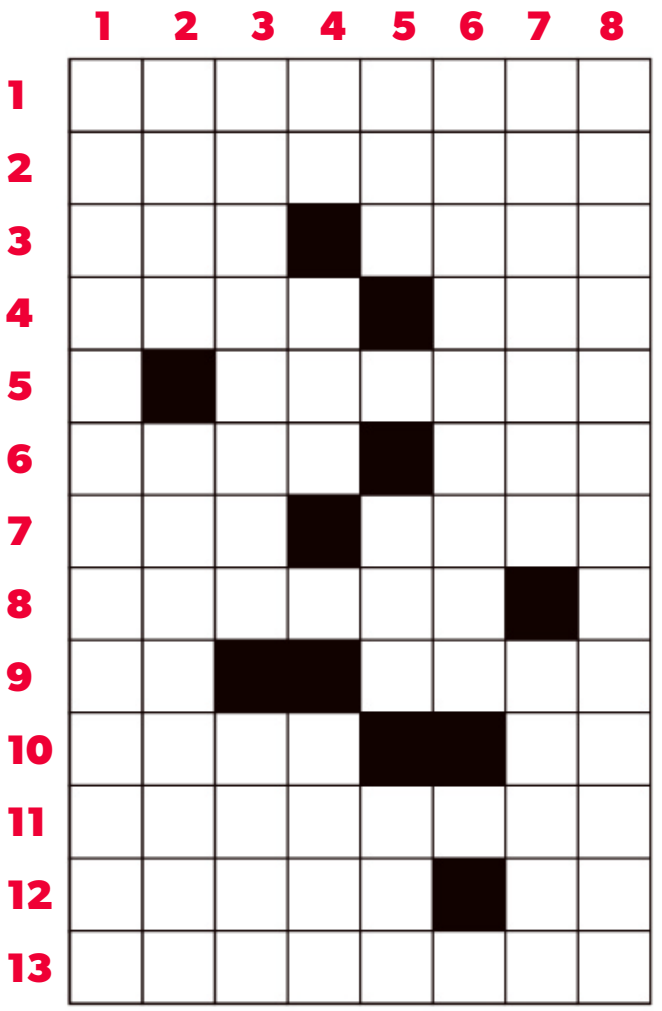
13 / *Ratiociner,* c'est rationner de façon drastique. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

14 / Comment nomme-t-on autrement un chevalier servant ?
a. un auguste
b. un don juan
c. un sigisbée

15 / À partir des lettres A-A-A-G-I-I-L-M-S-T, trouvez un nom employé pour parler d'un discours confus.

.....

MOTS CROISÉS



GRILLE 1

Horizontalement

1. Séries de piqûres. **2.** Flotte, alors. **3.** Montre les dents. Se lança dans une greffe. **4.** Font lever les bras. Démonstratif. **5.** Restauré. **6.** Filin. À la tête de la résistance. **7.** Surnom familier à des mélomanes new-yorkais. Cours breton. **8.** Agent de la réaction. **9.** Possessif. En un certain sens, pièces du trousseau. **10.** Rentrées de liquide. Forme d'avoir. **11.** Entend aussi bien qu'une oreille. **12.** Boîte de production. Abréviation pour un ruban jaune. **13.** Peines de jeunesse.

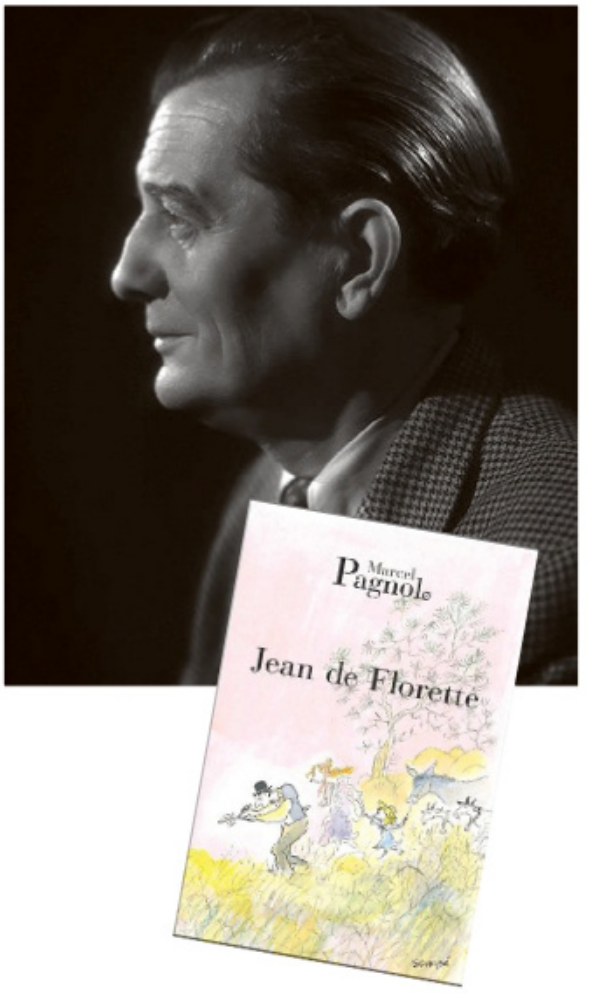
Verticalement

1. Commissaire prise-heure. **2.** On le jette pour lire. Reparaisse. **3.** Toujours cité dans le Pays basque. Ne reste pas inerte. **4.** Symbole d'un métal. Menue monnaie orientale. Reçu par la perception. **5.** Amérindien. Veille à notre bien-être physique. Sans effets et désordonnée. **6.** Renseignée. **7.** Butée. Conservateur certes pas libéral. **8.** Spécialistes des messages chiffrés.

UN SANS-FAUTE

DANS CET EXTRAIT DE *JEAN DE FLORETTE*, DE MARCEL PAGNOL, NEUF COQUILLES SE SONT GLISSÉES. LES REPÉREREZ-VOUS ?

« Dans un coin, sur un chassis de fortes branches d'yeuse à peine écorçées, il y avait le lit, revêtu d'une épaisse couverture de laine jaune, sous un crucifix de cuivre qui étincellait dans un rond de soleil. Le long des paroies de calcaire, des escabots, deux coffres décorés par de grosses têtes de clous, et sur le couvercle d'un vieux pétrin, un réveil-matin de fer blanc.
À gauche, près de la porte, dans le coin où le mur s'accrochait à la roche, un âtre, coiffé d'un manteau de plâtre rouge, où l'on voyait encore de profondes empruntes de doigts. Contre le mur de droite, suspendues à d'épaisses chevilles de bois, des hâches à ébrancher, des serpes et deux grandes cognées, à la lame étroite et courbe, dont le tranchant était protégé par des muselières de cuir. »



WIKIMEDIA COMMONS

QUIZ

Les figures de style

1 / Comment s'appelle la figure de style utilisée par Paul Éluard lorsqu'il répète la préposition *sur* au début des vers dans son poème « Liberté » ?
a. Anaphore
b. Cataphore
c. Métaphore

2 / Quel vers de « La Laitière et le Pot au lait » de Jean de La Fontaine contient une accumulation ?

.....

3 / Donnez pour chacun de ces extraits le numéro de la figure de style qu'il illustre.
a. « Éphémère immortel » (Paul Valéry)
b. « Le maître des nuages » (Homère)
c. « Les horloges volontaires et vigilantes » (Émile Verhaeren)
d. « Un vieillard en or avec une montre en deuil » (Jacques Prévert)

1. Hypallage
2. Oxymore
3. Périphrase
4. Personnification

4 / Donnez pour chaque figure de style de la question précédente sa définition.
1. .....
2. .....
3. .....
4. .....

5 / Celui qui pose une question rhétorique n'attend pas de réponse. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

6 / L'allitération et l'assonance sont deux figures de style jouant sur la reprise de sons. Quelle est la distinction entre les deux ?

.....

7 / Parmi ces figures de style, barrez celle qui n'est pas une figure d'insistance.
Épiphore – Gradation – Hyperbole – Prétérition

8 / Comment s'appelle la figure de style consistant à employer un nom propre comme nom commun ?

.....

9 / Remettez les lettres dans l'ordre pour trouver le nom de la figure de style qu'illustre la phrase qu'écrit Victor Hugo lorsqu'il évoque la mort de Gavroche : « Cette petite grande âme venait de s'envoler. »
EEÉHIMMPSU : .....
...

10 / Quelle figure de style la citation de Pascal illustre-t-elle : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait été changée » ?
a. Allégorie
b. Anacoluthe
c. Ellipse
d. Syllepse

11 / Complétez cette phrase de Pierre Desproges qui présente un zeugma (ou zeugme).
Le Petit Prince..... ses esprits et une banane.

12 / « Il est doux comme un agneau » est un exemple de métaphore. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

13 / Remettez les lettres dans l'ordre pour trouver le nom de la figure de style qui consiste à donner la parole à un personnage mort, absent, inanimé ou symbolique.
EÉOOOPPPRS : .....

14 / Complétez la citation de La Bruyère sachant qu'elle contient deux polyptotes.
Les grands sont ....., ..., respectés ; les petits entourent, saluent, se prosternent.

15 / Quel terme peut être employé pour remplacer le nom *logement* en utilisant une synecdoque ?
a. Domicile
b. Maison
c. Meublé
d. Toit

ANAGRAMMES

Et plus de matins

En scène, les pompiers

Signe de la parenthèse

Âmes libres

Farfouille et sonar

Bleu à l'âme

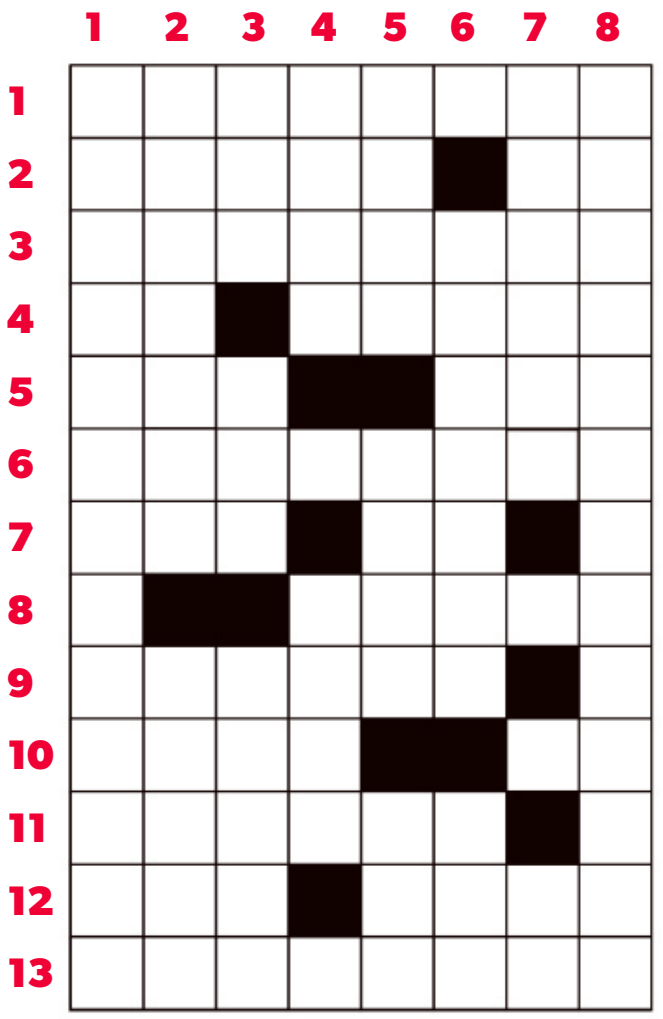
Cela plaît

Arme de fer

Écrans, virtualité

Nos scènes d'amour

MOTS CROISÉS



GRILLE 2

Horizontalement

1. N'ont pas raté le bac. **2.** Variétés de mange-tout. Support d'investissement abrégé. **3.** Succulente quand elle a été mise à la braise. **4.** Laisse le choix. En un certain sens, collier pour bardot ou percheron. **5.** Ancienne allocation. Brame. **6.** Fourgue. **7.** Quartiers de Choisy. Prélever phonétiquement. **8.** A dans les mains. **9.** Très appréciés en cas d'eau. **10.** Réduit à cela, on ne peut plus répondre. Abréviation pour un « contre ». **11.** Docteurs non médecins. **12.** Ici, nage à contre-courant. Produit pour teinture. **13.** Éléments cages.

Verticalement

1. Atteints d'une certaine incontinence. **2.** Leur nom indique qu'ils seraient de saveur aigre. Nage ou marche ! **3.** Un des trois premiers cantons suisses. Donc non loin. Ancienne unité notant la pression. **4.** Parcouru une nouvelle fois. Équipe étrangère. **5.** Plate et désordonnée. Dort comme une marmotte. Le premier en France. **6.** Amertumes. Sorte de rond. **7.** Juron familier de naguère. Romains. **8.** Actions très mal cotées.

QUIZ

Les expressions

1 / Quand on paie quelqu'un en *monnaie de singe*, on lui fait un chèque en bois. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

2 / Que signifie *huis* dans *huis clos* ?
a. Fenêtre
b. Porte
c. Serrure
d. Volet

3 / Le proverbe suivant a été déformé. Retrouvez sa forme originale.
La météo, c'est des sous.
.....

4 / Parmi les expressions suivantes se cache une intruse. Barrez-la et donnez le sens des expressions synonymes.
Huile de genou – Huile de bras – Huile de coude

5 / Donnez pour chacune de ces expressions contenant un adjectif de couleur le numéro de sa définition.

a. Avoir la main verte	**1.** Accueillir en grande pompe
b. Dérouler le tapis rouge	**2.** Être doué pour le jardinage
c. Faire grise mine	**3.** Manifester sa contrariété
d. Rire jaune	**4.** Se forcer à rire

6 / Quel est le sens de *grain* dans l'expression *veiller au grain* qui signifie « rester vigilant » ?
.....

7 / De quel domaine est tirée l'expression *être dans le trente-sixième dessous* ?
a. De l'architecture
b. De la couture
c. Du sport
d. Du théâtre

8 / Dans ces expressions s'est glissé un intrus. Barrez-le et donnez le sens commun des expressions.
Avoir un train – un bus – un métro – un wagon de retard

9 / Quelle expression utilisent les joueurs de jazz pour dire qu'ils se lancent dans une improvisation collective ?
a. Faire du neuf
b. Faire un bœuf
c. Faire un œuf

10 / L'expression *se brûler les ailes*, qui signifie « subir des pertes », est une allusion au mythe d'Icare.
❍ Vrai ❍ Faux

11 / Donnez pour chacun de ces verbes le numéro du complément avec lequel il forme une expression.

a. Enfiler	**1.** la moquette
b. Fumer	**2.** le panneau
c. Tomber dans	**3.** des perles
d. Vider	**4.** son sac

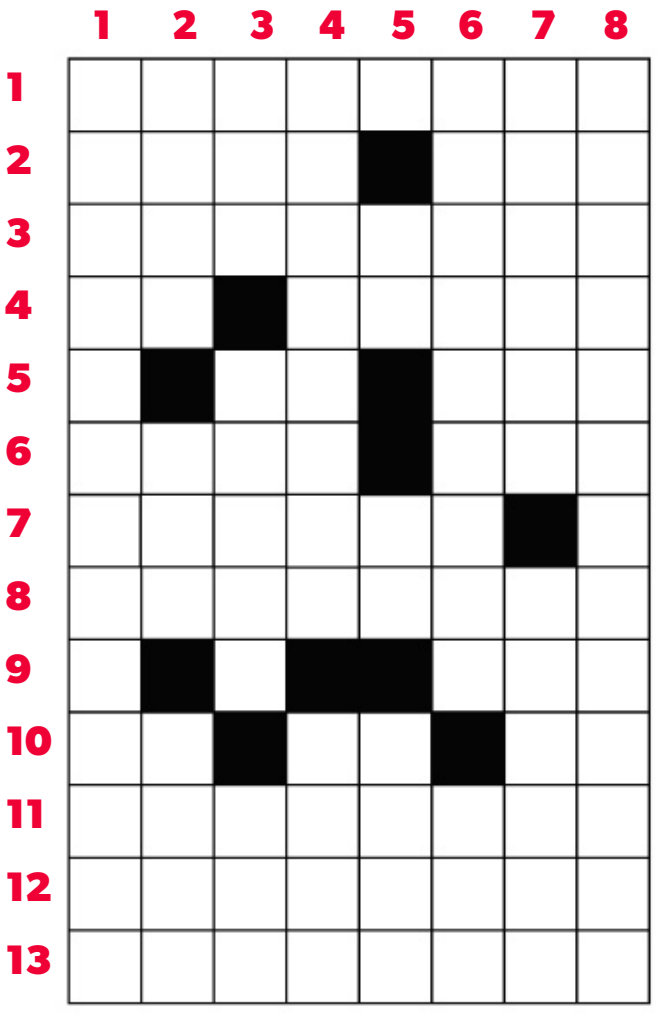
12 / Donnez le sens de chacune des expressions trouvées dans la question précédente.
1. .....
2. .....
3. .....
4. .....

13 / Quelle nationalité peut compléter chacune de ces expressions ?
a. Être fort comme un .....
b. En baver comme un .....
c. Saoul comme un .....

14 / Qui était Dracon dont on retrouve le nom dans l'expression *loi draconienne* ?
a. Un dieu de la mythologie
b. Un législateur
c. Un tyran
d. Aucune réponse n'est valable : draconien ne renvoie pas à un personnage

15 / Si vous êtes blanc comme moi, allez plutôt à la plage que chez le médecin. Qui suis-je ?
.....

MOTS CROISÉS



GRILLE 3

Horizontalement

1. Réduit en hauteur. **2.** Variété de mange-tout. Avec lui, on peut faire des projections. **3.** Vers galants. **4.** Conjonction. Caché de façon désordonnée. **5.** Demi-chou. Curieusement enroulé sur lui-même, ici ! **6.** Arbre quelque peu démembré. Symbole d'égalité. **7.** Coq ovin. **8.** Leur grand intérêt est d'avancer. **9.** Incitation à attaquer. **10.** Romains. Cité dans les Yvelines, en texto. Donc retenu. **11.** Bousiller. **12.** Très sensible à la qualité de l'air. **13.** Çà ou là.

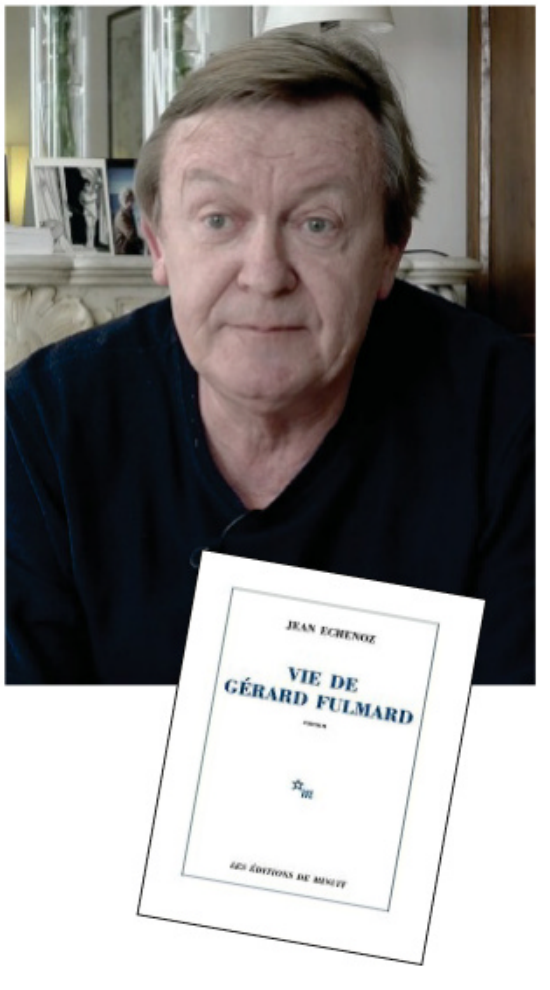
Verticalement

1. Permet des voyages de nuit. **2.** Un fourbe que l'on découvre de bas en haut. Au bout des terres. Habitée par des Calvadosiens. **3.** Dense de bas en haut. Démonstratif. 650 au total. **4.** Chaire de poules. Saint sauvé par un chien, en un certain sens. **5.** Quartiers de Clichy. Au cœur du théier. Calife assassiné à Médine, vu de bas en haut. **6.** Facilitent les avances en liquide. Comparable au pinson. **7.** Soucis qui envahissent les pensées, pas uniquement chez les fleuristes. Finassent. **8.** Éléments d'une gerbe.

UN SANS-FAUTE

DANS CET EXTRAIT DE *VIE DE GÉRARD FULMARD*, DE JEAN ECHENOZ, NEUF COQUILLES SE SONT GLISSÉES. LES REPÉREREZ-VOUS ?

« Mais pourquoi, direz-vous, ne suis-je donc plus stewart, pourquoi n'exerçais-je plus une si enviable profession ? Et bien, sans évoquer le handicap de mon sur-poids toujours mal vu dans le milieu aérien, disons que je l'ai pratiqué pendant six ans avant d'être licencié pour faute. Je ne tiens pas à m'étendre sur cette faute, sinon qu'elle m'a valu une peine avec sursis assorti d'une obligation de soins. Ainsi contraint, je me rends deux mardi matin dans un institut médical conventionné situé rue du Louvre, mes soins consistant à monologuer sous l'œil mi-clos d'un psychiâtre nommé Jean-François Bardot. Je soupçonne ce Bardot d'assurer de telles vacations publiques dans le seul but d'arrondir ses fins de matinée, rajoutant une pincée d'épinards dans un beurre – vus ses tenues sur mesure et son Audi Q2 garé devant l'institut – qu'il doit épaissement tartiner dans le privé. »



LIBRAIRIE MOLLAT/WIKIPEDIA

QUIZ

Les étymologies et origines étrangères des mots

1 / De quelle langue le nom *kébab* est-il issu ?
a. de l'anglais
b. du berbère
c. du grec
d. du turc

2 / *Cordonnier* vient d'un nom propre de lieu. Quel est ce nom propre ?

.....

3 / Dans son sens étymologique, *tomber* signifie « faire une chute dans une tombe ». Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

4 / Parmi ces noms, barrez celui qui n'est pas un emprunt à l'italien.
balustrade – cascade – cavalcade – parade

5 / Laquelle de ces confiseries doit son nom à un nom propre ?
a. macaron
b. nougat
c. praline

6 / Pour chacun de ces noms, donnez le numéro de sa langue d'origine.

a. bretzel	**1.** anglais
b. chorizo	**2.** allemand
c. hamburger	**3.** italien
d. pizza	**4.** espagnol

7 / Quels sont les deux noms d'animal que l'on a créés à partir du grec *hippos,* « cheval » ?

.....

8 / De quand datent les premières attestations du nom *biberon* ?
a. du XIVe siècle
b. du XVIIe siècle
c. du XIXe siècle

9 / Parmi ces noms de couleur, barrez celui qui ne vient pas du latin.
bleu – jaune – rouge – vert

10 / Si le suffixe *-on* est un diminutif en français (ânon, caneton, carafon…), quel sens a-t-il dans des mots qui nous viennent de l'italien tels que filon, ballon, salon… ?

.....

11 / *Éprouvette* et *preuve* appartiennent à la même famille étymologique. Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

12 / Le nom *corbillard* vient du nom d'une ville française. Quelle est cette ville ?

.....

13 / D'après son étymologie, qu'est-ce qu'un *dinosaure* ?
a. un reptile qui mange beaucoup
b. un reptile effrayant
c. un reptile ancien
d. un reptile énorme

14 / Pour chacun de ces noms, donnez le numéro de sa langue d'origine.

a. handball	**1.** allemand
b. judo	**2.** anglais
c. ski	**3.** japonais
d. tennis	**4.** norvégien

15 / D'après son étymologie, la *galette* est une « petite gale ». Vrai ou faux ?
❍ Vrai ❍ Faux

ANAGRAMMES

Social et humain

.....

Quel bel écho !

.....

Homme digne et câlin

.....

Lyncher ma foi

.....

Un câlin à Bamacko

.....

Lire, mes chers

.....

Pas l'auteur

.....

Cérébralités

.....

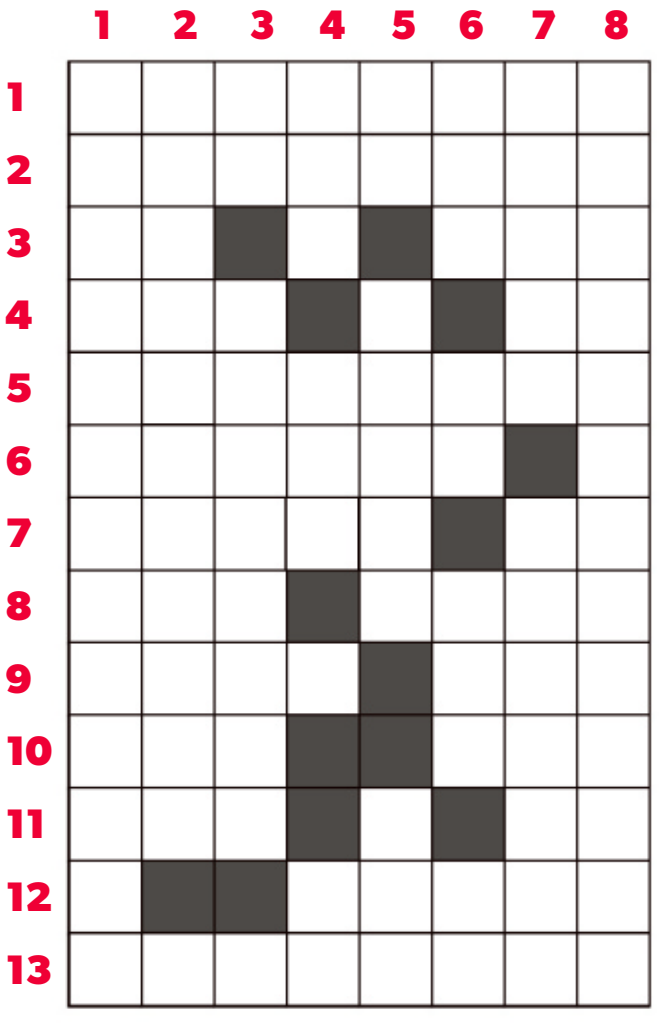
Tison et chagrin

.....

L'acrimonie

.....

MOTS CROISÉS



GRILLE 4

Horizontalement

1. A de bonnes reprises. **2.** À la croisée des chemins, ne sait quelle voie prendre. **3.** Affirmation à l'Oural comme à l'écrit. Pied tordu. **4.** Mont de Zeus ! Interjection. **5.** Parcours à suivre. **6.** Représentations faites sur des planches. **7.** Tête de dynastie. Entre trois et quatre. **8.** De droite à gauche, organisation indépendantiste. Porteur d'arc et de carquois. **9.** Mouvements à répétition. Fis une soustraction. **10.** Parties de loisirs. Petit nom pour un grand musée. **11.** Un anglais. Conjonction. **12.** Porte-plumes d'Amérique du Sud. **13.** Doit donner l'exemple.

Verticalement

1. Se font petit à petit. **2.** Suppression totale. **3.** Phonétiquement : divaguèrent. Supprime les épis. **4.** Proie pour l'ombre. Qualifie un garçon bouché. Sigle pour certains tirages. **5.** Préposition. Privé de son chef. C'est un bleu. **6.** En un certain sens, sous chef. Habitudes. Tzigane selon certains, ou manouche pour d'autres. Romains. **7.** Sont bien vrais de bas en haut. Instrument à corde. **8.** Obtenue par des mots doux.

SOLUTIONS DES QUIZ

P. 6 - LES PERSONNAGES CHEZ PROUST

1. Gilberte est la fille de **Charles et Odette Swann.**
2. b : « Un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma **mère**, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, je me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines. » *Du côté de chez Swann*
3. Guermantes : *Le côté de Guermantes* est le troisième tome d'*À la recherche du temps perdu*.
4. Odette de Crécy est la femme de Charles Swann.
5. a. 1. – **b.** 3. – **c.** 2. – **d.** 4.
6. Vrai : « Comme Andrée était extrêmement riche, Albertine pauvre et orpheline, Andrée avec une grande générosité la faisait profiter de son luxe. » *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*
7. Mme Verdurin s'est décroché la mâchoire parce qu'**elle avait trop ri** : « Le docteur Cottard (un jeune débutant à cette époque) dut un jour remettre sa mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri. » *Du côté de chez Swann*
8. a : Swann parle d'Odette de Crécy dont il s'est épris follement et qu'il a épousée dix ans après leur rencontre, alors qu'il n'était plus amoureux d'elle.
9. La princesse **Sherbatoff** apparaît dans *Sodome et Gomorrhe*.
10. b : Au service de tante Léonie à Combray, Françoise entre au service des parents du narrateur à la mort de cette dernière.
11. Le narrateur découvre l'**homosexualité de M. de Charlus** qui entretient une relation amoureuse avec Jupien, le giletier.
12. Le narrateur évoque son père dans tous les tomes d'*À la recherche du temps perdu*, sauf dans ***Le Temps retrouvé.***
13. Faux : le narrateur, auquel on peut identifier l'auteur, Marcel Proust, pense qu'il ne parviendra jamais à écrire. Mais dans *Le Temps retrouvé,* après une matinée passée chez le prince de Guermantes, il se décide à écrire son œuvre.
14. c : Françoise, la servante des parents du narrateur, a préparé un bœuf froid aux carottes dont se régale leur invité, M. de Norpois.
15. a. 1. – **b.** 3. – **c.** 2.

P. 8 - LES PERSONNAGES ET LES INSULTES CHEZ MOLIÈRE

1. b : Harpagon est le personnage principal de la pièce de Molière. Ce nom est passé dans l'usage courant pour désigner un homme d'une grande avarice.
2. a. 1. (dans *Le Misanthrope*) – **b.** 3. (dans *Les Fourberies de Scapin*) – **c.** 1. (dans *Don Juan*)
3. C'est dans la scène 1 de l'acte I du ***Médecin malgré lui*** que Martine, femme de Sganarelle, profère cette insulte à l'encontre de son mari.
4. Cléante est le fils d'Harpagon dans *L'Avare.*
5. Monsieur **Diafoirus** est un des médecins censé soigner l'hypocondriaque Argan.
6. Faux : Agnès est la pupille d'Arnolphe, non sa fille. Ce dernier veut épouser Agnès.
7. a. 2. (*L'École des femmes*) – **b.**. 4. (*L'Avare*) – **c.** 3. (*Les Fourberies de Scapin*) – **d.**. 1. (*L'Avare*)
8. c : Alceste marque son mépris à l'égard de son valet, de rang inférieur, à l'aide du nom *maraud*.
9. Pendard, qui désigne une personne méritant d'être pendue, est une injure aujourd'hui sortie d'usage, mais qui était fréquente au XVII^e^ siècle.
10. Cette réplique est celle de **monsieur Jourdain,** personnage principal du *Bourgeois gentilhomme*.
11. Vrai : c'est par euphémisme et pour éviter la censure que le nom de Dieu a été transformé en bleu (*morbleu = mort de Dieu*, etc.).
12. b : Tartuffe est l'incarnation de l'hypocrite et de la fausse dévotion. Dans la scène 3 de l'acte III, il déclare : « Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme. »
13. George Dandin, marié à la jeune noble Angélique, devient **monsieur de la Dandinière.**
14. Couvrez ce sein, que je ne saurais voir : les dévots, tels que Tartuffe, s'interdisent de porter les yeux sur ce qui peut exciter le désir.
15. Trissotin est un personnage pédant et ignorant : il est « trois fois sot », d'où son nom.

p. 10 - LES PERSONNAGES ET LES LIEUX CHEZ AGATHA CHRISTIE

1. b : dans ce roman, c'est Miss Marple qui mène l'enquête.
2. Vrai : Agatha Christie fait naître son héros en Belgique, dans la région de Spa, ville francophone de la province de Liège.
3. C'est à King's Abbot, village fictif de la campagne anglaise, qu'Hercule Poirot a choisi de s'installer **pour sa retraite.**
4. a. 2. – **b.** 3. – **c.** 1.
5. Cassetti est le personnage du *Crime de l'Orient-Express* dont Hercule Poirot doit résoudre l'énigme de sa mort.
6. b : le détective en fauteuil résout l'énigme sans se déplacer sur le lieu du crime ni interroger directement les témoins et les suspects.
7. d : ce village fictif dans la campagne britannique est la résidence de Miss Marple. Balbec est une ville imaginaire dans *À la recherche du temps perdu* de Proust ; Pemberley, un domaine fictif dans le roman *Orgueil et Préjugés* de Jane Austin ; quant à Poudlard, il s'agit de l'école des sorciers dans la série *Harry Potter*.
8. Faux : Miss Marple est une dame âgée, aux cheveux blancs, qui s'éloigne rarement de chez elle.
9. Le premier roman, *La Mystérieuse Affaire de Styles*, comme le dernier, *Hercule Poirot quitte la scène,* se passent tous les deux dans **la demeure de Styles Court.** Par ailleurs, on retrouve dans les deux romans **le capitaine Hastings,** fidèle ami du détective.
10. Tommy et Tuppence **Beresford** apparaissent dès le deuxième roman policier d'Agatha Christie, *Mr Brown,* publié en 1922.
11. Le détective belge n'est pas du tout **modeste :** il se plaît à dire qu'il est « l'unique, le meilleur, le plus grand détective qui n'ait jamais existé ».
12. Ariadne Oliver est une amie du détective, **autrice de romans policiers**. À travers ce personnage, Agatha Christie se moque d'elle-même.
13. d : la romancière s'est inspirée de l'incident de février 1929 qui a bloqué le train pendant six jours à cause d'un violent blizzard. Mais cela s'est passé en Turquie et non en Yougoslavie, comme dans le roman.
14. a. 2. – **b.** 1. – **c.** 4. – **d.** 3.
15. Vrai : Agatha Christie a fait disparaître son héros dans *Hercule Poirot quitte la scène* (1975), où il se suicide.

P. 12 - L'ÉPOQUE ET LE FÉMINISME DE VIRGINIA WOOLF

1. b : l'année 2022 fête le 140^e^ anniversaire de la naissance de Virginia Woolf.
2. Le Bloomsbury Group est un groupe d'artistes anglais créé au début du XX^e^ siècle.
3. Vrai : à l'origine du groupe, il y avait les deux sœurs Stephen, mais également leurs frères, Thoby et Adrian.
4. *Le Village dans la jungle* est un roman de Leonard Woolf, mari de Virginia Woolf.
5. b : Virginia Woolf rencontre Vita Sackville-West en 1922 à Londres.
6. Jane Austen (1775-1817) a beaucoup influencé Virginia Woolf qui la cite souvent dans son journal.
7. La **Women's Social and Political Union,** mouvement des suffragettes, a vu le jour en 1903. Cette organisation revendiquait le droit de vote pour les femmes.
8. a : les époux Woolf ont fondé la maison d'édition Hogarth House qui a publié leurs propres livres, mais également ceux des autres membres du Bloomsbury Group.
9. Faux : la romancière, qui souffrait de dépression et craignait de devenir folle, s'est suicidée en se noyant dans l'Ouse.
10. d : dans cet ouvrage, l'autrice dénonce les conditions dans lesquelles vivent les femmes, qui les empêchent d'écrire ou d'être reconnues comme écrivaines.
11. Clarissa est le personnage principal de *Mrs Dalloway.* Elle n'apparaît pas dans *Les Vagues*.
12. Elle doit avoir **un lieu à elle** (*Une chambre à soi*) et être économiquement indépendante.
13. d : Virginia Woolf invente une sœur à Shakespeare qui serait aussi brillante que lui, mais qui n'aura jamais pu exprimer son talent à cause de son statut de femme.
14. Monk's House se situe dans le village de Rodwell, dans le sud-est de l'Angleterre. Virginia Woolf a habité cette demeure pendant 21 ans, jusqu'à sa mort.
15. b : *La Traversée des apparences* est le premier ouvrage de Virginia Woolf. Il est publié en 1915.

P. 14 - LES VERS DE POÉSIE

1. Comme il pleut sur la ville
2. Heureux qui, comme Ulysse,
3. Sois sage, ô **ma Douleur,** et tiens-toi plus tranquille.
4. Qui ce matin avait déclose
5. Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.
6. Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure
7. Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?
8. Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.
9. Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé
10. C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

P. 16 - LES ÉCRIVAINS, LEURS ROMANS ET LEURS HÉROS

1. a. 1. – **b.** 3. – **c.** 4. – **d.** 2.
2. Le roman de Laclos est composé de la correspondance des deux anciens amants, la marquise de **Merteuil** et le vicomte de **Valmont**.
3. La marquise d'Espard est un personnage de *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzazc.

4. Vrai : Étienne Lantier et Jacques Lantier sont les fils d'Auguste Lantier et de Gervaise Macquart.
5. b : Cyril est un étudiant en droit de 26 ans. Raymond est le père de Cécile. Il n'y a pas de personnage nommé Benoît ou Jacques dans ce roman.
6. Le Capitaine **Fracasse** est le personnage éponyme du roman de Théophile Gautier.
7. Ces trois personnages sont des **policiers**.
8. a. 4. – **b.** 2. – **c.** 3. – **d.** 1.
9. 1 : Alain-Fournier – **2 :** Honoré de Balzac – **3 :** Victor Hugo – **4 :** Gustave Flaubert
10. Pangloss, qui dans l'œuvre de Voltaire enseigne la « métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie », est une satire de **Leibniz** à qui Voltaire reprochait son optimisme malgré les horreurs de l'époque.
11. d : Marc Aurèle est le petit-fils adoptif de l'empereur Hadrien et est amené à lui succéder.
12. Faux : Poil de Carotte est le surnom donné à François Lepic.
13. Le duc Jean de **Fréneuse** se fait appeler monsieur de Phocas, d'où le titre du roman.
14. ***Belle du Seigneur,*** d'Albert Cohen.
15. c : le héros s'appelle Angelo Pardi et est Italien.

P. 20 - LES MOTS RARES ET PRÉCIEUX

1. c. Réservé à l'origine au vocabulaire de la marine, l'adjectif *interlope* s'emploie aujourd'hui à propos de quelqu'un ou de quelque chose d'apparence douteuse, suspecte.
2. On le **blâmera**, *impéritie* étant synonyme de *incompétence*.
3. Vrai : l'adjectif *immarcescible* est un emprunt au latin *immarcescibilis*, qui est lui-même un dérivé du verbe *marcescere,* qui signifie « flétrir ».
4. C'est le nom masculin **ilote**.
5. c : L'adjectif *captieux* signifie « qui cherche à induire en erreur ».
6. a. 2. – **b.** 1. – **c.** 3.
7. Je suis le **cerf.**
8. Il faut barrer **coursive,** qui désigne un couloir à bord d'un navire.
9. C'est le nom **sicaire :** du latin *sica,* « poignard ».
10. a. 3. – **b.** 1. – **c.** 2. Attention, *chafouin* est synonyme de rusé, sournois et non de triste.
11. Je suis le **pithécanthrope**, composé du grec *pithèc,* qui signifie « singe » et que l'on retrouve dans *australopithèque*, et *anthrop(o)-* qui signifie « homme ».
12. b : *vaticiner,* c'est prédire l'avenir.
13. Faux : *ratiociner,* c'est se perdre en raisonnements inutiles et interminables.
14. c : on dira d'un homme qui se montre particulièrement empressé et galant à l'égard d'une femme que c'est un sigisbée.
15. Le nom **galimatias** est synonyme de charabia.

P. 22 - LES FIGURES DE STYLE

1. a : l'anaphore consiste en la répétition volontaire d'un mot ou groupe de mots au début d'une série de propositions ou de vers qui se suivent.
2. Le lait tombe ; adieu **veau, vache, cochon, couvée.**
3. a. 2. – **b.** 3. – **c.** 4. – **d.** 1.
4. 1 : déplacement d'un terme pour le mettre en relation avec un terme différent de celui auquel il devrait être rattaché par son sens. – **2 :** association dans un même groupe syntaxique de mots de sens contradictoire. – **3 :** remplacement d'un mot par une expression. – **4 :** attribution de caractéristiques humaines à une chose ou un animal.
5. Vrai : la question rhétorique est une figure de style consistant à poser une « fausse » question, la réponse étant suggérée par la formulation même de la question (exemple : « N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? », Corneille).
6. L'allitération consiste en la répétition d'une **consonne**, alors que l'assonance consiste en la répétition d'une **voyelle.**
7. La **prétérition** fait partie des figures jouant sur le discours. Elle consiste à parler de quelque chose après avoir dit qu'on n'en parlerait pas (exemple : « Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfants, la postérité », Bossuet).
8. C'est **l'antonomase** (exemple : « D'ici peu, il serait un don Juan blasé sur lequel j'avais eu la chance de tomber pendant une période creuse », Sagan).
9. Cette phrase, extraite des *Misérables*, est un exemple d'**euphémisme,** figure de style par laquelle on adoucit ou atténue une idée dont l'expression directe serait trop brutale ou déplaisante.
10. b : une anacoluthe est une rupture de la construction syntaxique d'une phrase.
11. Le Petit Prince **reprit** ses esprits et une banane. Le zeugma consiste à rattacher deux éléments appartenant à un registre sémantique différent (ici, *ses esprits et une banane*) en les liant à un terme commun (ici, *reprendre*).
12. Faux : c'est une simple comparaison. La métaphore, comme la comparaison, établit un rapport d'analogie entre deux éléments, mais sans mot de comparaison tel que comme.
13. Prosopopée. Par exemple, Émile Zola, dans sa *Lettre à la jeunesse*, s'adresse aux étudiants : « Allez-vous protester contre quelque abus du pouvoir [...] ? » et les fait répondre, alors qu'ils sont absents : « Non, non ! Nous allons huer un homme. »
14. Les grands sont **entourés, salués,** respectés. Le polyptote consiste à utiliser plusieurs termes dérivés d'une même racine ou plusieurs formes d'un même verbe.
15. d : la synecdoque consiste à utiliser un mot désignant la partie pour le tout, l'espèce pour le genre, la matière pour l'objet ou le concret pour l'abstrait.

P. 24 - LES EXPRESSIONS FRANÇAISES

1. Faux : payer quelqu'un en monnaie de singe, c'est se contenter de lui adresser de belles paroles pour le travail qu'il a accompli.
2. b : le nom masculin *huis* est un mot d'ancien français qui signifiait « porte ». Il est aujourd'hui sorti d'usage et ne s'emploie plus que dans l'expression *à huis clos,* « toutes portes fermées ».
3. Le temps, c'est **de l'argent.**
4. Il n'y a pas d'expression ***huile de genou*** qui serait synonyme des deux autres et signifierait « énergie ».
5. a. 2. – **b.** 1. – **c.** 3. – **d.** 4.
6. *Grain* a, ici, le sens maritime de ***« coup de vent ».*** La mer ne prévenant pas toujours de ses caprices, veiller au grain suppose une vigilance de tous les instants.
7. d : au théâtre, les dessous sont les étages situés sous la scène qui sont destinés à recevoir les accessoires et les éléments de décor. L'expression signifie « être dans une situation désespérée ».
8. L'intrus est **bus.** *Avoir un train, un métro* ou *un wagon de retard* signifie « ne pas être au fait des dernières nouvelles ».
9. b : l'expression vient du nom du cabaret parisien, Le Bœuf sur le toit, où se retrouvaient les musiciens de jazz.
10. Faux : *Se brûler les ailes* pourrait faire penser au mythe d'Icare ; mais ses ailes de cire n'ont pas brûlé, elles ont fondu. L'expression est une métaphore d'un insecte qui s'approche trop près d'une flamme.
11. a. 3. – **b.** 1. – **c.** 2. – **d.** 4.
12. a. *Enfiler des perles :* perdre son temps à des futilités. – **b.** *Fumer la moquette :* divaguer, faire ou dire n'importe quoi. – **c.** *Tomber dans le panneau :* se laisser prendre à une feinte. – **d.** *Vider son sac :* dire tout ce que l'on a à dire, ce que l'on a sur le cœur.
13. a. Être fort comme un **Turc**. – **b.** En baver comme un **Russe**. – **c.** Saoul comme un **Polonais**.
14. b : Dracon était un législateur athénien qui vécut au VII^e^ siècle av. J.-C. Il a édicté un code de lois particulièrement sévères.
15. Le cachet d'aspirine : l'expression *blanc comme un cachet d'aspirine* s'emploie à propos de quelqu'un qui n'est pas bronzé.

P. 26 - LES ÉTYMOLOGIES ET ORIGINES ÉTRANGÈRES DES MOTS

1. d : bien qu'en français *kébab* puisse être synonyme de *sandwich grec,* c'est à la langue turque que nous devons ce nom qui signifie « rôti » dans sa langue d'origine.
2. *Cordonnier* est un dérivé de l'ancien français *corduan*, formé sur le nom de la ville de **Cordoue** pour désigner le cuir.
3. Faux : malgré les apparences, *tomber* et *tombe* n'ont pas la même étymologie : *tomber* est formé à partir d'un radical onomatopéique *tumb-*, qui évoque le bruit d'une chute, alors que tombe vient du latin *tumba* de même sens.
4. L'intrus est ***parade***. De nombreux noms en *-ade* ont été empruntés à l'italien, mais pas tous : *parade* est un dérivé du verbe *parer*.
5. c : la praline aurait été inventée par le cuisinier du comte du Plessis-Praslin, maréchal de France (1598 – 1675).
6. a. 2. – **b.** 4. – **c.** 1. – **d.** 3.
7. Hippopotame (« cheval du fleuve ») et **hippocampe** (« cheval recourbé »).
8. a : le nom *biberon* est attesté dans un texte du début du XIV^e^ siècle. Il désignait alors le bec d'un vase.
9. L'intrus **bleu** vient du francique *blao*.
10. Le suffixe italien *-one*, que l'on retrouve sous la forme *-on* en français, est **un augmentatif** (le filon est un gros fil, le ballon une grosse balle, le salon une grande salle...).
11. Vrai : ces deux noms appartiennent à la famille de *prouver*, qui vient du latin *probare* qui avait deux sens « essayer » et « faire accepter ».
12. Au XVI^e^ siècle, le *corbillard* désignait les voitures qui assuraient le transport de l'eau à **Corbeil**, près de Paris.
13. b : en grec ancien, *deinos* signifie « terrible, effrayant » et *sauros,* « reptile ». Un dinosaure serait donc un reptile effrayant.
14. a. 1. – **b.** 3. – **c.** 4. – **d.** 2. Attention, *handball* est bien un emprunt à l'allemand (le *a* se prononce [a] comme en allemand, et non [o] comme dans le nom anglais *football*).
15. Faux : Heureusement, il n'y a aucun rapport entre cette pâtisserie et la maladie. Le nom *galette* est tout simplement dérivé de *galet*, car sa forme ronde et aplatie rappelle celle du caillou.

LES CLASSIQUES DE BOLL

P. 4 - **1.** L'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère
2. *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry
P. 7 - *À la recherche du temps perdu*
P. 11 - *Le Crime de l'Orient-Express*
P. 15 - *Une saison en enfer*

CHARADES

P. 5
1. *Les Trois Mousquetaires*
2. *Vipère au poing*
3. *Don Quichotte*
P. 9
1. Maupassant
2. Chateaubriand

ANAGRAMMES

P. 9
Et la truffe : *Le Tartuffe*
Le génie de l'amour : Langue de Molière
Si épicières de leurs culs : *Les Précieuses ridicules*
L'atmosphérien : *Le Misanthrope*
P. 13
Les femmes de l'ombre : L'emblème des formes
On lit ma bohème : Amélie Nothomb
Beau soleil : Louise Labé
P. 15
Lou, la pluie, la migraine : Guillaume Apollinaire
Ce beau mari du vent : Un été avec Rimbaud
Vie de damnation, de délice : *La Divine Comédie* de Dante
La Leçon de ténèbres : Belle sonate d'encre
P. 17
Matelot corse : Corto Maltese
Si gris, comme la matière : Le commissaire Maigret
C'est toi le lapin ! : Le Petit Nicolas
Vercingétorix, roi des Gaules : Digne vers toi, glorieux César
P. 19
La pure sottise : Petit Larousse
Noce dialectique : La dictée coquine
Délivrances : Dans ce livre
Civiliser un lecteur : L'écriture inclusive
P. 23
Et plus de matins : *La Nuit des temps*
En scène, les pompiers : *Les Prénoms épicènes*
Signe de la parenthèse : *La Panthère des neiges*
Âmes libres : *Les Misérables*
Farfouille et sonar : *L'Affaire Tournesol*
Bleu à l'âme : *Le Lambeau*
Cela plaît : *Le Capital*
Arme de fer : *Frère d'âme*
Écrans, virtualité : *C'est arrivé la nuit*
Nos scènes d'amour : *Manon des sources*
P. 25
Social et humain : Nicolas Mathieu
Quel bel écho ! : Houellebecq
Homme digne et câlin : Michel de Montaigne
Lyncher ma foi : Michel Onfray
Un câlin à Bamacko : Alain Mabanckou
Lire, mes chers : Michel Serres
Pas l'auteur : Paul Auster
Cérébralités : Claire Berest
Tison et chagrin : Christine Angot
L'acrimonie : Emil Cioran

« UN SANS-FAUTE »

P. 7 - *LE CÔTÉ DE GUERMANTES*
suppressions – **bouillotte** – **obéir** (jamais de tréma sur le groupe « éi ») – **Seigneur** (s'agissant ici de Jésus-Christ) – **soulèvements** – à **demi chavirées** (la locution *à demi* n'est jamais suivie d'un trait d'union quand elle précède un adjectif ou un participe passé) – qu'**avait plissées** la crème (accord de l'auxiliaire avec le sujet inversé) – **nacre** (pas d'accent circonflexe) – **elles-mêmes** (joint à un pronom personnel, *même* est adjectif et s'accorde en nombre avec celui-ci).

P. 11 - *DIX PETITS NÈGRES*
digitale – **aussitôt** (dans ce sens, du moins) – **aiguë** (orthographe traditionnelle) ou **aigüe** (nouvelle orthographe) – **Élève-t-on** (le « t » euphonique est précédé, mais aussi suivi d'un trait d'union) – **Dites-moi** (nous ne sommes pas au passé simple mais à l'impératif présent) – **eût dit** (il ne s'agit pas d'un passé antérieur mais d'un conditionnel passé deuxième forme, équivalent de « aurait dit ») – **extravagant** (le « u » n'est recevable qu'au participe présent) – **ruches** (pas d'accent circonflexe) – afin que vous l'**étudiiez** (dans une subordonnée de but, il ne pouvait s'agir que du subjonctif présent).

P. 21 - *JEAN DE FLORETTE*
châssis (avec un accent circonflexe) – **écorcées** (sans cédille) – **étincelait** – **parois** – **escabeaux** – **réveille-matin** – **fer-blanc** (toujours avec un trait d'union) – **empreintes** (ne pas confondre ce nom avec *emprunt*, trop souvent prononcé de la même façon) – **haches** (pas d'accent circonflexe)

P. 25 - *VIE DE GÉRARD FULMARD*
steward – n'**exercé**-je ou n'**exercè**-je (le verbe qui précède est là pour rappeler que nous sommes au présent de l'indicatif, et non à l'imparfait) – **Eh bien** (il ne s'agit pas, en l'occurrence, de la conjonction de coordination mais de l'interjection) – **surpoids** – **pratiquée** (accord du participe avec le COD qui précède, à savoir le pronom relatif *que* mis pour le féminin singulier *profession* – **assortie** (on parle moins du *sursis* que de la *peine*) – **mardis matin** (si *matin* et *soir* restent en général invariables quand ils complètent un nom de jour, ce dernier, en revanche, est un nom commun qui, en tant que tel, prend la marque du pluriel) – **psychiatre** – **vu** ses tenues [...] et son Audi Q2 garé (le participe passé *vu* reste invariable quand, employé sans auxiliaire devant le ou les noms, il joue le rôle d'une préposition).

« QUI A DIT QUOI ? »

P. 9
1. Dans la vie, on ne fait pas ce que l'on veut mais on est **responsable** de ce que l'on est.
2. Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.
3. Le **malheur** des uns fait le **bonheur** des autres.
P. 13
1. Réponse c.
2. Le jour où le règne de la liberté et de l'égalité sera arrivé, le genre humain sera **heureux.**
P. 15
2. Réponse b. Cette citation est un vers du poème « L'isolement » du recueil *Méditations poétiques*.
3. Réponse a. Cette citation est extraite de *Terre des hommes.*
P. 17
1. Réponse a. La citation b. est de Montesquieu et la **c.**, de Paul Valéry.
2. Réponse c.
3. Une personne qui n'a jamais commis d'erreurs n'a jamais tenté d'innover.

« POINT PHILO »

P. 13
1. Francis Bacon
2. Réponse **b**
3. Réponse **c**
P. 17
1. a. 2. – **b.** 1. – **c.** 4. – **d.** 3.
2. La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de **monter à la Tribune.**
3. Réponse b

« UN BON DÉBUT »

P. 13
1. a. 4. – **b.** 3. – **c.** 1. – **d.** 2
2. Réponse a.
P. 17
1. a. 1. – **b.** 4. – **c.** 2. – **d.** 3.
2. Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt étaient tous morts depuis longtemps.

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94210, Saint-Maur des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général : Stéphane Chabenat
Adjointe : Sophie Guerouazel

RÉDACTION
Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Directrice artistique
Isabelle Gelbwachs
Secrétaire de rédaction
Meriem Djebli
Couverture : Samuel Rimbault
Ont collaboré à ce numéro
Boll, Jean-Pierre Colignon,Bruno Dewaele, Jacques Perry-Salkow, Bénédicte Gaillard

Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur
S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social :
43, avenue du 11-Novembre,
94210, Saint-Maur-des-Fossés

N° Commission paritaire :
0625 K 85621.

Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
(97 79) – afd@mediaobs.com

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SOLUTIONS DES GRILLES DE MOTS FLÉCHÉS ET DE MOTS CROISÉS

Mots fléchés - Page 2

	L		E		L		D		O		A
S	A	I	N	T	E	X	U	P	E	R	Y
	F	L	A	U	B	E	R	T		O	M
F	O	I	R	A	L		A	T	O	N	E
	N		D	I	A	M	S		V	S	
E	T	A		E	N	A		A	N	A	L
	A	V	U	N	C	U	L	A	I	R	E
N	I	C	O	T		P	A	R		D	M
	N		F		J	A	B	E	S		A
Z	E	P		R	O	S	E		U	R	I
		L	O	U	Y	S		D	E	N	T
A	J	A	R		C	A	M	U	S		R
	A	T		D	E	N	I	M		E	E
C	O	H	E	N		T	R	A	K	L	
	U		N	A	U			S	A	U	L
V	I	A	N		S	S	E		F	A	O
		P	U	D	E	U	R		K	R	U
M	O	L	I	E	R	E		S	A	D	E

Mots fléchés - Page 18

	C		S		T		V		L		A
C	O	M	P	A	R	A	I	S	O	N	S
	N		A	N	A	P	H	O	R	E	S
D	J	E	M		I	O		D	E		O
	U	N		Z	N		T	I	T	A	N
A	G	O	N	I	E		O	U	T	R	A
	A	N	A	G	R	A	M	M	E		N
D	I	C	O	S		N	M			P	C
	S	E	S		O	X	Y	M	O	R	E
C	O	R		O	U	I		O		O	S
	N		A	D	V	E	R	B	E	S	
P	S		P	E	R	T	E		B	O	L
		V	O		E	E		T	A	P	I
Z	E	U	G	M	E		C	A	H	O	T
		L	E	I		O	U	L	I	P	O
H	Y	P	E	R	B	O	L	E		E	T
	A	I		E	U		E	N	T	E	E
C	O	N	T	R	E	P	E	T		S	S

Grille 1

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	C	O	U	T	U	R	E	S
2	H	E	S	I	T	A	N	T
3	R	I	T	■	E	N	T	A
4	O	L	A	S	■	C	E	T
5	N	■	R	E	B	A	T	I
6	O	R	I	N	■	R	E	S
7	M	E	T	■	O	D	E	T
8	E	N	Z	Y	M	E	■	I
9	T	A	■	■	S	E	L	C
10	R	I	A	S	■	■	A	I
11	E	S	G	O	U	R	D	E
12	U	S	I	N	E	■	R	N
13	R	E	T	E	N	U	E	S

Grille 2

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	L	A	U	R	E	A	T	S
2	O	G	R	E	S	■	U	C
3	G	R	I	L	L	A	D	E
4	O	U	■	U	O	C	I	L
5	R	M	I	■	■	R	E	E
6	R	E	C	E	L	E	U	R
7	H	S	I	■	O	T	■	A
8	E	■	■	T	I	E	N	T
9	I	M	P	E	R	S	■	E
10	Q	U	I	A	■	■	V	S
11	U	L	E	M	A	S	■	S
12	E	E	Z	■	I	O	D	E
13	S	T	E	R	N	U	M	S

Grille 3

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	S	O	U	P	E	N	T	E
2	O	G	R	E	■	A	R	C
3	M	A	D	R	I	G	A	L
4	N	I	■	C	H	E	C	A
5	A	■	C	H	■	O	A	B
6	M	R	E	O	■	I	S	O
7	B	E	L	I	E	R	■	U
8	U	S	U	R	I	E	R	S
9	L	■	I	■	■	S	U	S
10	I	C	■	H	R	■	S	U
11	S	A	C	C	A	G	E	R
12	M	E	L	O	M	A	N	E
13	E	N	D	R	O	I	T	S

Grille 4

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	N	E	R	V	E	U	S	E
2	I	R	R	E	S	O	L	U
3	D	A	■	R	■	C	E	P
4	I	D	A	■	E	■	E	H
5	F	I	L	A	T	U	R	E
6	I	C	O	N	E	S	■	M
7	C	A	P	E	T	■	P	I
8	A	T	E	■	E	R	O	S
9	T	I	C	S	■	O	T	A
10	I	O	I	■	■	M	E	T
11	O	N	E	■	R	■	N	I
12	N	■	■	H	O	C	C	O
13	S	P	E	C	I	M	E	N

Présenté par

FONDATION Voltaire

Soutenu par

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

LES MOTS EN OR

WWW.LESMOTSENOR.ORG

LiRE magazine l'actu lelivrescolaire.fr PRONOTE Mon Quotidien UNOWHY SAOOL Librairie eMLS

CONCOURS FRANCOPHONE DE VOCABULAIRE PAR ÉQUIPE DESTINÉ AUX ÉLÈVES DE LA 6e À LA 2de. CONSTITUE TON ÉQUIPE ET DEMANDE À TON PROF DE FRANÇAIS OU DOCUMENTALISTE DE VOUS INSCRIRE SUR WWW.LESMOTSENOR.ORG ENTRE LE 1ER SEPTEMBRE ET LE 31 DÉCEMBRE 2022.